VUE SUR LONDRES

Je suis debout sur le pont du bateau qui fend une Manche maussade dont le flot grisâtre s'étale sous un ciel à grains et à éclaircies. Il fait presque froid en cette après-midi de printemps morose et il vente assez vivement; cependant l'état de la mer promet une bonne traversée, ce qui n'a pas empêché la plupart des passagers de chercher abri sur le pont inférieur. C'est là que s'adossent au bordage les fauteuils cannés et que s'entassent les valises et les sacs de voyage. Rien ne menace leur équilibre et cependant certains visages sont inquiets et quelque peu crispés. Les pas ne sont pas très assurés en se rendant au visa du passeport. Avant d'en venir à cette formalité, je suis resté au grand air à goûter le souffle marin. Je l'aspire en liberté, car je suis à peu près seul à déambuler ainsi et à regarder décroître la côte de France et se dessiner la côte anglaise. Dans une heure, — et pour la première fois, — j'aurai mis le pied sur le sol de la joyeuse Angleterre. En attendant, jouissons en paix de cette facile traversée.

Elle m'en rappelle une autre, moins aisée et plus longue. Je me souviens de l'âpre jour d'hiver où, il y a vingt-cinq ans. je m'embarquais pour l'Amérique. Je me rendais aux États-Unis pour y faire sept conférences à l'Université de Harvard et les répéter en de nombreuses villes américaines. M. René Doumic et le regretté Édouard Rod m'avaient précédé en cette tournée à laquelle m'avait appelé l'impérieux Brunetière. Or si j'étais assez incertain sur mes facultés de conférencier, je ne l'étais pas moins sur mes aptitudes marines. Quelques promenades en barque ne m'avaient pas suffisamment éclairé sur l'accueil que je ferais au roulis et au tangage de la haute mer. D'ailleurs, l'expérience que j'en allais tenter s'annonçait plutôt

rude. L'Atlantique, en février, n'est pas particulièrement avenant et, depuis plusieurs jours, le vent faisait rage. Aussi fut-ce en pleine tempête que la *Normandie* qui nous portait quitta Le Havre. Je m'en aperçus, les jetées franchies, mais je fis assez bonne contenance, et, après quelques vicissitudes, je pus constater que j'étais doué du « pied marin ». Ce ne me fut pas inutile, car notre passage de l'Atlantique dura onze jours. Rien n'y manqua de ce que comporte une tempête en règle : vagues énormes, brouillard intense, à quoi s'ajouta un froid cruel, si bien que la *Normandie*, après ses onze jours de roulis et de tangage, arriva à New-York dans une tenue presque polaire, toute surchargée de blocs et de stalactites de glace. De telle sorte qu'auprès de cette traversée tempêtueuse et gelée la forte brise et les grains frigides de cette Manche de mai me semblent bénins et sans rapport avec la formidable « danse » atlantique d'il y a vingt-cinq ans.

Néanmoins, je n'ai pas conservé mauvais souvenir de ces tribulations nautiques et, par deux fois, depuis, j'ai repris la mer. Il est vrai qu'il s'agissait de croisières en Méditerranée, l'une, sur la *Velléda,* du feu duc Decazes; l'autre sur le *Nirvana* de M[me] la comtesse de Béhague. Toutes deux me conduisirent en Grèce, en Asie Mineure, et à Constantinople. Grâce à elles, j'ai vu Brousse et l'Athos, Rhodes et Chypre, Candie et Malte, et Malte fut jusqu'à présent ma seule escale en terre anglaise. A La Valette, j'ai aperçu pour la première fois les tuniques rouges des beaux officiers joueurs de polo, et j'ai attendu une bonne vingtaine d'années avant de renouveler connaissance avec le territoire britannique. Je le fais aujourd'hui. Dans une heure je m'apercevrai, comme je m'en aperçus à Malte et aux États-Unis, que l'anglais que je tenterai de parler ne sera pas plus compris de ceux à qui je m'adresserai que je ne parviendrai à percevoir le sens de leur réponse. Tant pis! j'en sentirai mieux le dépaysement que cause, dit-on, le contact avec les insulaires de Grande-Bretagne. Je serai davantage en un pays inconnu.

Et cependant, cette langue anglaise où je ne puis m'exprimer, je l'ai entendue autour de moi dès mon enfance. Le petit port normand où je suis né était en relations constantes avec l'Angleterre. Ses bateaux s'ancraient à notre quai, ses matelots et ses officiers y débarquaient. Il arrivait aussi des touristes. Les familles de Honfleur comptaient beaucoup d'amitiés

anglaises. Je me rappelle, de ces temps lointains, des messieurs à peau claire et à poil roux, des dames à robes de tartan, de gentilles *misses*, mollets nus et cheveux épandus sur leurs épaules, avec de beaux teints éclatants ou délicats, des yeux bleus, des gaîtés brusques, qui s'appelaient Kate ou Nelly. Je revois des pelouses où l'on jouait au croquet, qui était alors presque encore un jeu anglais. J'entends les syllabes accentuées que proféraient les joueurs et qui me sont toujours demeurées verbalement mystérieuses, tandis qu'écrites leur sens m'apparaît aisément, car je lis et comprends assez bien l'anglais, l'anglais littéraire, du moins.

Mes premiers rapports avec la langue anglaise me ramènent à l'époque où, petit garçon, mon père m'en donnait les premières leçons de lecture. Une de ces leçons est restée singulièrement présente à mon souvenir. J'étais assis devant une table, dans la maison que nous habitions à Honfleur. C'était par une sombre journée d'hiver, et de quel hiver, celui de l'année 1870-71. Il faisait froid et de la neige était tombée. Mon père était triste et préoccupé. Un grand bruit emplissait notre demeure. Elle était pleine d'officiers et de soldats, et nous leur en avions cédé la plupart des pièces. Il y avait des matelas étendus dans la salle à manger. Dans la cour, des attelages dételés battaient du sabot. A la cuisine, j'avais vu avec admiration un grand zouave barbu, la poitrine couverte de médailles, faire sauter dans la poêle une immense omelette. Tout était vacarme et désordre, et, en épelant les syllabes anglaises, je prêtais l'oreille aux conversations. On disait que les Prussiens approchaient et qu'on allait se battre. L'ennemi était à la poursuite d'un corps français, en retraite depuis l'affaire de Bussy, près de Rouen, et qui occupait actuellement Honfleur. La veille, j'avais vu mes parents enfermer certains objets précieux dans une grande caisse qu'on avait portée au bateau à destination de l'Angleterre. Je les avais vus placer des pièces d'or dans un vieux pot de géranium qu'on avait posé négligemment sur l'appui d'une fenêtre. Il y demeura lorsque, les Français partis, les Allemands occupèrent la maison. Ce furent des hussards bavarois que l'on nous donna à loger. Ils ne causèrent pas trop de dégâts. J'ai encore dans l'oreille le bruit des petits tambours et des aigres fifres, accompagnant le pas saccadé de la colonne allemande qui occupa Honfleur. Elle y séjourna assez long-

temps, l'armistice signé. Puis, mes leçons d'anglais furent interrompues, ma famille étant venue, d'Honfleur, se fixer à Paris.

Elles reprirent au collège et me procurèrent une certaine connaissance de la langue et de la littérature anglaises. Certes, souvent, j'eus recours aux traductions, mais souvent aussi, avec l'aide du dictionnaire, j'abordais les textes originaux. Les poètes surtout m'incitaient à cet effort. Il y a dans la poésie quelque chose d'intraduisible, et j'éprouvais un attrait de curiosité et d'admiration pour les admirables lyriques anglais qui s'appellent Shelley, Keats ou Swinburne, pour Browning et Rossetti. Que de fois, en les lisant, n'ai-je pas eu le désir de connaître la terre natale de ces enchanteurs, de respirer l'air qu'avaient respiré un Shakspeare ou un Byron, de voir les lieux qu'avaient décrits un Thackeray, un Dickens, un Meredith, et ceux qu'avaient peints un Constable ou un Turner, d'aborder la mystérieuse Angleterre, l'Angleterre des villes, des châteaux, des jardins, du feuillage et des eaux, et cependant, chaque fois que ce projet prenait quelque consistance, un obstacle imprévu s'y opposait. J'étais à la fois attiré et repoussé. La grande Ile me causait une sorte de méfiance, comme si la curiosité que j'en avais était combattue par une secrète antipathie. Était-ce parce qu'enfant, j'avais détesté les bourreaux de Jeanne d'Arc et maudit les geôliers de Napoléon ? Bref, l'Ile me semblait interdite par une espèce de sortilège.

Si l'Angleterre m'attirait ainsi et me repoussait, l'Anglais ne me déplaisait pas. Ce que ses romanciers, ses poètes, ses peintres m'avaient appris de lui m'intéressait. Les Anglais de Dickens, d'Elliott, de Meredith, ceux de M. Galsworthy et de M. Kipling m'étaient plutôt sympathiques, et ceux qu'il m'avait été donné de rencontrer confirmaient cette impression. Leur réserve et leur sens de liberté réciproque, leur entente simple et pratique de la vie, leur respect de l'individualité, et jusqu'à leur disposition à l'originalité, tout cela m'inclinait favorablement à leur égard. Certes, je n'ignorais pas les défauts avérés de la race, son égoïsme, son orgueil, mais j'en savais aussi les hautes qualités, son énergie, son endurance, son instinct de hiérarchie, son traditionnalisme, son amour de l'archaïsme. Je me sentais curieux de vérifier par moi-même ces données, et je déplorais que, chaque fois que je m'étais trouvé sur le

point de réaliser ce désir, un malicieux démon s'y fût malicieusement opposé.

Aujourd'hui enfin, ce démon a cessé ses malices; au contraire, ne m'offre-t-il pas une agréable occasion de passer une quinzaine au delà du Détroit? Il a aplani gracieusement tous les obstacles et prend, pour me faire agréer ses avances, une charmante et souriante figure. J'ai accueilli ses bons procédés, et me voici donc en pleine Manche, debout sur le pont de bateau où le vent souffle assez âprement. Ce souffle serait-il l'indice de quelque diablerie? Le sournois génie qui a relâché ses consignes se repentirait-il d'avoir levé pour moi l'interdit insulaire? Va-t-il revenir sur ses décisions et me faire payer à coups de roulis l'autorisation qu'il m'a donnée? La Manche est perfide et brusque, et son flot est irritable. Ce ciel à grains ne me dit rien de bon, mais la traversée est courte et, peu à peu, je vois la côte anglaise s'élever à l'horizon. Bientôt je distingue la falaise de Douvres, où erra le roi Lear. Va-t-il venir me saluer, le vieux roi, pour me conduire dans la petite ville d'Angleterre où est né Shakspeare le Stratfordien? Mais non, cette fois, je ne dépasserai pas Londres, ce Londres qui me fut si longtemps une cité interdite, et qui m'attend là-bas, au delà de cette côte maintenant de plus en plus distincte; qui m'attend non par un de ses brouillards célèbres, mais dans tout l'éclat printanier et presque estival de sa « saison », celle où, m'a-t-on dit, l'atmosphère londonienne est le plus lumineusement vaporeuse, où le ciel se pare de beaux couchants sur la verdure des grands parcs et sur les berges de la Tamise, cette Tamise dont Turner et Whistler ont peint les changeantes fantasmagories.

Elle n'a, en revanche, rien de fantasmagorique, cette côte d'Angleterre qui, à mesure qu'elle se rapproche, se précise en son aspect et son détail. Bientôt nous en sommes assez près pour distinguer les jetées et les appontements du port de Douvres. Déjà la marche du bateau se ralentit, et les passagers commencent à s'agiter et à se préparer au débarquement, qui se fera, je pense, avec les mêmes formalités et le même tumulte que l'embarquement. Nos valises nous seront enlevées par des porteurs pressés dont il faudra, à la douane, retrouver le numéro sans songer à en reconnaître la figure. On se coudoiera, on se bousculera sans ménagement, et tout ce manège quotidien aura l'air d'avoir lieu pour la première fois. Mais il est temps d'aller

faire viser mon passeport par le fonctionnaire britannique établi à cet effet dans une cabine dont un policeman barre le seuil de son bras étendu, ne laissant pénétrer que un par un les voyageurs. La réponse faite aux questions posées, je me hâte de remonter pour assister à la manœuvre d'accostage. J'aime cette manœuvre. Elle est délicate et m'amuse toujours par ses hésitations apparentes et par sa stricte précision. Elle a des coquetteries et des ruses savantes, au bout desquelles le bateau finit par présenter son flanc aux passerelles, d'où l'on se précipite vers le train.

Il est là et il aligne le long du quai ses wagons et ses Pullmann. Ses wagons me semblent plus petits que les nôtres et les Pullmann sont d'élégantes voitures avec leur aspect de salon, leurs fauteuils de drap bleu, leurs tapis épais de même couleur, leurs tables d'acajou recouvertes de napperons, car c'est l'heure du thé. Un monsieur à la même table que moi prend le sien en lisant un journal aux nombreux feuillets. Me voici donc installé en face d'un gentleman anglais, dans un wagon anglais, roulant sur le sol anglais. De ce confortable fauteuil, à travers cette vitre bien lavée, je vais voir se dérouler le vert paysage herbeux ou feuillu du comté de Kent; j'apercevrai des prairies, des bois, des manoirs, des cottages, des fermes, des jardins, jusqu'au moment où Londres s'annoncera par ses noirs et populeux faubourgs, jusqu'au moment où je descendrai à la gare de Victoria Station et où, pendant deux semaines, j'aurai à ma disposition une ville de sept millions d'habitants avec le droit de la parcourir, de m'y égarer, de m'y perdre, de regarder ses boutiques et ses monuments, de visiter ses musées et d'observer ses passants...

La locomotive siffle et nous partons. Lentement le train longe une plage où déferle un flot grisâtre puis il côtoie une longue rangée de maisons. Construites en briques rougeâtres, avec des pignons découpés, elles sont d'une tristesse vaguement gothique en leur uniformité. En voici d'autres, d'autres encore. Voici des rues, des places, des bâtisses, des cheminées, des clochers, des toits, des toits, toute une ville que domine la voie du chemin de fer et qui offre soudain son étrange panorama, sa vue cavalière, une ville noire, verte et rouge, qui se profile à l'horizon, à la fois aplatie et denticulée, une ville qui est Douvres et dont on reçoit au passage une curieuse impression,

une impression de singularité, de dépaysement, presque d'exotisme. On se sent vraiment « à l'étranger ». Et cette odeur de charbon, d'épices, de thé, de gingembre ! Et j'éprouve un plaisir rassuré à regarder un aimable et amical visage de voyageuse qui, à mon côté, sourit vaguement, d'un sourire de France.

***

J'ai dîné. J'ai mangé un excellent *grape fruit*. J'ai dormi dans un lit passable, dans une chambre où la fenêtre est « à guillotine ». J'ai eu le bain et le breakfast. Je déplie mon plan de Londres et je fais quelques pas sur le trottoir, devant l'hôtel. Je l'ai choisi dans un quartier relativement tranquille. Il est situé en face d'un vaste square, muni de grilles basses, avec de beaux arbres et de fines pelouses. Ce square est bordé de maisons assez pareilles, peu élevées, précédées d'un portique à colonnes. Cela a bon air. Ni balcons ni portes cochères, mais un aspect de dignité, de confort. Toute cette architecture est sans beauté, mais nullement déplaisante. Et puis on n'a pas ménagé l'espace. Trottoirs, chaussée sont de dimension imposante et commode. C'est large, aéré. Les rues spacieuses se prolongent loin. Il ne fera pas bon ici faire le piéton. Cependant, pour ma première promenade, je m'y hasarde. Je consulte le plan. D'autres squares y sont marqués. J'y lis Eaton Square, Belgrave Square, Cadogan Square. Là-bas Hyde Park où me ménera Sloane Street. En marche. De rapides autobus, des *buses* peints en rouge et couverts d'affiches me dépassent, mais, ce matin, je les dédaigne. Je regarde les passants et les magasins. Voici un fleuriste, une agence théâtrale, une banque, un coiffeur, une fruiterie, un marchand d'antiquités. Cette flânerie me mène à un carrefour, à Knight's bridge. Là, l'aspect change. De hautes maisons à enseignes commerciales, un grand hôtel. Sur un terre-plein, en sous-sol, une station de métropolitain et un *lavatory*. Les véhicules de toute sorte se croisent, s'arrêtent, repartent au geste du policeman ganté de blanc. Une vie puissante afflue là et cause une impression d'ordre et d'activité. J'ai atteint Hyde Park Corner.

C'est un des centres vitaux de Londres. Une sorte de portique de marbre y donne accès dans Hyde Park et fait face au monument de Wellington, qui se détache sur la verdure de Green Park que prolonge Saint-James Park. Sur ce point la

circulation est intense. Les policemen chargés d'en régler l'embrouillamini n'ont pas seulement des gants blancs, mais de demi-manches blanches. Celui qui préside au double passage des voitures sous l'arc d'entrée et de sortie de Hyde Park le fait avec une remarquable intelligence automatique. Je le considère avec admiration, mais ce que j'admire plus encore c'est, immobilisé à son geste, un *hansome cab* à la vieille mode, avec son cheval bien harnaché, son cocher juché haut, et, à l'intérieur, superbe, monumentale, se carrant derrière le tablier, une religieuse, en habit de son ordre, scapulaire au cou et cornette au front, une religieuse énorme et placide qui considère à travers de grosses lunettes le spectacle de ce bas monde. Amusante et comique image que j'emporte avec moi dans ma flânerie, au hasard des allées de Hyde Park.

On y pourrait marcher longtemps, mais ce qui me tente, c'est l'aspect divers des rues. C'est dans les rues que le voyageur qui ne mène pas à Londres la vie de société peut le mieux deviner quelque chose des habitudes et des âmes anglaises. Les visages et les gestes permettent certaines interprétations. Les magasins et les annonces renseignent à leur façon sur les goûts et les besoins publics. Ce sont ces impressions que j'ai cherchées dans les rues de Londres. Expériences forcément restreintes, car je n'ai parcouru que bien peu des artères de l'immense ville et cependant ne suffit-il pas d'avoir suivi le Strand et Fleet Street, d'avoir fréquenté Piccadilly et Oxford Street pour se rendre compte de la brutale et forte intensité de vie qui s'y agite? On y respire une atmosphère morale uniquement utilitaire et pratique. Quelque chose de matériellement prodigieux s'élabore devant ces façades bariolées de réclames et d'affiches en cette foule rapide et taciturne. Tout y dit un gigantesque effort de volonté humaine. Ailleurs, Londres dégage un tout autre sens. Errons dans les quartiers dits aristocratiques de Mayfair ou de Belgravia, aux environs de Eaton Square ou de Berkeley Square, aux abords de Kensington Gardens. Des maisons s'y alignent, peu élevées, avec leurs portiques à colonnes, leurs fenêtres étroites. Elles bordent de leur monotonie de larges rues, de spacieuses avenues. Parfois quelques demeures plus vastes et plus décoratives, certaines somptueuses où s'évoquent des existences de confort et de dignité. Ces régions sont celles de la fortune acquise et des situations familiales solidement et len-

tement établies, mais là, que d'écriteaux appendus qui indiquent que l'immeuble est à vendre ou à louer! La guerre a passé par là. Les charges accrues, les revenus diminués par l'impôt exigent des sacrifices et l'écriteau s'ajoute à l'écriteau.

Ces deux aspects de Londres, du Londres des grandes affaires et du Londres des beaux loisirs, sont les plus vite familiers au voyageur, mais combien d'autres la ville énorme n'en présente-t-elle pas! Au Londres aristocratique, au Londres bancaire, se joint un Londres ouvrier, un Londres maritime, dix Londres qui ont chacun leur caractère et que ne fait qu'entrevoir le passant. Pour visiter Londres, de ses sommets à ses bas-fonds, il faudrait un séjour de longue durée, et pour le parcourir en ses divers quartiers. Aussi entre toutes ses curiosités, le touriste doit-il choisir et se borner. D'ailleurs, des forces invincibles et mystérieuses le ramènent toujours à certains points. Toute ville a ainsi ses centres d'attraction. Picadilly-Circus, Trafalgar Square, Charing Cross sont comme des « plaques tournantes » auxquelles aboutit le touriste londonien. Joignez-y Hyde Park Corner et Marble Arch. Ce qui ne l'empêchera pas d'être assidu à Saint James Street, à Pall Mall Street et de revenir plus d'une fois s'arrêter, dans Bond Street, aux devantures des magasins.

A ces fatalités urbaines, je n'ai pas échappé et n'ai pas cherché d'ailleurs à m'y dérober. Le meilleur moyen de connaître un peu une ville est d'obéir à ses injonctions, de s'abandonner aux usages de sa vie locale, de se confondre à son rythme circulatoire. Vous aurez ainsi quelque chance qu'elle ne vous repousse pas brutalement et se refuse à votre curiosité en lui demeurant inintelligible. J'ai donc repassé autant qu'il l'a fallu par Piccadilly-Circus et par Trafalgar Square, mais cette docilité apparente dissimulait une intention sournoise. Néanmoins, avant de la mettre à exécution, je m'occupais à visiter les principaux monuments de Londres. Or je dois avouer que cette revue m'a semblé plutôt décevante, quoique Londres possède autant d'affreuses statues et d'effigies commémoratives que toute capitale qui se respecte. Son architecture officielle n'est guère au-dessus du médiocre et les bâtiments qui abritent les grands services gouvernementaux, tant politiques que diplomatiques ou militaires, ne le dépassent pas non plus en qualité. La froide grandeur de la cathédrale de

Saint-Paul, le gothique moderne et perpendiculaire du Parlement, la carrure médiévale de la Tour, la lourde solidité de Buckingham Palace ne portent pas à l'enthousiasme. Si l'abbaye de Westminster offre des cloîtres intéressants et une noble nef, quelques beaux tombeaux anciens et une curieuse chambre où l'on garde de curieuses figures de cire, que de laideurs dans le « coin des poètes »! Les œuvres de pierre ne sont pas belles à Londres. L'atmosphère humide et charbonneuse les enfume et les salit. Les œuvres de brique ne valent guère mieux; leur couleur rougeâtre s'encrasse de noires traînées. Des unes et des autres, se dégage une morne tristesse, qui deviendrait aisément sinistre, si leur ensemble ne servait de cadre à une vie active et puissante.

C'est dans cette puissance et cette activité de vie que consiste la beauté de Londres, dans l'abondante circulation pédestre, équestre ou mécanique qui anime ses rues, ses places, dans son vigoureux outillage utilitaire, dans sa profusion de banques, d'usines, de docks, de magasins, dans la multiplicité de ses comptoirs, dans la complexité de son organisme aux ramifications mondiales, dans sa fièvre méthodique de grande capitale moderne, dans l'impression de travail et de richesse que l'on ressent au spectacle que donne son mouvement, dans ce qu'elle a de regorgeant, de dynamique, de stable et de discipliné. Vu ainsi, Londres a sa grandeur et sa beauté, une beauté qui étonne et qu'on admire, mais une beauté aussi qui opprime et dont on éprouve le besoin de s'éloigner, parce qu'on sent qu'elle est faite d'un magnifique et pesant effort humain, d'une utilisation égoïste et brutale de l'individu, d'une impitoyable exploitation de l'homme par l'homme, et qu'elle cache sous sa splendeur de sombres bas-fonds de déchéance et de misère.

Ce Londres inférieur, je n'ai eu ni le temps ni la curiosité de visiter son sous-sol social, ses sinistres quartiers de taudis et de bouges où vit la population du crime et de l'alcool. C'eût été, il m'a semblé, offenser la pudeur de la grande ville si dignement accueillante que d'essayer d'entrevoir ses lamentables secrets. Cependant j'en garde deux images que le hasard m'a offertes. Je n'oublierai jamais, dans une des rues les plus fréquentées, l'apparition d'une de ces pauvresses comme en recèlent tant, paraît-il, les régions infortunées de Londres. Celle-là présentait le visage le plus tragiquement et le plus misérablement

flétri que j'eusse jamais vu. Le chapeau, le châle effrangé, les bottines innommables faisaient d'elle un étrange débris vivant, quelque chose de si achevé dans son genre qu'on en était à se demander si l'on n'avait pas devant les yeux le chef-d'œuvre de quelque costumier. Mais non, le destin seul s'était chargé de dessiner cette maquette pitoyable, et c'était lui aussi qui, au coin d'une rue tranquille du quartier de Kensington, avait placé cette autre vieille femme, dans sa robe si décemment et si sagement usée, si convenablement et si comiquement coiffée, qui, le menton à son violon, en promenait l'archet sur les cordes distendues et semblait, au milieu de l'indifférence des passants, jouer pour elle seule la mélancolique, inutile, patiente et vaine chanson de sa vie.

Cette chanson de sa vie où l'on s'écoute soi-même, si les passants ne s'y arrêtent guère, c'est celle que se jouent les poètes et les artistes sur l'instrument de leur art, et Londres a eu de grands poètes et de grands artistes. Les Byron, les Shelley, les Browning, les Swinburne y ont vécu. Quincey y connut les joies et les tourments de l'opium. Que d'autres encore dont j'aimerais à aller saluer le souvenir, mais ce serait une revue de plaques commémoratives. Quand je serai rentré chez moi, je relirai quelques-unes de leurs œuvres. Cependant je ne quitterai pas Londres sans être allé en pèlerinage littéraire à Chelsea. Ne fut-ce pas un des asiles des gens de pensée et d'art : Chelsea qu'ennoblissent les noms de Carlyle, de Turner, de Meredith, de Rossetti, de Whistler.



Je monte sur l'impériale d'un des innombrables *buses* qui desservent tous les quartiers de Londres et sillonnent rues et avenues d'un passage presque ininterrompu. A peine un est-il passé qu'un autre est déjà en vue. Leur rouge et roulante silhouette est une des taches familières de la rue londonienne, comme celle que forme la rouge tunique des *horse-guards*. Ils sont serviables et brutaux, ces *buses*, et quelquefois, sur certains points particulièrement fréquentés, ils apparaissent en véritable troupeau. Celui sur lequel je suis monté file à bonne allure dans la longue rue offerte à sa course. Il fait beau. Le ciel gris des premiers jours s'est éclairci et la chaleur est venue. La ville a maintenant son aspect d'été. Cela se voit à la clarté de

l'air et à la toilette des femmes, — qui ne redoutent pas les couleurs vives et crues. La mode anglaise a adopté les jupes courtes et les cheveux courts, mais nos Parisiennes en tirent mieux parti que leurs sœurs d'outre-Manche. Du moins c'est ce qu'il m'a semblé. Le voyageur doit se garder de jugements imprudents tout en se permettant des impressions sincères. En quinze jours de promenade, on ne doit pas se prétendre en état de formuler des considérations définitives. Tout ce qu'on en peut retenir, ce sont des images exactes et des vues rapides. J'avoue que, parmi tout ce modernisme, j'ai eu bien du plaisir à rencontrer parfois de vieux messieurs et de vieilles dames, qui ont conservé les manières de s'habiller en usage au temps de la Reine Victoria et du Roi Edouard VII. Il y a dans le démodé un pittoresque mélancolique qui ne manque pas de charme...

Mais le *bus* a stoppé. Me voici dans King's Road, à l'Hôtel de Ville de Chelsea. Une longue et triste rue me conduira vers la Tamise. J'y arrive. Son quai est planté d'arbres et forme une sorte de promenade ombragée. A cette heure de marée basse, le fleuve ne coule pas à plein et découvre des berges vaseuses. Son eau grise semble presque immobile. En face, le parc de Battersea. De hauts bâtiments, usines ou docks, de hautes cheminées, mais un bel espace de ciel. C'est cet espace que regardent les maisons qui bordent Cheyne Walk, entre l'Albert Bridge et le Battersea Bridge ; c'est cet horizon qu'ont contemplé Turner et Whistler. C'est dans une de ces maisons anciennes, ornées de ferronneries et de plantes grimpantes, que Dante Gabriel Rossetti a écrit ses beaux poèmes et peint ses mauvais tableaux. C'est là que Carlyle a passé de longues années. C'est dans une des rues proches que Meredith a composé *Richard Feverel*. Ce fleuve, ces maisons basses, cette antique petite église, avec ses tombeaux, ces quelques arbres sur un quai poussiéreux, c'est Chelsea, le Chelsea des Préraphaélites, le Chelsea des poètes et des peintres, le Chelsea dont a rêvé ma jeunesse, d'où Whistler s'en venait, mèche blanche au front, monocle au sourcil, badine à la main, sarcasme aux lèvres, pour nous apparaître à quelque mardi de Mallarmé, ce Chelsea d'où Oscar Wilde, au temps de sa gloire précaire, nous apportait ses œillets verts, ses paradoxes et sa prestance apollonienne d'un Apollon qui fut écorché par Marsyas.

***

Cette Tamise de Chelsea, je la retrouve, à la *Tate Gallery*, dans un délicieux petit tableau où Whistler a peint, avec ses pilotis, le vieux pont de Battersea. Certes Whistler est un grand peintre et un artiste délicieux, mais son art ne me promet pas beaucoup de surprises. En France, nous sommes assez familiers avec ses œuvres. Une exposition posthume à l'École des Beaux-Arts nous montra un grand nombre de tableaux du maître. Nous avons vu le portrait de *Lady Archibald Campbell* et celui de *Lady Meux*, le *Sarasate* et le *Carlyle*, des marines, des harmonies, des nocturnes, ses toiles les plus whistlériennes. Ce n'est donc pas Whistler qui m'attire à la *Tate Gallery*, pas plus que nos peintres français dont elle contient quelques bons morceaux. Il est toujours agréable de revoir un Degas ou un Manet ou quelque exquis panneau du savoureux Alfred Stevens, mais ce ne sont pas ces noms qui m'appellent. Je vais vers certains autres qui excitèrent l'admiration de ma jeunesse. Je vais voir des Millais, des Rossetti, des Burne-Jones, des Watts. Je cours aux Préraphaélites. Quelle désillusion ! Certes, leur art est intelligent, noble et subtil, plein d'intentions et de finesses secrètes ; il a une rare qualité imaginative, mais que ses réalisations sont donc décevantes ! Quelle froideur et quelle pauvreté ! Quelle misère ou quelle prétention dans la couleur ! Quel bric-à-brac que toute cette littérature picturale, où la beauté de la légende représentée rend encore plus faible l'interprétation qui nous en est offerte ! Quel mauvais peintre, le charmant poète que fut Dante Gabriel Rossetti ! Burne-Jones lui est pourtant supérieur, car on reconnaît au moins dans sa peinture la main d'un dessinateur adroitement élégant. Quant au singulier William Blake, ni la couleur ni le dessin n'embellissent ses visions prophétiques, ses allégories bibliques et, s'il occupe dans l'art une place à part, c'est sans doute qu'aucun art ne tiendrait à annexer cet inspiré dont l'inspiration s'exprime en horribles barbouillages et en figurations apocalyptiques.

Certes, il y a aussi de l'apocalypse et de la vision chez Turner dont la gloire lumineuse éclaire de ses splendeurs et de sa fantasmagorie les salles de la *Tate Gallery* qui sont attribuées à son œuvre immense et triomphale, car c'est une voie triomphale qu'a suivie le grand Turner, de son début à son parfait épa

nouissement. Ce triomphe de l'artiste, ses toiles l'attestent et le proclament. En homme qui sait tout de la couleur et de la lumière et pour qui elles n'ont plus de mystère ni de secret, Turner se joue de leurs paradoxes. Elles ne sont plus que la matière aérienne de son rêve, le tissu féerique de sa fantaisie. De ses études de réalité, de sa science de paysagiste historique, de ses imitations poussinesques, Turner s'élève à une interprétation souveraine de la nature. Il voit au delà de ce qu'elle offre à sa vue et il dispose à son gré des thèmes et des effets qu'elle lui propose. Il n'est pas seulement un maître du pinceau, il en est le magicien. Il ne peint plus, il « turnérise ». De cet art naissent des merveilles qui semblent provisoires tant elles sont absolues. Ces paysages, ces marines, ces forêts, ces fleuves, ces villes, ces Venises de perle et de sang, ces Londres sulfureux et chimiques, toutes ces vapeurs qui ont des formes, toutes ces formes qui ne sont faites que de lumière vivante, on dirait que leur miracle peint n'est que passager, que tout cela va se dissoudre, se disperser, s'envoler, n'existe que pour la surprise et la joie d'un instant et que ces toiles, devant qui le regard s'extasie, reprendront bientôt leur blancheur originelle.

Cet art, à la fois éternel et fugitif, Turner ne l'a atteint que dans certaines de ses œuvres, mais cet art est le résultat de toute son œuvre qui est celle d'un grand travailleur et qui se double d'un nombre énorme de croquis, d'esquisses, d'ébauches, de notations qui vont de la plus stricte observation à une simple touche de pinceau, à une simple indication linéaire, et je ne sais rien de plus passionnant que cette documentation préparatoire; mais il nous faut quitter cette *Tate Gallery* et aller à la *National Gallery*. Quelques-uns des plus beaux et des plus éclatants Turner nous y appellent, et puis n'est-ce pas un des « lieux saints » de la peinture? Prenons ce *hansome cab* démodé qui stationne là sur le quai, le long duquel coule la Tamise. Installons-nous dans cette bizarre boîte roulante et dirigeons-nous vers Trafalgar Square où s'abritent d'autres chefs-d'œuvre.

Ils sont commodément, pratiquement, mais bien laidement logés, et le bâtiment qui les abrite est affreux, mais il contient un des grands trésors picturaux du monde. Les Écoles d'Espagne, de Hollande, de Flandre, d'Allemagne, de France, d'Italie y sont royalement représentées en leurs ouvrages les plus rares et les plus beaux, les Écoles de Hollande, de Flandre et

d'Italie, plus complètement peut-être, mais des Velasquez et des Goya y attestent dignement l'art espagnol, et des Lorrain et des Poussin ne desservent pas l'art français. Il est vrai que les Écoles flamandes et hollandaises, malgré leurs Rembrandt admirables, leurs deux Ver Meer, leurs Pieter de Hooghe hors pair, le cèdent aux Écoles d'Italie. Elles s'y montrent en leur richesse et leur diversité, de leurs grands à leurs petits maîtres, de leurs primitifs ombriens ou florentins, à leur Canaletto et à leur Guardi, en passant par Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Tintoret et Corrège. Mais comment énumérer même ses préférences, noter quelque Piero della Francesca, quelque Crivelli? Ne vaut-il pas mieux fermer les yeux et se souvenir?

Rouvrons-les cependant dans les salles de l'École anglaise. D'ailleurs, c'est presque faire connaissance avec elle. Si les Anglais voyagent beaucoup, leur peinture se déplace peu. Notre Louvre est pauvre en Gainsborough, en Opie, en Hoppner, en Romney, en Raeburn, en Lawrence. Ils méritent qu'on les vienne admirer chez eux, ces grands portraitistes anglais dont le plus grand, le plus séduisant me semble bien Gainsborough, qui mêle à la représentation de la réalité humaine une sorte de fantaisie poétique. Que de charmants visages de femmes, de jeunes filles, d'adolescents, d'enfants ne nous rend-il pas poétiquement vivants en leur grâce ou en leur beauté! Mais chez Reynolds ne les retrouverons-nous pas, ces visages, et aussi chez Romney ou Lawrence? Ils sont le thème éternel et changeant de l'École qui mit son talent à nous laisser les effigies peintes des filles, des femmes, des garçons et des hommes de la vieille Angleterre.

Ces hommes, chacun de ces peintres nous les montre comme il les a vus, souvent dans le décor de leur existence ordinairement aristocratique, ou solidement bourgeoise, avec les attributs de leurs fonctions d'État ou de leurs situations sociales. A côté d'eux, sont leurs filles, leurs compagnes, à la mode de leur temps ou de leur goût. C'est toute une société qui revit sous l'habile pinceau de ces peintres, mais qui revit plutôt sous des aspects décoratifs que dans une vérité psychologique. Ces peintres ne semblent pas aller très loin dans les âmes; ils se contentent des apparences et ne fixent que des sentiments assez généreux : gracieuses mélancolies féminines, coquetteries élégantes, réserves un peu hautaines d'une part; de l'autre :

expressions masculines de dignité, d'orgueil, d'honnêteté, d'égoïsme. On admire devant ces toiles la beauté du métier, l'entente heureuse de la composition, mais à qui les interroge, elles répondent peu. On n'emporte d'elles que des images. Les vivants qui les ont motivées nous restent inconnus. En sortant de ces salles anglaises, j'éprouve le besoin d'aller revoir l'admirable *Arnolfini* de Van Eyck, ou le *Mahomet II* de Bellini ou la *Christine de Danemark* de Holbein.

Ce n'est point un chef-d'œuvre que le portrait de William Shakspeare que possède le *National Portrait Gallery*, mais il y apparaît comme un être humain et non pas comme l'étrange mannequin automate qui se trouve en frontispice au folio de 1624. Ce Shakspeare, le « Chandos Shakespeare », est un homme un peu gros et un peu épais, au front très élevé et quelque peu piriforme, à l'œil proéminent, au menton lourd, à la bouche gourmande, à l'œil réfléchi. Il a une mine d'échevin. Mais ce Shakspeare est-il Shakspeare ou simplement le « Stratfordien »? Demandons-le à Francis Bacon qui, non loin de là, se dresse en pied, dans un étrange costume de cour. Elle est d'ailleurs des plus curieuses, cette collection de portraits historiques et de personnages célèbres, parmi lesquels un bien comique Lord Byron, en costume albanais.

Si l'Angleterre a donné à la Grèce Lord Byron, elle lui a pris en échange les marbres de Phidias. Lord Elgin se chargea de l'opération qui amena à Londres les métopes, les frises et quelques-unes des grandes figures sculptées au fronton du Parthénon. Elles y sont toujours et offrent aux visiteurs leur beauté exilée dans la morne salle du *British Museum* qu'elles animent de leur vie captive, héroïque et divine, métopes et frises encastrées dans un mur rougeâtre et abritées de vitres protectrices. Seules les grandes figures mutilées bravent l'intempérie de l'atmosphère londonienne qui les menace de ses crasses subtiles. De ces nobles splendeurs du génie hellénique émane une morne tristesse en leurs magnifiques débris dépaysés. Je ne sais pourquoi les nombreux et beaux fragments d'art antique, qu'ils proviennent du tombeau de Mausole ou du Temple de Phigalé, et dont s'honore le Musée Britannique, n'inspirent pas le même sentiment de mélancolie. On se promène sans malaise à travers les antiquités égyptiennes, assyriennes, babyloniennes, ninivites, gréco-romaines assemblées là, à travers les merveil-

leuses salles des *Vases* et des *Bronzes*, que complète la salle des *Ornements d'or et des Pierres précieuses* et où s'ajoute celle des *Terres cuites*. Il y a là une formidable accumulation de richesses d'art qui comprend aussi des salles asiatiques, bouddhiques et brahmaniques, des collections ethnographiques, des galeries de céramiques et de verreries et les richissimes bibliothèques du Roi et de Grenville.

La même accumulation, nous la retrouvons à ce *Victoria and Albert Museum* qui a pour annexe un Musée des Indes. C'est, je crois, le plus grand Musée d'art décoratif du monde et on peut errer indéfiniment dans ses immenses galeries relatives à l'architecture, à la sculpture aussi bien qu'à la peinture et à la ferronnerie. Ouvrages de verre, de bois, de cuir, ameublements, tissus, tout s'y trouve, ordonné, numéroté, étiqueté admirablement. C'est un magnifique instrument d'instruction et de travail, mais aussi un lieu de fatigue où l'attention continuellement attirée et divisée ne peut suffire à l'effort que la curiosité exige d'elle. Aussi est-ce plutôt un musée de recherche que de visite. Cependant, comment résister à ses attraits multiples? Et ce n'est pas tout. Londres nous en offre encore d'autres, de ces musées, sans parler des collections privées. Négligerez-vous la *Wallace Collection*, la *Dulwich Gallery*, le *Soane Museum*, la *Guildhall Art Collection*. Que sais-je encore?

***

C'est un curieux endroit que ce *Sir John Soane Museum* à Lincoln's Inn Square. Son fondateur, architecte renommé, pourrait encore habiter la maison qu'il a offerte au public... Elle n'est pas grande, mais elle est encombrée, meublée avec plus d'originalité que de goût et présente un ensemble assez cocasse. C'est la maison d'un « amateur » qui a eu la chance de réunir, en même temps que nombre d'objets hétéroclites, deux belles vues de Venise de Canaletto, d'intéressants dessins de Piranèse et douze toiles de Hogarth, huit nous racontant la *Vie du Débauché* et quatre une *Election*. C'est pour elles que je suis venu. Elles sont exposées sur des panneaux mobiles que l'on fait mouvoir et qui, derrière elles, découvrent d'autres tableaux, d'ailleurs sans valeur. Déjà à la *National Gallery*, j'avais admiré, de Hogarth, son *Mariage à la mode* et quelques beaux portraits d'une forte facture. Je le goûte assez, ce peintre moraliste

et satiriste, mais qui sait peindre et qui fit avec tant de bonhomie le portrait de ses serviteurs dans un même cadre où il a immortalisé leurs fidèles visages. Et puis ne disait-il pas que la « ligne de beauté » est la « ligne serpentine », celle qu'en un mince fil de cuivre il avait fait incruster dans sa palette !

Si la maison de Sir John Soane est une maison d'artiste, Hertford House où est installée la *Wallace Collection* est une demeure seigneuriale. Seigneuriale aussi est la collection qu'elle renferme et qui, précieuse et magnifique à la fois, atteste le haut goût de ceux qui l'ont réunie : tableaux de l'École française et hollandaise, meubles admirables, bibelots sans prix, miniatures en toute la délicatesse de leur art minuscule, émaux, céramiques, et les belles armures, noircies, dorées ou niellées, qui alignent leurs corselets, leurs jambières, leurs casques et les lances, dagues, épées, armes de toutes les espèces ! On s'attriste un peu en songeant que toutes ces belles choses auraient pu ne pas quitter la France, à qui leur dernier possesseur, sir Richard Wallace, les proposa. Cela eût mieux valu que les charitables fontaines dont le grand amateur anglais gratifia la ville de Paris, et dont les édicules offrent au passant leurs eaux en des gobelets d'étain prudemment enchaînés.

* * *

Le temps passe et les jours s'enfuient. Cependant, je ne quitterai pas Londres sans avoir visité son Jardin Zoologique. Il occupe une parcelle de l'immense Regents' Park et y est confortablement aménagé. Son silence est troublé par le rugissement des fauves et les voix diverses des oiseaux. Muets dans leurs cages de verre, les serpents déroulent leurs anneaux engourdis d'où dardent des têtes venimeuses. Sur un rocher artificiel, prudemment entouré d'eau, grouillent des nœuds de vipères qu'escaladent en glissant d'aimables et attentifs petits lézards verts. Les caïmans et les alligators marécageux bâillent paresseusement. Dans l'aquarium, à travers la transparence du cristal, le monde mystérieux des poissons apparaît en ses formes ingénieuses ou étranges, élégantes ou terribles, cocasses ou fantastiques, en ses couleurs et ses nuances, en ses agilités, en ses somnolences, venu des Méditerranées, des Océans, des Mers australes pour étonner nos yeux de ses surprises sous-marines,

de ses paradoxes animés, de sa vie taciturne et secrète. En ces galeries obscures, qu'éclairent seules les parois de verre révélatrices, on se sent bien loin de tout et perdu dans un labyrinthe enchanté. Peu à peu, on en éprouve une sorte d'angoisse. On a envie de quitter ces régions de mystère et de reflets, de pierreries vivantes, d'émaux mouvants, de nacres gélatineuses, d'écailles opalisées, de monstruosités et de chimères ; on a envie de revoir la lumière du jour, de croiser des gens qui vont, viennent, parlent ; de voir un enfant donner du pain à un des éléphants qui, là-bas, agitent leur trompe en balançant leurs vastes oreilles.

Braves éléphants du « Zoo » ! C'est vous qui m'avez donné le désir d'aller jusqu'à Hampton Court. Deux des vôtres ne figurent-ils pas dans l'illustre *Triomphe de César* par Mantegna qui, du Palais de Mantoue, est venu trouver asile dans l'île brumeuse que conquirent à la puissance romaine les légions de la République. Elle est devant mes yeux, la procession triomphale que peignit à la détrempe le grand artiste mantouan. Elle déroule sa marche majestueuse : ses porteurs de trophées et ses licteurs haussant leurs faisceaux ; ses porteuses de corbeilles et ses porteuses de torches ; ses soldats, ses chars et ses éléphants caparaçonnés. Foule héroïque, dont il semble entendre la cadence exaltée et qu'anime l'esprit de Rome ; défilé consulaire et césarien, que dominent les lances et les haches, et que survolent les aigles romaines ; cortège de victoire qu'évoqua le grand Mantegna.

Le voici donc en sa pompe séculaire que le temps a quelque peu détériorée, mais qui s'impose par la beauté des lignes et la noblesse des attitudes. Une galerie basse l'abrite en ce vieux château royal de Hampton Court, qui dresse, au milieu de ses beaux jardins, son architecture de brique et ses vastes proportions remaniées, qui le font moitié résidence fortifiée, moitié palais de plaisance et où subsistent encore quelques pièces boisées du temps des Tudor. Le reste se compose des appartements royaux où s'accommodèrent les cours successives des Stuart et des Hanovre, suite de salles d'apparat qui ouvrent les unes sur les jardins, les autres sur une vaste cour qu'évente le jet en panache d'une fontaine jaillissante. On erre en cette enfilade, à la fois somptueuse et morne, où des portraits attirent le regard : souverains et souveraines, hommes de guerre ou hommes d'État, beautés de la Cour que peignit le peintre Lély. Au mur rêvent de singuliers miroirs. Ils sont étroits et hauts,

papliqués entre les fenêtres, encadrés de torsades et enguirlandés de fruits de verre. Ils sont pleins d'une eau bleutée, infiniment profonde où les choses se reflètent avec un aspect mystérieusement nocturne et apparaissent dans une sorte de lointain fluide. Et ce qui les rend plus singuliers encore, ces miroirs fleuris, aux bleues profondeurs et aux glauques fascinations, c'est le grillage sous lequel ils sont emprisonnés à mi-hauteur, comme pour défendre contre leur attirance sournoise et leur dangereuse magie.

Mais laissons ces miroirs grillés et allons respirer l'air des jardins aux denses ombrages et aux longues perspectives d'allées, de pelouses, de ronds-points où chantent des jets d'eau, jardins mi à la française, mi à l'anglaise, avec de beaux vieux ifs et de belles jeunes fleurs et que ferment douze magnifiques grilles de ferronnerie, et aussi ce curieux petit enclos aux parterres dessinés par Henri VIII, le *Pond Garden*... En ces nobles lieux on aimerait à voir venir le soir de cette douce journée, mais l'heure s'avance et il va falloir regagner Londres et même le quitter, car le moment du départ approche et que de choses je n'aurai pas vues ! Ni Windsor, ni les jardins de Kew, ni même la cathédrale de Saint-Paul, et bien mal la Tour !

***

Dernier soir et ensuite dernière matinée... Où dînerai-je ? L'autre soir, le *New Princes* dans Piccadilly m'a laissé une impression plutôt mélancolique. Il est vrai que c'était un dimanche. Une vaste salle, d'une rare barbarie décorative, presque vide. Un jazz-band jouant pour deux couples de danseurs qui quittaient leur table un instant et y revenaient comme s'ils avaient accompli une corvée. Allons ailleurs. Où ? Dans quelque restaurant italien du Soho où je trouverai des spaghetti ou du chianti ? Mais non, ne m'a-t-on pas indiqué une taverne de la Cité, dans Fleet Street, célèbre par son *rumpsteak*, ses *oyster puddings* et ses pâtés d'alouettes. Allons donc goûter à son *Famous Pie*. La maison est ancienne ; elle était le lieu favori de réunion du docteur Johnson et de Boswell. Le portrait du docteur Johnson occupe, en effet, la place d'honneur et domine la table où je m'assieds. C'est un endroit plaisant et pittoresque que ce restaurant du *Old Cheshire Cheese*. La bière y est bonne et le *Famous Pie* tout à fait remarquable.

Il est tard et il y a peu de monde. Sur un perchoir jacasse un perroquet qui va se jucher parfois sur l'épaule d'un des garçons et lui becquète amicalement l'oreille pendant que je signe sur le livre des hôtes. Je préfère cette taverne à ces « clubs » privés par lesquels on tourne à Londres les règlements sur la vie nocturne et l'heure de fermeture des lieux de plaisir. On m'a emmené, un soir, à l'un de ces petits clubs où l'on n'est admis que sur présentation.

Dîneurs et dîneuses s'y groupaient sous la lueur des abat-jour roses, dans la fumée des cigarettes. Une danseuse et un danseur de profession y sont venus faire quelques « numéros » ; l'homme quelconque, la femme non sans une certaine grâce, maigre et anguleuse. On peut rester là jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Londres n'est pas une ville de « fête », malgré la forte prostitution qui l'envahit, le soir, de son errant et mélancolique troupeau de filles. Je les rencontre en rentrant à pied à l'hôtel, et je songe à cette Ann, touchante et maladive, qui fut pitoyable à Thomas de Quincey, et dont il nous conte l'histoire dans ses *Confessions d'un mangeur d'opium*.

Dernier soir, dernière matinée. Voici le dernier soir passé ; que ferai-je des quelques heures qui me restent avant le départ? Il n'y a pas pour moi, à Londres, de ces lieux qu'on désire passionnément revoir avant de s'en éloigner pour longtemps, peut-être pour toujours. Ici, rien ne m'attire d'une façon irrésistible et je ne ressens pas cette angoisse du départ que j'ai éprouvée si souvent en Italie où mes dernières heures de séjour me brûlaient d'une sorte de fièvre et où, pour le dernier adieu, ma valise bouclée, je courais donner un dernier regard à tel aspect préféré. Ce regret mélancolique et déchirant, ici, ne m'assaille pas. Ah ! ces départs de Venise, les derniers pas que l'on fait sur les dalles de la Place Saint Marc, le dernier coup d'œil que l'on jette, en descendant de la gondole, au seuil de la gare, sur le dôme verdâtre de San Siméon le Petit ! Ici le départ ne consiste qu'à prendre un train. On n'y laisse rien de son cœur. Et cependant ne soyons pas ingrat. Londres a sa beauté, et cette quinzaine passée à l'entrevoir me laisse d'agréables souvenirs. Je m'en aperçois en cette matinée finale. Où la passerai-je? A la *National Gallery?* Mais non, il y a un musée que je n'ai pas vu encore, qui s'appelle le *London Museum;* allons-y prendre congé de Londres.

Il est installé dans une belle vieille demeure, dont les fenêtres ouvrent sur le Saint James Park : Lancaster House. Un noble escalier, de belle proportion, conduit aux salons où sont exposés maints objets curieux se rapportant à l'histoire de Londres. On y voit des portraits, des bijoux, des médailles, des autographes, la Bible de Cromwell et des costumes, et des gants, et des chaussures, et des éventails, et des reliques de la reine Victoria, mais je suis mal attentif à ces curiosités. L'heure du départ approche. Rentrons. Le voyage est fini et déjà je commence à me souvenir.

***

L'équipage du bateau sur lequel je quitte Douvres est composé de matelots français. Il fait un temps radieux et la mer est d'une calme douceur. Bientôt, la côte de France se dessine à l'horizon. J'éprouve à la revoir le même plaisir que je ressentais, il y a vingt-cinq ans, quand le paquebot qui me ramenait d'Amérique fut en vue du port. C'était aussi une belle journée... L'estuaire de la Seine s'ouvrait harmonieusement. J'apercevais le Havre et, en face de lui, Honfleur, au pied de ses vertes collines (Havre de Grâce, Côte de Grâce), Honfleur où je suis né. Aujourd'hui, la rive où j'aborderai ne réveillera rien dans mon esprit, mais une vieille image d'autrefois l'occupe. Les matelots, que je vois passer sur le pont, me rappellent le le vieux marin honfleurais qui, lorsque j'étais enfant, m'accompagnait en mes promenades au Mont Joli ou sur la jetée. Il me fabriquait pour jouets de minuscules bateaux et, pour m'amuser, il me chantait des chansons. Il en est une qui me revient à la mémoire et dont voici le refrain qui était comme un écho populaire des antiques rivalités normandes et anglaises, car il disait, ce refrain, que le chanteur rythmait avec conviction, il disait :

Les Anglais n'auront pas
La tour de Saint-Nique, nique,
Les Anglais n'auront pas
La tour de Saint-Nicolas.

HENRI DE RÉGNIER.

LES ÉMIGRANTS

QUATRIÈME PARTIE (1)

I

Pendant cinq ans, les pionniers s'étaient acharnés dans la prairie, de nouveaux s'y étaient installés, de plus en plus nombreux, et le grand moment était enfin venu, où une église commençait à s'élever parmi eux.

Il va de soi qu'elle fut bâtie à l'endroit où Erik Foss était enterré, et ce ne fut pas précisément une cathédrale, mais un bâtiment fait avec de la terre, recouverte de planches sur les deux faces, assez grand pour deux cents personnes. Ceux qui étaient venus là les premiers étaient appelés maintenant les anciens settlers : ils formaient entre eux un groupe uni, où les autres avaient de la peine à pénétrer.

Morten Kvidal vivait toujours seul, mais ses champs s'agrandissaient, et souvent, au printemps et en automne, il trouvait qu'il avait du travail par-dessus la tête. Depuis qu'il avait appris le mariage d'Helena avec le fils du prévôt, le vieux pays lui était comme plus lointain. Il donnait constamment l'impression d'un homme qui a mal dormi, et son rire était devenu glacial. Certes, il voulait retourner un jour dans son canton, retourner à Kvidal, mais pas avant d'avoir acquis une fortune : on verra bien.

Une année s'est écoulée. Aujourd'hui, Morten a grimpé en haut du petit clocher d'église, avec sa scie et son marteau. Il

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin, 1er et 15 juillet.

était le seul menuisier qui connût à fond le métier, en sorte que le travail reposait principalement sur lui. Les autres, en échange, se chargeaient de sa terre. D'ailleurs, Per et Anton Noreng étaient adroits de leurs mains, tous les deux, et Anders de Skaret était maintenant un solide gaillard de dix-huit ans, que Morten avait avec lui du matin au soir. Méfie-toi de celui-là, se disait Morten. L'hiver précédent, le garçon était retourné en ville, avait gagné de l'argent dans la journée, suivi les cours de l'école du soir; il avait toujours des livres : oui, méfie-toi de celui-là!

— Hé, là! crie Morten d'en haut à Anders. Amène encore des pointes!

Le garçon monte; oh! il n'a pas le vertige, Anders; il s'arrête, à l'aise sur l'échelle, et déploie un papier. C'est un dessin. Il a appris à dessiner, à l'école de la ville.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est une flèche et une girouette. Nous aurons bientôt fini, Oluf et moi. C'est en fer. Nous avons martelé ça depuis quelque temps.

— Épatant, opine Morten. Oh! ces deux garçons!

La fenaison s'acheva : lorsque Morten, de son perchoir, regardait autour de lui sous la lumière pure du soleil, la plaine était parsemée de tous les côtés de huttes et de petites maisons de bois entourées de champs vert clair que séparait la prairie gris jaune. Il y avait ici maintenant une trentaine de settlers en tout, dont un bon nombre étaient de son canton.

Un jour, Morten est occupé dans l'église, travaillant à l'autel, quand Else et Anne entrent, toutes deux en costume du dimanche. Elles saluent et contemplent l'œuvre un moment. Ah! voilà. Ça sera parfait. Les fenêtres sont déjà parées, le plancher est encore couvert de copeaux du rabotage. Morten s'avance vers les deux femmes, tête nue, en sueur, et leur tend la main.

Anne lui dit :

— Il faut que tu nous préviennes... quand nous devrons venir laver le plancher ici.

— Hé, c'est bien, ça. Dans deux ou trois jours, allez-y!

Et il est saisi de voir comme ces deux femmes sont restées jolies : le visage d'Anne, encadré de ses cheveux foncés, est tout doré, ses yeux brillants de vie. Else est de nouveau souple,

élancée, elle a les traits fins, ses yeux bruns sont exquis. Mais oui, les gros travaux et les durs hivers ne sont pas encore venus à bout de leur jeunesse.

Else défait un paquet enveloppé de papier. C'est une nappe blanche brodée de figures en rouge, tout un groupe, qui doit représenter la Cène. Morten n'est pas capable de juger si c'est bien fait, mais il regarde Else :

— C'est la nappe d'autel ?

— Si tu crois que ça peut aller, dit-elle, confuse, nous nous y sommes mises à deux, Anne et moi.

— Oh ! non, c'est bien toi qui en as fait le plus, dit Anne.

— Tu as tout brodé...

— Mais tu as dessiné les figures.

Morten leur prend les mains à toutes deux et remercie. Au bout d'un moment, elles s'en vont.

Offrir ce don à l'église, c'était un événement qui rompait la monotonie de leur besogne dans la hutte de terre. C'est pourquoi elles s'étaient endimanchées. Morten se remet au travail et se dit que les femmes possèdent une faculté singulière de créer une atmosphère de fête autour d'elles.

Or le soir, lorsqu'il sort de l'église pour rentrer chez lui, un jeune homme est là, blond, potelé, qui l'attend. Morten s'arrête, ébahi.

C'est son frère, Simen. Pendant deux ans, Simen l'a supplié par lettres de lui envoyer un billet. Morten a refusé. Mais le voilà.

Ils allèrent ensemble chez Morten. A l'entrée dans la hutte, Simen jetait sur la misérable chambre des regards consternés. Une cabane de pêcheurs ! Et lui qui avait cru que son frère était devenu millionnaire.

— Pas précisément ! s'exclama Morten. Mais, au nom du ciel, comment es-tu venu ici ?

— Nous sommes un groupe de dix ou douze du canton. La moitié est restée dans la ville, et les autres viennent s'installer ici, dans la prairie.

— Eh bien, et la terre, chez eux ? Combien en avez-vous cultivé à Kvidal ?

Mais l'autre, alors, de ricaner.

— Combien en as-tu cultivé, quand tu y étais ? Il faut de

l'argent, disais-tu ; nous en disons autant. Il faut de l'argent.

Simen avait pensé dire à son frère ses vérités et lui demander à quoi il pensait, de ne pas envoyer plus d'argent à la maison. Maintenant il ne songe plus à parler de cela. Le frère est aussi misérable que le dernier gueux du vieux pays. Et la jeunesse est quand même tentée de venir ici.

— Comment va mère? demande Morten.

— Comme d'habitude. J'ai à te faire des amitiés de tous.

L'autre, à ces mots, est obligé de se détourner pour cacher son émotion. Il lui apparaît que la vie d'ici l'a capté, qu'il s'est de plus en plus enraciné, bien loin de sa mère et du foyer. Il se mit à préparer le souper, et Simen ouvrit un havresac, d'où il sortit divers objets. Il tendit un paquet à son frère.

— Qu'est-ce que c'est que ça? — Morten défait le papier, et voit un tapis bariolé, rouge, bleu et blanc. Il est stupéfait.

— C'est mère qui l'a tissé pour... tu sais, elle pensait bien que... tu te marierais un jour.

De nouveau Morten est obligé de se détourner.

Encore des cadeaux... des bretelles ornées par ses deux sœurs, et des moufles brodées. Tout cela parlait de la maison. Kvidal, en cet instant, vivait sous les yeux de Morten, Kvidal tout entier, les gens, les bâtiments, les bêtes, jusqu'à la pierre à aiguiser derrière la grange.

Ils passèrent une bonne partie de la nuit à bavarder tous les deux. Morten ne tarissait pas de questions. Ils eurent tôt fait de convenir que Simen demeurerait ici pendant un an à gages. Morten ne pouvait plus s'en tirer tout seul, et il était difficile de se procurer des journaliers.

Le lendemain, Morten est en train de menuiser dans l'église, quand Per Fœll et Anton Noreng arrivent, portant une grande caisse à eux deux. Qu'est-ce que c'est?

— Crois-tu que ça puisse servir? demande Anton, lorsque la caisse est placée debout.

Et Morten découvre une chaire hexagonale, avec des personnages sculptés sur trois des côtés. L'un est Moïse avec les tables de la Loi, le second, Abraham qui va sacrifier Isaac, le troisième, le fils du charpentier devant Pilate. Il n'est pas difficile de voir que c'est fait avec le couteau à gaine, mais Morten ne veut pas décourager l'auteur.

— Grand Dieu, qui est le maître qui a sculpté ça? demande-t-il.

— Le voilà! répond Per, et il indique Anton d'un geste triomphal.

— Tu as dû y mettre un temps énorme... Et nous n'avons jamais vu ça chez toi.

Anton esquisse un sourire.

— C'est qu'il n'y a personne qui vienne voir chez moi.

Morten lui lança un regard rapide. C'était vrai. C'est curieux, quand un garçon a une fois reçu l'étiquette qui le désigne comme un nigaud, les années ont beau passer, il a beau se transformer, rien n'y fait. On a oublié d'aller le voir, oui. C'est exact. Mais depuis quelque temps, il a fait des progrès; il a sa hutte qui lui appartient, ses bœufs et ses vaches; il travaille de son mieux. Et il a su taire qu'il sculptait ces figures. Peut-être ce long silence qu'il s'est imposé l'a-t-il mûri davantage.

— Tu es un homme, maintenant, lui dit Morten en lui serrant la main.

Peu de jours avant la consécration de l'église, Morten présida encore une assemblée pour établir une direction de la paroisse, et le comité de construction fut alors choisi comme conseil de paroisse. Encore les anciens settlers. Eux, toujours. Quoi d'étonnant si tel ou tel commençait à murmurer?

Le même jour, il dit ce que l'on avait déjà pour orner l'église, et ajouta que l'on n'avait pas encore de tableau d'autel, mais qu'on lui permettrait peut-être d'accrocher ce qu'il venait de recevoir de sa mère. Et il montra le tapis que son frère avait apporté.

Les couleurs norvégiennes! Le tapis rappelait le drapeau. C'était du tissage familial, tel que tant de femmes du vieux pays l'avaient pratiqué. Et tous de le caresser avec leurs mains. Non, vois-tu ça!

Et le grand jour se lève par un beau temps clair. Le froment aux larges feuilles ondule sur un vaste espace; ce ne sont plus des bouts de champs, comme chez les petites gens du vieux pays; non, ce sont des plaines de terre semée : il sera bientôt impossible d'aller les uns chez les autres s'entr'aider, il faut que chacun ait du monde et des machines.

C'est le vrai jour, pour consacrer l'église des pionniers. La

cloche commence à sonner du haut de la petite tour. C'est Oluf Skaret, un garçon de dix-sept ans, qui s'est exercé depuis plusieurs jours, et le grand moment est venu : il est là-haut et tire, et les premiers battements de cloche sonnent au-dessus de la prairie. Il n'a jamais éprouvé pareille émotion : il lui semble que la plaine, à bien des lieues alentours, se met à trembler, et se demande quel est ce bruit étrange? Pendant mille ans elle a dormi : maintenant il faut qu'elle s'éveille. Ding, dang! qu'est-ce que c'est? Elle-même l'alouette des prés ne devient-elle pas muette? Les champs, les huttes, les nuages épars, n'écoutent-ils pas? Ding, dang, ding, dang! Oluf sonne et sonne, et il sent pousser en lui une vocation. Il sait ce qu'il voudra être en ce monde.

Le prêtre a été logé chez l'instituteur Berg, qui jouera de l'orgue aujourd'hui; les voici qui arrivent côte à côte, le prêtre déjà en robe noire et collet godronné, tenant en main un gros livre à croix d'or, l'instituteur rasé de frais et en toilette de fête. Et, de loin dans la plaine, les gens viennent. Maintenant ils s'arrêtent pour écouter la cloche. C'est une grande journée. Enfin on a un jour saint, ici, dans le désert : entends-tu? la cloche sonne? Ils ont ici subi bien des épreuves, la pauvreté, le dur labeur, les âpres hivers, et surtout la nostalgie, mais... entends-tu? l'endroit est devenu un lieu chrétien, un canton qui a son église et ses cloches. Elles sonneront désormais pour eux le dimanche.

Les plus singuliers véhicules traversent en clopinant le pays sans routes, des goélettes de prairie traînées par des bœufs et pleines de femmes et d'enfants; on ne va pas au galop, mais les bœufs arrivent tout de même, pourvu qu'on leur donne le temps. Et voilà un binard aux roues telles que des meules à aiguiser, et deux planches en long, seulement; les femmes et les enfants y sont assis, les hommes marchent sur les côtés, les bœufs tirent. Mais l'Irlandais et l'Allemand, et quelques autres *farmers* qui avaient de l'argent dans leur poche lorsqu'ils ont déménagé de l'est ici, roulent en belles voitures à hautes roues, attelées chacune de deux chevaux. Quant aux anciens settlers, qui n'ont, pour ainsi dire, pas de chemin à faire, ils vont tranquillement à pied, la plupart en costume de fête du vieux pays. Voici Kal et les siens. Paulina Skaret est presque une femme; elle a une robe neuve,

qu'Anne a cousue pour elle, et un foulard de tête blanc à points rouges; elle bat des mains, et vous a un air d'autorité... sauf qu'elle ne se tient pas assez droite. Aurait-elle déjà peiné trop dur, quand elle aidait son père ? Quant à Kal, il ne porte pas son bonnet de fourrure aujourd'hui, mais le large chapeau de feutre que Morten a acheté pour lui en ville. Karen a mis la même robe et le même châle qu'elle avait aux enchères de Skaret; avant le départ, elle a versé des gouttes de parfum dans un coin de son mouchoir et tient son psautier à la main; enfin, on va de nouveau à l'église. Anders, blond, la bouche large, en chapeau de paille, marche tout contre son père; Siri n'a pas achevé sa robe neuve pour la fête, elle vient quand même à l'église.

Et voici Per et Anne avec l'aîné des garçons entre eux : le père porte le plus jeune sur son bras gauche. On croirait que cet homme au corps puissant pourrait être le père de toute la paroisse, et il se présente seulement avec sa femme et deux petits enfants. Anne est bien petite à côté de lui, si élancée et jolie soit elle.

Et voici Ola Vatne et Else : leur aîné est assez grand déjà pour trottiner entre eux, Ola porte l'autre sur son bras. Le visage d'Ola exprime le défi. Les gens ont pour sa femme du respect, mais lui est peu apprécié. Il est bien vrai qu'Ola, dans les voyages à la ville, va trop loin, mais le temps est long d'un voyage à l'autre, et n'a-t-il pas défriché son *claim* tout entier aussi vite que les autres? Ça ne fait rien, personne ne vote pour lui, quand il s'agit d'élire un homme de confiance.

Anton Noreng est un gars d'une autre sorte : sa chaire lui a déjà fait une réputation ; il fallait évidemment lui attribuer quelque poste : il a été sacristain, il siégera aujourd'hui dans le chœur et dirigera le chant. Il vient en chapeau de paille et sibérienne bleue : c'est un beau garçon de vingt-cinq ans.

Plusieurs enfants ont traversé la prairie pieds nus; ils s'adossent au mur de l'église et mettent leurs bas et leurs souliers. Quelques gars entourent une tombe à la croix peinte en blanc, la seule qu'il y ait jusqu'ici, et ils parlent de l'homme qui gît là : Erik Foss n'est pas près d'être oublié.

L'église? Ce n'était guère qu'une chapelle, mais qui avait tour, flèche et cloche; le nom fait beaucoup : les gens voulaient qu'elle s'appelât église. Le revêtement de planches exté-

rieur n'est pas encore peint, et à l'intérieur les bancs n'ont pas de dossier. Voici déjà que l'orgue joue, l'instituteur Jo le touche vraiment d'une main ferme. Quand la porte s'ouvre, l'harmonie des psaumes s'en échappe à flots. Les gars ôtent leurs chapeaux longtemps avant d'entrer. Tous parlent à voix basse dehors, et à l'intérieur le silence est absolu. Il va de soi qu'on se place comme au vieux pays, les femmes d'un côté, les gars de l'autre.

Combien y a-t-il d'années que la plupart des femmes n'ont chanté dans une église! Elles s'essuient les yeux et se mouchent. A travers le psaume palpitent surtout deux sentiments, la nostalgie et l'inquiétude pour le blé qui pousse dans les champs. Ces deux sentiments deviennent des ailes qui élèvent les colons bien haut au-dessus de la terre.

Morten, lui, ne peut chanter. Il regarde le tapis de sa mère, qui est aujourd'hui tableau d'autel. Il était autrefois destiné à servir de couverture à son lit de noce. Il est maintenant accroché là. Mère, mère! La pensée de Morten n'est pas ici, elle essaye de s'envoler vers Kvidal. Il lui semble être poussé très loin, à la dérive, loin non seulement de sa mère et de son foyer, mais de ce qu'il y avait jadis de grand et de bon en lui. Maintenant il ne s'agit plus que de gagner et gagner; tout est *business* : a-t-il encore d'autres soucis? Fortune, fortune, fortune... a-t-il d'autres rêves? Que n'a-t-il été modeste comme son père? Il serait resté chez lui sur la petite ferme. N'aurait-il pas valu tout autant que maintenant?

Le prêtre se dirige vers la chaire. Tous se préparent à écouter, n'osent presque pas regarder. Oh! quel silence! Tous semblent apaisés. Il n'y aura cette année ni grêle ni sauterelles. La plupart se sentent assurés qu'ils pourront encore une fois revoir leur canton. Ils n'ont désormais qu'à travailler et se conduire comme des chrétiens.

On procède ensuite aux baptêmes, et les petits de divers âges sont présentés. Il y a une fille de cinq ans, dont les parents ont vécu loin de tout jusqu'ici; elle a peur et se met en colère quand on va lui verser de l'eau sur la tête. Elle repousse la main du prêtre et crie : « Je ne veux pas. » La mère doit la maintenir.

Demain, il y aura confirmation : Kal n'a pas moins de trois enfants qui vont comparaître devant le prêtre.

Et il y a encore aujourd'hui communion : tous les adultes

veulent en être, excepté l'instituteur Jo. Des rangs compacts de femmes et de gars hâlés viennent successivement s'agenouiller autour de l'autel.

Finalement la cloche sonne de nouveau, et son tintement accompagne les gens qui, à pied ou en voiture, se dispersent par le pays plat, qui s'appellent, se saluent et se rappellent, répétant qu'il ne faudra pas oublier de revenir, maintenant qu'on a une église dans la plaine.

II

Jamais Simen n'aurait pu s'imaginer que c'était ainsi. Dès le premier jour il se déplut. Il venait d'un canton où la plupart des maisons étaient peintes en jaune, rouge ou blanc, et où le paysage était si animé qu'il semblait vraiment prendre ses ébats. Et il n'y a ici que le désert gris-brun et quelques huttes de terre que ne voudrait pas habiter un mendiant du vieux pays ! Le vent éparpille de la paille et du foin des meules, en sorte que les gens, entre les huttes, marchent sur une litière. Ont-ils oublié qu'il convient de balayer une cour de ferme? Charrues, voitures, outils de toute sorte, sont dehors, au vent et à la pluie, et se rouillent : il n'y a pas ici de toit sous lequel on puisse les protéger. S'il allait chez l'instituteur ou Anton Noreng, Simen trouvait une saleté pire que dans une loge à cochons, et il ne pouvait s'empêcher de rire du freluquet qui essayait de se fabriquer du fromage, faute de savoir quoi faire du lait de ses deux vaches. C'était pis encore de voir Anne de Ramsœy et la demoiselle de Dyrendal, mal soignées et fagotées comme les femmes de husmand dans le vieux pays. Dire que celle-ci était la fille du colonel! Anne l'invitait souvent à venir, elle le questionnait indéfiniment et voulait en savoir toujours davantage sur le canton et les connaissances. Et il lui semblait que Simen lui-même... répandait comme l'odeur du feuillage, du pays, de toute la nature de là-bas, qui lui manquait tant ici. A se trouver avec lui, elle se réveillait, se ranimait; quand il devait venir, elle prenait plus de soin de sa personne et faisait un peu de toilette ; et lui, dut convenir qu'elle était tout de même jeune encore... Mais Per n'était pas trop content, il commençait à regarder de travers ce garçon-là.

Le pis était, pour Simen, qu'il n'y avait pas de cesse dans le

travail. Son frère le faisait lever avant que le diable mît ses chaussures. « Debout! il faut traire les vaches! » Lui... traire! C'était besogne de femmes, dans le vieux pays, il avait honte d'être obligé de prendre le seau et de s'asseoir sous une vache. Et puis, il y avait la nourriture, la même bouillie et le lait plusieurs fois par jour, pas un morceau de pain, pas de crêpe de pommes de terre, rien que du lard, et encore du lard, à dîner tous les jours, même le dimanche. Oh! il n'était plus chez sa mère. Il se rappelait sa bonne galette, et le poisson et les harengs, que souvent, autrefois, il accueillait assez mal, mais qui valaient mieux, tout de même. Ah! s'il avait su ce qu'il en était...

Non, Simen, il n'est plus question de jour de repos, comme lorsque tu étais chez ta mère. Il n'y a pas d'assemblée de jeunesse, ce soir, pas d'école régionale, pour discuter des idées. Quand vient enfin le soir, et que tes membres sont engourdis par le labeur, il faut encore ou bien préparer le repas ou bien rentrer les vaches et traire. Et puis ? Si tu veux laver ton linge, c'est ton affaire; si tu veux le recoudre ou le raccommoder, c'est ton affaire. On n'a pas précisément mère sous la main. Ensuite, on se jette sur le lit et on dort quelques heures.

Pour la batterie, quatre gars sont nécessaires. Morten et Simen ne sont que deux. Force leur est de faire le travail de quatre. Il faut d'abord voiturer les gerbes jusqu'à la machine, vite, vite les décharger, vite, vite dénouer les liens. Le lendemain les bœufs sont attelés à la machine; elle est en mouvement, celui qui introduit les gerbes doit tout le temps courir en prendre, et il faut naturellement que celui qui retire la paille coure pousser les bœufs; « vite, vite! » dit Morten. Ça menace de durer ainsi de l'aube à la nuit, avec une heure de repos au milieu de la journée.

Cependant depuis l'arrivée de son frère, Morten est travaillé par la nostalgie. Chaque fois que son frère et lui mangent ensemble, ou qu'ils se reposent un dimanche, ils causent du canton, de mère, de Kvidal, des anciennes connaissances. Morten ne cesse de questionner. Où en sont tel et tel? A-t-on construit de nouvelles maisons ici ou là? Lesquels de ses camarades se sont mariés, et avec qui? L'odeur de la mer lui revient, il se rappelle les coteaux, le fjord, les barques à voiles, un désir morbide le prend de revoir tout cela. Et n'y a-t-il pas encore des jeunes filles? Pourquoi se soucie-t-il des filles, s'il ne peut pas

être un jour dans le canton pour les y rencontrer? Ici... non, ici, jamais il ne se mariera.

Mariage? Au lit, la nuit, il se voit vieux garçon! N'aura-t-il jamais un fils, qui hériterait de son père une belle fortune? Où tendent ses efforts? Travaille-t-il pour Kvidal du vieux pays, ou Kvidal d'ici? Oh! il n'osera bientôt plus interroger Simen davantage sur le canton. Lorsque celui-ci surgit vivant en son souvenir, Morten devient plus grave; il ne s'agit plus de lutte pour la richesse, de chevaux, de machines, de terres nouvelles, ni de mener de plus en plus grand train, non, il lui semble entendre la cloche d'une église qui sonne et tinte, et qui éveille en lui une sainte émotion. Il est ici le prisonnier de la terre et du dollar, mais à Kvidal il redeviendra homme : il faut qu'il y retourne. Est-il vrai qu'il en est absent depuis six ans? Sa mère a-t-elle maintenant les cheveux gris? Il enverra cette année une somme qui en vaille la peine : cent dollars, c'est bien. Il soupire. Alors, il ne pourra plus être question de chevaux, si la maison doit être construite. Simen lui coûte pas mal de dollars tous les mois. S'il pouvait s'arracher à tout cela, et rentrer chez lui?

Mais va-t-il tout abandonner? Va-t-il se laisser supplanter? Il est en présence d'une transformation, une période nouvelle s'ouvre pour le settlement; il y aura une route, peut-être un chemin de fer, des banques, une ville, un élevateur pour les grains, en sorte qu'on pourra y mener plusieurs charrettes de froment par jour : c'est un saut vers la fortune pour tous ceux qui possèdent ici de la terre. Va-t-il abandonner tout cela?... Bien, mais le Kvidal du vieux pays? Qui s'en occupera? Morten n'a-t-il pas promis de revenir bientôt? Ne devait-il pas y bâtir une grande ferme?

Un jour, une nouvelle se répand. On a une épicerie. On peut y acheter ce qu'on veut, du charbon pour le poêle, de l'huile pour la lampe, allumettes, café, tabac, tout. Celui qui l'a ouverte est homme du Westland, Petter Skaarnes, qui doit avoir de l'argent, car il fait figure avec ses chevaux, et il bâtit en bois pour gens et bêtes. C'est un garçon d'une quarantaine d'années, long et nonchalant, à cheveux noirs et barbe de bouc. Il n'est pas facile de s'entendre avec lui : s'il y a une assemblée de paroisse, il ne cesse de grogner contre les

anciens settlers. Il n'a chez lui que sa vieille mère et sa femme; et la mère est trop débile pour le travail de la terre, mais elle peut bien, tout de même, payer son entretien par un travail : il lui fait moudre du froment dans le moulin à café.

Venait-on acheter chez lui, généralement il fallait aller le chercher bien loin sur son terrain. Il disait : « Bien, bien... qu'est-ce que tu veux? » Il allait prendre son trousseau de clefs quelque part, dans sa maison, il l'agitait : « C'est des souliers qu'il te faut? » Il mâchait sa chique, crachait et réfléchissait. Les souliers devaient être dans la chambre. Il regardait les pieds du client, méditait, crachait et disait qu'il croyait avoir quelque chose qui pourrait aller. Des charrues? Elles étaient loin, au bout de son champ. Du café, du tabac? Attends un peu... je crois que ça se trouve au grenier. De l'alcool? Oh oui, il pensait bien en avoir une bouteille dans la cave.

Et si l'on était dans l'embarras, faute de sous, il ne refusait pas; mais prêter, c'est prêter, et les intérêts sont les intérêts : il se voyait obligé de prendre douze pour cent par mois. Un nouveau venu qui manquait son année n'avait pas d'autre ressource, pour faire vivre lui-même et les siens pendant l'hiver, que de venir chez Petter Skaarnes et de lui engager bœufs et vaches, et jusqu'à la récolte espérée de l'année suivante. Morten avait l'épicier à l'œil. Combien de temps ce trafic sera-t-il permis?

Au milieu d'octobre, Simen rentre de la ville avec un gros courrier pour Morten, qu'il jette sur la table devant lui. Ce sont surtout des demandes pour le poste de prêtre. Il faut, de nouveau, un dimanche, convoquer le conseil de paroisse. Morten lit les noms des postulants. Ce sont des jeunes gens d'origine norvégienne, quelques-uns du séminaire de Madison, de l'école Luther, école allemande de Saint-Louis. Morten donne sur chacun les renseignements reçus. Tous veulent savoir combien coûtera l'entretien du prêtre. Quelqu'un lança :

— Et le presbytère?

Per Fœll se lève :

— La hutte d'Erik Foss est libre.

— Hum! laisse échapper Else.

Mais alors Per donne un coup dans le mur.

— Sommes-nous dans le vieux pays, où le prêtre est un bourgeois, un pape, ou sommes-nous, ici, dans un pays libre?

Il faut que le prêtre s'arrange de vivre ici comme nous l'avons fait. C'est nous qu'il doit servir. S'il est trop délicat pour habiter la hutte d'un aussi chic type qu'Erik, il n'aura qu'à faire ses paquets et retourner à l'endroit d'où il sera venu.

Les gars crachent une salive brune de tabac, et la plupart sont d'accord avec Per. Le prêtre pouvait bien accepter ce qu'ils avaient eux-mêmes vécu, c'était juste.

Morten en désigne un, qui s'appelle Oppegaard, et dont la lettre lui paraît très raisonnable. Il a un excellent certificat de Luther College à Decorrah. Oppegaard est choisi, et le traitement fixé à cinq bushels de froment par an et par quart de section cultivé. Pour les mariages, baptêmes et enterrements, on donnera cinq dollars en argent. Pourvu qu'il puisse arriver avant Noël !

Les voyages en ville se prolongèrent tout l'automne.

L'instituteur Jo avait ouvert une véritable école ; à son dernier voyage en ville, il avait acheté de son argent un globe et une carte murale. Sa hutte se remplit de jeunesse : il y en avait tant parmi les nouveaux venus, qui avaient des enfants !

Il commençait à se plaire ici. Plus de supérieurs, comme dans le vieux pays. Il n'enseignait que ce qui lui paraissait raisonnable. N'étant pas encore parvenu à élucider complètement le christianisme, il pouvait supprimer ce qui lui paraissait douteux et se contenter du reste. Il y avait une partie du programme qu'il prisait plus que tout, et qu'il avait pour ainsi dire instituée lui-même : c'était l'histoire des émigrants, particulièrement de leurs héros. Depuis des années, il avait écrit des lettres de tous côtés, recueilli des renseignements à ce sujet, et lu ce qui était imprimé. Quelle saga ! Les pionniers qui se frayent un chemin à travers les forêts vierges, leurs combats avec les fauves, les Indiens, les incendies de forêts dans l'Est, réduisant des districts entiers en cendres, ici les incendies de la prairie, les longues expéditions à travers tout le pays vers l'or de la Californie : c'était une épopée plus grandiose qu'Homère et Snorre. Prenez seulement le Norvégien Snow-shoe Thompson. Pendant vingt ans, il porte le courrier, en skis, à travers les Montagnes rocheuses, aller et retour, par les tourbillons de neige et le gel ; souvent il lutte contre les Indiens et les loups ; vingt ans, et il n'a pas eu un cent de salaire ! L'État l'a floué.

Soudain on vient déranger la classe. Per entre. Ne peut-il pas causer un peu d'histoire avec les enfants ? Ne se rappelle-t-il pas encore tous les rois et les guerres, avec les dates, appris à l'école régionale ? Jo permet : le visage de Per s'éclaire. Et lorsqu'il rentre auprès d'Anne, il raconte qu'il a été à l'école et y a fait une conférence.

Une lettre de sa mère parvint à Morten au dernier voyage en ville. Elle disait qu'Helena était morte en couches. Morten, penché sur le papier, demeura songeur. N'était-ce pas curieux ? Il lui semblait maintenant qu'elle était à lui de nouveau. Elle devenait innocente de ce qui s'était passé entre eux. Et il lui paraissait impossible de tarder davantage, il devait s'arracher d'ici et rentrer.

Un jour il dit à Simen :

— Il ne faut pas aller si souvent chez Anne. Per n'aime pas ça.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Simen avait l'air d'un homme qui n'a jamais entendu si absurde propos.

— Oh ! pas de manières ! Aussitôt que Per s'absente, tu arrives.

— Anne aime tant à entendre les nouvelles du pays !

— Prenez garde !

Encore un hiver : la séquestration pour des gens qui ne pensent qu'au travail de la terre et comptent leur vie par les récoltes. Mais voilà que revient un temps doux, avec de la pluie. Puis c'est une faible gelée qui rend l'air léger : le soleil luit le jour et la lune la nuit. Ce fut par un tel après-midi, une quinzaine avant Noël, qu'arriva une goélette de prairie attelée de deux chevaux. L'homme qui conduit est tout jeune, glabre, et dans la voiture est assise une femme en manteau de fourrure, avec un voile. Près d'elle brillent les ferrures d'une grande malle de voyage.

C'était le nouveau prêtre. Il arrivait sans crier gare, et, circonstance aggravante, il était marié. La femme avait tout à fait l'allure d'une dame de la ville. On n'a pas de maison pour des gens si chics. La hutte d'Erik Foss n'est même pas mise en état, Kal s'en est servi cet hiver pour y mettre charrues et faux. Morten n'est justement pas là. C'est Per qui est chargé de recevoir les arrivants, et comme il a de l'usage, il leur tend la main, et leur souhaite la bienvenue à Nidaros Settlement.

Où logeront-ils ? L'embarras est grand. Tout de même, Per les guide vers la hutte d'Erik. L'instituteur vient derrière, tout honteux. Per ouvre la porte ; oui, c'est un peu humide ici...

Mais la femme laisse échapper un petit cri. Et le prêtre demande :

— N'y a-t-il vraiment pas d'autre habitation ici?

L'instituteur et Per secouent la tête.

— Nos logements, à nous autres, ne sont pas mieux, déclare Per avec une certaine autorité dans la voix.

— Alors ce sera assez bon pour nous aussi, admet le prêtre.

Else les a invités à prendre chez elle le repas du soir. Cependant, Anne et Paulina s'occupent en hâte à nettoyer la hutte d'Erik ; elles balayent et lavent, allument le poêle. Qui a des garnitures de lit de reste? Bon, deux couvertures de laine et un oreiller sont ici accrochés à une ficelle, il faut les battre, Anne ira chercher des draps.

Tard, le soir, Else et Ola reconduisent les étrangers. Une lampe est allumée, on sent une bonne chaleur, des ustensiles de cuisine cueillis chez les voisins sont posés près du poêle. La grande malle de voyage tient de la place par terre. Mais ça sent le moisi. La dame hésite à enlever son manteau. Elle regarde son mari. Et quand Else et Ola sont partis, elle s'affaisse sur le banc et se met à sangloter.

Elle a grandi dans une maison opulente d'une ville de l'Est, elle a été au bal et joué dans des concerts. Elle a rêvé d'un presbytère peint en blanc avec un jardin et des arbres, des chambres claires, des domestiques, un milieu distingué. Son Jakob a souvent plaisanté, disant qu'ils s'en iraient comme missionnaires dans le désert, mais elle n'avait jamais cru que c'était sérieux. C'était merveille qu'elle fût là, vivante, après un pareil voyage. Et toute la saleté qu'il doit y avoir sur les murs, dans le lit et les couvertures ! Elle mord son mouchoir et le déchire, et elle est sur le point de bondir en fureur.

Le prêtre arpente le sol de la petite pièce. La lumière de la lampe dore ses cheveux blonds, ses yeux sont pleins de visions. Bien, les voilà donc ici. Puisqu'il n'est pas devenu banquier, comme ses riches père et frère, et puisqu'il a choisi l'action pastorale, ce n'était pas pour s'amuser. C'est ici. N'était-ce pas à peu près ce qu'il avait vu dans ses rêves?

— Chère Mathilde, dit-il, un prêtre, chez les Cafres Zoulous,

peut risquer sa vie, et il la met volontiers en jeu pour ce qui lui tient à cœur. Ici, nous sommes parmi des amis chrétiens. Ne vois-tu pas déjà leur bon cœur, vois-tu leurs cadeaux? Tout s'arrangera. As-tu remarqué l'église, et son air si touchant? Pense à tous les braves gens qui ont vécu ici des années dans le désert avant de se bâtir une chapelle. Peux-tu imaginer quelque chose de plus beau que de débuter ici... précisément ici!

Il étendit les bras, en extase devant quelque vision.

C'est ainsi que le prêtre et sa femme s'installèrent à Nidaros Settlement.

III

La lune éclaire la plaine où il a gelé blanc. Dieu sait s'il est tard ou tôt, mais Per Fœll est toujours dehors, et il marche. Il laisse une trace sombre sur le sol illuminé. Il a les mains enfoncées dans ses poches, le chapeau sur le cou, sa grande barbe se dresse vers la lune, comme s'il songeait à y aller faire un tour.

Derrière lui est la hutte d'Anne et des enfants. Il se retourne... il n'y voit pas de lumière. Il regarde à l'est, à l'ouest, au nord... aucune lumière nulle part. Il doit être tard. Il y a longtemps qu'il est parti.

Mais il faut qu'une fois il en ait le cœur net. Entre la prairie et lui le compte doit être réglé. Viens, viens! Elle l'attire toujours. Il ne veut pas céder, il sait quel vertige le prend; au moins ne veut-il faire que quelques pas; mais il est comme l'ivrogne, une goutte d'abord, et toutes les autres ensuite. Il faut qu'il aille de plus en plus loin, il s'abandonne comme à une vague de fond. Plus loin, plus loin, toujours plus loin. Et plus il s'éloigne, plus il a le vertige, et plus il est impuissant à dominer la douleur cuisante qu'il ressent en dedans de lui. C'est encore Anne, et cette fois avec Simen. Quand Per se trouve seul avec elle, il n'y croit pas; mais quand il va par la plaine, ça fait bien mal; de vieilles blessures se rouvrent, et saignent : n'a-t-elle pas couru avec tel... et tel... et tel...? Il voudrait dire : Sornettes, tout cela est pardonné! Mais à quoi sert-il de pardonner, cette nuit? Non, l'espace l'attire, et il semble que la plaine elle-même, sous la lumière de la lune, proclame que tout est perdu.

Lune, distance, silence. Marche ainsi jour après jour, l'immuable ne change pas. Certes, Morten a le vertige; il chancelle

sur ses jambes : la prairie va-t-elle l'attirer jusqu'à la folie? Oh! non, regardez, il peut aller droit comme au cordeau. Plus loin, dit la prairie. N'es-tu pas homme à supporter une goutte de plus, es-tu un blanc-bec? Plus loin, plus loin. Anne?... elle est peut-être assise en ce moment sur les genoux de Simen. Elle parle de Per et le raille. Et Per serre les poings, agite les bras, mais se tient encore sur ses jambes. Une grande ombre le suit, on dirait que l'obscurité s'est mis une tête, un chapeau, des bras, des jambes. Cette ombre est tout un paysage, et ce paysage est Per lui-même, qui erre cette nuit dehors, et doit aller plus loin, toujours plus loin. Anne va encore avoir un bébé. Quand est-ce que Simen est venu? Aïe, aïe!

Il a un hoquet et s'arrête court. Des yeux il cherche du secours. Il voit son ombre :

— Par le Dieu du ciel... sais-tu un moyen?...

L'ombre branle la tête.

Devant lui, l'espace et la lune. La distance fait le monde tellement immense qu'on est soi-même réduit à rien. Et ce ciel... pas un bois, pas une colline qui en découpe un morceau, pas un lac qui le descende dans un miroir... c'est une mer sans côtes, et la terre est sans limites. En haut... en bas... tout est sans limites. Marche, va,... où arriveras-tu ? Appelle à l'aide, qui répondra?

De nouveau il chancelle, et agite les bras d'un mouvement désordonné. L'ombre fait de même. Peu à peu, il comprend qu'il n'y a pas de salut. La prairie va-t-elle donc triompher? Il faut que cette question soit tranchée tout de suite, en tout cas, il doit aller plus loin, plus loin. Un jour Per fut sauvé parce qu'il put pardonner. Ce fut comme s'il avait saisi un doigt de Dieu. Et alors tout le reste devint si petit, même la prairie, que la distance n'eut plus aucun pouvoir. Mais il en est autrement aujourd'hui. Pardonner? Il ne le veut pas. Dieu? Qu'il soit ce qu'il est. Ce soir, Per est seul avec le mal et l'espace. Il résiste encore, comme le pêcheur chaviré qui bat des bras tant qu'il peut pour ne pas sombrer. Mais cela ne peut durer longtemps. Il sent que ses membres faiblissent. Bientôt il ne pourra plus. Plus loin, plus loin! Simen prendra une fois Anne pour de bon, s'installera dans la hutte, et te chassera! Ha ha ha! Plus loin, plus loin! La plaine l'attire...

Un hoquet : il s'arrête ; non, non, la souffrance est trop

grande : il cherche autour de lui un dernier recours. Prie, Per, prie... tu vas bientôt plonger dans l'abîme. Tu as encore une chance... prie, prie!

Et cet homme corpulent tombe à genoux, ouvre ses mains, les lève. Seigneur, Seigneur Dieu! Réponds-moi! Sauve-moi! Ou je vais perdre la raison!

La prairie, blême sous la lune, chante : Il n'y a pas de Dieu. Tout recule, recule indéfiniment! Prie, Per! Ou bien tue Anne. La prairie est indifférente, elle recule, recule indéfiniment. Tu n'auras jamais de réponse, jamais, jamais!

Plus loin, plus loin! L'ombre l'accompagne. Le large paysage à forme humaine est toujours là. Per le regarde. C'est un camarade, comme lui-même attiré, aspiré plus loin, il s'arrête, résiste, mais doit toujours aller plus loin, encore plus loin, absolument comme lui-même. Il commence à vaciller sur ses jambes, Per en fait autant. Et enfin Per comprend ce que cela signifie. Cette nuit, sa longue lutte avec la prairie s'est achevée. La prairie a vaincu. Per a perdu.

Plus loin, plus loin.

L'ombre et lui vont couler ensemble à fond, tant pis, tant pis! Il essaye de la saisir pour danser avec un si bon camarade. Allons, houp! mon cher! Houp, houp!

Eh bien, quoi? Il ne parvient pas à saisir l'ombre non plus? Vas-tu aussi me glisser entre les mains, reculer, reculer? Allons, voyons! Per lui donne un coup de pied, se précipite sur elle, essaye de la prendre à la gorge.

Le gars puissant, sous la lune pâle éclairant la plaine, bondit, se démène, agite ses bras. L'ombre étalée sur la terre l'imite et l'excite, Per se met à hurler.

La nuit de lune est blême et paisible.

Dans la matinée, Anne accourt chez Morten...

— Per... as-tu vu Per!

Les voisins se réunirent près de la hutte d'Anne. Kal avait apporté une corde. Il ne savait pas pourquoi, mais dans le vieux pays, quand il se produisait quelque accident, il avait toujours l'habitude de prendre une corde. Et lorsque Morten les eut partagés en trois groupes qui s'en iraient chacun d'un côté, ils furent tous d'accord pour dire qu'il valait mieux se munir d'une corde.

Morten et Simen, avec des provisions, se dirigèrent vers l'ouest. Ils cheminent en plein soleil, s'arrêtent de temps en temps, et leurs yeux fouillent l'espace immense. L'humidité de la neige et des flaques d'eau monte en vapeurs, un voile bleu-clair transparent palpite au-dessus de la terre infinie. Quand Simen dit un mot, son frère ne lui répond pas. Morten a envie de lui administrer une volée avec la corde.

Anne est restée seule avec les enfants. Ils comprennent que ça va mal; ils la tirent par la jupe et ils crient. Elle s'efforce de les rassurer et de se rassurer elle-même. Était-ce si grave? N'avait-il pas voulu simplement, par bouderie, faire un grand tour pour l'effrayer. Per était un enfant, malgré sa taille et sa corpulence. Allons, il faut lui préparer un bon repas, et il sera de nouveau un bon garçon. Elle mit cuire une marmite de crème épaisse; il n'aimait rien tant que la bouillie de crème caillée. Anne est là, debout. La crème cuit, fait des grumeaux, puis devient bouillie grasse. Anne la délaye avec du lait, la bat avec de la farine. La bouillie est prête, mais Per? Que devient Per?

La journée se passe. Anne est dehors, elle surveille la plaine. A l'ouest et au nord, au sud et à l'est. La prairie est là, qui fume bleu-clair au soleil. Mais on n'aperçoit personne. Où est Per?

Lorsque vint le crépuscule, elle eut peur pour de bon. Elle coucha les petits, s'assit près d'eux et attendit. Finalement elle posa la tête sur le lit, contre le plus petit. Elle gémissait. Qu'avait-elle fait?

Simen? Que lui importait le garçon de Kvidal? Lorsqu'il était venu, tout frais sorti du vieux pays, il émanait de lui comme une bonne odeur de forêt. Elle sentait renaître sa propre jeunesse, elle questionnait sans cesse. « Allumait-on des feux les soirs de printemps? Chantait-on? Et les fiançailles? » Elle voulait en savoir toujours davantage; elle voyait parents, connaissances, tout le canton: quel mal y avait-il à cela? Il est vrai que, parfois, elle s'isolait avec son accordéon, se rappelait des garçons, tous plus beaux les uns que les autres, et tout son corps tressaillait de souvenirs. C'est mal? Évidemment. D'après le sermonnaire, presque tout est mal. Que le souvenir de ces jours dorés de sa jeunesse lui fût comme un remède ici, dans le désert, qu'elle s'en fortifiât souvent pour ne pas perdre la raison,... était-ce mal? Oui, c'était mal. Est-ce donc péché,

tout ce qui est agréable? Oui, c'est péché. Peut-être s'est-elle quelque peu roulée dans le foin avec Simen, peut-être lui a-t-elle jeté les bras autour du cou, simplement parce qu'il arrivait tout droit de ce qu'elle regrettait... était-ce mal encore ? Certes, c'était mal ! Péché ? Tout est péché. Aussi de faire toilette le dimanche, de tourner son visage vers le soleil, de jouer un air sur l'accordéon ? Tout est péché. Seigneur Dieu, Seigneur Dieu, peux-tu pardonner ?

Else arrive. Elle essaye de consoler Anne, et c'est bien pis. Karen Skaret se présente aussi, placide et maternelle : elle se contente de regarder Anne et prend tout avec calme. Morten a dit que les anciens settlers doivent seuls s'occuper de cette affaire. Ce n'est pas la peine d'y mêler aucun des nouveaux colons.

Enfin arrivent Anton Noreng et Anders de Skaret. Ils ont marché toute la journée. Per est-il là? Anne les regarde. Karen répond que non, il n'est pas là.

Puis, c'est Kal et son second fils qui posent la même question. Ils sont fatigués et boueux à force de piétiner dans la terre meuble. C'est bon, ils vont manger un morceau et se remettre en route.

Vers le soir, Morten et Simen avaient aperçu Per. Celui-ci, avec de grands mouvements des bras, avait crié, jurant que s'ils l'approchaient, il les rosserait sans merci. Un instant après, il apercevait aussi Ola Vatne et l'instituteur Jo qui venaient d'un autre côté. Nouveaux mouvements des bras et même cri qu'aux premiers. Mais Ola Vatne ne se laisse pas effrayer. Per, attaqué de deux côtés, prend la fuite d'un troisième. Il allonge le pas, perd son chapeau, mais peu lui importe. Il saute dans un trou plein d'eau, en a jusqu'aux cuisses, tombe en avant de tout son long, et se relève juste au moment où les autres l'atteignent. Alors il se retourne, joue des bras au hasard :

— Venez-y, les gars ! Que diable est-ce que vous me voulez?

Ses camarades se tiennent à quelques pas de lui.

— Écoute, Per, viens et rentre auprès d'Anne et des enfants.

Mais à cet instant, Per aperçoit Simen.

— Aha, parbleu, voilà le matou qui ricane!

Et soudain il se précipite sur Simen et lui lance un coup de poing qui l'aurait abattu sur le sol, si le garçon ne s'était

pas garé à temps. L'instant d'après, Ola est sur Per, Morten aussi, l'instituteur s'y jette à son tour. A eux tous, ne vont-ils pas venir à bout d'un seul homme ? Mais cet homme-là, c'est Per... Il se lève et se débarrasse d'eux. Ah ! c'est comme ça ! Per, aux Lofoten, a chassé tout ce qu'il y avait de gens dans un débit. Morten crie à Ola qu'il ne faut pas frapper, lui-même a la bouche qui saigne, ils l'assaillent encore, mais en un clin d'œil, Per est de nouveau libre, et se recule. Alors Morten, comme président de la paroisse, lui crie :

— Si tu ne te rends pas maintenant, Per, et si tu ne te conduis pas en homme, nous te balançons aux prochaines élections du conseil de paroisse. Ce sera la dernière fois que tu auras pris part à la nomination d'un prêtre.

Per se retourne, écarquille les yeux. Ceci produisait de l'effet. Les coins de sa bouche s'étirent pour un rire de mépris. Mais il ne bouge plus. Il laisse les autres approcher. Il laisse Morten le prendre par la veste.

— Viens maintenant, et rentre, Per. Montre-toi raisonnable.

Per grogne un peu, mais il marche avec eux. Ça va lentement, mais ça va. Jusqu'au moment où, de nouveau, ses yeux rencontrent Simen. Alors, rapide comme l'éclair, son poing frappe à la tête le garçon qui roule sur le sol.

— Ah !... voilà, parbleu, qui fait du bien. Mais... écoute, Morten..., tu es un gars digne d'estime, écoute ! Lie-moi les mains ! Si tu ne veux pas que je tue l'étalon que voilà, prends la corde et attache-moi. Tiens !

Et il tend ses deux mains.

Le mieux était de lui complaire. Ainsi, cet homme puissant marcha, les mains liées derrière le dos, entre ses camarades, à travers la prairie. Ce fut long. Mais lorsqu'enfin ils furent assez près des habitations, Per s'arrêta et se mit à ricaner, confus et découragé.

— C'est par trop bête, aussi fit-il, que je rentre à la maison dans cet état. Où est Simen ? Il s'est défilé. C'est tant mieux pour lui. Eh bien, alors, vous pouvez me délier.

Et lorsqu'il fut assez près de sa hutte pour voir, éclairés par la lune, Anne et les autres qui l'attendaient, il s'arrêta court.

— Allons, viens prendre ta bouillie de crème caillée.

Ainsi Anne cherche à le séduire et s'efforce de parler comme si rien ne s'était passé.

Mais cette chanson effrontée fit faire la grimace à Per.

— Amène l'enfant, Anne, pas l'aîné, non, tu peux le garder, mais le petit, Per! Celui-là, je veux l'avoir! Amène l'enfant, et tout de suite. Après, je m'en irai.

— Dieu m'assiste! sanglote Anne. Elle regarde tantôt l'un, tantôt l'autre.

— Anne, tu m'entends! Amène l'enfant! La bouillie, tu pourras la donner à Simen!

Per était debout, face à la lune, entouré des camarades, dont deux tenaient une corde à la main. Aucun ne savait qu'inventer. Enfin Karen Skaret s'avança lentement vers lui.

— Per, dit-elle. Écoute-moi, Per! Je crois qu'il vaut mieux que tu viennes chez moi cette nuit. Tu pourras dormir chez nous par terre. Et vous pourrez, toi et Anne, discuter la question demain.

— Hé, c'est toi, Karen, tu es sortie, si tard, — et Per recommence à ricaner et à se sentir confus. — Oui, je veux bien aller chez toi. Mais ne peux-tu pas prendre aussi mon petit?

— Nous parlerons de ça demain. Allons, viens, Per!

Tous éprouvèrent un soulagement, lorsqu'ils virent ce vigoureux gaillard marcher si soumis côte à côte avec la petite femme de la prairie. Anne, debout, sanglotait. Else promit de rester avec elle jusqu'au lendemain.

Morten dit à Kal qu'on ferait semblant de croire que Per se tiendrait tranquille cette nuit. Mais il valait mieux, tout de même, avoir deux hommes qui veilleraient à proximité.

Anton Noreng et Morten furent de garde, étendus dans la hutte-étable de Kal. Et pendant longtemps, tout fut calme. On avait donné à Per le lit des garçons. Tout d'abord, il dormit, dormit profondément. Mais le matin, il voulut se lever et sortir, il lui fallait absolument son petit Kal essaya par la douceur de le faire coucher encore; mais non, Per voulait partir. Karen se leva et vint lui dire de bonnes paroles; rien n'y fit, il écarta tout le monde, ouvrit la porte. Alors de l'étable sortirent deux hommes, prêts à lui barrer la voie.

Nul n'oublia cette matinée. Ils étaient cinq hommes à lutter contre ce colosse. Ce fut pis lorsqu'ils l'eurent fait entrer. Karen et les fillettes s'enfuirent. C'en fut un vacarme, carreaux, tasses et marmites furent brisés, les bancs renversés et réduits en miettes, et le pire de tout, peut-être, fut d'en-

tendre Per rugir comme un fauve. On réussit enfin à l'étendre, mais il fallut alors l'attacher fortement, et cette fois malgré lui. Ainsi couché, il cria au secours, longtemps, puis devint furieux, essaya de se libérer de ses liens, et finit par pleurer.

Le lendemain, ils le transportèrent dans la hutte d'Anton Noreng, où il y avait plus de place. Et depuis lors, il fallut constamment deux hommes de garde.

Le prêtre essaya d'intervenir, mais Per se leva et le renvoya terrifié.

Anne vint, éplorée, désespérée. Lorsqu'il l'aperçut Per bondit furieux :

— Anne, va-t'en au nom du diable. Va-t'en avant que mes mains soient libres !

Et il se démenait dans ses cordes.

Un matin, comme Kal Skaret rentrait chez lui après une nuit de garde et que Karen lui demanda les nouvelles de la veillée, il ne répondit pas. Il se mit à table, essaya d'avaler un morceau, mais soudain eut les yeux pleins de larmes. Il secoua la tête et dit :

— Dieu nous préserve de pareil fléau.

Deux jours plus tard, une goélette de prairie s'avançait lentement à travers la plaine vers la ville. Quatre hommes la conduisaient. Per était assis dedans, pieds et mains liés. De temps en temps, il poussait des cris, et voulait qu'on lui bandât les yeux, c'était la plaine, la plaine, la plaine qui l'aspirait et le happait, tout tournait autour de lui, hé, houp ! il était à cheval dans un carrousel et n'avait qu'à se bien tenir, mais oui, peut-être tout cela n'était qu'un jeu. Il chantait, ricanait, et pleurait l'instant d'après. « Qu'est-ce que va devenir Anne? Où me menez-vous ? A l'asile d'aliénés ? Oh ! non, est-ce que je suis vraiment si fou que ça ? Et Anne, et... et l'enfant ? Le petit Per ! Qu'est-ce qu'ils feront ? Et moi qui ai cette année tant de terre non labourée. Moi qui devais acheter des chevaux cette année ! Oh ! non, voyons... pas dans une maison de fous ! Anne, pensez donc ! »

. . . .

Les dimanches suivants, Anne s'assit tout au fond de la petite église, la tête cachée dans ses mains. Les autres, pendant le chant, l'entendaient sangloter.

Simen ne sortait plus. Il travaillait à la maison de son frère et se proposait de s'en aller aussitôt qu'elle serait achevée.

IV

Ce n'est pas un rêve, Morten est vraiment de nouveau ici, au vieux pays; il entre et sort, va de-ci, de-là, s'arrête à regarder, s'y reconnaît, contemple les hauteurs boisées, et le grand fjord, où les voiles blanches glissent dans les deux sens. Il veut tout de suite se retremper dans ce milieu. La maison grise n'a pas rajeuni, mais elle est toujours là comme une mère pour nous tous, et l'étable avec son toit de mottes a toujours son air méditatif. Au-dessus de la cuisine, il y a une petite chambre soignée, avec stores à la fenêtre, commode et lit; c'est là, évidemment, qu'il couchera. Et s'enfoncer de nouveau dans les draps de la maison, fermer les yeux et se savoir chez lui, être bercé dans son sommeil par le bruit sourd de la cascade de Kvidal, c'est bon. Ainsi le sommeil est profond et doux, plein d'un bien-être que Morten n'a pas connu depuis bien des années. La matinée est déjà avancée quand il rouvre les yeux, et sa mère est debout avec un plateau, le café et des craquelins.

Elle s'assied au pied du lit pendant qu'il boit son café. « Tu dois trouver que nous n'avons rien fait à la ferme? » dit-elle, et elle le regarde presque avec crainte. Elle sait qu'il a circulé par les terres, la veille, avec Peter.

Que va-t-il répondre? Les mains de la mère n'annoncent pas la paresse. Elle n'a jamais su économiser en liardant, elle a cru, sans doute, comme lui, que la richesse viendrait soudain. Qu'importe donc, si elle va un peu souvent chez l'épicier, et partage avec une voisine avec qui elle est sortie? Croit-elle maintenant que Morten est arrivé les mains pleines, qu'il vient comme dans un conte? Ses frères et sœurs le croient-ils? Regardez donc comme son visage s'est ridé, comme ses cheveux ont blanchi et sont clairsemés. Ses yeux sont grands, pleins de visions lointaines. Mère, mère, je te retrouve donc, c'est bien toi!

Elle s'épanche alors et raconte ses soucis. Peter est emporté, il lui répond vilainement, quand il est en colère, et naturellement, il la menace de s'en aller. Il n'aura pas la ferme, dit-il. Pourquoi irait-il s'exténuer ici? ce ne sera jamais que la même misère d'année en année. Knut, lui, a une bonne tête; c'est dommage qu'il ne puisse pas payer pour se faire avocat ou prêtre, le travail de la ferme n'est pas précisément son affaire.

Et en disant cela, elle regarde Morten. Sait-il un moyen?

Il sourit amèrement, mais aussitôt la mère aborde un autre sujet. « Et celle dont la vie a été si courte », dit-elle, sans oser le regarder. Il comprend qui elle veut dire, et au bout d'un moment il répond à sa mère en lui caressant la joue. Puis, elle prend le plateau et s'en va.

Lui qui autrefois, courant partout, bavardait toujours, il est maintenant réservé, entre et sort sans dire grand'chose Sent-il qu'il n'est pas tel qu'on l'attendait ? On va voir que ce retour sera une déception et pour lui et pour les autres. Mais pourquoi cela lui donne-t-il un mal de tête de voir les coteaux boisés, la vallée, le grand fjord ? Ce paysage est si tourmenté, il s'élance en l'air, s'abîme dans des fonds. Morten éprouve un véritable vertige, il a besoin de chercher un point d'appui. Faut-il du temps pour se déshabituer de la prairie plate? L'été commence, les nuits sont claires comme le jour, parfois il faut qu'il se lève sitôt minuit passé ; il sort et parcourt bois et champs. Oh ! comme le ciel, à l'Ouest, peut se parer d'or et de pourpre par une telle nuit ! La rosée tombe sur ses pieds, il frôle des feuillages et ses mains sont humides. Est-ce la grive qui chante déjà ? La cascade de Kvidal prête sa basse continue à toute cette musique. Elle dit : c'est le foyer. Elle dit : sois le bienvenu ! Il arrive à Morten d'être en haut de la colline quand le soleil se lève et que le canton dort encore, le grand fjord est uni et reflète les fjelds de l'ouest et leurs cimes neigeuses. Et sur ce miroir les barques arrivent à la rame de la pêche aux harengs. Un moment après, une brise venue du large amène une odeur de mer que Morten aspire. Tout ce qui lui manquait là-bas, à l'étranger, regrets accumulés,... enfin ! Chaque jour, paysage et souvenirs semblent le posséder davantage, l'absorber en eux. Ah ! s'il pouvait encore écrire une chanson, ou jouer tout cela sur un violon !

Sa plus jeune sœur Mætte a treize ans, elle est très taquine. S'il est debout dans la cour à regarder autour de lui, un petit rire moqueur part du coin de la maison et elle montre à peine sa figure rouge aux cheveux jaunes en désordre.

— C'est de moi que tu ris ?

— Oui !

— Pourquoi ris-tu de moi ?

— Tu es si drôle !

— Attends un peu !

Il s'avance, la mine sévère. Elle crie et court, c'est une chasse dans le pré.

Le premier samedi soir, la sœur aînée, Randi, vient à la maison; elle est dans une ferme, à quelque distance, mais elle a appris la nouvelle. C'est maintenant une femme faite, grande, aux joues rouges, aux cheveux châtain-clair bouclés.

— Non, toi ! s'écrie-t-elle dans l'embrasure de la porte, en ouvrant de grands yeux. Comme te voilà barbu, Morten ! Tu t'es payé une barbe en Amérique?

Il la prend par les épaules et la secoue un peu.

— Ne te moque pas d'un vieil homme, dit-il. Eh bien, et toi, qui n'as pas même une bague au doigt !

— Non, c'est vieux jeu maintenant.

— Vraiment..., as-tu un fiancé tout de même?

— Un !... crois-tu que je me contente d'un !

— Allons, c'est bon, alors tu ne voudras sans doute pas de ceci, que j'ai trouvé en Amérique sous une motte d'herbe !

Et il présente un petit anneau d'or avec une pierre rouge. Elle examine et tripote la bague. Les autres, autour d'elle, approchent leurs têtes et regardent. Ah oui, ça, c'est du vrai ! Et tous doivent raconter ce qu'ils ont eu, Mætte l'étoffe d'une robe d'indienne à carreaux bleus, la mère, un châle à fleurs rouges, qu'elle ose à peine caresser de la main. Et Peter montre une épingle de cravate, et Knut une montre : oh ! elle est américaine, mets-la un peu à ton oreille, tu entendras le potin qu'elle fait.

— Tu as dû te mettre à sec ! se lamente la mère.

Morten répond, avec un geste large :

— Oh ! tu sais, un Américain est toujours riche.

La jeunesse éprouve le besoin de sortir et de remuer. Morten reste à regarder ces frères et sœurs, tout enfants, lorsqu'il a quitté le pays, grands aujourd'hui, et méconnaissables. Mætte le pousse de côté pour l'exciter un peu, et crie : « Au dernier ! » Il court après elle de nouveau; elle fuit de toutes ses forces et clame de plaisir : est-ce le président d'un conseil de paroisse qui prend de tels ébats? Tous sont bientôt de la partie, c'est un galop autour des bâtiments, et des cris, et des rires. Ils redeviennent enfants. La mère doit sortir et voir ça. Pour finir, Morten et Peter luttent corps à corps, et, ma foi, c'est le plus jeune qui l'emporte.

Le dimanche matin, tous partent pour l'église. Et Morten entend de nouveau le vieux son des cloches sur le canton.

C'est une paisible et chaude journée d'été, la fenaison est commencée, le foin sèche sur les haies, les routes fourmillent de gens et de voitures. La Noiraude trotte devant la voiture, et Morten est assis à côté de sa mère, qui a mis aujourd'hui son châle neuf. Ils dépassent Peter, Knut, et Mætte, la fillette au visage rouge agite son mouchoir et rit. Et des gars ôtent leur chapeau devant l'Américain ; oh! oh! à Kvidal on va sans doute voir du nouveau, Morten, dit-on, est puissamment riche.

Il regarde devant lui, et se tait un moment, puis il demande :

— Où est-elle enterrée dans le cimetière?

La mère baisse la voix pour dire :

— C'est du côté nord, tout à côté du vieux prévôt.

Un instant après, elle lève les yeux sur son fils :

— On a récemment placé une colonne de granit sur la tombe. Tu iras voir par là, sans doute!

— Oh! il n'est pas dit que j'en aurai le courage aujourd'hui.

Voilà donc Morten sur le coteau de l'église. Il est l'Américain revenu, que tout le monde regarde, et autour de qui beaucoup de gens se pressent. Autrefois, ce fut Erik Foss. Aujourd'hui, c'est Morten. Des camarades d'école lui tendent la main. Et on ne manque pas de lui demander des nouvelles de ceux qui sont partis avec lui. Aïe, Erik n'a pas fait de vieux os, non. Certes, ils l'ont appris, mais les autres? Les autres sont attelés à la besogne. Morten était comme tous les Américains rentrés au pays, il répondait en quelques mots, et ne se livrait guère. Que pensait-il de l'émigration ? Conseillait-il aux jeunes gens de partir? Morten souriait et ne voulait ni conseiller ni déconseiller. En Amérique, il y avait du bon et du mauvais, comme partout.

Les gens ouvraient de grands yeux. Non, à causer avec celui-là, on n'est pas plus avancé. Si l'on voulait avoir des nouvelles à colporter sur ses camarades de là-bas, il était inutile de venir le trouver. Mais voici le vieux de Ramsefœya, riche cultivateur trapu à barbe noire, un col sous le menton et des anneaux d'or aux oreilles. Il tend aujourd'hui la main... bien que Morten ne soit que de Kvidal. Bien venu au pays, dit-il. Et il le questionne sur sa fille, Anne. On dirait que le vieux se soucie assez peu de celui qu'elle a épousé. Non, il ne demande rien sur Per. Mais, un moment après, auprès de lui, n'est-ce pas

Bergitta, la sœur d'Anne? Est-elle encore si jeune et si jolie?

Morten est invité à rendre visite à Ramsefœya, pour que le vieux puisse causer à l'aise avec lui. Et Bergitta insiste. Quand pourra-t-on l'attendre? Elle est là, debout, en cache-poussière gris, un foulard de soie noire sur la tête, pas tout à fait une demoiselle bourgeoise, mais tout de même un peu plus qu'une paysanne. Son visage fin, rosé, ne porte pas la marque des années, mais comment se fait-il qu'elle ne soit pas mariée?

Morten éprouve un sentiment singulier, à entrer dans la vieille église où il a été baptisé et confirmé, et où il a si souvent chanté dans le chœur. Du côté des femmes il voit sa mère et ses sœurs. Per et Knut sont assis auprès de lui. Pendant le psaume, les souvenirs affluent, et il a la gorge serrée. La mère lève les yeux du psautier et lui sourit.

Ce ne fut que quinze jours plus tard, après avoir aidé à rentrer les foins, qu'il rassembla son courage, et se rendit, un samedi soir, au cimetière. Le temps était couvert et calme, les prés coupés, les champs d'autant plus hauts : sur les bois et le fjord régnait une paix merveilleuse. Il entre dans le cimetière silencieux, trouve la tombe avec la colonne de granit neuve et polie, où il lit l'inscription dorée : Ici repose Helena Larsdatter Linderud, née Noreng. Les dates de naissance et de mort sont au-dessous : elle n'avait que vingt-cinq ans.

Il s'assied, le menton appuyé sur ses mains. Bien des fois ils se sont rencontrés sur le coteau boisé. Il lui semble encore entendre la voix d'Helena, voir son visage, sentir ses bras autour de son cou. Elle est morte la femme d'un autre, et il lui semble quand même, maintenant, qu'elle est à lui de nouveau. Ah, oui! C'est ainsi que ça devait finir.

La soirée s'avance, il sort et ferme la porte de fer, et rentre chez lui à pas lents. Il n'y a rien de plus à dire. Il faut croire que ça devait finir ainsi.

Ce fut un temps étrange.

Il ne pouvait pas, à la longue, circuler partout et être comme le poussin sous l'aile de sa mère, il devait s'occuper, et à quoi? Etait-il rentré chez lui pour de bon, ou non? Parfois la mère, comme par hasard, venait à parler de la grande ferme, du vaste bâtiment principal qui serait ici, des communs, avec les deux ailes, là. Aucun doute n'existait en son âme. Lorsqu'elle regar-

dait Morten, elle avait les yeux pleins des anciennes visions. Morten aurait-il le cœur de les lui dissiper tout de suite ?

Après les foins, il emmène ses frères sur les coteaux de l'autre côté de la rivière pour commencer à défricher. Ce fut un grand jour. Pendant de nombreuses années il se l'était représenté; maintenant il est revenu d'Amérique; le conte merveilleux va commencer. Bon, il fallut peiner des bras et du dos. Souches et pierres, à la pioche et à la pelle, allez-y! Ce n'est plus la belle terre de la prairie, où l'on n'a qu'à mettre tout de suite la charrue. Mais Kvidal doit aussi devenir une grande ferme, n'est-ce pas? Vas-y, Morten. Sur cette terre tes ancêtres, à travers les temps, se sont acharnés, le soir, quand ils avaient achevé leur corvée sur le domaine principal. Ce qu'ils ont conquis de terre a eu un engrais de sueur. Ces gars-là n'avaient pas été à l'école régionale, ni en Amérique, mais ils faisaient leur besogne. A la jeunesse d'aujourd'hui, instruite dans les écoles, de montrer qu'elle peut faire mieux. La grande ferme, Morten! Penses-y bien. N'as-tu pas été huit ans en Amérique pour amasser l'argent nécessaire, et faire surgir à Kvidal, comme par enchantement, cette grande ferme?

Les frères le regardent, et se regardent entre eux. Ce travail, ils l'ont essayé : Morten n'en sera-t-il pas bientôt las ? Et lui, quand il se redresse pour reposer ses reins, il se met à réfléchir : « Si tu t'installes décidément ici, quelle sera ta situation? L'argent que tu as maintenant peut bien suffire à construire des bâtiments bons pour un cultivateur modeste. Tu peux vendre ta ferme, là-bas, ça donnera peut-être un millier de dollars, mais jusqu'où iras-tu avec cela? Il faudra embaucher beaucoup de monde et payer de nombreuses journées de travail pour avoir, chaque année, cinq ou six mesures de terre défrichée, avec un sol comme celui-là. En vingt ans tu auras cent mesures, et Kvidal ne sera pas encore une grande ferme. Mais tu seras, toi, un vieil homme. Et pendant ces vingt années, tu auras été un homme de peu, que les puissants traitent du haut en bas. Tout ce temps-là, tu n'auras été que le bonhomme de Kvidal. Allons, il vaut mieux jeter les vieux rêves par-dessus bord. Il faut te résigner à courber le dos, à être humble. Oui, t'y résigneras-tu? Es-tu assez vieux, assez édenté pour être humble, déjà maintenant? »

Et en même temps son esprit est à demi dans la prairie :

« Là, tu dirigeais. Ici, tu n'es rien. Là, tu as douze cents mesures d'une terre magnifique aujourd'hui, et demain tu peux en avoir le double. Le chemin de fer, la ville, tout ce que l'espace immense a projeté devant toi d'idées et de visions quand tu circulais dans la plaine... te rappelles-tu? D'ici quelques années tu pourrais être là-bas un bourgeois et un chef. »

Qu'est-ce donc, au nom du ciel, qui l'a poussé à revenir, juste au moment où le torchon commençait à brûler là-bas? Sur les coteaux, on peut être attiré par le son de la trompe. Dans la cascade de Kvidal, une nixe réside et joue, mais lâches-tu ce que tu as dans les mains pour te précipiter vers ces mélodies? C'était là ce qu'il avait fait. Nostalgie? Et la mère? Et Kvidal? Hé oui, c'était ainsi. Morten soupira, les yeux vagues.

Et il se reprit à piocher. S'il s'éreinte ainsi pendant cent ans, il aura défriché autant de terres nouvelles qu'il en peut labourer dans la prairie en trois ou quatre jours.

Cependant, il ne tarde pas à être obligé de se reposer encore, et il regarde autour de lui dans la claire et chaude atmosphère d'automne. Les aunes et les vieilles racines qu'il vient d'arracher répandent une bonne odeur. Au loin, sur le coteau couvert de sapins, un groupe d'arbres à feuilles fanées brille comme une étoffe dorée parmi cette verdure. Et sur le fjord, les voiles blanches. « C'est le pays, le pays! Ce paysage te tient ensorcelé, mais... vas-tu sacrifier ta vie pour lui, ou bien... ou bien t'en affranchir et poursuivre ta voie? La patrie, c'est bien, mais la richesse et la puissance, n'est-ce rien? Tes voisins de la prairie te dépassent maintenant de beaucoup. Ils vont être un jour comme de petits rois. Toi, tu travailles ici comme un serf et tu perds ton temps. Toi, qui devais accomplir l'œuvre d'Erik Foss! »

Morten est gêné quand il rentre chez sa mère. Si, décidément, il reste, il doit lui parler et détruire tous ses rêves. Il doit avouer qu'il n'est pas un Crésus. Il ne peut pas opérer de miracles. Que diront ses frères et sœurs? Ils ricaneront. Ah, ha! c'était là toute cette splendeur! Et encore il veut passer pour la providence de la famille!

Au cours de l'automne, il accompagna ses frères au cercle de la jeunesse, dont le directeur de l'école régionale était président. Les jeunes gens étaient radicaux et ardents, tout comme au temps où Morten et Per Fœll en étaient les piliers. Mais tous étaient très curieux d'être renseignés sur l'Amérique.

Ils étaient comme équipés pour le voyage. On discutait avec passion les idées nouvelles, on votait des motions qui exprimaient l'avis de l'assemblée sur les plus hautes questions, on adressait même parfois des suggestions au gouvernement et au Storting pour les informer de ce que voulait la jeunesse norvégienne à tel et tel sujet. Tant l'esprit des jeunes gens, en ces dernières années, était devenu actif et national !... Mais le lendemain, ils montaient sur un navire en partance pour l'Amérique.

Morten se grattait dans sa barbe et ne savait que penser. Lorsqu'il circulait dans le canton, il s'étonnait de voir l'immobilité de tout. Une route, dont la construction avait été décidée dix ans plus tôt, était encore à l'état de projet, simple objet de discussion Attendez, se disait-il..., si je m'en mêle un jour...

Au cercle de la jeunesse venait aussi Bergitta Ramsefœya, et quand elle entrait, il comprenait que c'était elle qu'il attendait. Quand on chantait, il distinguait sa voix de toutes les autres. Elle avait été une bonne amie d'Helena Noreng. Mais était-ce pour cela seulement ? La voici assise parmi les autres filles, encore si jeune, voyons : il calcule qu'elle ne peut pas avoir plus de vingt-cinq ans. Son visage délicat sous la chevelure blonde est devenu réfléchi, les grands yeux gris, autrefois avides de plaisir, sont plus profonds. Souvent elle les baisse comme pour se rappeler un souvenir. Soudain elle les lève sur Morten et sourit. Est-ce seulement parce qu'il arrive tout droit du pays étranger où est sa sœur ? Lui, se sent de nouveau l'homme de Kvidal, sans plus. Mais il se dit : « Si je t'avais dans la prairie... » Comment peut-il se faire qu'elle ne soit pas mariée ? Il faut qu'un jour il en ait l'explication. Elle a été plusieurs années fiancée à un télégraphiste, qui est mort. Alors elle est devenue pieuse et a pleuré dans des réunions de prières. Il semble que ce soit fini maintenant. Mais quelle superbe fille ! Ah ! oui, si tu l'avais dans la prairie, se dit Morten.

Un soir, ils rentrent du cercle ensemble, et elle se met à l'interroger sérieusement sur l'Amérique. « Son frère a pris maintenant la direction de Ramsefœya, elle sera bientôt une étrangère dans sa propre maison, il faut qu'elle se débrouille, elle a songé à rejoindre sa sœur. Qu'en pense Morten ? » Ceci le fait tressaillir. Il pense : « Si tu lui conseilles de partir, alors, c'est dit, tu l'accompagnes ! » Puis, elle raconte que sa sœur écrit quelle expédition il avait faite en skis à la recherche d'un

médecin pour Erik Foss. Vraiment? Anne avait écrit cela? Oui, et Bergitta trouvait que ça valait toutes les courses du monde! Morten sent la chaleur de son regard. Et il se souvient d'Helena. Elle aussi voulait qu'il fût un héros... mais pas à Kvidal.

Ils se promenèrent longtemps ensemble, ce soir-là. Ils parlèrent des jours anciens. Ils se rappelèrent une nuit bleue de printemps où les deux sœurs, avec un accordéon, avaient traversé le lac à la rame, lorsque les feux étaient allumés partout sur les coteaux. Le temps passe. Le temps passe.

Les jours suivants, Morten alla de-ci, de-là, en fredonnant, le regard inquiet, et son abord fut peu engageant. Il se sentait l'âme partagée, ce qui n'avait rien d'agréable, non, certes non. Tantôt il considérait toutes les belles et grandes entreprises qu'il avait envie de mettre en train dans le canton, vieux rêves de sa jeunesse! Et il ne tardait guère ensuite à se voir installé sur une grande ferme de la prairie, l'un des chefs dans le grand et libre pays.

Un peu avant Noël, il fut nommé inspecteur des pauvres pour la région. Il en ressentit un choc. Attention, tu commences à t'élever! Mais, dès la première réunion de la commission des pauvres, il fut en désaccord avec le président, qui était un instituteur. Morten estimait le budget excessif. Tel et tel, et telle et telle, doivent-ils avoir des secours? Pourquoi ne peuvent-ils pas subvenir eux-mêmes à leurs besoins?

L'instituteur glissa son porte-plume derrière son oreille, et dit qu'ici, dans ce pays, on avait dépassé cette conception, que les pauvres devaient subir la misère. Morten demanda si les pauvres ne devraient pas plutôt travailler.

La majorité fut contre lui. Et en chemin, pour rentrer il pesta quelque peu. Tout le monde finira par être inscrit à l'Assistance publique, en ce pays. Et, par opposition, il voit la prairie onduler au vent du printemps, et convoquer les jeunes gens résolus à trimer et à compter sur eux-mêmes. Choisis, Morten, choisis!

Après Noël, il reçoit de Simen une lettre dont il est fort ému. Le North Dakota est admis dans l'Union, la route du settlement de Nidaros est commencée, de grands projets de chemin de fer sont agités. Voilà que ça commence. Morten ne put dormir après cette lettre.

En réalité, il sentait bien que c'était décidé : il allait partir.

Il devait. Mais il ne voulait pas comprendre qu'alors ce serait pour de bon. Non, il serrait les poings et jurait qu'il reviendrait. Et tout ce qu'il avait à mettre en état, ici, dans le canton!

Lorsqu'il courait en skis à travers les bois et regardait la merveille de la forêt sous le givre, il savait que son cœur était à jamais sous le charme d'ici. Va-t'en au bout du monde... toujours c'est ici, ici, qu'iront tes souhaits et tes désirs. Coteaux, fjord, fjelds bleus sont ici et chantent nuit et jour : Tu es nous. Nous sommes toi. Pars, pars, en tous lieux tu seras un proscrit.

Et en même temps une autre vague l'emportait au loin, de plus en plus loin. Plus il aimait son coin, plus il était attiré au dehors. Ses deux frères étaient partis pêcher. Il dit à sa mère que le mieux pour lui était de partir et de tâcher de vendre sa ferme. S'il voulait en avoir un bon prix, il devait être sur place. Hé oui! Sa mère ouvrit sur lui de grands yeux interrogateurs. Personne, pas même elle, n'avait vu clair en lui, depuis son arrivée. Et maintenant il s'en allait.

Un jour, le voilà de nouveau à bord du bateau des fjords, et il voit sa mère et la Noiraude là-haut sur la grève. Il voit le canton disparaître, coteau après coteau. Il aperçoit encore les petites maisons grises des collines de Kvidal. Adieu, Morten. Quand te reverrons-nous?

Il est debout, les dents serrées. Pour la seconde fois, le lien qui l'attache à son propre canton s'est relâché.

Bergitta était à la ville, partie de la veille. Il se sentit un peu honteux de n'avoir pas raconté à sa mère où il en était avec la jeune fille. Mais la mère aurait pu demander pourquoi la noce n'aurait pas lieu à Kvidal avant le voyage.

Le canton a disparu. La mère et la Noiraude doivent être en route pour rentrer.

Quand reviendras-tu, Morten?

Traduit par P. G. La Chesnais.

Johan Bojer.

(La dernière partie au prochain numéro.)

COMMENT FUT SAUVÉ LE MAROC

AU MOIS D'AOUT 1914

A la fin de juillet 1914, deux années se sont écoulées depuis que la France a proclamé son protectorat sur le Maroc. Si ferme et si prudente que se soit affirmée la haute direction du général Lyautey, la situation politique et militaire demeure pleine d'incertitude dans l'Empire du Moghreb.

Les opérations en cours ont mis entre nos mains deux points stratégiques essentiels, visés depuis longtemps, Taza et Khenifra. Par Taza s'ouvre le couloir de communication avec l'Algérie, la grande route classique, ancienne voie romaine de Fez à Oudjda. A Khenifra, nos troupes campent au pied du Moyen-Atlas. Elles tiennent en outre par leurs postes toute la vallée de l'Oum-er-Rebia jusqu'à Tadla. Mais nos installations ont besoin d'être consolidées et ces résultats n'ont été acquis qu'après trois mois d'une rude campagne et non sans sacrifices. Le 14 mai 1914 en particulier, le combat sanglant d'El Heri dans la zone de Khenifra nous a coûté 600 hommes et 30 officiers. Cette affaire malheureuse a produit un sursaut d'énergie chez les dissidents, et les tribus montagnardes au Sud comme au Nord gardent une attitude menaçante, tandis que la plaine conserve un calme relatif.

Ce qui complique singulièrement la tâche du général Lyautey, c'est que son action est contrecarrée ouvertement ou sournoisement par des menées étrangères. A l'esprit crédule des indigènes, des agents allemands ont réussi à insuffler le dogme de la prédominance mondiale de l'Allemagne. Poursuivant contre notre influence une campagne acharnée, usant de tous les moyens d'intimidation et de pression, étendant journelle-

ment leurs ramifications tortueuses, ils entretiennent un état de trouble endémique dans tout le pays. Et tandis que leurs entreprises audacieuses s'abritent derrière la Wilhelmstrasse, la crainte des incidents diplomatiques nous paralyse et nous désarme presque complètement contre ces intrigues.

Pour faire face à cette situation délicate, le Commissaire Résident n'a pas trop des effectifs importants dont il dispose : 64 bataillons, 29 escadrons, 24 batteries, 10 compagnies du génie, au total 2 600 officiers et 84 000 hommes, comprenant moitié d'éléments français et moitié d'indigènes. Aucun prélèvement sur ces contingents n'a été prévu en cas de mobilisation, la question devant être résolue au moment voulu par le ministre de la Guerre.

C'est dans ces conditions que le 27 juillet 1914, alors que les menaces d'une conflagration européenne grossissent d'heure en heure, le général Lyautey est touché par ce télégramme du Quai d'Orsay : « En cas de guerre continentale, tous vos efforts doivent tendre à ne maintenir au Maroc que le minimum de forces indispensable. Le sort du Maroc se réglera en Lorraine. L'occupation devra se réduire à celle des principaux ports de la côte et, si possible, à la ligne de communication Kénitra-Meknès-Fez-Oudjda. Toutes les marches avancées seront momentanément abandonnées. Votre premier soin devra être de ramener à la côte les étrangers et les Français de l'intérieur pour assurer leur sécurité. Le Gouvernement compte, en cas d'aggravation de la situation, sur votre talent et votre patriotisme pour apporter le plus large concours à la défense de la patrie. » En l'absence de M. Viviani, ministre des Affaires étrangères, qui accompagne le président de la République dans son voyage en Russie, cette dépêche est signée de M. A. Ferry, sous-secrétaire d'État au département.

De son côté, le ministre de la Guerre M. Messimy, d'accord avec le Quai d'Orsay, mande le même jour au Résident général :

« Il me paraît indispensable et possible que vous envisagiez l'envoi à l'armée métropolitaine de la totalité de vos bataillons de chasseurs, zouaves, infanterie coloniale, tirailleurs algériens et tunisiens et de vos batteries montées. Il vous resterait la valeur de 28 bataillons, légion étrangère, infanterie légère d'Afrique, Sénégalais, Marocains et goums... Veuillez me faire connaître votre avis au sujet de ces suggestions et envisager

dès maintenant des mesures progressives préparant l'évacuation des postes secondaires et rapprochant les unités rapatriables de leur destination. »

Au reçu de ces instructions, le général Lyautey, cet homme si fortement trempé, ne peut se défendre d'une véritable angoisse. Sur le but à atteindre, fournir le maximum de forces à la défense nationale et sur le principe, le sort du Maroc se réglera en Lorraine, ni doute ni hésitation possibles dans son esprit. Pas un instant l'idée ne viendra effleurer ce Lorrain au grand cœur de marchander un seul homme alors qu'il s'agit du salut de la patrie.

Mais quant aux moyens propres à atteindre ce but, ses vues personnelles diffèrent entièrement des conceptions qu'on se fait à Paris. A ses yeux clairvoyants qui jugent sur place de la situation, les instructions reçues sont pratiquement inexécutables. S'il évacue ses positions avancées, si son « premier soin » est de ramener à la côte tous les Européens, comme on le lui prescrit, il en résultera immédiatement une si violente secousse dans tout le Maroc, une telle recrudescence d'audace chez nos adversaires, un si profond découragement chez les tribus soumises poussées de ce fait à la défection, que le soulèvement général surgira instantanément sous nos pieds. Sur tous les points du pays, nos bataillons se trouveront pris dans le remous, et ils éprouveront les plus grandes difficultés à se frayer un chemin jusqu'à la côte où ils ne parviendront qu'épuisés, décimés, ayant dû abandonner leurs morts, peut-être leurs blessés et leur matériel, c'est-à-dire dans les pires conditions pour apporter un appoint effectif à la défense nationale.

Au point de vue du Maroc en effet, le général Lyautey estime que la guerre européenne éclate trois mois trop tôt ou trois mois trop tard. Trop tôt parce qu'il n'escompte que pour l'hiver prochain la consolidation des résultats récemment obtenus; trop tard, parce qu'une conflagration survenue au printemps de 1914 aurait trouvé notre corps d'occupation en position d'attente, et pas encore engagé avec les Riata, les Zaïan et les Chleuh. Pour le moment, au contraire, « nous sommes en pleine guerre sur tout le front de Kasbah-Tadla à Taza, aux prises avec des adversaires acharnés, résolus à la lutte, nullement découragés, en face desquels le moindre recul serait l'aveu de notre impuissance, c'est-à-dire pour eux la vic-

toire, le triomphe, la confiance et l'agressivité développées au dernier point et entraînant tout le Maroc avec eux ».

En présence de cette vision très nette, pris entre le désir ardent d'envoyer à la mère patrie tout ce qu'il est possible de forces et le sentiment profond de sa responsabilité devant des décisions extraordinairement graves, le Commissaire Résident se donne vingt-quatre heures de réflexion. Ce délai n'est pas trop long pour mûrir sa ligne de conduite. Et, tandis qu'il convoque ses principaux collaborateurs pour conférer avec eux, il rédige seul dans le plus grand secret sa réponse au ministre. Lancée de Rabat le 29 juillet au soir, cette longue dépêche chiffrée est reçue et transmise le lendemain par le poste de la Tour Eiffel :

« Je me rends parfaitement compte que le sort du Maroc se réglera en Lorraine. Tous ici sont prêts à tout sacrifier pour contribuer à la défense de la Patrie. Mais mon premier devoir est de vous mettre en présence de la situation résultant de vos suggestions et en mesure d'en peser toutes les conséquences. »

Cela posé, le général Lyautey fait remarquer qu'en tout état de cause, il y aurait lieu de modifier la composition des forces d'occupation restantes telles que la prévoit le ministre. En effet, parmi les troupes de couleur dont le maintien est envisagé, seule la fidélité des Sénégalais est absolument sûre. Les Marocains, en revanche, formeront un appoint certain à l'insurrection dès qu'ils ne se sentiront plus encadrés dans une armature à toute épreuve. Tel n'est pas le cas des bataillons d'Afrique, assez peu solides, ni même de la légion étrangère, qui comporte des risques de désertion aggravés par les menées allemandes. Il faudrait donc envoyer en France les tirailleurs marocains, qui s'y montreraient excellents, et leur substituer des tirailleurs algériens, des coloniaux et des zouaves.

La situation locale sera en effet la suivante. Dès le premier retrait de troupes du pays Zaïan, dont l'évacuation s'imposera tout d'abord, le mouvement général beraber se déclenchera, entraînant les tribus récemment soumises, que nous ne pourrons plus protéger. Nous serons réduits à nous cramponner à quelques points de la ligne de communication. L'abandon de Marrakech, qui résulte forcément de cette réduction d'effectifs, amènera également le soulèvement des tribus du Sud, dont la vague générale viendra submerger la Chaouïa et battre les

points conservés de la côte. Il est entendu que tous les établissements européens et français si nombreux à Marrakech, dans les Doukhala et dans la région de Meknès seront sacrifiés. Enfin il faut s'attendre à une hécatombe de ceux qui nous ont servis, de tous ceux qui auront eu des attaches avec les Européens, c'est-à-dire à des massacres et à des ruines qui laisseront une rancune irréductible et rendront une installation future des plus difficiles.

« C'est très froidement que je vous expose cette situation, dit le général Lyautey. Je suis prêt ainsi que tous à la subir, mais c'est à vous à la peser et à décider. »

Il fait remarquer enfin que le ministre envisage aujourd'hui le prélèvement sur le Maroc de 34 bataillons, soit plus de la moitié du corps d'occupation, de ses meilleures troupes blanches et de toute son artillerie montée. Or, d'après les fixations qui lui ont été données en 1913, par l'État-Major de l'armée, en prévision d'une mobilisation, le Commissaire Résident n'a jamais tablé que sur le renvoi en France de 4 bataillons et de 3 batteries, moyennant quoi, il comptait parer aux risques d'insurrection générale en maintenant l'armature de l'occupation actuelle avec quelques réduits inexpugnables, et conserver la ligne Oudjda-Kenitra en flanquant ses abords, ainsi que les principaux ports de la côte, la Chaouia et Marrakech.

« Les nécessités de la défense nationale primant tout, conclut le général Lyautey, je réduirai, bien entendu, de ce programme tout ce que vous jugerez indispensable. Mais je demande que les éléments qui me seront laissés représentent non une faiblesse, mais une force qui, en cas de péril, nous permettrait de sauver l'honneur du drapeau et de faire payer chèrement notre vie. »

Cependant, le 31 juillet, le ministre de la Guerre, par deux télégrammes successifs, prescrit au Commissaire Résident de préparer l'embarquement pour la France, non seulement du nombre d'unités précédemment fixé, mais encore de deux régiments de chasseurs d'Afrique et trois compagnies de sapeurs. D'autre part, il autorise le général Lyautey à conserver huit batteries montées. Il lui donne toute latitude, s'il juge possible d'envoyer des troupes marocaines, de garder l'effectif correspondant de tirailleurs algériens. Il annonce l'envoi prochain de huit bataillons sénégalais provenant de Dakar. Enfin il envi-

sage la possibilité de diriger sur le Maroc des bataillons territoriaux de France. « Quelque précaire que puisse devenir dans ces conditions la situation du Maroc, écrit M. Messimy, il importe, avant toute autre considération, de présenter le maximum de forces sur le théâtre d'opérations principal. »

***

Le général Lyautey est entièrement prêt à répondre à cet appel. Par bonheur, il a entrevu la possibilité de fournir à plein collier cet effort immense, non seulement sans évacuer le Maroc ni se laisser acculer à la côte, comme on le lui a demandé prématurément, mais en maintenant sur nos marches extérieures le drapeau partout où il a été planté.

Dès le 30 juillet, il a convoqué d'urgence ses principaux lieutenants, les généraux Brulard, Gouraud, Henrys, les colonels Peltier et Gueydon de Dives, et les a consultés sur la conduite à tenir. Confirmant pleinement le sentiment de leur chef, leur avis unanime était que, si nous lâchions quoi que ce fût du front avancé, tout craquerait ; que, dès lors, le pays soulevé, les communications interrompues ne permettraient le rapatriement des bataillons accrochés de toutes parts que dans les pires conditions matérielles et morales. Que si, au contraire, nous maintenions solidement, le plus longtemps possible, l'armature avancée, le contour apparent de l'occupation, nous pourrions retarder, peut-être même conjurer un soulèvement général et, derrière ce masque couvrant, garder la liberté de mouvement et la sécurité nécessaires pour fournir à la Métropole le maximum de forces.

Dès lors, la religion du général Lyautey est faite. La « manœuvre » à exécuter lui apparaît clairement, non pour garder le Maroc, la question n'est pas là, assure-t-il, mais pour servir la patrie au mieux. La véritable économie de forces, en même temps le meilleur et même le seul moyen d'envoyer à la France tout ce qu'elle demande pour sa défense, ce sera, non pas de se mettre à la côte en évacuant l'intérieur, selon les vues du Quai d'Orsay, mais au contraire de dégarnir la côte et de pousser à l'avant tout ce qui reste disponible pour garder intacte l'armature extérieure. Pareille tactique, il ne le dissimule pas, exigera, de la part des unités maintenues sur le front, un redoublement d'énergie et d'activité, c'est-à-dire un

effort extrême, une lutte quotidienne pour résister « à bout de bras », avec leurs effectifs très réduits, à la poussée continue des Berbères surexcités par les circonstances. Mais, à ses yeux, c'est « la quote-part des sacrifices qu'apporteront à la défense nationale les troupes du Maroc, privées de l'honneur de combattre à la frontière lorraine ».

Mais en procédant ainsi, il se défend énergiquement d'obéir à un sentiment personnel. Il redoute qu'en France des gens mal informés soient amenés à penser que, saisi par l'ambiance de *son* Maroc, le général Lyautey ne se résigne qu'à contrecœur à en abandonner une parcelle. Il demeure bien convaincu qu'évacuer l'intérieur serait livrer le pays à l'anarchie, au massacre et à la ruine, et perdre le fruit de cinq années d'efforts. Mais tout cela ne compterait pas un instant à ses yeux, et il n'hésiterait pas à adopter cette méthode, si graves qu'en fussent les conséquences, s'il pouvait croire qu'elle lui permît de donner ses troupes à la France. Mais du moins faut-il qu'un tel sacrifice soit utile. Or, non seulement il ne l'est pas, mais il mettrait les unités rapatriables hors d'état d'atteindre la côte intactes, et en grand danger d'être perdues, comme force vives, pour la défense nationale. Si, au contraire, en fournissant à la Métropole, dans le délai minimum, la totalité de ce qui lui est demandé, le général Lyautey peut sauvegarder l'ordre et la sécurité du pays et conserver tous les établissements qui s'y sont créés, il estime qu'il aura rempli tout son devoir. Il aura paré, en outre, à un danger non moins grave, car si l'incendie s'allumait au Maroc, de Marrakech à Taza, les flammes s'en propageraient jusqu'en Algérie, tant est étroite la solidarité musulmane, et contagieux le fanatisme déchaîné.

S'étant fixé cette ligne de conduite en pleine conscience de ses responsabilités, il reste au Commissaire Résident à la faire approuver. Dans un télégramme du 31 juillet, il annonce au ministre de la Guerre l'envoi immédiat de 20 bataillons et de 6 batteries montées, que d'autres suivront, si les circonstances l'exigent. Ce premier échelon embarqué, il restera au Maroc, tant oriental qu'occidental, la valeur de 42 bataillons et 5 batteries attelées. Si ces forces lui étaient laissées, le général Lyautey pourrait garder les ports, la ligne Kenitra-Oudjda, et maintenir l'occupation restreinte de Khenifra et de Kasbah-Tadla (1).

(1) Il ne faut pas confondre *Kénitra*, voisin de la côte, sur la grande voie de

Si, au contraire, nous évacuons totalement l'intérieur, forcés en outre de détruire les énormes approvisionnements existants faute de pouvoir les transporter, le soulèvement général, qui est certain, rendrait le décrochage des unités extrêmement pénible et compromettrait même leurs mouvements. Ces risques peuvent être conjurés si l'on maintient au moins provisoirement l'armature de l'avant, à l'abri de laquelle le premier échelon s'acheminerait sûrement et rapidement vers la côte. Si en outre l'écoulement total venait à s'imposer, le général Lyautey croit pouvoir répondre que la solution proposée ne le retarderait en rien.

« Je vous soumets cette suggestion, parce que c'est mon devoir, mais je ne saurais trop répéter que je ne songe pas à marchander. Bien entendu, si vous jugez que la situation exige la solution radicale immédiate indiquée par votre télégramme du 27 juillet, équivalant en fait à l'abandon du Maroc avec toutes ses conséquences, tous ici sont prêts à ce rôle de sacrifice qu'imposeront les intérêts de la patrie. J'ai tenu simplement à vous mettre nettement en face de la réalité et à vous indiquer la solution qui me paraît sauvegarder le mieux le présent et l'avenir. »

Le lendemain 1er août 1914, le jour même où l'ordre de mobilisation générale va être lancé, le Commissaire Résident a la satisfaction de recevoir du ministre de la Guerre la réponse suivante : « Vos propositions dénotent votre haut patriotisme, celui de vos troupes et du Protectorat. Je les approuve entièrement comme répondant à la situation actuelle en sauvegardant encore le Maroc et en ne retardant pas l'écoulement total de vos troupes s'il venait à s'imposer. »

* * *

Ainsi orienté et appuyé, après avoir fait le calcul de l'effectif strictement nécessaire pour maintenir son armature avancée, le général Lyautey s'arrête au plan suivant.

Ne plus conserver aucunes troupes actives, ni à la côte, ni en Chaouïa, ni dans la zone qui sépare le littoral de Marrakech et de Tadla, ni dans le Gharb, ni dans la région de Rabat. Sur tous ces points, ne laisser que des réservistes ou des territoriaux.

Rabat à Fez, avec *Khenifra* située au cœur du Maroc, au pied des versants nord du Moyen-Atlas, et dont il sera surtout question au cours de cet article.

Maintenir sur le front avancé tout ce qui restera de forces régulières au Maroc occidental, soit 18 bataillons, 6 dans la région de Fez et 12 sur le front Zaïan-Khenifra-Tadla, dont les uns retranchés entre Kasbah-Tadla, Khenifra, Lias et les postes intermédiaires, les autres formés en deux groupes mobiles pour faciliter le décrochage des unités rapatriables et au besoin assurer leur retraite. Ce dispositif, qui raprésente le maximum de sécurité avec le minimum de forces, a été conçu par le général Henrys.

Pour le réaliser, en attendant les bataillons territoriaux à provenir de la Métropole, le général Lyautey demande, dès le 31 juillet, au ministre de maintenir à sa disposition toutes les catégories d'hommes mobilisables stationnés au Maroc. Ils y rendront plus de services qu'en France, où ils n'arriveraient qu'après des délais très longs. L'autorisation accordée, on pousse aussitôt l'organisation de ces éléments en unités constituées.

Ces dispositions prises, le général Lyautey se met en mesure de fournir aux armées qui combattent en France « à jet continu et sans répit, le maximum de troupes et de cadres ».

Les premiers embarquements commencent dès le 3 août et se poursuivent sans interruption. Désormais, c'est un incessant va-et-vient de transports entre la côte marocaine d'une part, les ports de Cette et Bordeaux d'autre part. Le 20 août, tous les éléments d'une première division du Maroc à deux brigades ont débarqué à Bordeaux où ils sont placés sous les ordres du général Humbert. Troupes d'élite qui, à l'arrière-garde de la 4e armée, vont se distinguer dans les Ardennes, le 28 août à la Fosse à l'Eau, le 30 août à Bertoncourt, le 1er septembre à Alincourt, et qui s'illustreront dans les grandes journées de la bataille de la Marne au château de Mondement et aux Marais de Saint-Gond.

Le 15 août, une troisième brigade du Maroc est prête à s'embarquer, outre trois régiments de cavalerie, chasseurs d'Afrique et spahis marocains, qui ont manifesté le vif désir de combattre contre l'Allemagne. Une quatrième brigade a reçu ses ordres de formation. Elle n'attend pour se mettre en route que l'arrivée des Sénégalais venant de Dakar.

En ce qui concerne les tirailleurs marocains, comme il sent quelques préventions à leur égard dans les bureaux de la rue Saint-Dominique, le général Lyautey croit pouvoir répondre

formellement de la valeur de ces soldats dès qu'ils seront en France, parce qu'ils viennent d'affirmer quotidiennement leur bravoure au feu et leur discipline au cours des opérations de printemps. Et l'avenir lui donnera magnifiquement raison.

Quant aux batteries montées, il n'en conserve que 5 au total, bien qu'autorisé à en garder 8. Mais il ne cache pas que cette artillerie lui fera grandement défaut, car elle seule en impose à nos adversaires et permet de renforcer puissamment les groupes mobiles de manœuvre.

En définitive, à la date du 20 août, 25 bataillons, soit plus du tiers du corps d'occupation, ont quitté le Maroc ou sont en route vers la côte. Et le reste suivra sans désemparer. Toutes ces opérations complexes et délicates : décrochage et relèves des unités, acheminement vers les ports, embarquement, etc., s'accomplissent dans un ordre parfait sans heurts ni ralentissement : au milieu de quels périls et de quelles difficultés, nous le verrons plus loin. Mais, secondé par un état-major d'élite, façonné à son image, le général Lyautey poursuit inflexiblement son programme et il en donne au ministre des assurances réitérées.

« Je n'ai qu'une idée dominant tout, écrit-il le 8 août, c'est de vous envoyer le plus possible. Mais je vous demande de bien vous rendre compte de la nécessité de procéder avec une méthode rigoureuse. » Et le lendemain : « Je suis pénétré jusqu'à la moelle du devoir de tout vous donner. » Et le 11 août encore : « Soyez sûr que je suis en communion complète avec vous, que toute notre pensée est à la frontière de l'Est, et que je ne considère plus le Maroc que comme un réservoir de forces et en fonction de ce qu'il peut vous donner. »

La tâche confiée au Commissaire Résident est d'ailleurs si lourde que le Gouvernement l'estime seul à même de la remplir et juge indispensable de le maintenir au Maroc. Le général s'y résigne, non sans faire entendre une protestation émouvante : « Personne ne peut se méprendre, écrit-il, sur la cruauté d'un tel devoir pour un soldat et un Lorrain de la frontière, ni sur le terrible sacrifice imposé à tous ceux qui restent avec moi à ce poste, qui peut devenir le plus périlleux, mais est le plus ingrat et où il nous faut d'abord démolir nous-mêmes l'œuvre de cinq années d'efforts. »

« Votre tâche n'est pas ingrate, répond M. Messimy, puisque, grâce à votre esprit de sacrifice et à vos talents d'organisateur,

vous réussirez à donner à la défense nationale des effectifs plus nombreux que ceux que le Maroc lui avait enlevés... Les troupes restreintes, mais intrépides, qui vous restent parviendront, sous votre commandement énergique, à défendre jusqu'au bout le drapeau sur la terre marocaine. Dites à ces soldats admirables que le pays comprend toute l'étendue du sacrifice qu'il leur demande. Il leur envoie ses bataillons territoriaux, ses enfants de France pour partager les heures héroïques qu'ils vont vivre. Le haut exemple que vous leur donnez, votre indomptable énergie et votre foi patriotique sont les meilleurs garants du succès final. »

* * *

Tout le plan conçu par le général Lyautey serait gravement compromis, s'il ne coupait court sans délai aux menées allemandes. Dès la menace d'un conflit européen, leurs agents ont redoublé d'audace dans leur campagne anti-française. La guerre déclarée, tout en déchaînant des nouvelles alarmantes propres à affoler la population blanche, ils ont poussé de toutes leurs forces les indigènes à la révolte en leur assurant l'appui de l'Allemagne et en répandant le bruit que cette dernière a sommé la France d'évacuer le Maroc

L'état de guerre autorise le Résident à prendre des mesures rigoureuses et il entame la lutte avec sa vigueur coutumière. Il ordonne immédiatement la fermeture des consulats et bureaux de poste allemands et la saisie de leur correspondance, et d'un seul coup, il fait arrêter les trois cents sujets qui forment toute la colonie allemande du Maroc. Rassemblés à Casablanca, ils sont embarqués sur le *Gibraltar*, navire de la compagnie allemande Oldenbourg, qui a été saisi et francisé sous le nom de *Mogador*, et dirigés le 13 août sur Oran, à l'exception des femmes et des enfants qu'on évacuera sur l'Italie. Parmi les expulsés les plus gravement compromis figurent M. Probster, consul d'Allemagne à Fez, MM. Diehl et Moraht, gérants des consulats de Casablanca et Marrakech, tous trois agents diplomatiqu s de carrière.

Cela fait, le général Lyautey demande instamment au Gouvernement français de maintenir tous ces suspects internés à Oran, afin de prévenir soit leur retour sur un point quelconque du Maroc, soit leur établissement dans les ports espagnols voi-

sins, d'où ils pourraient reprendre contact avec leurs anciens protégés, et, d'autre part, de conserver à notre disposition ceux d'entre eux que les enquêtes actuellement en cours permettraient d'inculper. Ayant la responsabilité de la vie et des biens de 40 000 Européens, le Résident considère ces précautions comme indispensables.

Ces mesures énergiques impressionnent d'ailleurs très favorablement les indigènes. Elles apparaissent d'autant plus efficaces que, plus les langues se délient, plus se retrouvent les traces de l'action dissolvante poursuivie par les Allemands.

Un grand événement vient d'ailleurs à point pour contrebalancer leur influence pernicieuse. L'entrée en ligne de l'Angleterre à nos côtés a produit un effet salutaire immédiat, sanctionné non seulement par l'attitude de ses consuls et de ses nationaux, mais par l'apparition, le 7 août, du croiseur *Cornwall* en rade de Casablanca. Cette démonstration tangible de l'alliance franco-britannique provoque des manifestations enthousiastes de la part de la population tout entière.

Quant au Sultan, depuis le début de la crise il a fait preuve d'un loyalisme absolu. Tout en nous assurant de son fidèle concours pour le maintien des indigènes dans la soumission, il prie le général Lyautey avec une chaleureuse insistance d'être auprès du Gouvernement français l'interprète de ses vœux ardents pour le succès de nos armes. Le Maghzen donne immédiatement la preuve de sa bonne volonté en promulguant un Dahir (décret) qui déclare aboli le régime des capitulations pour les nationaux allemands, et qui d'autre part retire l'exequatur à leurs agents consulaires.

* * *

Toutes ces précautions prises, le général Lyautey attend de pied ferme le contre-coup des événements d'Europe, qui ne va pas tarder à se faire sentir.

Dès le début du mois d'août, la situation lui apparaît délicate. Les premiers mouvements de troupes ont provoqué une forte émotion dans le pays, et un déchaînement de nouvelles tendancieuses surgit à chaque instant. L'heure s'est ouverte de périls et de difficultés qui croîtront de jour en jour.

Le 4 août, un bataillon de tirailleurs, qui se retirait de Khenifra pour gagner la côte, a été violemment accroché par un

groupe de dissidents. L'adversaire n'a lâché pied qu'après un combat de plusieurs heures. Le lendemain, la garnison laissée dans la casbah de Khenifra est attaquée par une nuée de 4000 Zaïan et Chleuh. Repoussés avec de grandes pertes, ils reviennent à la charge les jours suivants. Dès lors, notre détachement doit être considéré comme assiégé dans son poste.

Cependant, le général Lyautey se préoccupe particulièrement du front sur la ligne Taza-Fez-Meknès, dont le maintien est la condition indispensable de la liberté de mouvement de nos troupes. Aussi, sa vigilance n'est-elle pas prise en défaut, quand un gros rassemblement de Riata et de Beni-Ouaraïn se forme brusquement du côté de Taza sous la direction de chefs venus de la zone espagnole, et attaque, le 10 août, la ville et le camp retranché. Un détachement de sortie, sous les ordres du lieutenant-colonel de Tinan, réussit à disperser momentanément les assaillants, après un violent combat, où nos pertes sont de vingt-deux tués et cinquante blessés.

En même temps l'agitation renaît dans le Sous, où les meneurs, tous protégés allemands, proclament notre défaite certaine. Cette région, où naguère des officiers sans escorte pouvaient faire de longs séjours, est de nouveau complètement troublée. Sur la côte sud, le poste d'Agadir, tranquille depuis six mois, a dû repousser un coup de main tenté par les tribus voisines.

« Je vous signale cette situation sans découragement, parce que je la prévoyais, écrit le général Lyautey, le 12 août. Tous ici vont redoubler d'énergie sur le front pour tenir le plus longtemps possible. »

D'autre part, dans les pays de plaine et dans le Sud, rien ne bouge jusqu'à présent. Le Commissaire Résident a reçu des grands caïds des protestations de loyalisme et de dévouement. Mais il connaît la fragilité de ces déclarations, même sincères, qui peuvent changer du jour au lendemain.

Les jours suivants, l'agitation s'accentue au nord de Taza, tandis que, sur le front Zaïan, les Chleuh se montrent de plus en plus mordants. Ils annoncent d'ailleurs un grand mouvement pour la fin d'août après le Ramadan.

Dans le Gharb, qui n'est plus occupé que par une compagnie de réservistes, l'inquiétude naît d'informations mensongères et d'excitations qui proviennent de la zone espagnole.

Dans le Sous, la situation devient franchement mauvaise. Les

tribus de la région de Tiznit et de l'Anti-Atlas se mettent en révolte, tandis qu'au sud d'Agadir reprend la contrebande d'armes, sur laquelle, faute de bateaux, le Résident n'a aucune action.

Du 14 au 18 août, la répercussion des événements d'Europe et du retrait subit d'un tiers de nos effectifs s'accuse de plus en plus nettement.

Dans la zone Taza-Fez, on signale successivement une attaque des Riata sur un de nos convois, une action des Beni-Ouaraïn contre la tribu restée fidèle des Koudia, et le 18 août, un fort rezzou de Beni-Bou-Yahi se jette brusquement sur un campement de tribus soumises au sud du poste Berteaux. Celui-ci lance aussitôt un détachement, qui atteint les pillards et leur inflige des pertes. La garnison de Taza, de son côté, s'est portée le 16 août aux abords sud de la ville contre un rassemblement menaçant et l'a dispersé. D'autre part, des groupes de dissidents sont venus tâter les postes de Msoun et de Guercif.

Sur le front Zaïan, les 15 et 16 août, de violentes attaques se sont déclenchées contre Khenifra. Arrêtées par notre canon, elles ont été vigoureusement refoulées par une contre-attaque du général Henrys.

Dans le Sous, la dissidence s'accentue. Notre vieil adversaire El Hiba a fait sa réapparition, se posant de nouveau en prétendant, et envoyant des émissaires dans tous les foyers pour appeler les tribus à la guerre sainte. Des messages qu'il a adressés au consul allemand de Mogador, dont il ignorait l'arrestation et qui sont tombés entre nos mains, établissent formellement la connivence de l'Allemagne avec cet agitateur. Son lieutenant Nadjem a rassemblé au sud d'Agadir une harka menaçante. Aussi le général Lyautey attend-il impatiemment des croiseurs pour les montrer dans ce port.

Le 22 août, le Bulletin politique de Rabat signale que la situation s'est brusquement aggravée, un bruit de source inconnu s'étant répandu dans le pays annonçant notre prochaine défaite. D'autre part, l'entrée des croiseurs *Gœben* et *Breslau* dans le Bosphore est interprétée comme une coopération de l'escadre allemande avec les forces navales ottomanes, et l'événement cause une grande effervescence chez les Musulmans.

Des flottements inquiétants se font sentir dans le sud-est de la Chaouïa. Et si Marrakech et Fez restent tranquilles, des mouvements menaçants se produisent sur nos flancs dans la zone de

Taza où la ligne télégraphique a été en partie détruite. D'autre part, l'agitation du Sous augmente. Les appels se multiplient entre El Hiba et les chefs berbères, tandis que la dissidence gagne au sud d'Agadir.

Mais c'est sur le front Zaïan que la situation devient la plus inquiétante. Le groupe mobile du colonel Duplessis, qui protégeait un convoi de ravitaillement du poste de Tadla, a subi les 19 et 20 août des attaques acharnées entre Sidi Lamine et Khenifra. Il a réussi à amener le convoi intact, mais avec les plus grandes difficultés, forcé de se frayer au retour un chemin à la baïonnette avec l'appui constant de son artillerie et perdant, au cours des deux journées, 33 tués et 112 blessés. En même temps, un groupe de Berbères évalué à 3 000 hommes attaquait Khenifra, qui ripostait vigoureusement. Mais les Zaïan et les Chleuh, surexcités par les nouvelles d'Europe répandues chez eux à notre désavantage, font preuve d'une audace croissante. « Je redoute beaucoup de nouveaux accrochages, écrit le général Lyautey. Il apparaît de plus en plus que, du jour où nous évacuerons ce front, la situation deviendra grave dans tout l'arrière, et que nos mouvements seront immédiatement compromis. Je porte donc tout mon effort à le maintenir à tout prix, pour continuer à assurer l'écoulement des bataillons vers la France. Mais mes troupes s'épuisent et les effectifs fondent. »

Il leur faut, en effet, résister non seulement aux attaques d'un adversaire acharné, mais à leur propre usure. Usure matérielle, par suite du feu et de la maladie, pertes qui ne peuvent être comblées, puisque ces troupes vivent sur elles-mêmes, sans espoir de relève au sortir de trois mois d'une campagne très dure, et qu'elles doivent redoubler d'efforts dans la saison torride, alors qu'elles pouvaient escompter quelque repos. Usure morale, car on imagine l'état d'âme de ces détachements qui luttent au Maroc, les yeux tournés vers les champs de bataille de la France, bloqués dans des postes avancés, subissant des assauts journaliers, presque sans nouvelles et dans les conditions matérielles les plus pénibles.

Pour les réconforter, le général Lyautey multiplie les appels au devoir et il leur signifie « qu'en se sacrifiant jusqu'au dernier homme pour assurer la liberté des mouvements vers la Métropole, ils servent aussi glorieusement et aussi utilement la défense nationale que sur la frontière de l'Est ».

En exposant toutes ces difficultés au ministre de la Guerre, le Résident général peut écrire avec une légitime fierté : « Bref, je ne crains pas de dire, pour l'honneur et le mérite des troupes maintenues ici, que c'est un tour de force qu'on va essayer de réaliser. »

Par bonheur, il est secondé par un chef éminent, Lorrain comme lui, le général Henrys, qui fait preuve d'une énergie incomparable et d'un entrain communicatif inspirant à tous l'admiration et la confiance. « C'est le plus précieux des collaborateurs, dit le général Lyautey, et je ne tiendrais pas le coup sans lui. » Et poursuivant inlassablement la tâche qu'il s'est fixée, il n'en continue pas moins l'envoi en France de toutes les troupes qui lui ont été demandées et dont les transports se poursuivent régulièrement aux dates fixées. La 3ᵉ brigade du Maroc a quitté Casablanca le 26 août et sera tout entière à Cette le 5 septembre. Elle est suivie de près par la 4ᵉ brigade, qui commence à s'embarquer le 31 août, avec une avance de six jours sur les prévisions.

Envisageant un nouvel effort à la demande du ministre de la Guerre, le général Lyautey prend des mesures pour former un nouveau régiment de marche et, si possible, une brigade mixte, avec des zouaves, des Sénégalais et des tirailleurs. Le prélèvement sur le Maroc atteindra alors 37 bataillons, soit la valeur de plus de 3 divisions : résultat qu'on ne saurait dépasser, mais qui ne pouvait être espéré.

« Mais après un tel effort, ce serait ici la corde tendue au maximum. » Et on ne saurait le réaliser qu'avec des précautions extrêmes dans le décrochage des unités, tout en conservant aussi secrète que possible la nouvelle de leur départ. Le Résident en effet a de plus en plus la certitude que, du jour où il évacuerait un des points d'appui de sa ligne avancée, un mouvement général se déchaînerait immédiatement, dont il sent sur tous les points les signes avant-coureurs provoqués par les nouvelles d'Europe.

« Ce n'est pas pour garder le Maroc qui ne compte plus, écrit-il, mais pour vous servir de réservoir jusqu'au bout et vous donner le plus possible que je voudrais maintenir inébranlablement ce front. Au moment où l'on se bat au nord de Lunéville dans mon propre foyer, je n'ai pas d'autre souci que la défense nationale. Je ne pense qu'à vous et à vous servir au mieux. »

Non content de donner ses troupes, il envoie en France tous ses généraux, Blondlat, Brulard, Gouraud, ne gardant avec lui que le plus jeune de grade, Henrys. Et, comme le ministre de la Guerre lui réclame d'un seul coup 400 gradés à prélever sur la légion étrangère, il prend ses dispositions pour satisfaire à cette demande dans la mesure du possible, mais il fait remarquer que les 5 bataillons de légion qui lui restent sont tous engagés sans espoir de relève et qu'il ne peut risquer dans ces conditions de les désorganiser en les démunissant presque complètement de leurs cadres.

* * *

Cependant les premiers bataillons territoriaux ont commencé à débarquer le 18 août à Casablanca. Ces renforts arrivant de France produisent une très forte impression sur la population et le Résident en fait répandre la nouvelle par tous les moyens. En réduisant au minimum le délai nécessaire pour les outiller et les entraîner, il achemine ces unités dès le 26 août sur Méknez et Fez, où elles vont relever des troupes actives.

Par ailleurs, il est profondément satisfait de l'attitude de la population française, parfaitement calme et unanime dans son patriotisme. Mobilisée dès le premier jour, elle a été formée en bataillons de réservistes et de territoriaux dont on a poussé vivement l'organisation. Conformément à son plan, le général Lyautey les utilise à la garde de la voie ferrée et des postes secondaires. Même une compagnie de vétérans volontaires ayant dépassé quarante-cinq ans assure les services intérieurs à Casablanca et à Rabat. Toutes les mesures sont prises pour assurer du travail autant que possible aux familles des hommes mobilisés.

Le 1er septembre, enfin, le Bulletin politique de Rabat peut signaler une amélioration sensible de la situation. Sur le front Zaïan, l'action vigoureuse du groupe mobile Duplessis a porté ses fruits en donnant de l'air à Khenifra. L'adversaire a avoué plus de 300 morts et s'est retiré provisoirement dans la montagne. De notre côté, l'ensemble des avant-postes a perdu 84 tués et 227 blessés, mais en infligeant aux assaillants sur tous les points de sévères leçons.

Dans le Sous, l'action d'El Hiba se développe. Tous les

Chtouhas sont en dissidence et le caïd Ben Dahan, qui nous est fidèle, est étroitement assiégé dans Tiznit. Heureusement un de nos croiseurs, le *Cosmao*, a fait son apparition devant Agadir. Le général Lyautey l'a envoyé au sud de cette côte tant pour reprendre la surveillance de la contrebande d'armes qui s'opère par les Canaries que pour montrer le pavillon français et appuyer les groupements fidèles qui subsistent à Arbalou et Aglou en bombardant les dissidents.

Le calme ne s'est pas démenti dans la région de Marrakech. Les grands caïds et en particulier El Glaoui, ce vieil ami de la France, sont allés conférer à Rabat avec le général Lyautey et lui ont donné l'assurance qu'ils tiendraient l'Atlas et le Haour en cas de besoin.

En résumé, la première période critique paraît heureusement franchie. Modestement, le Résident en reporte l'honneur pour la plus grande part au général Henrys.

Mais au moment où il entrevoit cette éclaircie dans un ciel encore sombre, il a l'amertume de constater qu'en France, loin de reconnaître la difficulté de sa tâche, des publicistes malveillants ou mal informés critiquent violemment son action personnelle. *L'Humanité* et *l'Homme libre* ont protesté contre l'envoi au Maroc de territoriaux français, en des termes qui risquent de semer le trouble dans la population européenne et de porter une grave atteinte à l'autorité du commandement. Le Résident a fait saisir ces journaux en vertu de l'état de siège et il adjure le Gouvernement d'arrêter de son côté cette campagne dissolvante pour la discipline.

D'autre part, psychologue merveilleusement averti et profond connaisseur de l'âme musulmane, le général Lyautey sent que nous nous maintenons au Maroc moins par l'occupation armée que par les forces morales. Pour que le Maghzen et les régions soumises nous restent fidèles et continuent à nous apporter leur concours, il faut donc leur donner la sensation très nette de notre confiance, nous efforcer de leur démontrer qu'en dépit de la grande guerre européenne, où la France est engagée avec toutes ses forces, la vie normale continue au pays marocain sans troubler les habitudes des indigènes, sans causer le moindre dommage à leurs intérêts.

Le Résident s'y est appliqué résolument dès le premier jour. Pour cela, il a maintenu le fonctionnement régulier non seule-

ment des services civils et municipaux, mais de l'administration financière, car la perception des impôts importe d'autant plus que la source des recettes douanières s'est brusquement tarie et que le pays devra vivre sur lui-même. En outre, il a imposé aux établissements de crédit l'obligation de rester ouverts pour que la vie économique puisse continuer. Pour employer la nombreuse main-d'œuvre indigène et ne pas la laisser en proie au chômage qui l'acculerait à la misère et au mécontentement, on a poursuivi le plus possible l'exécution des grands travaux publics d'hygiène et d'intérêt général en cours. Dans le même ordre d'idées, on a poussé sans relâche la construction et l'exploitation de la voie ferrée Kenitra-Fez, indispensable pour le ravitaillement et les mouvements de troupes, après avoir pourvu au remplacement par des travailleurs civils des unités de chemins de fer militaires du Maroc, toutes envoyées en France.

Dans cette atmosphère de calme et de travail, les réjouissances mêmes ne sont pas arrêtées et les cérémonies musulmanes se sont déroulées comme à l'ordinaire. C'est ainsi que la grande fête annuelle de l'Aïd Seghir a eu lieu le 26 août selon la coutume, avec audience solennelle du Sultan et grand concours d'indigènes, et rien n'a été retranché de son apparat habituel.

Bref, en affichant en toutes circonstances une impassibilité souveraine et en « gardant le sourire », le général Lyautey a su donner aux Marocains et faire donner par tous à son exemple l'impression, dès la première heure, que la guerre ne nous émouvait pas, que nous en attendions l'issue avec confiance et qu'au Maroc « la séance continuait ». Magnifique optimisme du chef, rayonnant autour de lui comme une lumière froide et qui n'eut d'égal en ces journées critiques que l'imperturbable sérénité de Joffre.

« Mais dans le sentiment qui nous étreint tous, écrit le général Lyautey, partagés entre l'attente anxieuse de ce qui se passe en Europe et le souci des graves éventualités qui peuvent surgir ici d'un jour à l'autre, l'effort nécessaire pour maintenir l'apparence de la vie habituelle, souriante et sereine, c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile et de plus dur. »

Une telle force d'âme aura sa récompense et l'habileté de ces mesures opportunes portera ses fruits. Lorsqu'à la fin du mois d'août parviendra dans l'empire du Moghreb la nouvelle

de nos graves défaites et de la retraite de nos armées, en présence de ces événements dont on pouvait craindre sur l'esprit des indigènes un contre-coup désastreux, *le Maroc ne bougera pas*. Résultat merveilleux, véritable « tour de force » à l'actif de cette politique si sage, d'autant plus surprenant que sur la douloureuse réalité des faits viennent se greffer des bruits mensongers, tels que ceux qui, de source espagnole, sont transmis de Cadix par T. S. F. le 4 septembre : Verdun pris, Joffre destitué, Clemenceau nommé chef du ministère (1).

Et il faudra toute la diplomatie du Résident pour notifier au Sultan le transfert du Gouvernement français à Bordeaux, en présentant cet événement comme uniquement motivé par la nécessité de laisser entière liberté aux opérations militaires et d'assurer jusqu'au bout l'utilisation de toutes nos ressources pour la défense nationale.

Cette sagesse admirable d'un pays turbulent dans des circonstances aussi graves, le général Lyautey lui-même n'osait l'espérer, quand il écrivait le 20 août : « Si par malheur nous subissons en France de grands revers, la répercussion en sera ici immédiate... Mon dispositif tiendra alors tant qu'il pourra. Quand il ne tiendra plus, on trouvera autre chose. » Et sachant que la prévoyance d'un chef consiste à s'attendre au pire, pour ne jamais se laisser surprendre par les événements, il envisageait, en cas de nécessité, d'abord le repliement de son aile droite au nord d'Agadir, en laissant les tribus du Sous se répandre jusqu'à Marrakech où les grands Caïds solidarisés avec nous résisteraient quelque temps, puis l'abandon momentané de la route de Taza et la concentration autour de Fez, l'effort suprême s'arc-boutant le plus longtemps possible sur le front zaïan berbère de Khenifra-Tadla, clef de voûte de tout l'édifice.

Pour une fois, et par bonheur, les prévisions du général Lyautey ne se réalisèrent pas.

***

Dans les premiers jours de septembre, tandis que le calme général se maintient, le Résident poursuit la mise en place des Sénégalais et des territoriaux qui lui ont été successivement

(1) Dès cette époque, avec une grande loyauté, le Gouvernement espagnol nous promettait son concours et donnait des ordres à ses agents pour couper court à ces fausses nouvelles.

envoyés. Ces mouvements terminés, il peut fournir au ministre un tableau d'ensemble du dispositif qu'il a définitivement adopté, après avoir donné à la Métropole 37 bataillons.

Au Maroc occidental, de 48 bataillons qui l'occupaient, il en reste 10 de coloniaux, légion, infanterie légère et tirailleurs algériens, renforcés de 7 bataillons sénégalais; 12 constituent la masse principale sur le front berbère Oum-er-Rebia, Kasbah-Tadla, Khenifra, Ito, barrière qui maintient tout le reste du pays; 4 forment un groupe mobile protégeant les avancées de Fez et assurant la communication avec Taza. Le dernier est réparti entre Marrakech et Agadir.

Des 4 bataillons formés au Maroc, trois, de réservistes, occupent Agadir, Marrakech, Kasbah-Tadla et le front Zaer-Zemmour, couvrant Tadla au sud, un de territoriaux garde les communications entre Marrakech, Oum-er-Rebia et la côte.

Des 14 bataillons territoriaux de France, 8 gardent les régions de Fez, Méquinés et les postes intermédiaires; un, dans le Gharb, surveille le chemin de fer et la frontière espagnole; 3 autres occupent Marrakech, Rabat et les ports de Mogador, Safi, Mazagan. Des deux derniers, l'un est tenu disponible à Casablanca, l'autre en réserve générale dans la Chaouïa.

Au Maroc oriental, des 6 bataillons qui restent, — au lieu de 14, — l'un couvre le Sud-Oranais, 2 occupent Taza, les 3 autres mobiles protègent la communication Taza-Oudjda. Enfin, 4 bataillons territoriaux de France tiennent Oudjda et, la voie ferrée.

Grâce à ce dispositif, écrit le Résident le 9 septembre, « l'armature extérieure reste en apparence intacte, et après le flottement général très inquiétant des premières semaines, *l'ensemble du Maroc tient et tiendra*. Le pays reprend la vie normale, et après l'écoulement des troupes, l'utilisation des ressources au profit de la Métropole se poursuit sans à-coups...

« Les dissidents, après avoir escompté notre départ et donné leur effort maximum pour le précipiter, persistent à tenter des attaques sur la ligne Taza-Fez et sur le front Oum-er-Rebia; mais je continuerai à riposter vigoureusement. »

Avec sa clarté et sa netteté coutumières, le général Lyautey résumait ainsi en quelques lignes son programme et son succès. Et tandis que Joffre, ses lieutenants et ses soldats sauvaient la France sur la Marne, Lyautey pouvait se rendre cette justice que, tout en contribuant puissamment à la victoire de

nos armes, il avait, à la même heure, non seulement conservé le Maroc à la France, mais sauvé notre domaine africain tout entier.

Jamais peut-être, comme en cette œuvre mémorable accomplie en quelques semaines, on ne vit se prodiguer davantage ses qualités éminentes : une pensée claire et vigoureuse aux conceptions très nettes, une connaissance pénétrante des hommes et des choses, une vision aiguë des réalités, l'audace alliée à la prudence et l'énergie à la sagesse, la plus belle franchise associée à la finesse, un esprit souple et fertile en ressources, une activité dévorante et, pourrait-on dire, inexorable, qui ne s'accorde ni trêve ni repos, une puissance de travail sans limites, des talents d'organisateur hors de pair et, par dessus tout, la foi, l'ardeur, la flamme créatrice d'un animateur incomparable dont tous les actes ne s'inspirent que d'un amour passionné de la France.

Rien d'un conquérant aventureux chez ce chef ménager à l'extrême du sang des soldats, toujours penché sur leurs misères, attentif à leur moral, et qui professe cette belle maxime : « Il faut montrer la force pour éviter de s'en servir. » Rien d'un impérialiste ambitieux ou avide chez ce colonisateur qui a dit : « La joie est plus grande à voir se soumettre dix habitants qu'à voir emporter vingt villages. »

Et le plan conçu en août 1914 s'adapta si bien aux circonstances, le général Lyautey sut l'appliquer si habilement, qu'après quatre années de guerre, la fin des hostilités trouvait notre occupation du Maroc non seulement intacte, mais élargie et consolidée, les chefs rebelles domptés, le calme le plus complet s'étant maintenu dans les régions soumises, cependant que le pays n'avait cessé de répondre aux pressantes demandes adressées par la Métropole en fournissant jusqu'au bout des combattants de premier ordre sur tous les champs de bataille. La grande tourmente n'avait ni compromis les résultats acquis, ni diminué l'ardeur du pionnier infatigable, ni ralenti sa marche vers le but qu'il s'était fixé et qu'il a atteint.

En quelques années, Lyautey a fait du Maroc une des splendeurs de la civilisation, une « réalisation » qui excite l'admiration des Anglo-Saxons autant que l'envie des Allemands. Si l'on veut mesurer le chemin parcouru et juger la valeur morale de l'œuvre, il suffit de rapprocher deux dates et deux faits.

Le 24 mai 1912, le Résident arrivait à Fez, à travers un

pays soulevé, pour organiser la défense de la ville contre 20.000 Berbères fanatisés, ivres de carnage, qui l'assiégeaient de toutes parts.

Onze ans plus tard, dans cette même capitale chérifienne, sous les fenêtres de la demeure où le maréchal est tombé gravement malade, des milliers d'indigènes s'assemblent spontanément, portant les étendards et les bannières du prophète, et implorent Allah nuit et jour pour la guérison du grand chef. Marques de vénération extraordinaires, dont l'histoire coloniale d'aucun pays n'a offert d'exemple, émouvant témoignage du prestige immense que le plus haut représentant de la France en terre d'Islam a su acquérir sur ces âmes mystérieuses.

C'est que la haute figure de Lyautey n'a jamais cessé de planer sur le Protectorat comme la vivante image de la France humaine et généreuse dans sa puissance, juste et modérée dans sa force; c'est qu'aux yeux de tout l'empire du Moghreb, ce grand missionnaire de la cause française apparaît comme le restaurateur de biens inestimables : le travail dans la sécurité, la prospérité dans l'ordre et dans la paix.

Aujourd'hui le même homme, en proie une fois de plus à de lourdes responsabilités, défend son œuvre contre de nouveaux périls. Spectacle émouvant que celui de ce maréchal de France, blanchi sous le harnois, qui, dans une vieillesse d'une extraordinaire verdeur, ni les atteintes de l'âge, ni cinquante ans de labeur forcené n'ayant eu d'emprise sur ses facultés merveilleuses, demeure aussi droit sur la brèche, travaillant incessamment à sa tâche, toujours aussi ferme champion de la civilisation d'Occident.

Quelles que soient les difficultés de l'heure présente, le pays sait qu'il peut compter sur ce grand serviteur dont répond un passé si long, si fécond et si glorieux.

Commandant Henri Carré.

LES AVENTURES D'UN GÉOLOGUE DÉODAT DE DOLOMIEU

Chaque année, des flots inépuisables de voyageurs, amenés par une marée continue d'automobiles, se précipitent vers Dubiacco et Cortina d'Ampezzo pour admirer ces merveilleuses montagnes déchiquetées, tantôt si claires et tantôt si flamboyantes, que l'on appelle les Dolomites. Parmi ces touristes, combien se doutent que cette chaîne alpestre, aujourd'hui italienne, a pris le nom d'un grand géologue français, Déodat de Dolomieu, et combien moins encore soupçonnent l'attrait romanesque présenté par l'existence de ce savant ? Grâce à M. Alfred Lacroix, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, aussi habile historien que savant minéralogiste, les papiers et la correspondance de Dolomieu ont été publiés et sont à notre portée. Les faits que nous allons en extraire permettront d'apprécier tout leur intérêt. La partie scientifique du sujet ayant déjà été abondamment traitée, on ne s'étonnera pas si c'est de géologie que nous allons parler le moins, sauf à ne pas peut-être mettre suffisamment en évidence, pour ceux qui l'ignorent, le mérite remarquable de ce savant.

La vie des naturalistes explorateurs présente souvent des aventures qui tiennent à leur profession même : naufrages, ascensions périlleuses, rencontres avec tous les dangers de la vie sauvage. Elle peut en offrir aussi d'un genre plus sentimental (et c'est le cas ici), auxquelles le caractère imaginatif et l'humeur changeante, si fréquents chez l'explorateur-né, auront contribué. Qu'est-ce lorsque cela se passe dans une époque, comme celle de la Révolution, où les moules de la société ont

été brisés ? Les existences de ce temps ont toutes un aspect pittoresque par les périls courus, le mouvement rapide des idées et les grands événements traversés. L'accession aux plus hautes situations s'y est réalisée d'une manière imprévue. Les évolutions et les transformations y ont été soudaines. Une vie telle que celle de Dolomieu, malgré toutes ses épreuves et ses déboires, fait prendre quelque peu en pitié la monotonie des périodes trop pacifiques qu'on a connues plus tard pendant près d'un siècle. Si on voulait la couper en parties comme un roman-feuilleton, on pourrait en intituler les chapitres : les épreuves et les amours d'un chevalier de Malte ; les désillusions d'un noble libéral pendant la Révolution ; la campagne d'Égypte et le journal d'un prisonnier. Elle va nous introduire dans l'Italie passionnée de la fin du XVIIIe siècle et nous apporter un document de plus sur le déplacement des opinions en France de 1789 à 1793. Mais, par l'influence prépondérante qu'a exercée sur tout son développement l'affiliation à l'Ordre nobiliaire de Malte, elle est surtout, dans son unité, bien caractéristique de l'ancien régime finissant.

Et d'abord, puisqu'on aime toujours à se représenter les personnages dont on lit l'histoire, imaginons Dolomieu tel qu'il était vers la quarantaine, alors qu'il arpentait si allégrement les montagnes des Alpes pour en examiner la structure : un grand corps maigre, très mince et un peu voûté ; une tête en hauteur, aux cheveux épars et prématurément blanchis ; une expression de douceur intelligente tempérée par la malice. Le front est remarquablement haut, la physionomie fine et attachante. Les beaux yeux clairs et veloutés, qui regardent bien en face, expliquent de nombreux succès féminins ; mais ils sont observateurs et ne voudront jamais se laisser duper par le mirage des bâtons flottants. Toute l'expression est bienveillante, mais, en même temps, prête à la lutte. La parole est vive et animée. La discussion, pour cet homme, est un plaisir. Il est prompt à la colère comme à l'amour. C'est un agissant, un combatif, un convaincu, un passionné, qui ne se laisse jamais entraîner par des intérêts personnels et qui s'indigne violemment quand il constate de bas motifs chez les autres. Nous pouvons avoir toute confiance en lui. Mais ne lui donnons jamais l'occasion de nous mépriser, car il deviendrait violent. Il n'a rien d'un Philinte et il s'inquiète si peu de partager les

opinions de son entourage qu'il en prendrait volontiers le contrepied, s'il n'était arrêté juste à temps par la crainte du paradoxe. Son premier mouvement est d'être sentimental et affectueux ; le second est de demander à voir clair. Tel est le caractère qui, fait pour les tendresses de la famille et les curiosités paisibles de la science, va se trouver jeté dans une vie où le mariage lui est interdit par des vœux prononcés pour lui dans son enfance et où les intrigues, les complots, les persécutions venant des partis contraires l'assailliront sans cesse, jusqu'à faire de ce membre de l'Institut, perpétuel voyageur et ascensionniste, un malheureux prisonnier soumis au plus rigoureux régime cellulaire et appelant la mort comme une délivrance.

I

Déodat (Dieudonné) de Gratet de Dolomieu, né le 23 juin 1750 à Dolomieu, près la Tour-du-Pin (Isère), appartenait à la meilleure noblesse du Dauphiné. Fils cadet d'un marquis, il eut dix frères et sœurs, comprenant un aîné héritier du marquisat, un abbé, une chanoinesse, une sœur mariée (sa préférée) et un capitaine de dragons. Pour ce second enfant, les parents firent un sacrifice pécuniaire destiné à lui assurer à la fois une situation honorifique et une carrière. Un frère du marquis de Dolomieu, parrain et protecteur de Déodat, était déjà commandeur de Malte. A peine l'enfant avait-il deux ans qu'on le faisait recevoir dans le même ordre comme « chevalier de minorité » en payant pour lui le « passage » de 303 pistoles. Deux ans, c'était tôt pour commencer à défendre les pèlerins sur la route de Terre Sainte et c'était aussi de bonne heure pour se décider à prononcer un jour les trois vœux monastiques. Mais l'Ordre, dont les finances n'étaient pas toujours prospères, avait inventé en 1631 ces chevaliers de minorité pour inciter les familles à se payer une décoration avec espoir de bénéfices, et les parents du XVIIIe siècle n'attachaient pas une importance excessive à ces engagements, dont les plus sérieux étaient le renoncement à un mariage régulier et une certaine résidence à Malte. Il n'en est pas moins vrai que toutes les aventures de Dolomieu ont eu pour point de départ cette incorporation précoce à l'Ordre de Malte, difficilement compatible avec son indépendance de

caractère : ce qui nous amènera bientôt à rappeler les conditions très spéciales dans lesquelles fonctionnait alors ce vieil Ordre à la fois religieux et militaire, qui, on le sait, subsiste encore à titre honorifique. Si l'on veut savoir ce que représentait vingt ans plus tard, pour une famille de la noblesse française, l'agrégation à l'Ordre de Malte, il suffit de lire le début des *Mémoires d'outre-tombe*, où l'on voit Chateaubriand se faire admettre dans l'ordre le 11 septembre 1789 (un peu tard), afin d'obtenir ainsi un « bénéfice simple ».

L'inscription de Dolomieu, qui fut suivie, selon l'usage, d'un procès nobiliaire à Malte (1762-1768), n'eut, d'ailleurs, aucune influence sur les premières années de Dolomieu. Après des études sommaires à Paris, il s'engagea à quatorze ans dans les carabiniers et passa sous-lieutenant à seize. A ce moment, devenu chevalier de majorité, il quitta la France pour faire « ses galères », c'est-à-dire son noviciat, sur un navire de l'Ordre en combattant les Barbaresques.

Mais, en 1768, au cours d'une croisière, il se bat en duel à Gaète avec un de ses camarades et le tue. « Je fus, écrit-il le 31 octobre 1768, obligé d'accepter un duel. » Voici le premier contact pénible du jeune homme avec les statuts de l'Ordre, qui prohibaient, et cela se conçoit, le duel avec une particulière sévérité. Jugé à Malte, il est condamné, après avoir perdu l'habit, à rester en prison « à la disposition du grand-maître ». A Malte, la prison perpétuelle n'était pas un vain mot. Même avec de l'indulgence, Dolomieu risquait d'être renvoyé, en perdant les sommes versées par son père et toute sa carrière. Pour la première fois, il fit ainsi connaissance avec le cachot pendant neuf mois : *insofribile tormento*, écrivait-il à un cardinal romain dont il sollicitait l'appui. Sa famille agit de son côté; et la pression diplomatique de la France, jointe à l'intercession du pape Clément XIII, obtint enfin sa grâce. Le 19 janvier 1769, le grand-maître Ponto écrivait au duc de Choiseul dans un français que nous respectons : « J'aurais, aussitôt que J'ay lû les intentions du Roy, rendu entièrement la Liberté au Chir d'Olomieu, que Sa Majesté veut bien honorer de sa Protection; mais j'ay crû devoir user de la facilité avec laquelle le Roy convient du châtiment que ce Chir a mérité. Je L'ai déjà admi autant que les loix ont pû me Le permettre et vous assure que j'attends avec impatience le moment

de le faire finir. Le Chir d'Olomieu n'a au reste rien à craindre des suites de l'accident malheureux qui Lui est arrivé... »

Remis en liberté et réintégré dans ses droits, Dolomieu achève sa croisière interrompue et visite les Lipari. Puis il rentre en France, où, de 1771 à 1774, nous le trouvons sous-lieutenant de carabiniers en garnison à Metz : ce qui allait alors tout naturellement de concert avec une affiliation militaire à l'Ordre de Malte.

Le duel de Gaète marquait sans doute une première aventure amoureuse. La vie de garnison dut en comporter beaucoup d'autres qui ne nous intéressent pas. Mais elle fut, en outre, marquée par une rencontre d'un caractère plus original et dont les conséquences se montrèrent plus durables; car nous en trouvons la conclusion trente ans après, dans les derniers jours de sa vie ; et c'est même un côté piquant de ce petit roman qu'il nous est seulement connu d'une façon précise par les dernières pages, tandis que nous sommes forcés de reconstituer presque tout le reste.

Il y avait à Metz un apothicaire-major, nommé Thyrion, fort expert en sciences, dans le laboratoire duquel on se réunissait pour essayer des expériences d'électricité et étudier les méthodes de la nouvelle chimie. Dans combien de petites villes provinciales, l'officine du pharmacien est encore ainsi aujourd'hui un centre scientifique, où l'on vient, en bavardant, s'initier aux dernières nouveautés de la photographie en couleurs ou de la télégraphie sans fil ! Ce Thyrion fut un bon professeur, qui contribua à orienter Dolomieu vers la minéralogie. Mais sa maison de la rue du Faisan avait un autre attrait : une fille de vingt ans, qui étudiait, elle aussi, les caractères chimiques de Fourcroy et qui, longtemps après, écrivait à Dolomieu : « Mon ami se souviendra que nous avons étudié ces caractères ensemble et qu'il me battait quand je bronchais... » Entre ces deux jeunes gens, presque du même âge, qui se fréquentèrent intimement plus de quatre ans, aucun mariage n'était possible. Indépendamment même de tout préjugé nobiliaire, le caractère religieux de l'Ordre de Malte formait barrière. Mais, malgré l'étrange facilité de mœurs de l'époque, n'imaginons pas, pour cela, une simple et banale passade ! L'idylle paraît avoir été d'une nuance beaucoup plus fine et cette amitié de jeunesse, fondée sur la chimie, amena, au

moins d'un côté, une fidèle et discrète affection de toute la vie, un joli roman sentimental d'un arome suranné.

Peut-être, dans le début, le jeune homme fut-il pressant. Mais la jeune fille dut être aussi sage que spirituelle et enjouée. « Patience, mon ami, lui dit-elle apparemment, continuez sans moi une vie dans laquelle je n'ai pas ma place ! Je vous attendrai et, plus tard, quand nous serons vieux, quand j'aurai l'âge canonique, j'irai vivre avec vous et tenir votre ménage. » Si Dolomieu garda dans un coin de son cœur la pensée de Mlle Thyrion, elle y rencontra, nous le verrons, un grand encombrement, où bien des figures féminines vinrent successivement ou ensemble disputer leur place aux « cailloux » qui, écrivait un jour le prince de Rohan, furent toujours sa première maîtresse. Mais Mlle Thyrion tint parole sans impatience et sans reproches. Trente ans après, alors que Dolomieu arrivera au terme de sa vie accidentée, nous verrons le vieux projet près de se réaliser, malgré des séparations de plusieurs années. La bonne demoiselle, ayant pris, écrira-t-elle alors, de l'embonpoint et de la paresse, mais toujours gaie et toujours constante dans l'ancien projet de réunion « tant désiré, tant contrarié », avec « l'unique ami de son cœur », vendra sa maison de Metz, déménagera ses meubles et son linge, engagera des servantes et sera sur le point d'arriver à Paris pour y rejoindre son ami, quand une dernière séductrice trop pressante, la mort, le lui enlèvera.

En même temps que la relation avec Thyrion, une autre amitié, contractée à Metz, donna à Dolomieu le goût des minéraux. Le duc Alexandre de La Rochefoucauld d'Enville, plus âgé que lui de sept ans et colonel du régiment de la Sarre, possédait un « cabinet » de curiosités à la mode du temps, qu'il ne s'occupait pas seulement d'enrichir, mais aussi d'étudier. Sous son impulsion et un peu, au début, sous sa direction, Dolomieu s'engagea dans des recherches de géologie chimique, au sujet desquelles nous le voyons, dès son départ de Metz en 1775, écrivant au duc ses premiers mémoires de savant, déjà pleins d'idées ingénieuses; formation des silex dans la craie de Touraine; nitrification : altération superficielle des minerais bretons, etc. Tous ces vieux travaux antérieurs au XIXe siècle nous semblent parfois bizarres, tout au moins dans la forme, quand le hasard nous amène à les relire; mais ils sont souvent aussi bien instructifs par la curiosité perpétuelle

dont ils témoignent, une curiosité d'enfants devant d'innombrables problèmes naturels, à côté desquels nous sommes aujourd'hui trop tentés de passer avec indifférence, parce que nous avons pris l'habitude commode de croire qu'ils ont été résolus.

Pendant les années 1775 et 1776, Dolomieu ne paraît pas avoir été beaucoup plus zélé comme officier de carabiniers que comme chevalier de Malte, et la géologie n'a pas à s'en plaindre. Son occupation principale est de parcourir l'Anjou et la Bretagne, puis les Alpes, d'y étudier les terrains et les minéraux, les mines et les forges, d'observer le mode de formation des grottes, de mesurer les variations de la pesanteur suivant la distance au centre de la terre, etc. Par l'intermédiaire de Daubenton, il commence à correspondre officieusement avec l'Académie des sciences, en même temps qu'il envoie renseignements et minéraux à son ami de La Rochefoucauld. En juin 1776, celui-ci l'introduit à Paris et au château de la Roche-Guyon (en Normandie) près de sa mère la duchesse d'Enville, où il rencontre un cercle de lettrés, d'économistes, de politiques, de savants : Turgot, Condorcet, Daubenton, de Saussure, Pictet, etc.

Il passe encore le mois de juillet dans sa famille, en Isère, et, au mois d'août, rejoint Malte, où il établit enfin sa résidence, ou plutôt, étant donné son humeur voyageuse, son centre d'activité. Comme lieutenant de carabiniers, on le réforme ; ce qui ne devait pas l'empêcher d'obtenir en 1779 un brevet de capitaine « sans droit à une compagnie », pour être définitivement remplacé en 1784 comme « n'ayant pas joint depuis plusieurs années ».

Le rocher de Malte, long de 30 kilomètres, large de 15, était alors, dans un autre genre, aussi original qu'il l'est aujourd'hui : à la fois forte position militaire, ville bruyante à moitié arabe et couvent. Quand l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem fut forcé de quitter Rhodes conquise par les Turcs, Charles-Quint lui donna Malte, en le chargeant d'établir la police dans la Méditerranée. A Malte, l'Ordre resta un État indépendant, ne devant au roi de Sicile qu'un hommage féodal de quelques faucons et au pouvoir spirituel du Pape qu'une déférence religieuse indépendante de toute ingestion temporelle. L'Ordre continua ainsi à faire la guerre contre les corsaires d'Alger, de Tunis ou de Tripoli, et à soutenir des sièges. Il gardait, au temps de Dolo-

mieu, ce caractère militaire, en raison duquel ses membres principaux étaient des chevaliers, ayant dû faire leurs preuves de noblesse. Mais il comprenait aussi un clergé et un tiers-état laïque. Régi par un grand-maître, il était divisé en huit « langues », dont trois, Auvergne, Provence et France, étaient réservées à la France, qui gardait ainsi une forte suprématie. A la fin du XVIIIe siècle, l'Ordre de Malte avait, plus encore que d'autres congrégations religieuses, subi une évolution dont on peut reconnaître le contre-coup dans les aventures de notre géologue.

Cette « république militaire » était riche. Elle possédait de grands biens dans les divers États continentaux; et ces biens lui étaient nécessaires pour alimenter un budget coûteux, dont le chapitre de la guerre formait la première part. Pour gérer ces biens, on s'était d'abord contenté de fermiers. Puis on arriva progressivement, comme l'avaient fait les rois de France pour la perception de leurs impôts, à prendre des sortes d'entrepreneurs ou fermiers généraux, qui furent ici les commandeurs et, suivant une loi psychologique générale, les commanderies apparurent ainsi de plus en plus comme des « bénéfices », dont on devenait usufruitier moyennant certaines conditions d'inscription et d'ancienneté et pour lesquels on payait ensuite un droit équivalent à un impôt. En entrant dans l'Ordre, on se proposait surtout d'obtenir une commanderie et de l'échanger ensuite contre une autre plus lucrative. Cette possibilité d'échange était même, pour l'Ordre, la meilleure garantie que ses fermages ou « responsions » lui seraient régulièrement acquittés et l'entretien des bâtiments assuré par les « améliorissements ».

Mais la possession de ces biens hors de Malte avait une autre conséquence, c'était d'exciter la convoitise des divers États où ils se trouvaient et qui, tous plus ou moins, visaient à s'attribuer le droit de les concéder et, par conséquent, tendaient à s'ingérer dans l'administration de leur « langue ». D'où, à Malte, un foyer d'intrigues, auquel nous allons voir Dolomieu fâcheusement mêlé et des discussions particulièrement vives : avec la Papauté, parfois trop tentée de confondre le temporel et le spirituel; avec le roi de France, fort de ses trois « langues »; avec le roi d'Espagne, ancien donateur; enfin avec le roi de Naples, proche voisin, un peu suzerain et défenseur indiqué contre Paris ou Rome.

Cependant, au début de son séjour, Dolomieu, satisfait de s'installer sous un admirable climat, dans une maison confortable, est plus occupé de l'histoire naturelle ou des Maltaises que de rivalités monacales. Malte et Gozzo n'ont bientôt plus de secrets pour lui. Puis, à la première occasion et dès février 1778, il s'empresse de s'échapper en accompagnant pendant trois mois, dans une ambassade à Lisbonne, le prince Camille de Rohan, grand-prieur d'Aquitaine et neveu du grand-maître Emmanuel de Rohan. Là il trouve vite le moyen de faire des découvertes géologiques sur un terrain presque inexploré. Mais cette passion dominante pour les roches et les sédiments n'empêche pas sa jeunesse de se montrer quelque peu exubérante et son cœur volage de traverser des passions aussi fougueuses qu'éphémères. Longtemps après, ses amis parleront encore de « toutes les extravagances qu'on l'a vu faire à Lisbonne ». A l'appui de cette affirmation, un cahier de notes géologiques remontant à cette époque, porte cette brève inscription : « Maison Hacke, anglaise, la femme Janine, nom qui me sera toujours cher... » Toujours? Pour en être sûr, il ne faisait peut-être pas mal de l'inscrire sur ses tablettes !...

II

Ces folies sentimentales ne l'empêchaient pas de devenir un personnage scientifique. Rentrant, en effet, en France le 19 août 1778, Dolomieu, « officier dans les carabiniers », était nommé correspondant de l'Académie des Sciences et, deux mois plus tard, il était armé chevalier de Malte dans l'église Saint-Georges à Lyon. Deux ans après, en 1780, il obtenait, suivant ses désirs, la commanderie de Sainte-Anne en Auvergne. Pendant quelque temps, sa vie fut alors à peu près paisible, sauf les nombreux voyages géologiques ou artistiques qui en constituaient l'élément fondamental. A Malte, il faisait des observations de géologie, de botanique, de météorologie, d'astronomie et provoquait la création d'un observatoire. Puis, dès que l'occasion se présentait, ou se laissait créer, il partait dans les régions voisines, où il rencontrait le plus merveilleux champ de recherches pour ses découvertes sur le volcanisme, dans sa chère Sicile, aux Lipari, à Naples, ou, en étendant son rayon, dans la campagne romaine. Quand il revenait en

France, sa commanderie d'Auvergne lui donnait également l'occasion d'explorer des volcans éteints. La commanderie de son oncle, qu'il surveillait, le conduisait vers les Pyrénées et son habitation de famille dans les Alpes : ce qui l'amena plus tard à émettre un des premiers des idées exactes sur les plissements montagneux. Mais cette paix scientifique, dans laquelle il aurait voulu vivre, fut bientôt troublée par de longs démêlés, et par d'interminables procès, formant le premier acte d'un imbroglio dont le dénoûment fut douloureux.

Dolomieu était d'un caractère très droit, très généreux, très enthousiaste, très « libéral » et peu disposé à supporter les compromis que nécessite parfois la pratique en commun de la vie. Il était très « différent » de son entourage : ce qu'un entourage supporte mal. A Malte, il se heurta vite contre des esprits plus experts en intrigue, s'exaspéra et exaspéra. Ses violences provoquèrent des ripostes et amenèrent finalement les malheurs qui désolèrent ses dernières années.

Ces démêlés commencèrent vite, surexcités chaque fois qu'il séjournait un peu dans sa villégiature de Malte, transformés en complots auprès de son oncle et du grand-maître quand il s'absentait.

Dès 1781, voici une lettre assez vive datée de Sicile : « Je ne ferai point de réflexion sur la conduite de mes bons amis de Malte... Quand on ne rougit de rien, on peut tout hasarder. Ces pauvres gens, je les plains, car ce n'a pas sûrement été sans quelques efforts qu'ils ont fait le sacrifice de toute délicatesse. » En 1782, il passe l'été en France, visite les Pyrénées, songe à aller en Espagne retrouver son « Anglaise » et revient à Paris, où, en novembre 1782, il écrit à son ami, le chevalier du Fay, qui lui a communiqué les nouvelles de Malte, une lettre dont quelques extraits montreront le ton de plus en plus virulent : « Ta lettre m'a dévoilé un mystère d'iniquité que je ne soupçonnais pas parce qu'il n'est pas possible de calculer toutes les noirceurs dont sont capables les âmes de boue qui habitent Malte... La plus vile canaille s'est donc soulevée contre moi; elle a cru, par des noirceurs multipliées, ou me faire fléchir le genou devant elle ou au moins m'intimider. Le plus profond mépris me venge d'elle... Ils m'ont ravi mon jardin; ils veulent me dépouiller de ma maison, m'enlever mon oncle; eh bien, qu'ils le fassent !.. Je suis assez riche pour être heureux sans

eux... Cependant, je retournerai à Malte le plus tôt possible, je me montrerai à la troupe de gueux qui ont profité de mon absence pour me nuire. J'emploierai avec eux les voies de fait... Je m'occupe tout aussitôt à anéantir l'établissement que j'ai formé; je remets à mon oncle ses affaires, j'emballe ou je vends mon cabinet... et, libre et indépendant, j'abandonne ce pays habité par les furies et je n'emporte que le regret d'y laisser mes amis livrés à la vile canaille... »

Comme on le voit, il n'est pas à moitié en colère et certaines pages violentes, où il se peint à nous enlacé par les toiles d'araignée monacales, font penser aux romans ecclésiastiques de Ferdinand Fabre. Mais ne le prenons pas complètement au mot; et surtout quand il nous dit sans cesse (comme tel ministre de jadis offrant à tout propos sa démission) qu'il va rompre tout lien avec Malte! Le projet constant d'abandonner ce « rocher » et l'impossibilité morale où il est de le faire, retenu là-bas par le cabinet minéralogique qui est son amour le plus constant, formeront jusqu'au bout le leitmotiv de sa correspondance.

Ainsi, le 10 avril 1783, malgré la déclaration précédente, il met à la voile pour rentrer à Malte qu'il a quitté depuis un an, en y apportant 18 caisses pleines de livres, machines de physique, gravures, pierres, etc. Pour un homme qui songe à déménager, ce n'est pas mal. Et, malgré tout, le départ de France est fort mélancolique. Les lettres à ses amis laissent même percer cette nostalgie de la vie familiale qui apparaît toujours à une heure ou l'autre chez les hommes conduits par leur destinée, leur insouciance ou leur égoïsme à rester célibataires : « Vous avez raison, mon ami, de vous plaire dans votre ménage... c'est là qu'est le bonheur! Je désire un sort pareil; ou plutôt, ne pouvant connaître ni les jouissances de l'amour conjugal ni celles de l'amour paternel, je voudrais que les circonstances me permissent d'adopter pour filles mes jeunes sœurs... Plaignez-moi d'être ravi à ce genre de bonheur! »

Il passe alors devant Messine, qui vient d'être ravagée par un de ses désastres périodiques. Il arrive à Malte et il est bien aise de retrouver « son cabinet, ses livres, son oncle, et son jardin ». Il a une courte lune de miel avec le grand-maître « que l'on avait cherché à indisposer contre lui... et qui le comble de bontés et de préférences. Son oncle, qu'on avait voulu éloigner de lui, l'a reçu avec plaisir et ses ennemis ont la honte et la

douleur... de voir échouer toutes leurs basses intrigues et leurs manœuvres obscures... » Tous ses adversaires d'hier lui font des avances qu'il repousse comme des marques de fausseté. Enfin, il se déclarerait heureux s'il avait seulement un ami avec lequel il pût discuter sur la géologie. Mais « il est seul, absolument seul ; personne ne peut apprécier les productions de la nature et tous regardent avec une indifférence stupide ses phénomènes les plus surprenants... Il s'extasie tout seul et c'est comme lorsqu'on chante seul, on est bientôt fatigué. »

Dolomieu était évidemment un de ces entraîneurs, de ces chefs nés, que les uns suivent et les autres attaquent. Il avait son parti qui, dès son retour, le nomma à un des grades importants dont disposait sa « langue » d'Auvergne. Lieutenant-maréchal, « titre qui correspond à celui de gouverneur de la ville et commandant général des troupes », il est « accablé d'honneurs et, par conséquent, d'ennui ». Lui qui considère la « représentation » comme le tourment de la vie, se trouve entraîné par des fonctions qu'il prend très au sérieux et peut-être même au tragique, à se mettre en évidence, à agir, à lutter. Adieu les loisirs minéralogiques ! L'ère des procès est commencée !

Si disposés que nous soyons à prendre parti pour Dolomieu dans cette querelle, il ne faut pas oublier que le maintien de la discipline dans une semblable république aristocratique, assez analogue à celle de Venise sous le Conseil des Dix, ne laissait pas de présenter des difficultés qui apparaissent dans toute l'histoire de l'Ordre. Il suffit de parcourir ses annales pour y remarquer la fréquence des rébellions, allant jusqu'à la violence, même contre Jean de la Valette, le glorieux vainqueur des Turcs.

Au temps de Dolomieu, le grand-maître de Rohan était très faible et, comme beaucoup de chefs, toujours disposé à suivre le dernier qui lui avait parlé. Il y avait, autour de lui, une bande de « profiteurs » dont l'unique souci était de se faire attribuer les bonnes places. Mais Dolomieu était de ceux qui mettent leur devoir à ne laisser aliéner aucune parcelle de leurs droits. Il se posa en défenseur des privilèges fédératifs contre le pouvoir central et, groupant autour de lui « les révoltés de Toulouse », il « sonna le tocsin sur l'abus du pouvoir magistral ». Deux mois ne s'étaient pas passés qu'il était brouillé avec le grand-maître « de manière à ne jamais le

revoir » et qu'il avait donné sa démission de lieutenant-maréchal.

Alors, « tous ceux qui prétendent à la faveur » se déclarent contre lui. On n'ose plus lui parler. Il est mis en quarantaine, et nous le voyons encore une fois se lamenter sur son cabinet, qui ne peut pas le suivre s'il abandonne l'île : son cabinet dont chaque pierre « lui rappelle un souvenir ».

Cependant, il reste, retenu par son procès qui l'oblige à faire l'avocat et par la nécessité de ne pas laisser circonvenir son oncle, dont l'héritage représente, à cette époque, une grande partie de sa fortune. A Malte, il est en infériorité ; mais il en appelle à Rome, où l'on est fort disposé à intervenir, et cet appel au Pape va l'amener à aller y séjourner longuement. De fait, en novembre 1783, il quitte Malte pour près d'un an, met deux mois pour atteindre Naples, pousse jusqu'en Carinthie, visite la Toscane, reste à Rome de juillet à septembre 1784, passe encore dix jours à Naples et ne rejoint Malte qu'à l'hiver.

III

Ses séjours dans tel ou tel pays sont parfois plus longs que ne l'expliquerait sa seule passion pour « les pierres ». Mais c'est qu'il sème de tous côtés des amourettes, toujours un moment incandescentes. Je n'ai pas la prétention de m'y reconnaître dans ces « mille et une » : ce qui présenterait, d'ailleurs, peu d'intérêt. Mais le séjour à Rome marque une phase un peu particulière de ce roman en nombreux chapitres.

C'est d'abord, en juillet, la rupture définitive avec certaine marquise que nous supposons parisienne. Celle-ci, avec la désinvolture de l'époque, annonce à toutes ses relations que son amour est réduit « à la simple amitié ». « J'espère, écrit-elle au chevalier du Fay, ami commun, qu'il restera éternellement mon ami, que je serai sa seconde amie. S'il n'avait que des fantaisies, la première place me serait due. Mais il s'attachera de nouveau, à son âge, avec son âme ; cela est impossible autrement, et je n'en murmurerai pas ; mais je souhaite être sa confidente!... » La note est tout à fait attendrissante. Mais cette « charmante femme », comme l'appelle le prince Camille de Rohan, paraît avoir été, en effet, fantaisiste, car c'est bien d'elle qu'il s'agit dans une lettre écrite à Dolomieu, de Paris, six

mois après : « La marquise de M... s'affole de toi. De ma connaissance, elle ne t'a fait que trois infidélités : un laïque dauphinois, un enfant de dix-sept ans et un évêque pas trop vieux. Elle brûle toujours pour toi et compte sur ton retour; elle voulait un peu de moi; mais je ne le pouvais pas en conscience; je te la ménage et lui conseille de le faire... » Quant à Dolomieu, il aurait pu lui envoyer les confidences attendues; car, lorsqu'il abandonne Rome en septembre, c'est, une fois de plus, « le cœur déchiré ». Et il ajoute cette réflexion amusante : « L'étude des pierres n'éteint pas la sensibilité, et c'est une mauvaise qualité à porter en voyage; elle expose à bien des chagrins et des regrets. »

L'observation est d'autant plus piquante qu'elle répond à une plaisanterie du prince de Rohan sur sa rupture avec la marquise de M... : « Je crois, disait celui-ci, que le Pape, en récurant sa conscience (de Dolomieu), lui a donné trop de sublimé et l'a empoisonné... Il n'est pas étonnant qu'il maltraite cette charmante femme que vous savez... Vous conviendrez qu'elle doit avoir été bien exaltée pour aimer notre ami. On ne peut pas avoir deux passions : il vendrait sa maîtresse pour une belle pierre... »

Les deux séjours à Naples, au cours de ce voyage, doivent avoir été marqués par des incidents qui ne nous sont pas connus et auxquels Dolomieu ne paraît pas avoir sur le moment attaché toute leur importance. Car, d'après des lettres ultérieures, c'est à ce moment que dut remonter la haine tenace de l'étrange reine Marie-Caroline, d'où vinrent dans la suite, on va le voir, les plus graves malheurs de notre ami. Cette haine fut assurément accrue par des causes multiples, et d'abord par les opinions politiques de Dolomieu, favorables à la Révolution française que la Reine et son amant-ministre Acton avaient en exécration. Assurément aussi les ennemis maltais de Dolomieu, cherchant un appui à Naples, jouèrent de cette corde en représentant Dolomieu comme un espion de Mirabeau et des révolutionnaires. Mais, à l'époque où nous sommes, en 1784 ou 1785, la Révolution française n'était pas en cause, et on se représente difficilement que la reine de Naples, après avoir d'abord accueilli Dolomieu avec une faveur très marquée, ait brusquement montré contre lui une animosité si violente par simple intérêt pour les querelles de l'Ordre. Il y eut autre

chose que nous ignorons. Assurément une blessure de vanité, — ce sont les plus cuisantes. — Dolomieu, écrivant, sur le tremblement de terre de Messine, une brochure qui fut traduite en italien, s'était permis sur le Gouvernement de Naples des railleries, dont il s'imagina un peu naïvement que la Reine ne s'était pas aperçue quand elle le félicita de son travail. Il en disait bien plus dans ses lettres dont le secret, dès cette époque, était rarement respecté par les gouvernements curieux. Et puis enfin, connaissant les deux personnages en cause, les nombreuses amours de l'une et de l'autre, on est amené à se demander, sans pouvoir répondre, si la blessure impardonnable ne serait pas quelquefois venue d'une avance royale incomprise ou repoussée.

L'hiver 1784-85 et l'épuisement de ses fonds ramènent Dolomieu à Malte, où, suivant une méthode assez usitée en politique, on lui a donné raison théoriquement, mais pour n'en tenir aucun compte dans la pratique. Le grand-maître, satisfait de cette solution, est charmant pour lui. Sauf une course à l'Etna, le savant reste sur son rocher. Mais, à la fin de 1785, le feu est décidément mis aux poudres et, dans cette atmosphère surchauffée, les haines prennent l'âpreté d'une vendetta corse. Le Chapitre de Toulouse, qui soutient Dolomieu, est considéré comme un centre de révolte. Une bande s'est formée contre Dolomieu, qui comprend d'abord le bailli de Loras, un petit bossu que Dolomieu traite couramment de crapaud, de vil coquin et de canaille, le vice-chancelier d'Almeida, auquel il se borne à attribuer des mœurs immondes, un certain Cacadubio « sot méchant et dangereux » et un personnage plus connu, le fameux bailli de Suffren, dont l'influence cherche à s'exercer contre lui auprès de la Cour de France. En mars 1786, Dolomieu part pour solliciter à Rome et, à lire ses lettres quand il sort de Malte, on sent qu'il vient réellement d'échapper au poignard des spadassins. Nous sourions parfois quand nous voyons, quelques dizaines d'années plus tard, les précautions prises par Stendhal pour dépister ses ennemis ; mais les mœurs de l'ancienne Italie excusaient un certain délire de la persécution. « Je n'ai point passé par Naples, écrit-il; j'ai voulu éviter un nouveau crime à certaines gens et peut-être un remords à celui qui a la faiblesse de se laisser diriger par eux (le grand-maître). Les conseils que toi et tous mes amis me

donniez avant de partir de Malte pour songer à ma sûreté étaient très bien sentis; mais, à cause de cela même, il convenait que je ne dise pas ce que je devais faire. Les Cacadubio auraient peut-être voulu reprendre leur revanche ailleurs. » Comme il a dû lire Beaumarchais, il ajoute : « Les honnêtes gens qui mènent les affaires à Malte n'ont d'autre ressource que la calomnie... » Et, dans une autre lettre, quelques mois plus tard : « Qui aurait jamais pu imaginer qu'un honnête homme fût obligé de cacher sa route et sa marche pour éviter d'être volé ou assassiné? Je sais qu'on en veut également à ma vie et à mes papiers. »

Naples, on le voit par une phrase précédente de cette lettre, est devenue le centre des hostilités contre lui et cela va se traduire par une interdiction de séjour. Le roi de Naples fait prévenir le chevalier Dolomieu « qu'il ne se hasarde pas de venir ni à Naples ni en Sicile, parce qu'il y a des ordres précis de Sa Majesté de ne pas le recevoir ». A partir de ce jour, tous les ports du royaume de Naples sont fermés au géologue, qui devra renoncer à étudier ses chers volcans, et il n'y abordera plus jusqu'au jour où, jeté à Tarente par un incident de guerre, il subira deux ans d'une rigoureuse captivité qui menaça de devenir éternelle.

Nous ne suivrons pas Dolomieu dans ce long procès, où les adversaires, redoublant appels et contre-appels, épuisèrent le maquis de la procédure. Au bout de sept ans, Dolomieu pouvait écrire en juin 1790 qu'il avait déjà gagné six fois sans voir approcher le but. La tranquillité d'esprit, nécessaire aux travaux scientifiques, lui manquait désormais. Faute de volcans actifs, il était réduit aux volcans éteints de la campagne romaine. La querelle prenait de plus en plus une importance diplomatique : l'Ordre de Malte s'étant jeté dans les bras de la cour de Naples pour résister à la pression romaine, et la France, entre Rome et Naples, hésitant à intervenir. Pour comble de bonheur, l'affaire de Cagliostro vint se mêler à cela : Cagliostro, poursuivi par l'Inquisition romaine, étant l'ami du « méprisable petit bossu » Loras.

Enfin, le mouvement d'idées provoqué par l'approche, puis le début de la Révolution, vint encore surexciter, si possible, les passions adverses.

IV

Dolomieu, qui ne trouvait que des ennuis à Malte et qui offrait successivement son cher « cabinet » à Lyon et aux États-Unis, afin de rompre ce dernier lien, voyagea beaucoup pendant ces années de discorde. En février 1787, il quitte Malte, va solliciter à Paris, passe l'automne en Piémont et en Toscane, s'installe plus de trois ans à Rome, et ne rentre à Malte qu'à la fin de 1790. Rome, la ville cosmopolite, le retenait par les séductions de tous genres qu'elle a exercées sur tant d'autres. Il s'y occupait d'archéologie et d'art, il y suivait son procès, il y examinait des minéraux; mais, fidèle à ses habitudes amoureuses, il y était aussi retenu par d'autres attaches.

Dès que le vent révolutionnaire commence à souffler, il prend feu avec son impétuosité ordinaire. Sa correspondance, de 1789 à 1792, est curieuse à comparer avec tant d'autres pour la manière dont elle exprime les progrès de cette grande déception générale qui, sauf quelques énergumènes, atteignit progressivement les plus enthousiastes des premiers jours.

Au début, son admiration est profonde. Aucun sacrifice personnel ne le touche. Il est prêt à se brouiller avec ses nobles parents. Ses propos et ses lettres fournissent des arguments à ses adversaires de Malte qui le traitent en séditieux et qui le dénoncent comme complotant la destruction de l'Ordre. Il vitupère contre les gens « qui se plaisent dans la nuit de l'ignorance et dans les chaînes du despotisme ». Il le fait, comme tant d'autres alors, avec d'autant plus de plaisir que ces fauteurs d'abus sont ses ennemis personnels, les Loras, d'Almeida et consorts. Il veut aller voir par lui-même l'influence qu'ont sur le peuple français les principes de liberté et d'égalité civile. Il salue l'aurore glorieuse de la justice et du droit. Son illusion idéaliste, — et c'est encore là un trait qui ne lui est pas particulier, — se prolonge d'autant plus qu'il voit les choses de loin en imagination et refuse systématiquement de croire les dénigrements de ses parents et amis restés sur place.

A cet égard, ses lettres nous donnent, lorsque, le 4 juin 1791, il débarque à Marseille, n'ayant pas vu la France depuis deux ans, une note bien typique. Ce revenant s'aperçoit tout à coup que sa montre retarde et s'en étonne, s'en indigne. Lui, qui en

est encore à la réunion des États généraux, doit remarquer aussitôt « le peu de progrès qu'a fait le civisme et la quantité de personnes qui regrettent l'ancien régime ». Cela ne l'ébranle, d'ailleurs, en aucune façon. Mais, bon observateur, il regarde autour de lui et voici comment, à cette date, il se représente assez justement les choses. La noblesse, qui a cru un moment obtenir la paix par ses sacrifices, est exaspérée et rêve d'une contre-révolution. La haute bourgeoisie a d'abord poussé de toutes ses forces au nouveau régime en pensant qu'elle se substituerait à la noblesse. Elle s'aperçoit qu'on a déjà sauté par-dessus elle et qu'elle s'est donné, dans la petite bourgeoisie et bientôt dans le peuple, des maîtres très durs. Les villes ont cru entrer dans le paradis immédiat et on leur sert la détresse croissante des finances, l'arrêt du commerce, la baisse des assignats. Elles cherchent autre chose et se divisent entre les deux violences extrêmes : la réaction qui se dissimule encore; la fureur républicaine qui commence à gronder « contre les prêtres réfractaires et les quelques dévotes de leur parti ». Dolomieu s'attend déjà, en ayant l'air de trouver cela naturel, quoique regrettable, à ce que la moindre imprudence des émigrés « fasse massacrer toute la noblesse qui sera restée en France ». Seules, les campagnes gardent leur première ardeur pour la Révolution, représentée pour elles par les biens nationaux qu'on se dispute de plus en plus, à mesure que les assignats sont plus discrédités. « Les paysans la défendront de toutes leurs forces, écrit-il, contre les ennemis du dedans et au besoin contre ceux du dehors. »

Dans ce tourbillon d'idées, Dolomieu est si résolument « patriote » qu'on lui propose de le nommer à la prochaine législature et qu'il considère cette ambition comme « la seule noble, la seule digne d'un bon citoyen ». S'il refuse avec quelque regret, c'est uniquement pour ne pas rompre à jamais avec ses frères et sœurs.

Cela est encore écrit de Marseille. Quinze jours après, le 29 juin 1791, il est seulement venu à Montélimart et il reconnaît déjà que, dans ce pays du droit et de la liberté, on « ne peut plus voyager en province sans donner des soupçons, sans s'exposer à quelques désagréments ». Cependant, il admire « la grandeur de l'Assemblée nationale, la sagesse et la fermeté du peuple » après la fuite de Varennes. Il se fait recevoir de « plusieurs

sociétés des amis de la Constitution » pour afficher ouvertement ses sentiments... Sautons un mois! Le 26 juillet 1791, il est à Paris et commence à parler de « prétexte à des séditieux qui veulent nous plonger dans les horreurs de l'anarchie et de la guerre civile, » de « gens soudoyés par différents partis, qui font les motions les plus extravagantes, » « de cette foule de bandits que l'espoir du pillage a attirés à Paris des quatre coins de l'Europe, ou qui y ont été envoyés pour y exciter des troubles ». Il voit bien les massacres qui se préparent; mais il croit, comme presque tout Paris, aux agents provocateurs, à ce fameux complot des émigrants et des prisonniers qui amènera les septembrisades. Malgré ses attaches nobiliaires, il est encore un révolutionnaire si convaincu qu'il se félicite de ce qu'on va donner la chasse dans les maisons des émigrants : « Les recherches seront exactes, et le temps des ménagements est passé. Beaucoup de châtiments, qui ne tarderont pas à être infligés..., délivreront la société de gens bien dangereux qu'il faut absolument sacrifier à la sûreté publique. » Voilà un singulier état de fièvre obsidionale atteignant le plus honnête homme du monde et le plus désintéressé : état qu'il est toujours utile de constater rétrospectivement quand on veut s'expliquer (et prévenir) les furies criminelles des foules!

En même temps, il plaisante les espérances que les aristocrates fondent sur l'étranger : « Ils enchérissent d'exagérations les uns sur les autres, tellement que le dernier qui parle annonce toujours qu'avec cent hommes il conquerrait la France. » Il fréquente l'Assemblée nationale et il en rapporte cette remarque, flatteuse pour le régime parlementaire, que « les questions les plus compliquées et les plus obscures s'éclaircissent après une discussion qui paraît les embrouiller davantage ». On y travaille uniquement pour « la félicité du plus grand nombre et la sécurité individuelle de tous » (2 septembre 1791). Pourtant il commence à s'apercevoir que tout le monde ne comprend pas la Révolution à sa manière. Il s'élève avec énergie contre le parti des Pétion, des Robespierre et compagnie. Il ne veut pas aller au Club des Jacobins « parce que les enragés y dominent ». Mais il n'en est pas encore à s'apercevoir qu'une pente fatale et inévitable conduit et conduira toujours des Constituants aux Girondins, aux Montagnards, aux Carrier et aux Fouquier-Tinville. Il n'a pas encore

éprouvé que les Révolutions doivent toutes passer un moment par la tyrannie furieuse des minorités extrémistes.

Mais, comme il est très intelligent et a les yeux ouverts, son instruction se fait vite. Le 30 janvier 1792, le ton a déjà bien changé : « Tout nous annonce que nous approchons d'un dénouement, car l'état actuel ne peut pas durer... Le tonnerre gronde de toutes parts; mais on ne peut encore savoir où la foudre tombera, ni par quel vent cheminera le navire du Gouvernement dont dix mille personnes se disputent le gouvernail... La très grande majorité ne prend presque plus de part à ce qui se passe; fatiguée des convulsions passées, elle attend paisiblement les événements quelconques et les recevra paisiblement de quel genre qu'ils soient, pourvu qu'on ne la tire pas du sommeil de la fatigue... » Cette dernière remarque est symptomatique et montre assez que la veulerie des masses devant leurs meneurs n'est pas un fait restreint aux troupeaux de moutons, ni aux Russies. En tout temps, la nation subit les révolutions plus qu'elle ne les mène. Il commence aussi à se défier des théories, « qui ne suffisent pas pour rendre le mouvement plus régulier dans l'immense machine d'un gouvernement qui régit 25 millions d'hommes » et il signale la tendance constante des partis extrêmes à s'unir : « Les Jacobins et les aristocrates feront plutôt cause commune... que de se soumettre. »

Voici encore une remarque à retenir sur la fin de l'Assemblée constituante, d'autant plus plaisante qu'elle est écrite sympathiquement et sans la moindre ironie : « Tant qu'ils ont gouverné, ils n'ont point senti l'abus qu'on pouvait faire d'une telle cumulation de pouvoirs; mais, quand ils ont vu qu'ils allaient remettre les rênes à d'autres, ils en ont été effrayés. »

Le 12 mars 1792, le pessimisme grandit : « Quelle est maintenant la place que j'oserais occuper en France, et comme j'ai bien fait de résister aux illusions de l'ambition ! » Le 22 mars : « J'ai espéré, j'ai désiré le bonheur de ma patrie et, par des exagérations coupables, toute félicité a fui loin de nous. » Le 18 mai : « Les malheureux coquins qui dirigent la France depuis le mois d'octobre dernier, l'ont conduite à la ruine et je ne vois plus aucun moyen de la sauver. » Le 4 octobre 1792, on massacre devant lui à Gisors son ami le duc de La Rochefoucauld, tandis qu'il est à quelques pas dans une autre voiture avec les dames : « J'avais cru pendant longtemps que c'était un

bien de vivre... Je pense maintenant que ce n'est pas un mal de mourir. Le seul sentiment qui me soutient encore dans la carrière de l'existence est celui de la curiosité. »

Il passe la fin de la Terreur à la Roche-Guyon, chez les duchesses d'Enville et de la Rochefoucauld, et Paris, quand il y est ramené quelques jours par ses affaires, lui produit une telle impression d'horreur qu'il a peine à s'en délivrer : (26 mars 1793) « Nous sommes tous sous les poignards des scélérats... Mes cheveux sont presque entièrement blancs. Tout annonce de nouvelles scènes d'horreur. Il n'est personne dont on puisse assurer la vie pour vingt-quatre heures. » Puis, comme dans toutes les correspondances de l'époque, il y a une interruption dans les lettres jusqu'au cri de délivrance qui, malgré certaines théories modernes, a, dans toute la France, salué unanimement le 9 thermidor : « Le règne des barbares qui avait couvert la France d'un crêpe funèbre est donc fini! »

Pendant que ce drame capital occupait la scène, le sort de l'Ordre de Malte, entraînant la fortune personnelle de Dolomieu, s'était trouvé également tranché. Dès la confiscation des biens ecclésiastiques, les commanderies, qui formaient les ressources de l'Ordre en France, avaient été menacées. Cependant, on pouvait alors plaider en leur faveur et, tant que les « Feuillantins », amis de Dolomieu, furent au pouvoir, l'Assemblée parut disposée à admettre que les biens de l'Ordre étaient la propriété d'un pays étranger et indépendant. Dolomieu, dans une série de mémoires, faisait ressortir que ces biens n'appartenaient, ni à une noblesse, ni à un clergé, mais à une nation tout entière qui avait également son tiers état. En 1791, Dolomieu espérait qu'on laisserait à l'Ordre ses propriétés, — qui, d'ailleurs, depuis le début de la Révolution, ne rapportaient plus rien, — en accordant une juste compensation pour la suppression des dîmes. De fait, le 16 septembre 1792, les biens de Malte passèrent dans le gouffre commun, sauf à promettre d'abord, suivant l'usage de toutes ces spoliations en deux temps, une subvention annuelle « pour le secours que l'Ordre donnait au commerce dans la Méditerranée ». Naturellement, la promesse ne fut pas tenue et Dolomieu sortit de la Terreur entièrement ruiné, ayant achevé de manger ses économies antérieures et forcé de soutenir son oncle, jadis son bienfaiteur, maintenant à sa charge. Il fut ainsi amené à tirer

parti de la science qui avait, jusqu'alors, été pour lui un plaisir.

Il accepta donc de rédiger la minéralogie dans la nouvelle encyclopédie de Panckoucke et quand, le 1er juillet 1794, le Comité de salut public créa l'Agence des mines (destinée à devenir le Corps des mines), il fut heureux d'y entrer avec Duhamel, Monnet, Schreiber, Vauquelin, Alexandre Brongniart et le trop fameux Hassenfratz. Les fonctions comportaient des tournées d'inspection pendant l'été et des cours à Paris pendant quatre mois d'hiver. C'était, pour lui, une nouvelle existence scientifique, qui, pendant trois ans, allait interrompre la série de ses vicissitudes. Existence peu lucrative d'ailleurs; car, en ce temps où les fonctionnaires ne jouaient pas encore des syndicats, leurs appointements, payés en assignats dépréciés, équivalaient à peu près à rien. Faute d'argent, les ingénieurs des mines recevaient, pour seul salaire, une paire de bottes, un habit et des rations de vivres. Mais cela lui permettait de courir les Alpes, en prenant comme centre son pays de Dolomieu, d'accumuler les observations et de les résumer dans un cours où il communiquait aux élèves son enthousiasme, en même temps que sa science. Pendant une de ces tournées, le 25 octobre 1795, il apprit qu'il venait d'être nommé membre de l'Institut, sans trop savoir au début ce qu'était cette organisation nouvelle. Quand on se réunit, il eut une autre satisfaction en entendant parler d'honoraires : 3 000 francs, réduits bientôt à 1 500 par le Conseil des Cinq Cents, ou plutôt, on le sait, à leur équivalent en blé, qui, dans le début, fut médiocrement payé.

Des réflexions politiques relatives à cette époque, j'en retiens seulement une, datée du 16 décembre 1796 : « Ce qui me surprend dans la misère générale, c'est de voir aussi peu de pauvres dans les rues de Paris. On a une telle indifférence pour la vie que ceux qui meurent de faim ou de froid dans leurs greniers, aiment mieux y périr que de venir solliciter quelques secours de la charité des passants. Ceux qui conservent un peu plus d'énergie se mettent voleurs et assassins. Cette crise politique nous met dans le cas de faire de bien singulières observations sur la morale, et sur les principes qui lient l'ordre social et le maintiennent. » Une autre lettre précise sa pensée : « Nous nous sommes tellement accoutumés aux idées de mort, que c'est avec une parfaite indifférence que

nous voyons maintenant approcher notre dernière heure; c'est au milieu des torches funèbres et des tombeaux que les habitants de Paris se livrent à tous les plaisirs et à toutes les dissipations. » Ailleurs encore, il complétera ce tableau du Directoire en peignant son autre face : l'orgie de ceux qu'il appelle d'un mot plaisant toujours actuel : « les ci-devant derrières. »

Enfin, avant d'abandonner ce côté politique de notre sujet, voici un résumé par lui-même de la période révolutionnaire : « C'est par une espèce de miracle que j'ai échappé à toutes les calamités qui, pendant deux ans, ont accablé ma malheureuse patrie... Dans l'espoir d'un meilleur ordre de choses, j'avais applaudi au commencement de la Révolution et j'avais cru que les lumières et la philosophie auraient assez d'empire sur les esprits pour les contenir dans les bornes de la raison ; mais l'expérience nous a appris que les hommes ne se mènent pas par des principes abstraits. J'avais fait volontiers et sans aucun regret le sacrifice de toute ma fortune, et je ne me serais jamais plaint de la Révolution si elle ne m'eût enlevé que les moyens de vivre dans l'aisance ; mais je ne puis oublier que j'ai perdu presque toute ma famille sur les échafauds de Robespierre, ainsi que la plupart de mes amis... » Et, dans une note toute différente, il met en même temps un point final à d'autres chimères de jeunesse : « Les années ont entièrement éteint le germe des passions, et, sous ce rapport, je ne me plains point de la rapacité du temps; je suis devenu plus tranquille et je retrouve dans la société de mes amis de quoi me dédommager de toutes les douces illusions dont certaines enchanteresses remplissaient ma tête et mon cœur... »

V

Cependant, une dernière étape de sa vie, et non la moins douloureuse, allait commencer. Le 4 janvier 1798, dans une séance de l'Institut, son collègue Berthollet vient lui proposer de faire avec lui un grand voyage dans une contrée qu'il ne pouvait lui désigner. « Y aura-t-il des montagnes et des pierres ? — Beaucoup. — Alors, je pars ! » Dolomieu croyait d'abord à une simple promenade en Allemagne. Puis il eut l'idée des Indes. Peu à peu, malgré le secret gardé, il comprit qu'il allait accompagner Bonaparte en Égypte. Cela n'était pas

pour lui déplaire. Il appréciait Bonaparte qu'il rencontrait souvent à l'Institut : « Je n'ai jamais vu, disait-il, personne qui fût plus maître de lui-même. » Quant à l'Égypte, il en avait déjà étudié la constitution physique et avait même publié à ce sujet un mémoire, où, en pleine Terreur, il avait trouvé moyen d'insérer une protestation énergique et courageuse contre l'assassinat du duc de la Rochefoucauld. Mais, quand on sut un peu mieux les buts de l'expédition, une difficulté apparut, sur laquelle Dolomieu, heureux de partir, ne s'arrêta peut-être pas assez. Le 17 mai 1798, étant en rade de Toulon, il écrit : « Il paraît certain que nous irons d'abord à Malte. J'aurais préféré n'être pas témoin de la destruction d'un gouvernement dont autrefois j'ai fait partie. J'espère au moins être de quelque utilité à mes anciens amis. » La situation était d'autant plus délicate que, depuis longtemps, ses adversaires dans l'Ordre l'avaient accusé d'être un espion révolutionnaire et de préparer leur destruction. Il allait paraître leur donner raison. Cependant, enflammé par tous les rêves de domination orientale auxquels donnait lieu « cette expédition des Argonautes », il n'hésita pas à se mettre en route.

A Malte, les événements suivirent la marche qu'on pouvait aisément prévoir. Bonaparte somme le grand-maître de recevoir son escadre dans le port. Refus. Débarquement. Les forts tirent sur les troupes françaises hors de portée sans qu'il y ait personne de blessé. A minuit, demande de trêve. En même temps, le grand-maître Hompesch écrit une lettre personnelle à Dolomieu pour le prier, « connaissant la vive affection qu'il portait autrefois à l'Ordre... et la part qu'il a à la confiance et à l'amitié de l'incomparable général Bonaparte », d'intercéder auprès de lui. Le matin suivant, Bonaparte fait venir Dolomieu, lui remet cette lettre ouverte et l'envoie à terre avec son aide de camp Junot pour déclarer au grand-maître que le meilleur moyen de s'assurer ses bonnes grâces est de capituler immédiatement.

Il eût assurément mieux valu pour Dolomieu n'être pas mêlé à cette négociation; mais on ne refusait pas à Bonaparte et Dolomieu espérait, en intervenant, adoucir les conditions. Une lettre de Cordier, le géologue, qui accompagna les commissaires, raconte comment ils parcoururent la ville à pied au milieu d'une foule immense, hissée jusque sur les toits. « Arrivés au palais, nous traversâmes une suite de salons remplis de

chevaliers, de baillis, de commandeurs en tenue bien peu militaire, eu égard à celle de nos troupes, ou à celle que, par une illusion née involontairement de mes souvenirs historiques, je m'attendais à leur trouver. Le plus grand trouble était certainement au fond des cœurs; mais la contenance était de gens d'honneur, qui reconnaissaient avec un morne désespoir l'insurmontable nécessité de céder... Depuis longtemps on avait des avis... que la France avait des desseins sur Malte... Depuis deux mois on exerçait, tous les dimanches, les habitants de l'île qu'on avait armés... Parmi les chevaliers, quelques-uns, amis de la liberté en 1789, avaient conservé leurs sentiments politiques, et ils étaient bien connus pour cela... Afin de prévenir leur influence, le gouvernement avait tout employé pour ternir le nom français et faire prendre en haine ceux des chevaliers, français ou non, qu'on désignait comme ses partisans... Ces manœuvres n'avaient que trop réussi. Presque partout, dès le sifflement des balles, les milices ont crié à la trahison et ont abandonné les chevaliers... Furieuses en même temps de leur propre lâcheté, elles se sont abandonnées, sur un bon nombre de points, à une sorte de frénésie et ont massacré plusieurs officiers... »

Ce fut, en somme, cette révolte des soviets maltais qui facilita la conquête. On voit dans quelle atmosphère Dolomieu retrouva ses anciens confrères, les chevaliers de Malte, et quelles durent être les pensées pendant le festin offert aux commissaires par les dignitaires de l'Ordre, tout en dégustant « les excellentes figues et les glaces faites avec la neige de l'Etna ». Lui était animé des meilleurs sentiments pour ses ennemis d'hier et ne songeait qu'à leur rendre le bien pour le mal; mais il ne pouvait empêcher le contraste entre les partisans de la Révolution, ses vieux amis, enchantés de voir commencer une ère nouvelle, et la majorité des chevaliers, parmi lesquels beaucoup d'émigrés, désolée et anxieuse.

Le soir, le drapeau français flottait partout. Les chevaliers obtenaient la promesse d'une petite pension (250 à 800 livres) et, pour les nobles français, leur radiation sur la liste des émigrés. Dolomieu alla se réinstaller pendant une semaine, avec Cordier, dans son ancienne maison.

On comprend que le rôle de Dolomieu dans cette affaire ait pu être aisément travesti dans la ville et dans la presse étran-

gère et nous en verrons bientôt les conséquences. D'autre part, quelques essais de résistance à Bonaparte sur les termes de la capitulation semblent l'avoir mis en froid avec le général en chef. Ce libéral supportait mal l'introduction d'un despotisme nouveau et ne craignait pas de dire : « On était plus à son aise au Palais Royal chez M. le duc d'Orléans que chez notre général républicain. »

Sur la suite de cette expédition et sur la participation de Dolomieu à l'Institut du Caire, nous sommes peu renseignés. Il resta en Égypte, depuis le début d'août 1798 jusqu'au 7 mars 1799, c'est-à-dire environ sept mois, dont deux au moins furent employés en préparatifs de départ, et paraît avoir surtout éprouvé une vive déception quant à la richesse de notre nouvelle conquête. Une lettre écrite par lui à Kléber et datée du Caire montre qu'on était parti pour l'Égypte comme pour l'Eldorado des Conquistadores ou pour la Colchide, en s'imaginant y trouver les trésors des Pharaons. En tant que savant, le minéralogiste Dolomieu était uniquement employé à améliorer la mouture et la panification. Les montagnes et les minéraux faisaient défaut.

Dès le 10 janvier 1799, aussitôt Bonaparte arrivé au Caire, Dolomieu sollicitait donc de lui la permission de repartir avec Cordier, dont le général en chef n'était pas fâché de se débarrasser pour des raisons amoureuses. Puis il fallut descendre par Rosette à Alexandrie et y attendre dix jours un vent favorable, au milieu des pestiférés et de la disette. Enfin, on part sur un bon voilier par un vent très frais et on évite facilement la croisière anglaise. Mais, dès le lendemain du départ, quand on est tout à la joie de revoir bientôt la France, on s'aperçoit que le bâtiment fait eau avec rapidité. « A huit heures et demie, la cale était presque remplie ; à neuf heures, il ne nous restait presque aucun espoir de salut. » On cherche vainement une brèche qui n'existe pas. On s'efforce sans succès de faire passer une voile sous la quille. Enfin on s'aperçoit que le mal vient de ce qu'on a imprudemment coupé des traverses à la cale pour y loger onze chevaux. Le navire se disjoint ainsi de toutes parts. A partir de midi, on renonce à épuiser l'eau et chacun avise à abréger sa fin. « Ceux qui n'avaient point d'armes à feu avaient mis des boulets en réserve pour s'en lester, comme les cadavres qu'on jette à la mer. » Cependant on allait couper

les mâts et tenter de construire un radeau, quand un vieux matelot propose un artifice désespéré. On jette à la mer, autour du navire, toutes les pailles hachées, les étoupes, jusqu'aux lentilles, au riz, aux débris de biscuit; on les fait passer au dessous; et l'eau, qui tend à s'infiltrer sous pression dans les fissures de la coque, entraîne ces corps légers, les introduit, calfate automatiquement tous les joints. » Au coucher du soleil, l'épuisement avait tellement réussi qu'il ne restait plus à la cale que la quantité de liquide qu'on jugea nécessaire de conserver pour lester le bâtiment... « C'est de nous qu'il convenait de dire que notre existence tenait à un fétu de paille... Pendant les dix jours que dura notre navigation jusqu'en Europe,... on renouvela plusieurs fois cette singulière opération... que nos matelots italiens appelaient *panini*... On *donnait à manger au bâtiment*... »

Mais cette traversée mouvementée devait mal finir. Jetés par la tempête sur la côte italienne, nos passagers sont heureux de pouvoir, le 20 mars 1799, entrer dans le port de Tarente, où ils croient d'abord trouver des Français. Les voilà prisonniers de guerre et traités avec d'autant plus de rigueur qu'on s'imagine trouver sur eux les grandes richesses attribuées à l'Égypte. Sans la présence connue d'un pestiféré à bord, on se jetterait sur eux pour les massacrer. Enfin on les dépouille officiellement de tout et on les conduit à Messine, où leur sort se négocie. La conclusion est qu'on les renvoie tous sur un parlementaire, à la seule exception de Dolomieu, spécialement retenu par la cour de Naples comme ayant contribué à la prise de Malte.

VI

C'est ici que commence une rigoureuse captivité de vingt et un mois, dont le journal touchant, conservé par miracle, fait penser aux *Prisons* de Silvio Pellico. Dolomieu, chevalier de Malte réputé traître à son Ordre, était retenu comme prisonnier d'État, *reo di Stato*, Dolomieu, « révolutionnaire français », restait incarcéré, quoique civil, par animosité contre ses idées politiques. Mais il était surtout en butte à la haine implacable et personnelle de la reine Marie-Caroline, qui, suivant les amis de Dolomieu, « savourait l'espoir de commettre un nouveau crime », médité depuis 1785.

Enfermé au régime cellulaire dans un cachot sans air et sans lumière d'où il n'avait jamais la permission de sortir et où il ne recevait aucune nouvelle (sauf de temps à autre, par son geôlier, l'annonce inexacte d'une défaite française), bientôt malade et privé de tout secours médical, le malheureux n'avait aucune notion sur la durée de sa captivité et pouvait la croire éternelle. Il avait pourtant réussi à garder quelques livres scientifiques, sur les marges desquels il écrivait des notes, en employant, comme encre, la fumée délayée de sa lampe et, comme plume, une esquille de bois. Quelques passages empruntés à l'un de ces livres, aujourd'hui déposé dans la bibliothèque du Muséum, montreront le désespoir croissant du malheureux, depuis le mélange de plaisanterie française au début jusqu'aux pensées de suicide ; et toujours la même préoccupation de sincérité dans l'observation psychologique.

JOURNAL DE MA CAPTIVITÉ

« Il faut que le maître actuel de ma destinée mette un bien grand prix à ma personne... Outre les triples murs, les doubles portes, les doubles grilles, les quatre serrures et les quatre verrous, qui lui répondent de moi, il y a une sentinelle en dehors de mes portes, relevée de deux heures en deux heures, chargée d'empêcher que personne ne s'arrête devant ma prison et qu'on n'y parle à haute voix. Quelles tendres attentions! sans doute pour mon sommeil!...

« *Le 28 juillet.* Enfin il est terminé le premier mois de mon étroite, dure et solitaire captivité... Je vis dans un cercle étroit de pensées, sur lesquelles je rumine sans cesse. Je calcule continuellement tous les événements qui peuvent améliorer mon sort ou amener ma délivrance. Je donne aux moindres mots que j'entends des significations favorables... En général, du moment où je me lève, qui est sept heures, j'ai plus de peine à atteindre midi, heure où je dîne, que de midi à atteindre onze heures où je me couche. Je suppose que la journée est presque gagnée quand elle tend vers le soir... Lorsque j'étais dans le monde, je me hâtais dans toutes mes occupations, parce que le temps me manquait presque toujours. Ici, j'ai le temps en surabondance, ce sont les occupations qui me manquent. Aussi, quand je puis m'en former quelques-unes, je les prolonge le plus

possible. Je cherche à employer toute ma journée à tailler une plume. Il est aussi des occupations que je mets en réserve avec le même sentiment qui fait thésauriser l'avare, pour m'en servir dans l'avenir. Ce qui me distrait le plus puissamment, c'est d'écrire. Mais je dois user très sobrement de cette ressource, parce que je n'ai pour papier que la marge de mes livres et, lorsqu'elles seront toutes chargées, je ne sais ce que je deviendrai.

« Deux choses, d'ailleurs, m'incommodent beaucoup, l'air épais et impur de ma prison qui ne peut un peu se renouveler qu'au moment où on ouvre ma porte. Ma respiration y est pénible et, presque toutes les nuits, j'éprouve des suffocations... L'humidité produite par cette stagnation d'air est telle ensuite que tout ce que je possède moisit et pourrit. Mon matelas et mes draps sont toujours humides, et l'eau répandue sur mon pavé ne sèche jamais...

« *28 août.* Voilà donc un second mois passé dans mon exécrable prison... Presque toutes les illusions dont mon imagination se nourrissait se sont dissipées. J'ai soumis au calcul des probabilités toutes les chances qui peuvent être pour moi, ou contraires ou favorables, et ces dernières sont en si petit nombre !... Il s'est passé peu de jours dans ce mois malheureux où je n'aie mille fois maudit mon existence, où je n'aie discuté les moyens de la terminer. Je me suis rarement jeté sur mon lit sans former les vœux les plus ardents de ne jamais me relever...

« *28 septembre.* Il commence aujourd'hui, le quatrième mois de mon affreuse incarcération, sans que je puisse calculer de combien d'autres mois il sera suivi... Cependant le dernier mois s'est passé moins péniblement que l'antécédent. Je me suis fait une occupation qui arrache pendant quelques heures de la journée ma pensée à la contemplation de ma triste position. Cette occupation peut encore se prolonger pendant trois mois, parce que je la ménage bien autrement que l'avare ménage sa bourse, et je suis content quand je n'ai pas été obligé d'y travailler une demi-journée, parce que c'est autant de réserve pour l'avenir. C'est un ouvrage de Minéralogie, auquel je donne le nom de Philosophie minéralogique, et je l'écris dans les interlignes des livres que j'ai. Mais, quand ce sera fini, que ferai-je?...

« *Le 12 octobre.* Je ne demande plus à la fortune qu'une fièvre chaude qui m'emporte en peu de jours; je ne puis

encore me décider à y suppléer, quoique j'en sois bien tenté dans certains momenls. Pourquoi le chagrin ne tue-t-il pas?...

« *Mercredi, premier de l'an 1800*... Je suis donc depuis plus de dix mois captif, et, depuis plus de sépt mois, un des êtres les plus malheureux qu'il y ait sur la terre, plus malheureux que le forçat chargé de chaînes, employé aux travaux publics : il communique au moins avec d'autres hommes; plus malheureux que celui qui attend le jugement qui doit le condamner à mort : il voit arriver la fin de ses souffrances. Moi, je traîne cette existence abominable, d'un jour à l'autre, d'une semaine à l'autre, sans que rien m'annonce le terme de mes maux... Resserré seul dans un espace de peu de pieds, manquant d'air et de lumière, privé de toute communication avec l'espèce humaine..., ma pensée, jamais distraite, me ramène continuellement à la contemplation de mes infortunes... Comment, dira-t-on, ne pas franchir les barrières d'une vie aussi exécrable; pourquoi ne pas se délivrer d'une pareille existence? Hélas, j'y pense nuit et jour; mais les moyens n'en sont pas faciles, lorsqu'on n'a aucun instrument; et, ensuite, la crainte de rester à moitié chemin, d'être arrêté par la douleur, de n'avoir pas la force d'achever, et alors!... Si certains moyens qui, du temps de Robespierre, ne me quittaient point, étaient maintenant à ma disposition, depuis longtemps je ne serais plus à plaindre... »

Ce lamento s'arrête le 12 février 1800. Peu après, Dolomieu devint si gravement malade que, le voyant à toute extrémité, on finit par le transférer dans une chambre à peu près éclairée et aérée, où il se rétablit lentement. En même temps, il reprit un certain contact avec l'extérieur, puisque nous possédons trois lettres adressées par lui à ses amis de France entre le 1er et le 4 avril. Il acquit quelques notions de ce qui s'était passé pendant la dernière année. Mais son sort demeurait bien misérable, comme le montrent ces lettres mêmes : « Je manque de tout, ayant été barbarement dépouillé. Je suis dévoré par les insectes de la malpropreté et n'ai presque aucun moyen de me changer. C'est cependant bien moins de mes souffrances physiques que de mes souffrances morales que je suis malheureux. »

Si Dolomieu avait obtenu cet allégement relatif, ce n'était pas seulement par un reste d'humanité, mais surtout parce que l'incarcération d'un savant aussi connu avait excité une émo-

tion générale et suscité de multiples démarches, qui arrêtèrent Marie-Caroline et son favori Acton dans l'exécution complète de leur crime. L'Institut de France et l'Institut d'Égypte avaient pris l'initiative des protestations. Puis le ministre des relations extérieures adressa une note diplomatique qui en appelait à l'opinion du monde civilisé. Enfin, le président de la Société Royale de Londres lui-même fit agir à Naples l'ambassadeur d'Angleterre et lord Nelson, commandant la flotte anglaise de la Méditerranée. Ces dernières démarches, faites en janvier 1800, furent sans doute particulièrement décisives et c'est par l'intermédiaire du commissaire français à Londres que Dolomieu put écrire au début d'avril. Mais ce faible résultat ne suffisait pas. Le roi d'Espagne, intéressé de son côté à l'affaire par notre ambassadeur à Madrid, écrivit deux lettres personnelles à son frère le roi des Deux-Siciles, pour faire appel à son humanité, et, le 19 mai, notre ambassadeur pouvait mander d'Aranjuez : « La première lettre de Sa Majesté Catholique à son frère a sauvé les jours de Dolomieu ; j'espère que la seconde, écrite du style le plus pressant, le rendra bientôt à la liberté. »

En même temps, notre ambassadeur proposait au ministre espagnol de solliciter l'intervention du Souverain Pontife. Mais cette idée n'eut pas de succès. Le ministre fit observer que le roi d'Espagne « ne pouvait pas convenablement recourir à la médiation d'une Puissance étrangère pour obtenir ce qu'il avait deux fois demandé à titre de roi, de frère et d'aîné de sa maison ». En France même, la proposition parut également maladroite et c'est évidemment à elle que fait allusion une lettre écrite le 4 juin 1800 de Milan par Bonaparte à Talleyrand : « Je n'approuve pas, citoyen ministre, toutes ces petites intercessions que l'on fait pour Dolomieu ; cela avilit le Gouvernement sans aucun résultat et je trouve l'idée de faire intervenir le Pape extrêmement inconvenante ; je désire que cela n'ait pas lieu. »

Bonaparte allait bientôt montrer la vraie manière de réussir. Déjà l'ambassadeur à Madrid, ne réussissant pas à émouvoir le ministre du roi de Naples, avait mis en avant « le droit terrible, mais légitime, des représailles ». La victoire de Marengo allait fournir un argument plus décisif encore. Quand on négocia la paix de Florence (20 mars 1801), Bonaparte fit insérer dans les préliminaires cette clause formelle : « Le

citoyen Dolomieu, le général Dumas (père du romancier Alexandre Dumas) et le général Manscourt, tous les Français faits prisonniers à leur retour d'Égypte, seront rendus sur-le-champ. » Le 28 mars, Dolomieu libéré pouvait adresser de Florence ses remerciements au président de l'Institut.

Son retour en France fut triomphal. Pendant sa captivité, il avait été nommé professeur au Muséum et ses malheurs mêmes avaient popularisé son nom. Membre de l'Institut, professeur à l'École des Mines et au Muséum, à cinquante ans, il pouvait se promettre une fin d'existence tranquille. Et c'est alors, en effet, que reparaît sa vieille amie de Metz, Mlle Thyrion, maintenant âgée, elle aussi, de cinquante ans, pour exécuter « leur ancien plan, auquel elle s'est d'autant plus attachée qu'il a été plus en péril ».

Ce plan, qui se dessine dans leur correspondance, consiste maintenant dans un ménage à trois, où apparaît comme tiers un autre chevalier de Malte, un Manceau un peu plus âgé, un brave homme pacifique, chauve, grisonnant, peu distingué, mais d'une complaisance inépuisable et d'une philosophie souriante, « le bon, l'excellent Desmazis », comme on ne manque jamais de l'appeler. Qu'ils s'entendront bien ensemble et que Mlle Thyrion sera heureuse de servir « l'unique ami de son cœur ! » « Depuis un an, écrit-elle, je file comme Arachné à votre intention. En un mot, j'ai fait comme la sage Pénélope et, sans reproche, vous m'avez bien causé autant d'ennuis qu'elle en a éprouvé. La différence entre elle et moi est que ce ne sont pas les galants qui m'ont tourmentée pendant votre cruelle absence... Est-ce que vous n'espérez pas, mon ami, votre logement au Jardin des Plantes ? Cependant, le joli petit coin que ce nous serait pour respirer et promener tout doucement notre vieillesse au soleil ! »

Ainsi cette existence si accidentée semblait devoir se terminer en idylle. Mais Dolomieu n'avait pas supporté impunément les prisons de Marie-Caroline. A peine eut-il le temps de parcourir un été encore ses chères Alpes, et bientôt il s'alitait pour mourir le 16 novembre 1801 après quelques jours de maladie.

L. DE LAUNAY.

JOURNAL INTIME

II (1)

1859

1er janvier 1859. — Cette année s'ouvre pour moi sous de bons auspices : j'ai le bonheur intérieur le plus complet, et je gagne honorablement ma vie. Il n'y a que ma santé qui me donne des inquiétudes quelquefois. Mais, ô mon Dieu, sois béni : il faut que toujours quelque chose nous manque, et tu m'as accordé l'essentiel.

12 janvier. — Le 1er janvier, l'Empereur a prononcé quelques paroles équivoques contre l'Autriche. Elles ont été aggravées par le démenti du *Moniteur* et par le langage belliqueux qu'on laisse tenir par les journaux. Le discours du roi de Piémont à son Parlement, et l'annonce du mariage de Napoléon Jérôme avec la fille de Victor-Emmanuel ont mis la terreur au comble. Hier, la rente a baissé de 2 francs : elle est tombée à 68 fr. 95. Et cependant, je ne puis croire à la guerre. J'ignore si l'Empereur la désire, quoique tout semble l'indiquer, mais il me semble que les circonstances extérieures ne la permettront pas. Dans tous les cas, si elle éclate, et qu'on nous propose un crédit à voter, quelle attitude devrai-je prendre au Corps législatif ? Le parti se divise en deux camps : ceux qui approuvent et ceux qui blâment. Les Jacobins sont tous prêts à donner leur concours à l'Empereur, du moins dans cette circonstance ; les libéraux s'y refusent. Jules Favre est dans le premier camp ; je suis dans l'autre avec Picard, Darimon, Littré.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

Voici, en formules mathématiques, la liaison de mes idées : Pour approuver ou blâmer une guerre, il faut avant tout savoir quel en est le but. La guerre en elle-même est mauvaise ; ce sont les temps, comme dit Hérodote, où ce ne sont plus les fils qui ensevelissent leurs pères, mais les pères qui ensevelissent leurs fils. Le but de la guerre actuelle est-il de venger l'honneur outragé de la France ? Non. Est-il d'agrandir le territoire ? On le nie. D'ailleurs, le but serait blâmable. On lui en donne ostensiblement deux : la gloire de la France, la liberté et l'indépendance de l'Italie.

La gloire de la France n'a pas besoin d'être accrue. C'est sa liberté qui demande à l'être et il est impossible que le Gouvernement impérial procure à l'Italie soit la liberté, soit l'indépendance. La liberté ! Si le Gouvernement avait retiré la loi des suspects, ouvert les prisons, fait cesser l'exil, rendu la parole à la tribune et à la presse, on pourrait examiner sérieusement ses promesses ; dans la situation actuelle, la guerre, loin de servir à créer les libertés italiennes, permettra de nous enlever celles que les mœurs nous ont conservées. Sans doute le bien doit être accepté, même de la main des méchants ; mais quand ils se bornent à en donner l'espérance, on ne doit pas les croire. Celui qui a détruit la liberté chez nous ne peut sincèrement commencer une guerre pour l'établir chez les autres.

Je voterais avec enthousiasme tout ce qui serait de nature à soulager l'Italie, *di dolore ostello*, cette seconde patrie de mon cœur ; mais ce qu'on nous propose lui sera fatal. Cela lui serait-il utile, je ne puis sacrifier la France et la liberté, même à l'Italie ! Dès qu'il y a une contradiction entre ces deux intérêts sacrés, je ne puis hésiter dans mon choix : j'opte pour la France et pour la liberté !

15 janvier. — *La Patrie* et *le Constitutionnel* sont à la paix. *La Presse* et *le Siècle* continuent à souffler la guerre. Philis (1) et Floquet sont les plus décidés pour la guerre. Nefftzer la désire aussi. Henri Martin, de Laforge pensent de même. Thiers et Lamartine sont contre.

Pour ne pas tirer l'Italie de la situation dans laquelle elle est, devons-nous nous exposer à tomber dans une situation pareille à la sienne ?

(1) Avocat de talent qui devint, en 1870, secrétaire général du ministère de la Justice.

— Mais, disent le plus grand nombre, la guerre, c'est l'inconnu, on ne sait pas ce qui en peut sortir. Dans tous les cas, elle nous tirera de notre ennui.

La politique qui consiste à se jeter dans l'inconnu, la politique de l'*alea jacta est*, est indigne d'un homme d'État. La politique a précisément pour but, non de s'abandonner à l'inconnu, mais de le conjurer, et de réduire, tous les jours, par les efforts de la liberté, la part du hasard et de la fatalité. D'ailleurs, la guerre, ce n'est pas l'inconnu. Elle ne peut se terminer que par l'une de ces deux éventualités : l'invasion ou la continuation de la domination bonapartiste, sans profit réel pour l'Italie, ou du moins sans un profit tel que nous devions nous exposer à des maux si redoutables. Quant à notre ennui, il n'est pas à désirer que nous en soyons distraits; il faut qu'il s'augmente, qu'il devienne tellement intolérable que nous prenions enfin le parti de chercher un refuge contre lui dans les combats de la liberté.

Il y a eu une réunion de républicains chez Carnot : Carnot, Garnier-Pagès, Pelletan, Hérold, Clamageran, Charton se sont prononcés contre la guerre, Floquet et Guiniard pour. Chez Thiers une réunion semblable a eu lieu : Duvergier de Hauranne et Rémusat se sont prononcés pour ; Thiers contre. Montalembert est également hostile à la guerre.

M. de Kersaint raconte le mot suivant de l'Empereur, prononcé devant lui dans un groupe de quinze personnes : « Je croyais que la France voulait qu'on parlât haut en son nom; j'apprends que l'opinion publique est contraire à la guerre, on ne l'aura pas. »

18 janvier. — Le baron d'Eckstein me dit des choses très fines sur Lamennais. Très logique, mais excessif; il ne posait pas. Sa passion était de faire des disciples.

— On n'aime pas la liberté quand on ne respecte pas les opinions opposées aux siennes.

— Mon père m'écrit qu'à Florence l'agitation consiste en ceci : le lendemain du discours du roi de Piémont, on a déposé chez l'ambassadeur de France près de 5000 cartes.

— De toutes les affectations, la pire c'est celle de la simplicité.

— Ce qui gouverne le monde, ce n'est pas la providence de Dieu, ce sont ses lois. Ce qu'on appelle la force des choses,

ce n'est rien autre que la logique, qui fait, qu'un point de départ étant accepté, aucune volonté ne peut en conjurer les conséquences. Mais il nous reste la liberté de choisir notre point de départ, c'est assez.

27 janvier. — Le *Journal des Débats* vient de faire une volte-face ; après avoir vivement attaqué la guerre, il écrit un article contre l'Autriche, de nature à la provoquer. Ils disent à cela qu'il faut vivre. Ce revirement me paraît le premier indice de la guerre.

J'ai dîné chez Tambour, avec Poyer, ancien secrétaire de Lamartine. Nous avons beaucoup causé de ce temps. « Lamartine, dit-il, a été admirable de sang-froid, de courage, d'à-propos durant tout le Gouvernement provisoire. » Il m'en citait de nombreux exemples. La première nuit, un ouvrier se présente au Gouvernement provisoire suivi de ses camarades. « Citoyens, dit-il, si, dans deux heures, vous n'établissez pas les organisations du travail, vos têtes ne resteront pas sur vos corps. » — Là-dessus, Garnier-Pagès de commencer un discours pathétique, et l'ouvrier de devenir plus insolent : « Nous ne voulons pas être trompés comme en 1830. » Alors, Lamartine prend la parole : « Le citoyen a raison, le peuple ne doit plus être trompé, il faut établir l'organisation du travail. Seulement, le Gouvernement provisoire est accablé de travaux ; il est probable que le citoyen aura profondément médité cette question ; qu'il dicte ses idées à monsieur (un secrétaire qui est dans un coin). Le Gouvernement les examinera et dans deux heures, il proclamera l'organisation du travail. » Et l'ouvrier de disparaître.

Un autre jour, une compagnie de femmes appelées les *vésuviennes* (habillées en hommes) se présente ; elles embrassent Crémieux et veulent faire de même de Lamartine. Celui-ci s'éloigne d'un pas, leur tend la main et dit : « Entre hommes, on se donne la main. »

C'est Lamartine qui a eu l'idée de la garde mobile. Il a, un certain jour, nommé tous les chefs de clubs consuls, qui dans un milieu, qui dans un autre ; puis, au moment où ils allaient arriver à leur poste, il les envoyait ailleurs par dépêche télégraphique : il les a promenés ainsi plusieurs mois.

Quand Ledru-Rollin fut attaqué et que Lamartine se décida à le défendre, il dit à Poyer : « Je vais prendre ma popularité dans mes mains et la briser en mille morceaux ; il le faut : je

l'emporterais dans la Chambre si je faisais autrement; mais Ledru-Rollin serait plus fort que moi au dehors. »

Il croyait cependant à sa nomination à la présidence par le suffrage universel. Le danger passé, il a été pitoyable. A chaque instant, je lui demandais : « On m'interroge sur ce qu'il faut faire : que dois-je répondre? » Il me donnait son opinion. Le lendemain, il montait à la tribune et soutenait l'opinion contraire. Poyer le juge comme un homme qui n'aime personne : en ses amis, il voit des types, des abstractions, des genres d'esprit, rien de plus. Il ne dit pas la vérité, mais, de bonne foi, il se persuade que tout ce qu'il rêve existe réellement. C'est ainsi qu'il a soutenu un jour à sa sœur qu'il était né à Milly, alors que son acte de naissance porte la preuve matérielle que c'est à Mâcon. Tous ses récits sont suspects : dans son histoire de 48, il a composé après coup des discours qu'il n'a jamais prononcés.

Guizot raconte et maintient, malgré la dénégation de Lamartine, que celui-ci, pour empêcher Dupont de l'Eure de parler le 24 février, se serait écrié : « Qu'on le porte en triomphe! »

28 janvier. — Victor Lefranc m'affirme avoir entendu raconter par Passy l'histoire suivante sur Louis-Philippe. Il s'agissait d'établir des corps francs sur la frontière d'Espagne. Soult s'y opposait, Thiers insistait et le Roi avec lui. Un jour, pour décider le maréchal, le Roi se rendit chez lui avec ses ministres. Après être resté quelque temps seul avec eux, il entr'ouvre la porte de la chambre dans laquelle les autres l'attendaient, et passant la tête par la porte entre-bâillée : « Nous avons pleuré, tout est fini. »

7 février. — Je ne vais pas aux Tuileries entendre le discours d'ouverture; je ne veux pas un seul moment endosser la livrée.

Ma matinée est consacrée à assister à une discussion entre Havin et Picard sur la question de savoir si celui-ci doit sortir du Conseil de surveillance du *Siècle*. De cette discussion je tire l'enseignement que, quand il s'agit de conventions politiques, il faut bannir toutes les formes de courtoisie, et n'avoir aucun égard de politesse pour son interlocuteur, s'exprimer durement, si cela est nécessaire pour la clarté de l'accord, et, si on le peut, avoir des preuves écrites.

Le discours de l'Empereur est, ce que je pensais, une équivoque : il ne promet pas la paix, et il ne suppose pas nécessai-

rement la guerre; à côté d'une phrase pacifique, s'en trouve toujours une guerrière. Il indique une grande indécision ou une profonde dissimulation ; on peut rapporter à l'un ou à l'autre de ces sentiments ce qu'il a d'aigre et de hautain. Il y a à remarquer, en outre, cette maxime : « L'intérêt de la France est partout où il y a une cause juste et civilisatrice à faire prévaloir. »

Ce soir Henri Martin est venu causer longuement avec moi : il veut qu'on appuie la guerre; il s'agit d'une question nationale au plus haut point.

8 février. — Les conservateurs se plaignent que celui qu'ils ont nommé pour maintenir l'ordre les trompe et fasse la guerre; Bonaparte s'indigne de ne pas trouver d'enthousiasme lorsqu'il invoque des sentiments vrais et patriotiques. Aux uns, je rappellerai l'histoire que rapporte Machiavel sur César Borgia. Il avait nommé gouverneur en Romagne un certain Ramiro d'Ono, homme cruel, qui remplit le pays de terreur et l'ensanglanta de ses cruautés. Lorsque Borgia crut le moment venu de changer de système, il fit tuer Ramiro et le peuple trouva un jour son corps exposé sur la place publique de Césène, ayant auprès de lui un coutelas ensanglanté. C'est ce qui arrivera toujours aux individus, ou aux corps qui se font les serviteurs passionnés d'un despote : après lui avoir sacrifié leur honneur, leurs principes, ils seront exposés sur la place publique au mépris du peuple. L'Assemblée législative nous avait fourni un exemple; le Corps législatif sera le second.

8 février. — Presque tous nos collègues considèrent le discours comme belliqueux : ils l'ont accueilli très froidement hier, et ils en sont furieux aujourd'hui. M. de Pierre me disait : *C'est un crime.* Quand Morny a commencé son discours, il a été accueilli par un silence glacial. Tout a fondu quand il a parlé de la paix; on l'a applaudi avec enthousiasme. Au fond cependant, ce discours ne dit rien autre que le discours de l'Empereur ; dans la forme, il insiste sur la paix un peu plus.

Claudet me montre une lettre de Proudhon qui pense exactement comme moi. « Déposez votre acte additionnel, dit-il à l'Empereur, et alors nous verrons si nous pouvons approuver votre guerre. »

10 février. — Ferry est venu me voir : il est enchanté, dans le discours de l'Empereur, du mépris pour les intérêts

vulgaires, et de la maxime : « L'intérêt de la France est partout où existe une cause légitime. » Je lui ai répondu : « qu'il n'appartenait pas à l'Empereur de mépriser les intérêts *vulgaires*, qu'il a lui-même exaltés et suscités, et de ruiner des gens que, depuis plusieurs années, il jette lui-même dans les entreprises que ses paroles imprudentes vont faire crouler ». Ceci soit dit sans que je plaigne beaucoup ceux qui ont oublié que, sans liberté, la prospérité matérielle elle-même est impossible.

Le crime des traités de 1815 n'est pas, selon moi, d'avoir *mal* disposé de tels ou tels pays, c'est d'en *avoir disposé* contre leur gré. En cela, ils sont nuls et d'une éternelle nullité : aucun traité n'a le droit de dépouiller une nation de sa propre volonté. Disposer autrement et *bien* est aussi opposé au droit que disposer *mal*.

Je conçois donc ainsi le manifeste d'une république :

1° Tout peuple est maître de lui-même.

2° Aucun traité ne peut prévaloir contre ce principe supérieur.

3° Par conséquent, je ne me croirai empêché par aucun d'aider les peuples qui m'appelleront par l'intermédiaire d'un Gouvernement constitué. Mais je ne me croirai autorisé par aucune de mes sympathies d'intervenir dans les affaires de mes voisins, avant d'avoir été sollicité par un appel de cette nature

4° Mes alliances seront seulement avec les Gouvernements qui partageront ces principes. Je pourrai n'avoir pas pour ennemis ceux qui les violent, je ne les aurai pas pour amis.

La conduite des Gouvernements anglais et français vis-à-vis du Gouvernement napolitain est seule conforme aux principes. En présence des infamies du roi *Bomba*, ils ne se sont pas cru le droit de le chasser de ses États, au profit des patriotes napolitains; ils ont fait des remontrances et ils ont retiré leurs ambassadeurs. Que les Napolitains fassent une insurrection et chassent les monarques; si les Autrichiens veulent les rétablir, le droit d'intervenir commencera.

11 février. — Au Corps législatif, conversation avec Jules Favre. Il penche à l'abstention silencieuse, mais, quoi qu'il arrive, jamais il ne votera pour ce Gouvernement, quelque excellente que puisse être la mesure proposée : il ne peut oublier son origine. Cette pensée est une exagération. Armand Carrel a admirablement répondu à un système de ce genre contre la Restauration (22 septembre 1830).

14 février. — Le printemps nous envoie les premières bouffées de son souffle enivrant : ce serait l'heure d'être insouciant et heureux. Je rencontre Guéroult (1) et nous voilà de nouveau sur le chapitre de la guerre. Entre autres choses, il me dit : « Je me préoccupe peu de la liberté : de longtemps elle n'est pas possible en France. » Puis il me cite de Maistre ; il n'a pas su se dégager de l'étreinte de ce vigoureux faiseur de paradoxes.

23 février. — La lecture du deuxième volume de Guizot m'a beaucoup intéressé. Il est toujours utile d'entendre un homme éminent parler de soi. Seulement, dès la première lecture apparaît le défaut, qui est de n'avoir pas compris que la politique de résistance n'est *nécessaire, légitime, sainte,* que parce qu'elle rend le progrès possible, et que, faire des réformes est une des meilleures manières de résister. Résister pour conserver le *statu quo* est misérable; pour ramener le passé, c'est criminel. Le tort de M. Guizot, c'est d'avoir résisté presque toujours pour le maintien du *statu quo*. Gouverner, ce n'est pas arrêter, mais régulariser la marche, être à l'arrière-garde, mais non pas refuser d'avancer. Je n'admets pas la conception socialiste outrée qui fait du gouvernement l'initiateur; mais il ne doit pas non plus être l'*étouffeur* : son rôle est de *réaliser* les idées que la libre discussion a fait *prévaloir* ; il ne sème pas, il recueille et utilise les fruits mûrs.

4 mars. — J'ai longtemps causé avec Viel-Castel (2), chez Mme d'Agoult : c'est un homme charmant, plein d'instruction historique et de charme dans le récit. Il m'a beaucoup parlé de 48 et de l'ignorance de Lamartine qui, entre autres choses, lui demanda un jour comment on pouvait aller en Pologne par mer. Bastide (3) était un esprit étroit, mais très loyal et très sincère : il a été plus regretté par le corps diplomatique que Lamartine, avec lequel il était impossible de savoir à quoi s'en tenir.

8 mars. — Thiers pense que la note du *Moniteur* indique

(1) Incarcéré au coup d'État, défenseur ardent du principe des nationalités, Adolphe Guéroult était directeur de *la Presse*.

(2) Administrateur et diplomate, auteur d'une *Histoire de la Révolution*, 2 vol., 1860-1870.

(3) Jules Bastide, publiciste et homme politique, avait été quelque temps en 1848 ministre des Affaires étrangères.

une reculade en présence de la coalition. Le décret de ce matin, qui contient la démission du prince Napoléon comme ministre des Colonies, semble confirmer et constater le triomphe du parti de la paix.

10 mars. — Un parti subit toujours des traitements analogues à ceux qu'il a fait subir à ses adversaires : c'est la réflexion que m'inspire la lecture de l'histoire de la Révolution. Avant d'être mis en accusation le 31 mai, les Girondins avaient mis Marat en accusation le 12 avril ; avant d'être les victimes du peuple, ils en avaient été les tribuns ; ils avaient fait monter Louis XVI sur l'échafaud, avant d'y monter eux-mêmes. Je déteste de plus en plus Robespierre ; l'apologie qu'en fait Louis Blanc m'irrite ; on y sent la mauvaise foi ou plutôt l'égarement. La critique de Lanfrey est très juste, quoique très personnelle.

11 mars. — Thiers me raconte que la note du *Moniteur* était une vraie reculade, ou plutôt la manifestation publique d'une reculade commencée en réalité par le voyage de lord Cowley à Vienne. L'Empereur, en ce moment, avait été effrayé du déchaînement de l'opinion en France, en Allemagne et en Angleterre, et lord Cowley était parti pour arranger les choses. Seulement, il avait écrit de Vienne que l'empereur d'Autriche était fort irrité, et qu'il fallait le calmer par un acte public : de là, l'article du *Moniteur*, écrit sous l'influence de Fould et Walewski. Depuis, Napoléon Jérôme a repris son action, montré à l'Empereur quelle honte entraînait la reculade : celui-ci hésite de nouveau et incline vers la guerre.

Nous avons parlé de Henri Martin : « Il est bête comme un chou. » M'a dit que Solar était un de ses amis et qu'il voulait unir dans la presse l'orléanisme le plus avancé et le républicanisme le plus modéré. Il m'a demandé si je connaissais un homme de talent à lui recommander. Je lui ai répondu qu'aucun ne m'était plus cher que Nefftzer qui doit rentrer à *la Presse*. Il croit qu'il faut laisser l'Italie telle qu'elle est, et prolonger le plus longtemps le *statu quo*. A paru fort étonné quand je lui ai parlé du principe des nationalités et m'a dit qu'il m'expliquerait un jour la question à fond.

13 mars. — Le malheur de la République, c'est que son établissement n'ait été tenté jusqu'à présent, que par les républicains, et que les constitutionnels s'y soient toujours

opposés. Que je serais heureux si je pouvais mériter un jour les paroles de Jefferson sur Washington : « Il avait l'intégrité la plus pure et la justice la plus inflexible que j'aie jamais connues; aucun motif d'intérêt ou de parenté, d'amitié ou de de haine, n'exerçait aucune influence sur sa décision. Il a été, en vérité, dans toute l'acception des mots, un homme sage, bon et grand! »

14 mars. — Une erreur de nos amis, et qui se manifeste encore dans cette circonstance, c'est de croire que le but justifie les moyens. « Peu importe, disent-ils, la nature et la légitimité de la guerre actuelle; nous devons la soutenir par cette seule raison qu'elle peut renverser le Gouvernement. » Je n'admets pas cette doctrine. On a beaucoup recherché les causes de l'état dans lequel se trouve notre société, toujours prête à se précipiter dans quelque extrême, aujourd'hui affamée de liberté, demain de despotisme, aussi ardente à parler quand le silence sera salutaire, qu'à se taire lorsqu'il faudra parler. Cette démoralisation, cette absence de foi est due à ce que, depuis le XVIe siècle, le principe suprême de la politique a toujours été celui-ci : que *la fin justifiait les moyens*. Que les partis ne se renvoient pas la responsabilité de cette maxime! Ils ont tous commis la faute de blâmer le principe quand ils étaient vaincus et de l'appliquer quand ils étaient vainqueurs; tous, ils ont cru au droit de la *victoire* et non à celui de la *défaite*. La Royauté a la Saint-Barthélemy, les Dragonnades; la Révolution a les journées de Septembre, la Terreur et les femmes guillotinées; le Bonapartisme a l'assassinat du duc d'Enghien et l'expédition d'Espagne; les Gouvernements qui ont suivi ont leurs lois d'exception. Un seul Gouvernement est pur de cette tache, et ce sera son honneur éternel, malgré d'inévitables fautes : c'est le Gouvernement provisoire de 1848. Malheureusement, cela n'a été qu'une lueur passagère; depuis, nous sommes retombés dans la nuit. Aucun Gouvernement n'a appliqué la maxime fatale avec plus de continuité et d'audace que le Gouvernement actuel : voilà pourquoi je le combats. Je ne puis donc imiter ses procédés. Je sais d'ailleurs combien sont vaines et trompeuses les prévisions qui semblent les plus probables.

Le Siècle est complètement bonapartiste. « Il n'y a contre la guerre, dit-il, que le parti de la peur et de l'intérêt. »

*
* *

24 mars. — Nevers. Les débats de l'affaire de Bondy commencent aujourd'hui.

27 mars. — Les témoins ont tous été entendus. Ils ont déposé, avec une fermeté admirable, notamment les paysans : Travers, Casson, etc. Parmi les messieurs ont été très bien Augué, conducteur des Ponts et Chaussées, et Lemaire, juge au Blanc. Celui-ci surtout s'est montré honnête homme dans le sens le plus exquis du mot. Nos adversaires sont de plats personnages. Le président est, dit-on, un honnête homme : en dehors de la politique, c'est possible ; en politique, il est semblable à tous les magistrats. Il a conduit ce débat avec la violence qui lui a valu le surnom de *Rouge oreille*, et de plus avec une sottise remarquable.

Je quitte l'audience pendant l'interrogatoire des prévenus de dénonciation, et je vais me promener pour préparer ma plaidoirie. Sur ma route, je rencontre le cimetière. J'y entre, et pendant une heure j'y oublie tout.

28 mars. — J'ai plaidé pendant près de deux heures. J'ai réussi. Delasalle a demandé un renvoi pour me répondre. A la joie que MM. de Bondy et de Bastrog éprouvent de ma modération, je comprends qu'ils n'étaient pas sans craintes.

29 mars. — Réplique médiocre de Delasalle. Discours médiocre et impudent d'Hector de Rochefontaine, procureur impérial, qui conclut à ce que nous soyons renvoyés dos à dos. « Sans doute, il y a eu des faits regrettables dans l'élection du Blanc, mais cela se passe toujours ainsi. » L'aveu est précieux. Quelques mots vifs de ma part. Renvoi au 7 avril pour le jugement.

30 mars. — Départ pour Paris. Pendant tout mon séjour, j'ai été entouré de marques de sympathie. Des avocats étaient venus de Moulins et de Bourges pour assister aux plaidoiries. Parmi ceux venus de Moulins se trouvait mon ami et ancien camarade Méplain, que j'ai revu avec plaisir.

*
* *

19 avril. — Je verrai la guerre avec douleur, autant qu'au premier jour. Autant qu'au premier jour, je pense qu'elle ne peut être que fatale pour la France et l'Italie, à moins

d'événements imprévus sur lesquels il n'est pas raisonnable de compter. Si on la fait, je continuerai à rester dans l'attitude défiante que j'ai adoptée dès le premier jour : mais je crois que, pour l'Empereur, elle est une nécessité, et que, ne pas la faire, ce sera pour lui une honte telle que je n'ose pas espérer qu'il s'y résigne.

25 avril. — Toutes les troupes partent de Paris. La guerre est saluée à la Bourse par une nouvelle baisse de 2 fr. 25, elle ferme à 62 fr. 85. Dans l'opinion, en dehors de la Bourse, ceux qui ont un intérêt quelconque au maintien de la paix sont furieux. Les autres sont plutôt satisfaits. « Enfin, nous aurons du nouveau, nous sortirons de notre marasme. » De très braves gens ne voient là qu'une distraction, et, comme nous sommes tous *joueurs* par quelque côté, ils ajoutent : « On ne sait pas ce qui peut arriver. Qui sait? ce sera peut-être sa ruine... » Et personne ne doute que nous ne soyons très facilement vainqueurs.

27 avril. — A midi, Picard vient m'annoncer que Jules Favre veut voter pour. Nous nous réunissons tous dans un bureau à une heure et demie. Favre soutient son opinion, Hénon déclare qu'il votera contre. Je les supplie tous deux de s'abstenir. Je rappelle à Favre son rapport sur l'expédition de Rome, le hasard ayant voulu que nous fussions dans ce même bureau où Drouyn de Lhuys lui avait donné sa parole d'honneur qu'il n'attaquerait pas la République romaine. « C'est devant cette fenêtre, me dit-il. Du reste, a-t-il ajouté fort aimablement, nous ne sommes que cinq, il serait ridicule qu'une division éclatât parmi nous : je me range à l'avis d'Ollivier. » Hénon en a fait autant. Picard et Darimon, qui avaient partagé mon avis, et qui s'étaient bornés à hésiter, n'ont pas fait difficulté non plus de se ranger. Ce qui rendait la question très délicate pour nous, c'est notre conviction que le Tessin était franchi.

Nous étions à peine d'accord que la séance a commencé. J'ai prononcé mon discours, non pas absolument tel que je l'ai préparé, mais conformément au manuscrit joint à mes autres discours. J'ai fait à mes amis un sacrifice : j'ai omis mes sentiments de défiance contre le Piémont, et je n'ai pas indiqué mes regrets de la confiance aveugle que l'Italie témoignait à l'Empereur. Ils m'ont, en échange, laissé exprimer fortement

mes défiances contre le Gouvernement. La Chambre a écouté avec attention : elle m'a quelquefois interrompu par de légers murmures.

A côté de la raison de convenance pour laquelle je n'ai point attaqué le Piémont, il en est une autre de principe : c'est que la non-intervention dans les affaires des autres doit être complète. Nous sommes libres de ne point les aider quand ils font tels ou tels actes, mais nous ne devons pas nous immiscer dans ce qu'ils font. Il est si difficile de savoir le vrai sur les affaires d'un pays qui n'est pas le sien !

29 avril. — La Toscane a chassé son grand-duc, et s'est livrée au Piémont. Ce mouvement ne me plaît pas.

30 avril. — La séance d'aujourd'hui a été très intéressante. M. Plichon (1), dans un discours bien fait et courageux, a exposé le point de vue orléaniste. « Quoique à l'autre pôle de la politique de M. Ollivier », il approuve mes observations sur l'absence de renseignements au Corps législatif, puis, entrant dans la question, il blâme la guerre : « il l'a votée avec regret : il fallait se borner à un appui moral à l'Italie ; il ne lui reste d'espoir qu'en un suprême appel à l'esprit de modération de l'Empereur; beaucoup de ses actes sont contestables : il en est un immortel, c'est sa modération après la prise de Sébastopol. Il le supplie de l'imiter. »

Baroche a répondu avec véhémence à ce discours, qui avait été interrompu par des marques fréquentes d'improbation. En véritable ignorant, il a nié que nous ayons été chassés avec colère par les Italiens en 1815 ; il a insisté sur cette idée que la guerre était purement défensive et motivée par les agressions de l'Autriche contre le Piémont. Jules Favre lui a répondu magnifiquement : je l'ai rarement entendu aussi bien inspiré. Il disait : « A l'intérieur, il ne peut y avoir aucun pacte entre nous tant que la France *restera courbée,* » sans que la Chambre songeât à l'interrompre.

Au moment où il s'asseyait, disant qu'il demanderait au triomphateur la liberté, M. de Piré (2) a crié : « Vous l'avez. » A quoi j'ai répondu : « Je vous défie de le dire sans rire. » Au fond, il y a dans le discours de Jules Favre une bonne partie,

(1) Député du Nord, s'associait à l'opposition libérale.
(2) Marquis A. de Piré de Rosnyvinen, député de l'Ille-et-Vilaine depuis 1856.

celle où il établit la provocation par l'Empereur; une détestable, celle où il manifeste sa confiance absolue dans le Piémont, et celle où il suppose que cet homme est la Révolution : cette dernière est seule coupable. C'est perpétuer la confusion du bonapartisme et de la république.

Baroche n'a pas plus répondu à Jules Favre qu'à moi. Évidemment il avait mission de ne pas nous désavouer et de ne pas nous approuver. Après un discours plat de Nogent Saint-Laurent, quelques observations de MM. de la Sizeranne et Lebreton, nous nous sommes abstenus, même Jules Favre, quoique la conséquence logique de son discours eût été de voter pour.

1er mai. — *Le Moniteur* annonce que le Tessin est franchi et que la guerre est enfin commencée. Il publie aussi une circulaire de Walewski qui tend à rassurer les puissances.

10 mai. — Décret qui institue l'Impératrice régente, avec l'assistance de Jérôme Bonaparte. Décret qui décide qu'une statue sera érigée à Humboldt. C'est une nouvelle caresse à la Prusse qu'il y a quelques jours on a encore essayé de rassurer, en lui promettant que le corps d'armée de Malakoff n'est pas dirigé contre elle.

11 mai. — L'Empereur est parti hier à 5 heures et demie. On s'accorde à dire que dans le faubourg Saint-Antoine, il a reçu un accueil très chaleureux, entremêlé de *la Marseillaise* et du *Chant du Départ*.

13 mai. — Jules Favre me disait aujourd'hui qu'il ne peut prendre l'Empereur au sérieux, et qu'il est convaincu *qu'il échouera*. Cette opinion est solitaire. Ici personne ne doute d'un succès certain et foudroyant. Paraître en douter, c'est faire acte de mauvais citoyen.

Canrobert, dans un ordre du jour du 6 mai, reconnaît en ces termes l'imprévoyance de l'administration de la guerre : « La marche précipitée que vous venez de faire à travers les Alpes, n'a pas permis à la sollicitude du Gouvernement de l'Empereur de vous donner encore tout ce qui est nécessaire à vos besoins. Bientôt vous le recevrez, mais, en attendant, vous saurez y suppléer par votre dévouement, votre énergie, et votre constance. »

14 mai. — Bettina rapporte que Beethoven lui dit un jour : « Je ne crains rien de l'avenir pour ma musique. Celui qui la sentira pleinement sera délivré des misères que les autres traînent après eux. »

Manin disait ce qu'hélas! j'ai dit mille fois moi-même : « L'action de vivre, considérée en elle-même dans une personne saine, devrait être un plaisir; en moi, depuis mon enfance, elle a été toujours un effort et une peine. Je me suis toujours senti fatigué. »

16 mai. — L'emprunt se monte à 2 milliards 5 millions. On ne demandait que 500 millions.

17 mai. — Après beaucoup d'hésitations, et sur les renseignements que me fournit Duchêne, je me décide à parler. Cela a bien marché. La Chambre m'a particulièrement applaudi lorsque j'ai attaqué l'État *providence*, et la maxime que le but *justifie les moyens.*

Ces jours derniers, j'ai lu quatre ouvrages : *Fanny*, roman de Feydeau, parvenu à sa 17e édition ; *Lui et Elle*, de Paul de Musset; *Manin*, de Henri Martin; *la Question romaine*, d'About.

La situation de Fanny est vraie, mais elle est traitée d'une manière ignoble, le style est mauvais, et rien de plus matériel et de plus mauvais que les principales scènes.

Lui et Elle est l'histoire de George Sand et d'Alfred de Musset. On en conçoit une bien triste idée du caractère de notre romancier. Toute femme qui s'affranchit du devoir est hideuse, le talent n'y fait rien. J'approuve Musset de n'avoir pas permis qu'on calomniât son frère.

Manin : livre mal fait, mais très instructif. C'est une des figures du Plutarque moderne.

La Question romaine. Pamphlet très spirituel et très vrai. Il y a une foule de pages charmantes et frappées au bon coin. Le livre a été imprimé à Bruxelles; le Gouvernement en a permis l'introduction en France. Mais *l'Univers* l'ayant dénoncé dans deux articles très violents signés Veuillot, le livre a été saisi. Nous verrons si l'on donnera suite.

21 mai. — Jules Favre est toujours d'un optimisme magnifique : « S'il est vaincu, nous en profiterons; s'il est vainqueur, cela fera naître des embarras à l'intérieur. » Grévy voit tout en sombre. Quant à moi, je ne crois pas qu'une victoire l'affaiblisse : elle n'aurait pour effet, que de susciter le sentiment bonapartiste. La bourgeoisie, après la paix, serait trop heureuse de réparer les brèches faites à sa fortune; les meilleurs du peuple seraient devenus bonapartistes.

Henri Martin croit maintenant qu'il faut se présenter et

entrer à la Chambre, non pour le renverser (l'Empire), mais pour obtenir la liberté.

31 mai. — Depuis hier, nous faisions des préparatifs de voyage, afin d'aller à Leipsick entendre le festival que dirige Liszt; nos passeports étaient visés, lorsque plusieurs de nos amis sont venus nous supplier de ne point partir. Les Français, à ce qu'il paraît, sont fort mal reçus en Allemagne. Nous sommes à la veille d'une action décisive : on ne sait l'influence qu'une victoire française pourrait produire. Comme ces observations correspondent à mes propres instincts, je renonce à ce voyage, malgré le désir que j'avais de donner un témoignage d'affection à mon beau-père. Blandine, toujours parfaite, se résigne.

Une lettre de mon père me confirme qu'il est résulté pour lui, de la lecture des journaux étrangers qui ont des correspondants français, que l'on veut m'écraser en exaltant outre mesure Jules Favre. Les imbéciles! Comme s'ils pouvaient rendre à notre cause un plus grand service que de lui créer au Corps législatif un drapeau éclatant! Quant à moi, si je vaux quelque chose, le mérite d'un autre ne m'empêchera pas de le manifester.

21 juin. — Une visite que je reçois de Brame (1) me remet en mémoire une partie importante de ma conversation de l'autre jour avec Thiers.

Il s'agissait de savoir s'il accepterait une candidature à la place de Legrand, dans la prochaine élection de Lille. « En principe, m'a-t-il dit, la question du serment ne m'arrête pas. Ce n'est qu'un embarras qu'un Gouvernement crée à ses adversaires : aussi, avec mon sens pratique, je ne promettrais pas de l'abolir, si j'avais demain le pouvoir. En ce qui me concerne, je n'hésiterai pas à le prêter, malgré le danger (car il est certain que le Corps législatif devenant sérieux, il nous enverrait à Vincennes), dès qu'il sera constant que c'est une arme de guerre nécessaire à employer. Cette nécessité n'est pas manifeste. L'élection de Lille n'aura lieu que dans quatre mois : d'ici là, des événements graves seront peut-être survenus. Attendons. »

23 juin. — La Prusse vient de mobiliser plusieurs corps

(1) Député du département du Nord

d'armée. Pourquoi? demande-t-on de toutes parts. Est-ce la guerre avec l'Allemagne?

7 juillet. — Jules Favre que je rencontre aujourd'hui au Palais me répète : « Tout le monde me trouve fou. Je n'en persiste pas moins à croire qu'il est perdu, quoi qu'il arrive. »

10 juillet. — A Châteaudun, j'avais appris qu'un armistice était signé avec l'empereur d'Autriche. Je lis dans *le Moniteur* les termes mêmes de la nouvelle : « Il ne s'agit, dit-il, que d'une trêve entre les armées belligérantes, *qui, tout en laissant le champ libre aux négociations*, ne saurait faire prévoir dès à présent la fin de la guerre. » Et le délai : jusqu'au 15 août.

La paix sortira-t-elle de cette trêve? Je ne le pense pas. Deux choses me paraissent en effet évidentes : Que l'Autriche ne peut, à aucun prix, céder amiablement son quadrilatère et la Vénétie. Que, d'autre part, il est impossible que l'Empereur se contente de la Lombardie. En outre, je ne peux pas admettre que l'Autriche traite sans obtenir le rétablissement des ducs de Modène et de Toscane, et sans le rétablissement de la duchesse de Parme, et ces concessions me semblent impossibles à l'Empereur. Le mouvement des Romagnes est enfin une difficulté encore plus insoluble.

L'armistice me semble donc d'abord une nécessité matérielle : il indique que nos pertes ont été très considérables, et qu'outre les balles autrichiennes, la chaleur et la température malsaine menacent nos troupes ; c'est ensuite une réponse aux tentatives de l'Europe et surtout de la Prusse. Quoi qu'il en soit, les journaux anglais et le public considèrent cela comme la paix. La hausse a été de plusieurs francs, la rente est à 67 fr. 80 p. 100. Picard croit à la paix. Didier, qui est avec nous, partage cet avis.

15 juillet. — Je suis content, parce que j'aime la paix et que d'elle seule peut naître la liberté. Jules Favre était aussi consterné que j'étais épanoui. Philis était accablé. Pour dissimuler son trouble, Floquet, prenant mon bras avec force, m'a dit : « Tant mieux, ils l'assassineront. » Picard et Ferry étaient joyeux. Les vrais républicains ne déguisent pas leur joie. Notre parti est sauvé du bonapartisme. Du Piémont, nous ne savons qu'une chose : c'est que Cavour a donné sa démission et qu'il est remplacé par Arèse, ami de Napoléon. Cavour agit honorablement en se retirant, mais il n'a que ce qu'il mérite. Il a

insulté le gouvernement provisoire, le seul gouvernement qui ait véritablement aimé l'Italie, et il s'est jeté à corps perdu dans les bras d'un despote.

Quant à notre Empereur, il renoncera à la guerre et l'Empire va redevenir la paix. Je ne crois plus à une agression, soit contre l'Angleterre, soit contre la Prusse. Je ne crois qu'à force bâtisses.

17 juillet. — La manière dont l'Empereur s'est engagé dans la guerre, sans consulter personne, et la manière dont il en sort, sans consulter personne, prouve quel est, pour le peuple comme pour le souverain lui-même, l'inconvénient du despotisme.

18 juillet. — Trois jours avant l'armistice, l'Empereur avait vu Kossuth et lui avait donné de l'argent. Il est rentré à Saint-Cloud hier par le Chemin de ceinture.

Arèse a échoué et c'est Rattazzi qui est chargé de former un ministère sarde. Voilà un bon signe, et une espérance de maintien du Statut. Pendant ce temps, Florence indique son intention de résister dans une proclamation fort digne.

Il n'est pas vrai que les traités de 1815 soient déchirés ; ils sont reconnus, mais *modifiés*. Si l'empereur d'Autriche cède ses droits, c'est qu'il en *avait*.

Plus je réfléchis, plus je suis convaincu que l'Empereur n'a été arrêté que par crainte des revers. Aussi ne recommencera-t-il plus, et l'Angleterre n'a rien à redouter, pas plus que la Prusse. Elles n'auront la guerre que si elles-mêmes la provoquent et la nécessitent.

23 juillet. — Depuis plusieurs jours est arrivé à Paris l'ancien chef du gouvernement provisoire toscan, Peruzzi, chargé d'une mission. Il est accompagné de sa femme, bonne et aimable nature pleine de vie. Ils sont porteurs d'une lettre de mon père pour moi. Je vais les voir. Ils sont charmants. J'y rencontre Henri Martin, confus, *véritable statue de la déception*, Cernuschi, etc.

L'Empereur a reçu hier à dix heures Peruzzi à Saint-Cloud. L'entrevue a duré un quart d'heure. L'Empereur a beaucoup parlé : il désirerait que les Toscans acceptassent le fils du grand-duc avec une Constitution. Au mot d'intervention, il s'est récrié et a dit non ; qu'il entend que les vœux des peuples soient respectés. C'est ce qu'il a répondu à l'empereur d'Autriche qui

lui parlait, à Villafranca, de légitimité. Il doute que l'Europe permette l'annexion; il a défendu le Piémont qui n'a pas créé la situation actuelle par son ambition, mais n'a fait qu'enlever la révolution à Mazzini; a expliqué la paix, par les difficultés de l'entreprise : il eût fallu une armée à Rivoli, l'autre à Goïto, la troisième à Venise, pour cela il eût fallu tirer cent mille hommes de France. L'enjeu n'en valait pas la peine, et l'état de l'Europe ne le permettait pas. Il tient à son idée de la Confédération : l'Italie a été municipale et l'est encore; l'Autriche n'entrera dans la Confédération que comme le Luxembourg dans la Confédération germanique, avec gouverneur spécial, parlement, troupes nationales; du moins l'empereur d'Autriche l'a promis; le tiendra-t-il ? C'est en vue d'une telle confédération qu'il (l'Empereur) a décidé le roi de Piémont à accepter.

Le même Peruzzi m'a appris que Cavour garantissait au duc de Toscane son trône, même contre l'ennemi intérieur, s'il voulait s'unir à la guerre contre l'Autriche. Tibaldi, qui revient de Florence, me montre un écrit de la police toscane de juin ou juillet qui maintient l'interdiction prononcée par le grand-duc contre *la Question romaine*, d'About.

31 juillet. — Hier au soir, je suis allé dire adieu à Liouville (1). « Quand partez-vous ? me dit-il. — Mardi soir. — Après votre élection (2) ? — Oui, après l'élection. — Après *votre* élection. — Mon élection ! mais personne ne me porte, j'aurai votre voix, voilà tout. — Non, j'ai entendu dire que plusieurs voteraient pour vous. » Je n'ai pas insisté. Je n'aurai qu'une vingtaine de voix, mais refuser eût été d'un orgueil absurde. Je ne pouvais d'ailleurs ne pas être touché de la pensée de ce brave homme, qui, malade, travaillé par une albuminurie, songe à me donner un témoignage de sympathie. Bien entendu, je ne me mêlerai de rien. J'ai seulement averti quelques amis. Il est étrange, du reste, qu'une pareille idée ne soit pas venue à mes jeunes confrères, et qu'elle naisse d'un ancien ! Ce qui surtout fait de cette tentative de Liouville un coup d'épée dans l'eau, c'est que beaucoup ignorent que j'ai les dix ans exigés par le décret nouveau.

Aujourd'hui à 2 heures, je suis allé voir Limet (3), qui crache

(1) Célèbre avoué, père de Mme Ernest Picard.
(2) Au Conseil de l'Ordre.
(3) Avocat spirituel, populaire au Palais.

le sang depuis plusieurs jours, à la suite d'une imprudence. Je l'ai trouvé tout heureux : « Mon médecin, m'a-t-il dit, m'a donné mon *exeat*, je pourrai aller voter pour vous mardi. »

2 août. — J'ai 62 voix, ce que je considère comme très heureux pour une candidature improvisée.

23 août. — Promenade avec Cochin et longue conversation. Me dit que le duc de Broglie lui a raconté que son grand-père était pour le Roi et son père pour la Révolution. Son père lui fit jurer à neuf ans d'être toujours fidèle à la liberté. A cause de ce serment, son grand-père n'a jamais voulu le revoir. Le duc de Broglie croit que tout ce qui a été détruit en 89 devait être détruit; que, dans ce qui a été édifié, les intérêts des masses ont trouvé leur satisfaction, mais que les intelligences attendent encore la leur. Il pense que le bien-être ira toujours en se développant, et que la liberté ne sera plus chère qu'à une soixantaine de personnes dispersées entre les différentes villes de France. Quoiqu'ayant soixante-douze ans, il travaille dix heures par jour.

Guizot, au contraire, est plein d'espérance : il ne doute nullement que les choses ne reviennent en l'état dans lequel elles se trouvaient avant le 24 février.

Cochin me raconte que le frère de Picard lui parlait de sa candidature à une sous-préfecture. « Mais quand tu seras sous-préfet, que feras-tu dans ton cabinet? — Pardieu! répondit-il, je demanderai à être préfet. »

24 août. — Cochin m'affirme avoir entendu. Veuillot dire devant lui : « Quand je suis le plus faible, je demande la liberté à mes ennemis, parce que c'est leur principe. Quand je suis le plus fort, je la leur refuse, parce que c'est le mien. »

Il me cite, parmi les évêques ennemis de *l'Univers*, Dupanloup, Guibert, archevêque de Tours, le cardinal Mathieu, l'archevêque de Paris, Saint-Sulpice et ses amis : Mgrs Parisis, Gerbet, archevêque de Reims. « Montalembert s'est souvent plaint devant moi, m'a-t-il dit, d'avoir été le promoteur de ce mouvement ultramontain. »

***

27 août. — Nous partons pour Gérardmer avec Ferry et Limet. De Remiremont à Gérardmer, la route est très accidentée. Gérardmer est au bord d'un lac, dont un des côtés est

très beau : les autres sont un peu dégarnis. Après avoir visité les Cuves, nous commençons à longer la route que l'Empereur fait construire jusqu'au sommet de la Sluke, au-dessus du lac de Retournemer : c'est une admirable chose. Du point où elle s'arrête, nous descendons dans la vallée, et nous allons loger chez le garde Barthélemy, au bord du lac de Retournemer, le plus délicieux petit lac qu'on puisse voir.

30 août. — Flânerie à Ragatz. Le pays est très beau.

31 août. — 9 h. 1/2. Départ avec la pluie. Après quelques kilomètres faits dans la montagne, nous devons renoncer à tout espoir de beau temps pour la journée. Les vapeurs s'élèvent en glissant au-dessus des montagnes et vont ainsi emplir les réservoirs ambulants d'où tombe une pluie fine. C'est dommage, car, si, vue ainsi, la vallée de Dombeschg (vallée *domestica*) nous parait très belle, que serait-ce si le soleil l'animait? A Thusis où nous déjeunons, la pluie redouble ; cependant, désirant voir, autant que faire se peut, la *Via mala*, je m'enveloppe de couvertures et je me place auprès du cocher. J'en suis récompensé : rien de plus sauvage, de plus original et de plus saisissant. L'effet est augmenté par la neige tombée cette nuit sur les sapins et par le grondement sourd de la Nolla, dont la pluie a grossi le courant. Ce qui rend surtout l'effet de ce paysage pittoresque, c'est qu'on y entre au sortir d'une très belle vallée et qu'on le quitte pour en retrouver une autre toute riante, la vallée de Schams. A la fin de cette vallée commence la *Roflen* ou la *Via mala* intérieure qui conduit de la vallée de Schams à celle du Rhin. Cette seconde *Via* est aussi très belle. La neige nous entoure de plus en plus, et nous sentons le froid vif de l'hiver. A mesure que nous approchons de Splügen, les brumes, comme fatiguées de répandre de l'eau, tombent sans force dans la vallée, n'en pouvant plus ; çà et là apparaît un point bleu ; quelques nuages sont rougis par le soleil couchant : autant de beau temps pour l'ascension du Splügen et la descente en Italie.

1er septembre. — Dès que j'ouvre l'œil, je m'élance à la fenêtre : le ciel est bleu, les montagnes blanchies étincellent au soleil : une brume rare et blanche roule honteuse dans la gorge : c'est le beau temps! quelle joie!

8 heures un quart. — Nous commençons à gravir : au bout d'une heure, nous perdons de vue Splügen et nous entrons dans une gorge assez large, aride, mais bordée de montagnes blanches.

A mesure que nous avançons, les lacets que le chemin trace autour de la montagne deviennent plus étroits. Telle la marche de l'orateur : les lacets dont il enveloppe son auditoire sont d'abord larges, mais comme il les resserre à mesure qu'il avance ! Pour arriver plus tôt, nous nous engageons dans un sentier non frayé : partout, nous trouvons de la neige, et nous arrivons au sommet, les pieds trempés. Nous entrons dans une maison de refuge pour nous sécher ; la clarté extérieure est telle que nous restons quelques minutes sans rien voir.

Quand nous commençons à descendre, le temps est magnifique : pas un nuage, pas une brume ; le vent souffle du nord. Quand nous nous arrêtons à la frontière, je vois sans émotion les couleurs piémontaises, tant mon cœur est éloigné du mouvement actuel de l'Italie.

Nous traversons de très longs passages voûtés : la lumière n'y arrive que par des ouvertures pratiquées sur les précipices ; l'air est humide. Nous nous arrêtons pour voir une belle cascade ; des enfants nous entourent : pour gagner quelques sous, ils jettent, devant nous, des pierres dans la cascade ; la pierre ne brise pas un instant le cours de l'eau ; seulement, on entend au fond un bruit sourd et fugitif. Nous laissons derrière nous les montagnes blanches, et au loin apparaissent les montagnes italiennes, entourées d'une auréole d'azur, imperceptiblement rosée. Que la lumière est une belle, douce, charmante et émouvante création, la beauté des beautés ! Rien sans elle ne vaut. Avec elle, il n'est rien qui ne soit digne d'être contemplé.

Une heure et demie. — Arrivée à Campodolcino.

Deux heures et demie. — Départ pour Chiavenna. La route suit la vallée de la Lira. Elle s'avance au milieu de campagnes désolées et d'immenses blocs de pierre ; peu à peu apparaissent les châtaigniers, qui s'élancent souvent du roc avec une hardiesse admirable, puis les autres arbres. Enfin paraît Chiavenna, située au centre de plusieurs gorges. Nous en repartons tout de suite en poste pour Varenna. Nous traversons la vallée inférieure de la Maira triste, marécageuse ; elle est bordée par de hautes montagnes pelées, fort laides ; les mêmes qui, ce matin, enveloppées de feu, bordaient si délicieusement notre horizon. Au bord du lac de Como, après Lalico, ces mêmes montagnes redeviennent le fond du tableau : elles s'enveloppent d'une teinte bleue qui tranche avec la verdure sombre des premiers

plans, et elles sont de nouveau l'enchantement de nos yeux qu'elles attristaient, il y a peu d'instants.

A 10 heures du soir, après une soirée délicieuse, nous arrivons à Varenna : flâneries sur le lac, par un temps merveilleux; oubli de la vie et du monde. De pareilles heures me semblent de plus en plus les meilleures.

4 et 5 septembre. — Séjour à Milan; je vois quelques personnes, notamment Agnelli, imprimeur, et Deforti, rédacteur d'un journal populaire très répandu qu'on nomme : *il Pungolo* (l'aiguillon).

La situation de la Lombardie est étrange. D'abord, Victor-Emmanuel l'a contre tous les principes, s'il est vrai que les peuples seuls aient le droit de disposer de leurs destinées. Depuis que les Autrichiens sont partis, la volonté populaire n'a jamais été consultée; tout demeure à peu près comme sous l'Autrichien; le seul titre du roi *galantuomo* est, jusqu'à présent, la cession faite par François-Joseph à Napoléon, et la rétrocession de Napoléon à Victor-Emmanuel. On y ajoute, il est vrai, le vote de 1848; mais s'en contenter serait aussi étrange que si Napoléon III, pour rétablir l'Empire, s'était appuyé sur le vote qui l'a établi sur la tête de Napoléon Ier. Ce vote évidemment devait être renouvelé : Parme et Modène avaient aussi voté l'annexion en 48, et cependant on a cru nécessaire de leur demander de nouveaux votes.

Du reste, jusqu'à présent, le provisoire, des phrases et des fêtes. Dans les rues je vois partout des portraits de Garibaldi, Victor-Emmanuel, Cavour et Napoléon III.

Je suis allé revoir *la Cène* de Léonard et l'ai toujours trouvée aussi belle.

6 septembre. — 3 heures 40 du matin. Départ pour Gênes.

7 septembre. — A neuf heures, nous partons avec les Lerici pour la Spezzia. Le temps est beau, de telle sorte, qu'étendu sur le pont, je puis sans trop de malaise admirer la côte. D'abord, le golfe de Gênes, puis celui de Rapallo, et la belle côte au bout de laquelle se trouve Porto Venere. Depuis Sestri di Levante, ce sont des rocs presque nus qui descendent à pic jusque dans la mer, s'élargissant à peine de temps en temps pour donner place à quelque petite ville comme Levante.

Le soleil venait de se coucher magnifiquement, lorsque nous avons découvert Porto Venere, ou plutôt les ruines de l'église

Saint-Pierre, et le fort qui est à côté : au-dessous, des rocs de marbre peu à peu rongés par la mer et aux pieds desquels elle s'est creusé de larges cavernes. La mer est d'un bleu limpide. Nous arrivons au port. C'est vraiment une heure douce.

23 septembre. — Giannini m'ayant écrit que le 22, un service funèbre en l'honneur de Manin devait être célébré à Florence, je m'y suis rendu, pour protester une fois de plus contre l'abandon de l'héroïque Venise. J'ai été fort bien reçu par le marchese Torrigiani, le gonfalonier Bartolomei (homme charmant et d'un esprit ouvert) et par Salvagnoli. A mon arrivée à Florence, j'ai été frappé du silence, de la tristesse qui ont remplacé la vie et le brio de jadis. On eût dit la chambre d'un malade, tant on y parle à voix basse. La cérémonie a été glaciale : presque personne. Au sortir, Salvagnoli m'a conduit dans son cabinet, où nous sommes arrivés à travers des salutations nombreuses à l'Excellence !

24 septembre. — A la cérémonie pour Manin, Ricasoli (1) ne s'est point montré. Et dans le *Moniteur* toscan, aucune mention n'a été faite de ma présence. Évidemment, le gouvernement a voulu éviter toute manifestation.

Je conduis mon père à reconnaître que république ou monarchie, ce n'est qu'une question secondaire, absolument comme la reliure dans l'appréciation d'un livre, la monture dans celle d'un diamant. La liberté sous toutes ses formes, la garantie des droits individuels, voilà la question suprême. République ne veut dire qu'une chose, l'abolition du principe d'hérédité dans le pouvoir. Il est bon de détruire ce principe d'hérédité. Mais, si cela ne peut s'opérer que par le sacrifice d'autres biens plus précieux, cela devient mauvais.

— Il y a une fatalité dans le point de départ de l'existence. Il ne dépend pas de soi de naître roi, ou millionnaire, ou ayant du génie. Cette fatalité doit être joyeusement acceptée ; mais, ceci reconnu, je suis convaincu que la volonté peut tout dans la vie des individus, aussi bien que dans celle des nations. Dans les vies manquées, je vois des fautes autant au moins que des malheurs.

26 et 27 septembre. — Jusqu'à midi, visite de Sienne. Ville

(1) Homme politique italien, chef du pouvoir exécutif en Toscane, a joué un rôle décisif pour faire voter l'annexion de son pays à la monarchie de la maison de Savoie.

pittoresque et charmante. La place de l'Hôtel de Ville, avec ses palais circulaires au sommet et l'Hôtel de Ville et sa gracieuse tour au fond, me plaît particulièrement. Le Duomo est très beau. C'est un tout d'une harmonie et d'une grâce achevées.

A midi, départ pour Rome, où nous arrivons le 27 à cinq heures du soir. La route est très fatigante et on ne peut plus ennuyeuse : montées, descentes, pays arides. L'intérêt ne commence qu'à la Storta, lorsqu'on approche de Rome. Il devient très vif, lorsqu'on commence à entrer dans la région du Monte Mario et qu'on débouche enfin sur la Piazza del Popolo. Comme jadis, le temps est magnifique.

28, 29, 30 septembre. — Séjour à Rome.

Quoique le temps soit très fatigant, que le sirocco, mon cruel persécuteur, souffle, que le ciel soit jaune et les montagnes lointaines voilées, je me retrouve à Rome avec joie et émotion : je sens de nouveau descendre en moi la paix, ce qui me paraît le bonheur suprême. J'entends autour de moi le peuple des morts, et je reprends avec ceux d'entre eux que j'aime ces dialogues bienfaisants que le bruit de la vie interrompt quand je suis ailleurs.

En dehors des œuvres de la nature, parmi les œuvres d'art, je n'ai examiné que les ouvrages de Michel-Ange et de Raphaël.

De Michel-Ange, j'ai vu la *Pieta* de Saint-Pierre, le *Christ* de la Minerva, la chapelle Sixtine. J'aime beaucoup la *Pieta* : le Christ est bien mort, et sa mère est très belle. L'idée de l'avoir faite jeune me plaît : rien n'entre mieux dans la conception évangélique. Michel-Ange lui-même a expliqué sa pensée à Condivi : « *Non sai tu, che le donne caste, molto piu fresche si mantengono, che le non caste? Quanto maggiormente una vergine, nello qual non cadde mai pur un minimo lascivo desiderio, che alterasse quel corpo* (1) *?* »

Dans les *Prophètes* et les *Sibylles*, j'admire sans restriction et plus que jamais. Toutes ces figures sont des chefs-d'œuvre. Dans Daniel, c'est la grâce avec la passion ; en Ézéchiel, l'emportement de la controverse ; dans Isaïe et Zacharie, la puissance de l'étude ; en Jérémie, la douleur « grande comme la mer » de

(1) Ne sais-tu pas que les femmes chastes se maintiennent plus jeunes que celles qui ne le sont pas? Combien plus une vierge, en qui n'est jamais tombé le moindre mauvais désir, qui pût la flétrir?

la patrie perdue. En Isaïe, l'élan de l'inspiration ; en Jonas, la naïve satisfaction de la force brutale. Je crois qu'en dehors de la Chapelle de Médicis à Florence, c'est dans le Jérémie et la Delphique que Michel-Ange a mis le plus de lui-même. Pour Jérémie, c'est visible : qui pourrait n'y pas voir le proscrit de Florence, qui pleure sur sa patrie livrée, souillée, dépouillée de sa liberté? La même mélancolie est dans la Delphique; rien d'humain ne peut l'émouvoir; si elle est si triste, c'est qu'elle voit Athènes détruite, les barbares devenus les maîtres, et le monde désert pour un temps; sa main, qui tombe fatiguée, indique ce sentiment, aussi bien que sa bouche entr'ouverte et ses yeux fixés sur l'avenir avec une clairvoyance douloureuse.

Le Jugement dernier. — J'admire de nouveaux détails : mais je n'ai rien à ajouter d'essentiel à mon interprétation d'il y a quatre ans, reproduite à peu près à cette époque par Clamageran dans le journal protestant, *le Lien*. Le plafond m'enchante. J'examine surtout la création de la femme; Dieu séparant la lumière des ombres, et Dieu créant le soleil et la lune. Le mouvement par lequel, dans la première composition, la femme à peine créée se penche vers son Créateur pour le remercier et le bénir, est d'une grâce accomplie. Quand Dieu sépare la lumière des ténèbres, il le fait sans effort, en étendant le bras; il fait au contraire un violent effort, pour créer le soleil et la lune. Dans le *Moïse*, la puissance est au repos, ici elle est en action, symbole bien vrai de ce qu'est la création et du terrible mouvement intérieur de volonté qu'elle nécessite.

De Raphaël, j'ai examiné les *Stanze* et les *Sibylles*. La fresque que j'aime le plus est toujours l'*École d'Athènes*. Dans l'*École d'Athènes*, il y a une grâce, un charme, un bonheur et aussi une indépendance de pensée et de composition que Raphaël n'a retrouvée ni avant, ni depuis. La peinture peut avoir des œuvres aussi belles, elle n'en a aucune d'aussi sainte et en même temps d'aussi humaine, d'aussi spontanée, quoique d'aussi réfléchie. Raphaël a eu là son jour de printemps, ce jour qu'on ne trouve qu'une fois, où l'on fait facilement les œuvres éternelles; chaque personnage de cette composition est un chef-d'œuvre; choisissez celui qui vous plaira, j'en trouverai à en rapprocher un aussi beau. Est-ce la tête puissante de Pythagore qui vous attire ? est-elle supérieure à celle d'Archimède qui se penche pour une démonstration ? êtes-vous

captivé par Platon? mais Aristote n'est-il pas également admirable? êtes-vous sous le charme de ces quatre divins enfants qui s'empressent dans des attitudes diverses, autour de leur maître? mais que dire de ce jeune disciple qui écrit sur son genou avec une ardeur égale à celle du Daniel de Michel-Ange?

1er octobre. — Départ pour Naples. Nous montons d'abord à Albano par la campagne de Rome. L'oasis dure jusqu'à Velletri, charmante ville située sur les pentes des Monts albains, qui séparent la campagne de Rome des Marais pontins. Les Marais pontins s'étendent jusqu'à Terracine; ils ont moins de grandeur, mais une mélancolie bien plus pénétrante que la campagne romaine. Ils se développent entre la mer et les montagnes; ils sont traversés par un grand canal qui remonte à Auguste, sur lequel Horace s'embarqua, et que Pie VI a restauré; tout le long de ce canal est la grande route, couverte d'ormes et de peupliers, et semblable à l'allée d'un parc. De temps en temps nous rencontrons quelques bateaux plats qui remontent ou qui descendent ce *Naviglio grande*; quand ils remontent, le batelier, ou quelques-uns d'entre eux, remorquent leur bateau à l'aide d'une corde; ils le poussent avec une perche, quand ils descendent.

Le soleil approchait de son déclin; un charme doux et mélancolique se dégageait de ces lieux mortels à l'homme. A mesure que nous approchions de Terracine, de grands feux d'herbes mêlaient leurs clartés rougeâtres aux teintes adoucies du soleil couchant. A Terracine, aux pieds de ces rochers énormes que fit sauter le vieil Appius pour construire sa voie, nous respirons l'air de la mer, et nous regardons les travailleurs qui rentrent à la ville, et dont plusieurs, pour localiser le paysage et nous rappeler que nous sommes en Italie, s'arrêtent pour demander quelque chose, *qualche cosa*.

Enfin, voici Naples. Ce sont de larges rues sales et peuplées, des maisons sans style, des monuments sans goût, des quais sans grandeur. Ni l'aspect opulent de Marseille, ni l'aspect artistique de Gênes. Aussitôt installés à *la Ville de Rome*, nous montons au couvent des Chartreux de San Martino, adossé au fort Saint-Emo. Le sirocco soufflant, des vapeurs jaunes couvrent le Vésuve, et nous n'apercevons du golfe que la partie inférieure, c'est-à-dire une multitude de laides maisons blanches. Malheureusement, pour arriver là, il a fallu traverser

l'amas d'immondices le plus ignoble que j'aie jamais vu. Je fais réparation à Rome et à Castel Gandolfo : Naples est encore plus sale. Pour nous consoler de tant de déceptions, nous parcourons les rues où nous rencontrons une population laide, vêtue sans goût, bruyante sans grâce, ne paraissant occupée que des jouissances matérielles à satisfaire. Où que nous cherchions, rien pour l'esprit, rien pour l'art. Dans le *Café de l'Europe*, le premier de Naples, nous demandons un journal français : on nous donne le seul qui soit toléré, une gazette de théâtres. Et je vous assure que personne n'a l'air malheureux de cet état.

2 octobre. — De Castellamare à Sorrente, nous suivons une délicieuse route, le long du golfe. A six heures, nous nous installons dans le *piano di Sorrente*, dans un hôtel solitaire, au milieu des arbres, des orangers, des citronniers, qu'on appelle la Cocumella. Nous pourrons chaque jour aller prendre des bains dans la villa du comte de Syracuse, qui est contiguë à l'hôtel, et qui domine complètement la mer.

4 octobre. — Notre vie est douce et charmante ici. La Cocumella, ancien couvent de jésuites abandonné, ne contient que nous; devant notre appartement est une terrasse dont nous avons la disposition; tout autour s'étendent des jardins embaumés, et un peu plus loin, la mer. Nous avons, en présence de nous, le Vésuve, la courbe divine qui en descend et remonte derrière Naples, jusqu'au sommet où s'élève le couvent des Camaldules; puis les îles, Nisida, le cap Misène, Procida, Ischia, Capri. Le temps est agréable et notre vie s'écoule dans un véritable farniente. Le matin, nous allons à la villa du comte de Syracuse prendre un bain, dans une grotte à laquelle on arrive par de nombreux degrés. Je lis le *Lalistavatara* et l'Arioste.

Je suis heureux. Et cependant, la nature au milieu de laquelle je suis, me déplaît; elle est belle, riche surtout, mais grossière, sans grâce, sans austérité, sans enchantements et sans séduction. Comme j'étais plus retenu et touché l'an dernier aux Graffi ! Les habitants sont grossiers aussi et sans aucune des *gentilezze* toscanes. Ce qu'il y a de bien ici se retrouve, au moins au même degré, dans le Midi de notre France.

Nous souffrons surtout de ne pouvoir nous aller promener le long de la mer; mais nous prenons tout cela gaiement, et, pour nous consoler, nous formons des projets à perte de vue : nous combinons d'acheter un petit champ dans le Var, au bord

de la mer. L'un et l'autre nous avons assez roulé. Nous voulons nous arrêter et préparer un nid où puissent éclore joyeusement les enfants que Dieu nous enverra, je l'espère, et dans lequel, du moins, si ce bonheur nous était refusé, nous puissions réchauffer plus tard notre vieillesse. Nous traçons déjà nos plans : la maison aura une cour intérieure entourée de colonnes à l'imitation de l'atrium romain ou du cloître monastique; nous recevrons nos amis; je deviendrai agriculteur, ce qui guérira mon estomac mieux que les remèdes, et au milieu de ces rêves charmants dont plusieurs deviendront des réalités, les heures s'écoulent d'un pas léger.

10 octobre. — Hélas! Sorrente n'est pas plus que Naples et Rome à l'abri du sirocco. Il souffle avec rage et voilà ma gaieté et mon bien-être évanouis. L'air est tellement étouffant qu'il faut rester clos, comme dans un jour d'hiver.

14 octobre. — Depuis quatre jours, je souffre de nouveau horriblement; ne pouvant ni digérer, ni manger. Aujourd'hui seulement je me trouve mieux; j'ai fait appeler le médecin du lieu qui, après m'avoir examiné, a trouvé que j'avais l'estomac bon, et que mon malaise tenait aux nerfs. Il m'a engagé à continuer les bains, que les Italiens, m'a-t-il dit, ont bien tort de ne pas prendre en octobre. L'odeur des orangers et des citronniers m'est devenue particulièrement odieuse, elle me soulève le cœur.

19 octobre. — Nous voici de retour (d'une excursion à Pæstum).

Le 15, au soir, nous sommes allés coucher à Salerne, après avoir traversé la Crocera della Cava, et être montés à la Trinita della Cava, couvent de bénédictins. La nature est charmante aux environs de la Cava, mais chez nous, nous avons beaucoup mieux. Quant au couvent, il est sans intérêt, malgré les diplômes anciens qu'il a dans sa bibliothèque. Le 16, à 7 heures, nous sommes partis pour Pæstum; nous y sommes arrivés après avoir traversé une campagne monotone en moins de quatre heures. Pendant toute la nuit, un orage avait fait tomber la poussière de la route, ce qui a rendu notre voyage très agréable.

A Pæstum, il y a trois temples, mais le plus beau est incontestablement celui de Neptune, celui du milieu. Il est fort bien conservé; quand nous sommes arrivés à 11 heures, il était en pleine lumière, et ses colonnes de travertin, jaunies par le soleil,

produisaient un effet imposant. L'architecture est d'ordre dorique, ce qui la rend un peu lourde, mais aussi d'une force admirable. La partie centrale du temple est plus élevée que les bas côtés et elle est découverte. Le prêtre qui y officiait avait au-dessus de lui le ciel, et, suivant qu'il se tournait vers l'une ou vers l'autre face de l'édifice, la mer qu'i' n'a certainement jamais vue plus bleue qu'elle l'est aujourd'hui, ou bien les montagnes. Partout, autour du temple, sont des herbes odoriférantes, épaisses, où s'agite avec force un monde d'insectes; sur les colonnes, de toutes parts, grimpent les lézards, et les corneilles s'envolent à notre droite, — n'eût pas manqué de remarquer un ancien, — dès que nous approchons. Voilà, depuis deux mille ans, le peuple qui fréquente ces lieux de prière.

Nous nous mettons à l'ombre des colonnes pour déjeuner, puis, après avoir chassé notre cicerone, nous rôdons pendant deux heures dans le temple et autour. Peu à peu j'oublie l'édifice et les Grecs qui l'ont construit, et je suis tout entier à une idée, la puissance de la nature. L'homme en triomphe dans une certaine mesure, il construit des bateaux qui bravent les vagues, il enferme les fleuves dans des digues, il supprime l'espace par la vapeur; mais il lutte contre elle parce qu'elle le veut bien, parce qu'elle-même lui en fournit les armes, et quand elle n'y consent pas, tout est inutile : elle brise les vaisseaux sur les rochers, elle enlève les digues, elle oppose à la vapeur des montagnes inaccessibles. A Pæstum, il semble que les monuments des hommes ne soient restés debout que pour mieux témoigner de son triomphe; ils sont là, à moitié ruinés, décrépits : elle est toujours jeune, toujours agissante; la mer est ce qu'elle était il y a deux mille ans et les montagnes ne se sont point abaissées.

Le 18 a été consacré à la visite des ruines de Pompéi. Quoiqu'il soit d'exigence rigoureuse de s'extasier à propos de Pompéi, j'avouerai tout simplement que je n'ai pas été ému, mais seulement très intéressé. Je m'attendais à voir une ville entière debout, après être restée dix-sept siècles au tombeau, ce qui eût été saisissant : je n'ai trouvé que des ruines, ce qui l'est beaucoup moins; ruines étendues, il est vrai, mais sans beauté. Ce qu'il y a de plus frappant, ce sont les rues, et la Via des tombeaux. Arrivé là, j'ai été vraiment saisi un moment. J'ai

du reste beaucoup appris dans cette visite, et je distingue maintenant fort bien l'atrium du peristylum, du tablinum et de l'Œus. J'ai bien des fois regretté que, dans nos constructions modernes, on ne se soit pas davantage inspiré des coutumes anciennes et n'ait pas maintenu surtout la distinction entre ce qui est consacré à la vie publique, et ce qui l'est à la vie privée. Il n'y a quelque chose d'analogue qu'à Marseille, et, à ce qu'il paraît, à Londres, où les avocats ont leur cabinet dans un lieu central, distinct de leur habitation privée.

Le soir, je suis rentré avec plaisir à la Cocumella.

19 octobre. — Décidément, l'Arioste m'ennuie. Ses vers sont faciles et spirituels; il est plein de ressources, mais il est sans invention; ses images ne jaillissent pas de source, pas plus qu'un grand nombre de ses situations; ce sont des pastiches de l'antique. On sent très bien qu'il n'a jamais tel ou tel souvenir de la nature, mais de tel ou tel passage d'Homère, de Virgile, d'Horace ou des autres. Enfin ses histoires sont très monotones : il y en a quatre ou cinq qui reviennent toujours; à la longue, ses paladins sont assommants. Le livre pouvait amuser des gens qui vivaient au milieu de mœurs analogues; de nos jours, il me paraît fastidieux ; je le laisse au commencement du deuxième volume.

23 octobre. — Dimanche. Jour de joie : nous partons. Il est impossible de décrire l'ennui qui nous dévore depuis quatre jours. Après le sirocco, est venu *il mezzo giorno* : mer mauvaise, impossibilité de prendre des bains, impossibilité de se promener; d'ailleurs, les promenades manquent; nouvelles de personne ; nourriture mauvaise. Je suis de plus en plus fatigué et dégoûté des voyages, et je soupire après Paris, pour la première fois. Le repos n'est pas dans ce mouvement mêlé d'inertie qu'est le voyage.

24 octobre. — Nous sommes arrivés hier à Naples : nous sommes allés nous promener sur la promenade de la Villa reale, qui est vraiment belle. Malheureusement, le sirocco a recommencé à souffler et nous a privés de la vue des îles. Nous nous sommes réfugiés contre lui au théâtre San Carlo. C'est une salle superbe, éclairée d'une lumière douce et qui ne fatigue pas les yeux. On donnait *Il Trovatore*, de Verdi. J'ai écouté avec la plus consciencieuse attention et j'ai persévéré dans mon opinion : je trouve cette musique monotone, gros-

sière; pendant un moment, elle paraît puissante, mais elle ne tarde pas à ennuyer.

25 octobre. — Huit heures du matin. Nous partons avec joie. Le temps est devenu beau; pas de poussière, de la fraîcheur et du soleil.

A peu de distance de Naples, un religieux vêtu de noir entre à côté de nous dans le coupé. Il salue avec amabilité; la conversation s'engage; peu à peu elle devient intime. J'apprends qu'il est le vicaire général de la Congrégation des Sacrés Cœurs de Marie et de Jésus fondée à Naples en 1835; qu'il vient d'être nommé évêque de Monopoli, près de Bari, que le roi lui a fait espérer un siège voisin de Naples, peut-être celui de Capoue, le premier du royaume. A Mole di Gaeta, il nous quitte et, en me serrant affectueusement la main, il me demande mon nom et m'apprend le sien : *Marchese Orlando*. C'est un homme intelligent, fin, sans fanatisme religieux, quoique très assuré dans ses idées et préjugés, aimable courtisan plutôt que religieux ou prêtre; du reste, esprit net, instruit et assez au courant des choses.

Le sujet de conversation, sinon le premier abordé, du moins sur lequel il m'a le plus tenu, a été l'état actuel de l'Italie. M'a manifesté une haine profonde pour l'Empereur, qu'il rend responsable de tout ce qui arrive actuellement. Qu'attendre d'un exilé ? « Du reste, a-t-il ajouté, il tombera : les évêques de France ont été les principaux instruments de son élévation; or, je sais par le cardinal Gaëtano que le Pape vient de leur adresser un appel; alors il verra, *non si scherza con la Chiesa!* » (1). M'a parlé avec horreur de cet *assassino* de Cavour; quant à Garibaldi, il n'a rien ajouté après avoir prononcé son nom.

Il convient que l'administration du cardinal Antonelli est pitoyable et qu'à son égard *il Papa travede* (2); la plupart des cardinaux pensent ainsi; quelques-uns l'ont dit au Pape, mais en vain. « Du reste, a-t-il ajouté avec componction, il n'est pas prêtre. » A cette occasion, il m'a expliqué l'origine des cardinaux diacres. Cela remonte à Pie VII. Jusque-là, un simple tonsuré n'ayant reçu aucun ordre pouvait être cardinal. Mais il arriva qu'un cardinal qui était dans cette condition, un Napolitain, le cardinal du Belvédère, se maria, ce qui fit scandale : alors

(1) On ne plaisante pas avec l'Église.
(2) Le Pape ne voit pas clair.

Pie VII exigea qu'un cardinal ait reçu au moins les ordres mineurs ; mais il n'est pas nécessaire qu'il y ait des cardinaux diacres.

A mon tour, je l'ai fait parler le plus que j'ai pu sur son pays. La tranquillité est assurée; en ce moment il n'y a plus de Suisses à Naples, l'armée est aux frontières des États romains, on ignore pourquoi, et personne n'y songe. Le Roi a pour lui la noblesse et *il basso popolo*. Il n'a pour ennemis que des *mercanti falliti*, et de mauvais savants. Le peuple napolitain, très religieux, surtout à la Madonna, aime le Roi, qui est le fils d'une sainte. « D'ailleurs, a-t-il ajouté, *al popolo napolitano date li da mangiare, non pensa a nulla*. Or, le Roi fait venir des navires de grains d'Odessa, pour conjurer les effets de la *carestia* actuelle. Murat a fait des tentatives à plusieurs reprises; il les a recommencées dernièrement, mais il n'a pas réussi; le Roi en fait des *risate*. Ferdinand était en grande partie conduit par l'archevêque de Capoue Coscenza, *un santo, che vivo fa dei prodigi*. Son fils suit le même système. »

Je lui ai parlé de la Sicile. « Ce n'est rien, m'a-t-il dit en souriant. A Palerme, on en a fusillé 62 et tout a été fini. » L'ordre des Sacrés-Cœurs, créé en 1835, a déjà huit collèges; le Roi défunt lui a donné un *santuario* près de Litri, auquel se rendent, par an, plus de cent mille personnes. « Le clergé le plus recommandable par la doctrine et par les mœurs, a-t-il dit encore, est celui de France, puis celui de Gênes, puis celui de Naples Celui de Rome ne vient que le dernier. »

ÉMILE OLLIVIER.

(A suivre.)

LA CRISE DU BLÉ

EST-ELLE TERMINÉE ?

Le 1er août marque le début de la nouvelle campagne des grains. Les ressources de l'exercice précédent sont, du moins en théorie, écoulées. Le ravitaillement doit désormais être assuré par la nouvelle récolte. Tout le monde s'intéresse à cette date critique. Mais, jadis, en dehors des meuniers, qui s'en préoccupait ? Que les temps sont changés ! Jamais le jour où les moissonneurs pénétreront pour la première fois dans les champs n'aura été attendu avec autant d'impatience. Le commerce lit fébrilement les bulletins de renseignements des agences spéciales faisant connaître l'état des récoltes dans les pays d'outre-mer. L'arrivée des vapeurs transportant la précieuse marchandise est escomptée. Pendant le cours de la traversée, la cargaison change plusieurs fois de propriétaire et de destination. La presse publie hâtivement les dépêches donnant les cours d'outre-mer. L'opinion est inquiète. Hier encore, les tribunes du Palais Bourbon et du Luxembourg étaient occupées par des parlementaires qui, malgré les graves préoccupations du moment et les manœuvres de moindre envergure des couloirs, considéraient qu'il y avait encore une question du blé, interpellaient longuement le ministre de l'Agriculture, et développaient de nouveau leurs programmes et leurs systèmes, bien connus de leurs auditeurs et de leurs électeurs. Les colonnes du *Journal officiel* rendant compte des débats de cette nouvelle législature sont occupées par les discussions ayant précédé ou suivi le vote de lois de circonstance.

C'est que l'alerte avait été vive, longue, générale, et l'agita-

tion considérable. Le mécontentement des consommateurs n'est pas encore calmé. Mais tout passe. A peine les premiers sacs auront-ils fait leur apparition sur les halles de nos chefs-lieux de canton ruraux, que les craintes s'évanouiront. Les dangers de la veille seront vite oubliés. Me sera-t-il permis de ne point partager l'insouciance générale? Quelques gerbes en plus suffiront-elles à faire disparaître les causes permanentes de ces très graves difficultés? Constitueront-elles un remède suffisant pour atténuer les conséquences des maux passés? Nous dispenseront-elles de rechercher les moyens qui permettraient à la France d'éviter désormais, et pour toujours, le retour de la maladie économique dont elle se remet à peine?

Convaincus du contraire, nous voudrions demander d'abord à l'observation des faits les plus récents l'explication de la crise intense, générale et presque continue, qui a sévi pendant l'exercice écoulé. La critique des moyens employés pour la résoudre nous montrera qu'il n'est d'autre solution efficace que la réalisation, dans l'économie nationale, de l'équilibre entre la production et la consommation. Cette proposition paraîtra à beaucoup l'évidence même. Mais à quelles conditions la France pourra-t-elle récolter tout le blé qui lui est nécessaire? Que demandent les producteurs, pour réaliser cet idéal qu'ils ont été sur le point d'atteindre? Le pays peut-il avoir confiance dans leur bonne volonté et leur habileté? Des ouvrages récents et une enquête sur place, dans les régions de grande production et dans le Languedoc, nous permettront de répondre à ces questions d'une importance particulière et d'une actualité incontestable, à l'heure où le ronflement des « batteuses » commence à se faire entendre dans les fermes méridionales.

DU TEMPS OU IL Y AVAIT TROP DE BLÉ

L'existence de la crise n'est pas contestée. Le premier objet de cette étude sera donc de rechercher les causes de ce phénomène économique. Il s'agit de déterminer avant tout les termes exacts dans lesquels se pose aujourd'hui même le problème à résoudre, de comparer les disponibilités et les exigibilités, de noter les transformations principales survenues depuis le commencement du siècle.

Faisons, si vous le permettez, un rêve, et même un mauvais

rêve. « L'Internationale » est devenue « le genre humain ». Le bolchévisme est partout triomphant. Un superintendant mondial est chargé du ravitaillement universel. Malgré l'importance colossale de sa fonction, comme le paysan à la Toussaint ou à la Saint-Martin, il devra, de temps à autre, dresser l'inventaire des sacs contenus dans ses greniers, se souvenir de ceux qu'il a consommés, et se demander s'il lui restera quelques grains pour subsister jusqu'à la saison nouvelle. Pour employer la terminologie économique précise qui convient à un personnage aussi important, il dressera successivement le compte de la production et de la consommation. Puis il établira sa balance. Il ne sera pas interdit de le suivre dans ses investigations.

Tout d'abord il compulsera les livres du passé. Cette opération lui donnera entière satisfaction.

Depuis 1893, il constatera l'augmentation constante des quantités moissonnées. La production totale du froment dans le monde pendant cette année était évaluée en millions de quintaux métriques à 525. En 1909, c'est le chiffre 985 qu'il faut inscrire. La plus forte récolte enregistrée par la statistique est celle de 1913. Elle fut de 1 milliard cent cinquante millions de quintaux. En vingt ans, le nombre des gerbes a doublé. Le sommet de la courbe est atteint. La ligne ne peut plus monter. L'Europe est à bout de souffle : elle a donné son maximum. La France, l'Italie, l'Espagne, sont incapables d'accroître les superficies semées : les assolements ont leurs exigences. Confiante dans sa flotte, fidèle à sa tradition libre-échangiste, l'Angleterre se désintéresse entièrement de l'agriculture. Elle compte sur les autres. Elle laisse en pâturages ou même en friche des terres susceptibles de donner du froment. Les apparences justifient provisoirement sa politique. Ses économistes triomphent : la spécialisation agricole internationale est vraiment le secret de la vie à bon marché.

Sept grands pays s'enorgueillissent du titre de fournisseur ordinaire de Sa Majesté britannique : en Europe, la Russie et la Roumanie; en Amérique, les États-Unis, le Canada, la République argentine; en Asie, les Indes britanniques; en Océanie, l'Australie. Mais quelqu'un oserait-il déjà troubler la fête et faire entendre une note discordante? En 1913, après une longue et sérieuse enquête, Pierre Leroy-Beaulieu, dans une série d'articles remarquables, formula dans *l'Économiste fran-*

çais certaines réserves. Ses avertissements étaient inspirés par une connaissance approfondie de la situation. Ils reposaient sur des arguments dont l'avenir démontra brutalement la valeur. Il nous conseillait de ne pas trop dépendre des autres, et surtout des États-Unis. En attirant ainsi l'attention de ses compatriotes sur ce point capital, le savant économiste servait sa patrie pour laquelle il est mort glorieusement et héroïquement.

Les conditions tragiques dans lesquelles s'opéra le ravitaillement des armées et des peuples alliés pendant la Grande Guerre sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Le rôle joué par les pays d'outre-mer, les transports torpillés, la mission des flottes et des sous-marins sont présents à toutes les mémoires. Faute de blé, nous avons failli ne pas pouvoir tenir pendant le dernier quart d'heure qui assure la victoire. Sur le front, les combattants, qui recevaient régulièrement une forte ration, ne s'en doutaient pas. Mais après leur démobilisation, ils furent frappés par les vibrants appels adressés de tous les côtés aux paysans pour les conjurer de rendre la production plus intense. En 1919, la mode était aux blés L'*Annuaire internationnal de législation agricole* est rempli de lois, de décrets, de circulaires destinées à le favoriser par tous les moyens dont les États disposent. Cet appel au moissonneur a-t-il été entendu? Il est intéressant de le savoir. Pourrait-on jeter un coup d'œil à présent sur l'étendue des surfaces consacrées aux céréales panifiables? Le jour de la Saint-Jean, les paysans du Midi parcourent une dernière fois leur champ pour fixer le jour de la moisson. Notre tournée sera longue. Prenons les moyens les plus rapides : l'avion, l'expérience le démontre, permet de se rendre compte très vite d'une situation. Il sera toutefois prudent d'atterrir à Rome et de se rendre à la Villa Umberto, siège de l'Institut international d'agriculture. L'on y trouvera, avec un accueil fort aimable, un luxe incomparable de documentation complète et à jour qui rendra l'excursion beaucoup plus agréable.

La superficie de la parcelle mondiale, si j'ose employer cette formule, est de nature à nous satisfaire. En millions d'hectares, le chiffre qui la représente est 85.952. Ce champ est notablement supérieur à ce qu'il était en 1914. La proportion de l'augmentation est de 11 pour 100. En 1925, l'étendue croit encore de 3 pour 100. Sans doute l'Europe, à l'exception de la

Russie, est pour une large part dans cet heureux résultat. Mais notre vieux continent est encore loin du nombre d'hectares semés avant la tourmente. L'Union des Républiques soviétiques n'est pas favorable à la production. La politique agraire de la Roumanie et de plusieurs nations nouvelles de l'Europe orientale n'a point provoqué de grand progrès : tout au contraire. A la généralisation de la petite culture a correspondu une diminution notable de la qualité des grains. Fort heureusement pour nous, dans l'Amérique du Nord nous avons toute satisfaction en 1925, malgré un fléchissement continu depuis 1922. Dans la République argentine, en Australie, dans les Indes britanniques, l'augmentation de la superficie est générale. Je ne l'oublie pas, au cours de notre voyage nous apercevrons successivement des champs, des chaumes, des guérets. La Providence, en effet, a si bien réglé le calendrier, que l'on moissonne dans l'univers pendant presque toute l'année. Si quelques agriculteurs veulent me suivre, ils seront bien étonnés en constatant la médiocrité générale de la moyenne des rendements à l'hectare. De 1909 à 1913, elle est en quintaux métriques de 10,4. Mais, en 1924, elle est descendue à 9,7 : c'est peu. Ce déficit ne serait-il pas l'une des premières causes des difficultés présentes?

Ne nous attendons plus à voir reparaître le sac de blé colossal d'avant la guerre. La récolte de 1924 en millions de quintaux a été estimée à 830,2 contre 929,4 en 1923. Le déficit total de la production mondiale pour l'exercice écoulé serait de 99,2 : il n'est pas colossal. L'examen de la production n'a donc rien révélé de particulièrement alarmant. Il y a encore beaucoup de blé. Mais y en a-t-il assez pour satisfaire tous les besoins?

L'EUROPE RISQUERAIT-ELLE DE MANQUER DE FROMENT ?

Tout le problème est dominé par un fait incontestable : l'augmentation générale, progressive, constante de la consommation. C'est ce qui justifie le cri d'alarme poussé par un grand nombre d'auteurs.

La lecture des ouvrages les plus récents et les plus complets : *Le Blé dans le monde*, de M. René Musset; *le Blé, Production, Industries de transformation, Commerce, Compte rendu de la Semaine nationale du blé* et surtout des derniers *Bulletins de*

statistique agricole de l'Institut de Rome est fort instructive, mais inquiétante. L'impression qu'ils laissent est singulière. Invinciblement, l'on est amené à se poser cette question : l'Europe risquerait-elle de manquer de pain? Une disette au xxe siècle, quel sujet de méditation !

Le monde, comme les vieilles tables d'hôte, se divise en deux catégories, les mangeurs de riz, les mangeurs de pain. Les premiers forment la majorité. Ils ont pour eux deux des plus grandes agglomérations humaines : la Chine et l'Inde. Mais une transformation s'opère. La céréale de la race blanche, indice de la civilisation européenne, aliment noble par excellence, gagne chaque jour du terrain. D'après M. René Musset, la consommation mondiale est de 979 millions de quintaux. Elle croît sans cesse et partout. Déjà avant la guerre, délaissant le seigle et le maïs, l'Europe mangeait de plus en plus de pain de pur froment. Sans doute, en France et en Angleterre, la viande et le lait gagnaient du terrain, et tendaient à diminuer l'importance primordiale qu'il occupait parmi les aliments. Mais en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Belgique, en Espagne, en Italie, en Suède, en Roumanie, aux États-Unis, il en était autrement. L'élévation du niveau de vie opérait une transformation qui ne fait que s'accentuer. L'Europe, en somme, voit ses exigibilités croître sans arrêt. Or elle ne produit pas assez pour assurer sa propre consommation. Elle fait donc des appels à l'étranger. Essayons de les évaluer, et de noter au passage les modifications les plus sensationnelles.

La plus importante de toutes se rapporte à la Russie. Sans ce changement, nous n'aurions rien de très intéressant à signaler dans la division des Puissances en importatrices et exportatrices; nous continuerions d'inscrire dans le premier groupe : l'Allemagne, l'Australie, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, la France, la Suède, les Pays-Bas, et dans le second, la Roumanie, la Russie, l'Australie, l'Argentine, les Indes anglaises, le Canada. Ces nations fournissaient à leurs clients 184 millions de quintaux. En 1914, l'ancien empire des Tsars vendait à lui seul 44 674 000. Que les temps sont changés ! Non seulement, la Russie n'exporte plus, mais elle importe ! La Roumanie n'exporte plus, mais elle importe ! La Roumanie ne compte presque plus.

En second lieu, l'on est frappé par la progression croissante

des achats de l'Europe. Elle ressort de la comparaison des chiffres représentant le total de toutes ses importations. La moyenne de 1907 à 1913 était en millions de quintaux 74,5. En 1921, il faut remplacer ce chiffre par 137,8.

Mais ce n'est pas tout encore : nos fournisseurs habituels se traitent de mieux en mieux et commencent par se bien servir eux-mêmes. Les États-Unis se rapprochent de l'époque où ils consommeront toute leur récolte, et où ils absorberont même une partie de celle du Canada. Pierre Leroy-Beaulieu, vous vous en souvenez, l'avait déjà prédit en 1913, M. René Musset et tous les rapporteurs de la Semaine du blé ont insisté sur ce point capital. En 1919, l'Inde, toujours exposée à une mauvaise récolte, a interdit pour un an toute sortie. A la suite d'une moisson médiocre causée par la sécheresse, l'Australie s'est trouvée la même année en déficit. Restaient, il est vrai, le Canada et la République argentine, espoirs suprêmes de l'Europe. Le nombre des consommateurs s'accroît sans cesse. L'exode rural s'accentue. Le bien-être augmente.

Ce phénomène est général et s'accentue en Europe. Tout le monde admet comme un axiome que le pain sera toujours en abondance. Qui se demande s'il y aura toujours assez de bras pour tenir la charrue? Le développement de l'industrie au détriment de l'agriculture présente un certain nombre d'inconvénients qu'il est bon de mettre nettement en relief. Un grand nombre d'économistes, après avoir comparé les statistiques ci-dessus rapportées, poussent de divers côtés des cris d'alarme.

A la Semaine du blé, M. Victor Boret demande avec insistance de crier à tous les échos cette vérité : « Le monde ne produit plus assez de blé pour M. tout le monde. Le nombre des consommateurs de pain de froment en un demi-siècle est passé de 400 millions à 600 millions. Il a augmenté de moitié. Si trois récoltes déficitaires se succédaient chez les uns ou les autres des pays importateurs, le monde pourrait manquer de pain. »

Le dernier mot du beau livre de M. René Musset, professeur de géographie à l'Université de Rennes, est à méditer. « L'Europe apparaît comme condamnée à la famine, si elle ne réussit pas à étendre ses propres cultures. »

Ces citations sont empruntées à des ouvrages portant la date de 1923. Les auteurs avaient des vues très justes. L'avenir l'a démontré.

J'ai relu dans le *Journal officiel* de la fin de mars le texte complet des discours prononcés au Sénat sur la crise qui, à cette époque, atteignait le maximum d'acuité. Beaucoup d'orateurs se rendent un compte exact de la situation et des caractères alarmants nouveaux qu'elle présente. Sans doute, avant 1914, à de certaines heures, le pain augmentait. On n'avait jamais eu de craintes sur le ravitaillement national. Les difficultés venaient du prix : elles se chiffraient d'ailleurs par de faibles différences. Mais les temps sont changés. La guerre qui a bouleversé complètement la vie économique a fait naître des inquiétudes beaucoup plus graves. Elles portent sur la denrée elle-même. Existe-t-elle en quantité suffisante pour satisfaire tous les besoins? La réponse unanime est que la balance incline très faiblement du côté de la production. L'équilibre peut être rendu très instable par les variations des circonstances atmosphériques. Notre planète à la merci du pluviomètre, du baromètre et du thermomètre! Cette phrase surprendrait les lecteurs qui la liraient sur les péniches de l'exposition des Arts décoratifs! L'histoire de la soudure entre les exercices 1924-1925 et 1925-1926 montre qu'elle est l'expression de la réalité.

UNE SOUDURE DIFFICILE

La soudure? est-il encore trop tard pour parler d'elle?

Au mois d'octobre, les experts de Rome, en possession des renseignements venus de tous les points du globe, arrêtent le compte de la récolte de 1924. S'appuyant sur leur documentation d'une richesse incomparable, ils établissent leurs prévisions pour l'exercice 1924-1925. Ils raisonnent avec précision, minutie, prudence. Les besoins des pays importateurs seront très vraisemblablement de 210 millions de quintaux en y comprenant la Russie.

D'autre part, les disponibilités exportables du 1er août 1924 au 1er août 1925 seront d'environ 213 millions de quintaux. La récolte des Indes qui pourra être expédiée à la fin de la campagne ne doit pas figurer dans ce total.

Le rapprochement de ces deux chiffres 213-210 est saisissant. La conclusion qui s'en dégage est fort nette. Sans doute, les quantités de froment permettront d'attendre les récoltes de 1925. Mais elles s'éloignent peu du chiffre de la consommation.

L'épuisement complet des stocks pourrait être envisagé. Ce faible écart causera de graves préoccupations, et une tension sérieuse des cours. Rome compte aussi sur les interventions législatives pour enrayer toute hausse excessive.

Ces prédictions se sont-elles réalisées pour la France, soit en ce qui concerne la soudure matérielle, soit pour les prix ? Comment le problème s'est-il posé dans l'économie nationale à la date du 1er août 1924 ? Comment a-t-il été résolu ? L'État est-il intervenu ? Quels résultats a-t-il obtenus ?

Remarquez-le bien, au début de l'exercice, la situation chez nous ne présentait en elle-même rien de bien inquiétant. Nos besoins normaux en froment sont de 94 millions de quintaux métriques, dont 80 millions pour la consommation, 4 millions pour les industries spéciales : biscuiterie, pâtisserie, amidonnerie et 10 millions pour les semences. La récolte de 1924, médiocre comme partout, était de 76 525 130 quintaux, toutes réserves étant préalablement présentées sur l'exactitude des statistiques. L'on évaluait le stock commercial à 6 millions de quintaux. Le déficit serait de 12 millions environ.

Pour le combler nous avons fait appel à l'étranger. D'après les documents de l'Administration des douanes, nous aurions importé 6 993 115 quintaux et exporté 1 092 264. De cette date à la fin de l'exercice 4 300 000 quintaux seront nécessaires, les stocks de blé indigènes étant sur le point d'être épuisés, les « flottants » diminuant sans cesse, l'époque normale des moissons devant être probablement retardée. A quels fournisseurs pourrions-nous nous adresser ? Quels secours nous apporteront les Indes britanniques, l'Algérie, le Maroc, la Tunisie ? Les journaux spéciaux répandent hâtivement des nouvelles souvent contradictoires. Au début de cette période critique où les provisions anciennes s'épuisent, où les blés sont encore en herbe ou non fauchés, les renseignements ne paraissaient pas tout d'abord très favorables.

Les résultats officiels des Indes britanniques pour 1925 ne sont pas très brillants. La production est médiocre et inférieure à celle de l'année passée : 87 695 000 quintaux. Il n'y a pas à compter sur des quantités exportables. Les nouvelles de l'Algérie sont bonnes. La Tunisie a souffert de la sécheresse. Le Maroc viendra-t-il à notre secours ? Les services que l'Empire Chérifien rendra à la France démontreront les avantages qu'elle

retire de sa politique et de l'habile administration de son Résident général. Les vents brûlants n'auraient point favorisé les parties situées le long du littoral de l'Atlantique, de Casablanca jusqu'à Agadir. Comme compensation nous aurions des satisfactions du côté du Maroc oriental et dans la région de Marrakech.

La redoutable inconnue réside au Canada et aux États-Unis. Il y a quelques jours, le Bureau de l'agriculture de Washington était peu rassurant. Le rendement serait inférieur de 200 millions de boisseaux à celui de l'année écoulée. Fort heureusement, le Canada a été favorisé. La Russie elle-même, au lieu d'importer, exporterait. En France les récoltes ont bon aspect. On n'ose pas trop se le dire en haut lieu. Une certaine aventure ministérielle assez récente a démontré le danger des estimations prématurées, surtout lorsqu'elles sont exprimées dans des formules n'unissant pas d'une façon assez intime la recherche de l'expression pittoresque, le patriotisme financier, et la précision qu'exige l'économique.

Le 19 juin, à la tribune du Sénat, M. Jean Durand, ministre de l'Agriculture, évaluait la quantité des stocks existant chez les minotiers, les producteurs et les magasins généraux à 11 millions de quintaux. Notre consommation mensuelle est de 6 millions environ. Le déficit serait donc de 4 à 6 millions qu'il faudra faire venir de l'étranger. A quelles conditions?

En ce moment les négociants, les courtiers, les minotiers, attendent avec impatience les circulaires spéciales qui leur fournissent des informations rapides et leur permettent de bien acheter. La perspective de ne pas avoir assez de grains n'est pas leur souci dominant. La grande affaire, c'est le prix. Cette préoccupation, ils la partagent avec tous les Français, sans exception. Le point central du débat, c'est la taxe affichée dans les boulangeries. Par cet élément, le problème s'élargit. Il touche à la question sociale. Il entre dans le domaine de la politique. Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil? Sans doute, pour établir le coût de la vie et déterminer la différence entre le salaire nominal et le salaire réel, la statistique s'appuie sur beaucoup plus d'éléments que par le passé. Les nombres indices donnent la moyenne des variations des postes divers de notre budget d'alimentation. L'homme dans la rue et le Fran-

çais moyen ne les suivent pas. Cette considération explique l'acuité que prend toujours la crise, la nervosité de l'opinion, l'ardeur des controverses, le recours périodique aux mêmes procédés dont l'échec a été mille fois contesté. Il faut d'abord vivre avant de philosopher. C'est ici le lieu de rechercher si vraiment le pain est trop cher.

LE PAIN EST-IL TROP CHER?

Quelques jalons historiques faciliteront notre tâche. Nous y serons aidés par le rapport de M. Robert Durand, président du Syndicat patronal de la boulangerie de Paris et de la Seine à la Semaine nationale du blé, de M. Baubion, directeur des céréales au Ravitaillement, par les articles de MM. Augé-Laribé, dans la *Revue d'Économie politique* de janvier-février 1924, et Georges Lefebvre, dans le journal *le Blé et le Vin.*

De 1845 à 1861, le prix du quintal de blé a été en moyenne de 21 fr. 22. De 1861 à 1875, il a varié de 26 fr. 64 maximum à 16 fr. 41 minimum. Je note encore 31 francs vers 1876, 20 francs en 1886, 18 francs en 1894, 26 francs en 1898, 20 francs en 1900. La courbe figurative s'élève alors insensiblement sans trop d'escarpements jusqu'en 1910. En janvier 1914, le pain valait 0 fr. 45, le blé, à Paris, 26 francs. Il convient de ne pas l'oublier, pendant toute la guerre, ces deux chiffres doivent être remplacés simplement par un autre représentant pour le blé la moyenne entre 31 et 49, pour le pain entre 0 fr. 45 et 0 fr. 50. Jusqu'en 1919, tout est simplifié. Par suite d'un accord avec les Alliés, l'élément change n'intervient pas. Il n'y a donc pas lieu de rechercher dans quelles mesures les diverses fluctuations des cours ont pour cause la dépréciation de la monnaie. Mais, après cette année, tout se modifie. Le sociologue qui a la prétention de découvrir la réalité à travers ce fouillis de phénomènes, a la sensation de pénétrer dans un labyrinthe. Il lui faut opérer des discriminations et des dissociations, calculer les variations de notre franc sur les grandes places mondiales, réduire tous les chiffres au même dénominateur, le franc-or. Rome vient encore à notre secours. Son bulletin, ses annuaires, complètent les ouvrages cités plus haut. La conclusion générale qui se dégage de toute cette documentation est fort nette.

La hausse du blé est absolue et générale. Mais elle se fait

sentir beaucoup plus vivement en France à cause de notre change déprécié. Les preuves abondent.

La méthode des nombres indices est fort commode pour le lecteur : elle permet de se rendre très rapidement compte d'un ensemble de variations. Il s'agit seulement de choisir un bon point de départ. Ce sera la moyenne des prix hebdomadaires pratiqués en 1913, année normale. On la considérera comme égale à 100.

Brûlons les étapes jusqu'au mois d'avril 1925. Les nombres indices calculés sur le cours brut des monnaies nationales tel qu'il est effectivement pratiqué sont, pour les moyennes de janvier à avril 1925, 179,9 au Canada ; 173,1, à Chicago ; 161,6 aux Indes britanniques ; 178,8 à Buenos-Ayres ; 449,7 en France ; 146,9 à Londres ; 587 en Italie ; 173,2 à Rotterdam.

Pour notre pays, l'écart entre 100 en 1913, et 459,7 en avril 1925, semble impressionnant. Il le paraîtra beaucoup plus si l'on veut bien calculer en francs-or. Les cours sont alors, le 3 avril 1925 : 26 fr. 33 au Canada ; 26 fr. 90 aux États-Unis ; 30 fr. 49 aux Indes britanniques ; 32 fr. 52 en France. Les travaux les plus récents de l'Institut international de Rome n'infirment pas les conclusions du remarquable article de M. Augé Laribe, *le Blé français est-il trop cher?* Exprimés en francs-or, en février 1924, les cours du blé sont plus bas qu'ils n'étaient avant la guerre. En avril 1925, la différence sur janvier 1914 n'est pas très grande. Il suffit de comparer 26 fr. à 32 fr. 52. Elle l'est, en tout cas, beaucoup moins qu'on ne l'imagine. Il y a lieu également de tenir compte du caractère exceptionnellement mauvais de l'année et des brusques variations des cours.

La courbe figurative du marché de Chicago de novembre à avril est curieuse à observer, telle que nous la trouvons dans le *Bulletin de Rome*. Jusqu'au 31 janvier, elle monte sans cesse. Elle redescend ensuite très brusquement. Au 31 mars elle atteint le point le plus bas. A partir de cette date, elle remonte sans cesse. Cela est fort intéressant. Mais qu'est-ce qui nous touche le plus? c'est de savoir si ces fluctuations réagissent sur notre marché national. Le doute n'est malheureusement pas possible : nous sommes sous la dépendance de l'étranger. Il n'y a dans le monde qu'un seul marché et, en réalité, qu'un seul prix. Le 3 novembre, à Paris, les blés indigènes valent 119 francs,

les blés exotiques 127. Le 30 janvier, ces deux chiffres doivent être respectivement remplacés par 133 et 146 ; le 11 février, par 136 et 147 ; le 11 mars, par 137 et 148. Le point le plus bas est le 8 avril, avec 127,50 et 125,50. Le 14 juin, le blé indigène et le blé exotique valent également 143 francs.

Il faut maintenant exposer en deux mots brutalement et sincèrement la situation. De 25 francs en 1914, le blé est arrivé à 143 francs le 14 juin. De 0 fr. 45 à la mobilisation, le pain est parvenu à 1 fr. 65 le 24 juin 1925.

Transformer ces prix en francs-or est une consolation un peu platonique pour les nombreux Français dont les revenus d'avant la guerre ne sont pas multipliés par un coefficient égal à la dépréciation de la monnaie nationale. « Le pain de l'étranger est amer à la bouche. » Cet alexandrin de Ponsard adapté aux circonstances par MM. Ricard et Chéron revenait comme un *leit-motiv* pendant la Semaine du blé. Depuis 1923, la situation s'est sans cesse aggravée. Le franc a baissé. La spéculation internationale amplifie encore les variations combinées du marché des grains et des devises. L'État est impuissant.

L'IMPUISSANCE DES LOIS DEVANT LA SPÉCULATION INTERNATIONALE SUR LES GRAINS

L'actualité soulève un problème vieux comme le monde et copieusement traité par MM. D. Zolla et Paul Souchon, l'éminent et très regretté doyen de la Faculté de droit de Paris. Un juge au tribunal de commerce d'Anvers, M. Paul van Hissenhoven, a consacré au *Commerce international des grains* un ouvrage qui le décrit d'une façon parfaite au triple point de vue, technique, économique et juridique. Cette monographie complète et détaillée des marchés d'Anvers et de Rotterdam, avec leurs coutumes, leurs usages, leurs modèles officiels de contrats, et leurs règles diverses, rend le problème tout à fait concret et vivant. Elle met sous nos yeux non des mots mais le spectacle de la vie. Deux caractères essentiels apparaissent à l'observateur du commerce international des grains : la puissance de l'organisation, et le caractère essentiellement spéculatif.

En ce qui concerne les transports ferroviaires ou maritimes, les procédés les plus perfectionnés sont utilisés. La technique

des manipulations et des déchargements s'opère conformément aux règles les plus sévères de l'organisation moderne du travail. La diminution du prix de revient général et du coût réel du fret est obtenue par l'économie des forces, la rapidité, l'emploi de l'électricité. Le concours des associations agricoles est précieux. Aux États-Unis et au Canada, la vente collective est pratiquée. Les blés sont transportés dans des magasins communs appelés élévateurs de campagne, judicieusement répartis sur les lignes de chemins de fer, puis dirigés sur des élévateurs de plus grande envergure construits sur les ports. Des flottes spéciales les enlèvent et les conduisent à destination, à Anvers, Rotterdam, Hambourg, Marseille. Pour les décharger, les grands moulins sont dotés de puissants moyens. Dans les circonstances présentes, des capitaux énormes sont nécessaires afin d'assurer les services financiers de ces puissants organismes. Il n'en a pas toujours été ainsi.

Avant la guerre, le commerce d'importation appartenait seulement à quelques maisons. Les frets étaient très bon marché. La rémunération obtenue n'avait rien d'exagéré. Les différences des cours étaient modiques. Que les temps sont changés ! Songez que du 1er janvier au 5 février, la cote du *Hard Winter* n° 2 à Chicago est passée de 176 et demi à 199 trois quarts. Multipliez ces chiffres par le cours du dollar en France. Posez vous cette simple question : les facteurs normaux concourant à l'établissement du prix sur le marché, suffisent-ils à expliquer ces brusques variations ? Peut-on admettre qu'en aussi peu de temps les rapports de l'offre et de la demande aient varié à ce point ?

L'explication de ces oscillations est connue. La plupart des opérations ne portent pas sur des quantités réelles. Je n'ignore rien de l'état actuel du commerce des grains en France : je sais qu'il n'existe presque plus. La taxe sur le chiffre d'affaires l'a tué. Les négociants sont devenus des courtiers. J'ai les derniers travaux sur les marchés à terme. Au sixième Congrès national de l'agriculture tenu à Toulouse en juin 1924, j'ai entendu M. Chasles, président de l'Association nationale de la meunerie française, exposer les avantages des bourses de commerce. Mais j'ai lu aussi soigneusement la monographie de M. van Hissenhoven en ce qui concerne le marché de Chicago, le plus colossal du monde J'ai admiré la

description pittoresque des *pits* où il se tient, au milieu d'une fièvre commerciale formidable qui se manifeste bruyamment. Sans doute, de 11 à 12 millions de tonnes de céréales diverses sont reçues et réexpédiées annuellement en marchandises effectives. Mais les quantités qui se traitent à terme et se liquident par des différences sont fantastiques. La récolte totale du froment, de l'avoine et du maïs qui s'élève à 125 millions de tonnes change au moins quatre fois de mains, ce qui représente un mouvement total de 500 millions de tonnes. Le marché à terme de Liverpool est également très important. Malgré tout ce que l'on a écrit dans un sens ou dans l'autre, peut-on contester les inconvénients immenses de cet agiotage mondial sur des denrées de première nécessité? Ces spéculations sont actuellement aussi désastreuses pour les producteurs, ruinés en cas de baisse, que pour les consommateurs, rançonnés lorsque la hausse se produit. Par quel moyen un État peut-il se défendre? Quelles mesures ont été prises par les différents gouvernements?

Posée sur le plan international, la question est neuve. La répression de la spéculation illicite, à l'intérieur de l'économie nationale, est, au contraire, vieille comme le monde. Depuis longtemps sont en instance devant la Chambre et le Sénat, des projets de revision de l'article 419 du Code pénal. Un magistrat suisse, M. Pierre Boven, dans un gros livre sur *le Prix normal*, a décrit la « lutte contre les crises économiques et la spéculation illicite ». Il n'est donc pas nécessaire de remonter dans le passé. Il suffit d'ouvrir les *Annuaires internationaux de législation agricole de Rome*. Ils nous révèlent un effort universel, continu, actuel, incessant. Les conducteurs de peuples essaient de rajeunir les vieilles armes suspendues dans les arsenaux législatifs. Sur des principes antiques, ils promulguent des lois nouvelles. Réglementation minutieuse de la consommation, création d'offices centraux chargés de l'achat à l'étranger, mesures nombreuses concernant l'importation, tel est le résumé de ce qui a été fait en Allemagne, au Danemark, en Italie, au Portugal. Le 21 septembre 1922, la Confédération des États-Unis d'Amérique édicte une loi « concernant les opérations à terme sur les grains ». Elle a pour objet de réprimer la spéculation. Le 28 juin 1922 le Canada suit cet exemple. La courbe du blé à Chicago en 1925 en démontre clairement l'échec.

Dans ce combat, la France a-t-elle été plus heureuse ? Le mot « blé » se rencontre de plus en plus dans les répertoires de Droit. Les tables nous donnent les titres d'une suite ininterrompue de lois, de décrets, d'arrêtés, de circulaires qui s'abrogent, se prorogent, se modifient. Les unes ont pour but d'accroître les disponibilités; les autres de modérer la consommation ; toutes de casser les reins à la hausse, suivant l'expression consacrée.

Aucune n'a donné de résultats appréciables. L'exemple de la loi du 15 juillet 1922, complétée et modifiée depuis, est topique. Elle prétendait assurer une meilleure utilisation du blé et des farines, en prescrivant un taux minimum d'extraction et l'emploi de succédanés. Le décret du 3 mai 1925 fait courir le délai de trois mois, nécessaire pour que le ministre soit autorisé à supprimer le mélange de farines autres que celles de pur froment. Le congrès des grains à Paris le 14 juin avait démontré les graves inconvénients pour la qualité du pain. L'inefficacité de l'exagération du taux d'extraction ne se discute plus.

La loi du 31 août-3 septembre 1924, venant après celle du 19-20 juillet 1791 sur le droit des maires à taxer le pain, permet aux Préfets de coter la farine. Je passe sur les différences considérables et peu justifiées existant entre les tarifs des départements limitrophes d'une même région; sur les conflits incessants entre les meuniers et les commissions compétentes. Ignorant toujours les décisions de l'administration pour l'avenir, les minotiers ont réduit leurs provisions au strict minimum, effectué leurs achats au jour le jour, et renoncé à profiter de la baisse pour constituer des stocks avantageux. J'en arrive à la grande pensée du règne, à la mesure qui devait réaliser les promesses solennellement faites pendant la période électorale du mois de mai dernier et réformer l'œuvre de la Chambre du pain cher, la célèbre loi du 24 décembre 1924. Conformément à son titre, a-t-elle assuré dans des conditions plus favorables l'approvisionnement en blé, farine et pain?

Le Gouvernement rembourse aux meuniers tout ou partie du droit de douane payé par eux pour les blés tendres qu'ils auront transformés en farine livrée aux boulangers. Le but est d'augmenter les importations, et d'accroître ainsi l'offre sur le marché. A-t-il été atteint? Assurément non : les importations sont inférieures à ce qu'elles avaient été au cours de la période

correspondante dans le dernier exercice alors que le tarif douanier n'avait été abaissé que de moitié. D'après la statistique des douanes, le total pour les mois de janvier, février et mars, est 1 581 788 contre 2044317 quintaux en 1924. Le motif réside dans les formalités exigées pour le remboursement des droits de douane et dans la lenteur avec laquelle il est effectué. Les petits et les moyens meuniers ont renoncé à importer. Pour leur venir en aide, une loi du 22 juin reporte au 31 juillet au lieu du 30 juin, la date jusqu'à laquelle les droits pourront être remboursés, sous réserve que les blés auront été importés avant le 16 juillet.

Un crédit de 50 millions est ouvert au ministre de la Guerre pour constituer des stocks de prévoyance pour le ravitaillement éventuel de la population civile. Ces achats destinés à provoquer la baisse ont-ils été effectués dans des conditions plus avantageuses que celles opérées par le commerce? Un député ayant interrogé le ministre sur ce point, il lui a été répondu au *Journal officiel* du 22 avril, que, du début de janvier à la fin de mars, l'Intendance avait acheté sur ce crédit 113,110 quintaux de blé à des cours qui ont varié entre 125,50 et 148,50 et qui ne sont en rien inférieurs à la moyenne.

Cet échec retentissant et incontesté n'a point découragé la Chambre. Le 6 février, elle fait un bond important vers la réalisation du programme interventionniste. Elle prescrit, sous des sanctions sévères, la déclaration obligatoire des quantités possédées par les détenteurs ; elle organise l'achat par le Gouvernement de blés indigènes ou étrangers. Elle se rapproche de l'institution du monopole réclamée avec insistance par les socialistes. A la fin de mars, le Sénat, sur les rapports de MM. Donon et Raiberti, apporta des modifications très importantes qui permirent à la haute assemblée de voter le projet de circonstance à titre de transaction.

Donc, aucune mesure au monde n'a pu empêcher la hausse du cours mondial du blé. Le seul remède, M. Méline l'a rappelé à la France, du haut de la tribune du Luxembourg : c'est l'augmentation de la production jusqu'à ce que nous puissions nous suffire à nous-mêmes.

LE PROGRAMME DE L'ASSOCIATION NATIONALE DES PRODUCTEURS DE BLÉ

Cette solution est l'évidence même. Les motifs développés pendant la Semaine du blé la justifient. L'histoire de la crise de l'exercice précédent, le faible écart existant entre la production et la consommation mondiale, les méfaits de la spéculation internationale aggravés encore par la situation des changes, l'insuccès de tous les moyens employés pour les contrebalancer auraient complété cette argumentation. Or, l'idéal exposé par le père de l'agriculture est parfaitement réalisable. Il suffit d'écouter les vœux de l'unanimité des associations professionnelles de France et d'avoir confiance dans leur action.

Le programme des corporations rurales est net et précis. Il est contenu dans le rapport de M. le marquis de Palaminy sur les blés, au sixième Congrès national de l'Agriculture française en juin 1924 ; dans le discours prononcé par le marquis de Vogüé à la Société des Agriculteurs de France en mars 1925 ; dans les « interwiews » de ces deux personnalités données par *le Figaro économique*, en pleine crise, le 23 février et le 2 mars ; dans un article de M. Daniel Zolla paru au *Bulletin du Syndicat central des Agriculteurs de France* du 1er janvier 1925, sous le titre à méditer *le Respect des intérêts agricoles* ; dans le rapport présenté par M. René Aubergé à M. Herriot à la séance de l'Office des céréales, le mardi 28 octobre 1924 ; enfin dans un document presque inédit, la déclaration de *l'Association générale des Producteurs de blé*, dont le siège est à Paris, 5, quai Voltaire. Elle porte trois signatures d'agronomes particulièrement compétents en la matière, MM. René Aubergé, Henry Girard, P. Hallé. Les revendications des agriculteurs tiennent dans ces quatre mots : la liberté, le juste prix, la stabilité des cours, l'égalité de protection douanière avec les autres producteurs.

Tout a été dit, et hier encore au Palais Bourbon par M. Lamazou-Betbeder, député du Béarn, sur l'horreur des paysans pour les taxations, les inquisitions, le monopole de l'État. Sans la liberté, même au pays de Henri IV, les laboureurs quitteraient le champ qu'ils cultivent depuis des siècles. L'indépendance est la contrepartie des désavantages de la vie à la campagne. Ce sentiment compense les déboires causés par le

blé. Cette céréale est peu rémunératrice et très aléatoire. De bons résultats financiers ne sont obtenus que dans quelques régions exceptionnelles où la fertilité du sol et la pratique de la culture intensive donnent de gros rendements. Le prix de revient est très élevé. M. le sénateur Duchein, directeur d'une importante école d'agriculture, estime qu'il varie de 80 à 160 francs, mais qu'en moyenne il est de 137 francs le quintal. Or il est incompressible. La crise de la main-d'œuvre complique encore les difficultés de tout genre particulières à cette époque. Les rendements sont excessivement changeants. Il est nécessaire que ces vérités soient rappelées. En France, suivant la très juste expression de M. Victor Boret, « la culture du blé a trop longtemps été considérée par l'opinion publique comme un sacerdoce gratuit et obligatoire et même onéreux ». Un changement radical est nécessaire.

Comme tous ceux qui travaillent, les producteurs réclament une rémunération juste, raisonnable, en rapport avec la hausse générale de tout ce qu'un fermier doit acheter. Il faut lire une petite brochure de M. Brillaud de Laujardière : *Pour répondre aux attaques dirigées contre les agriculteurs ; les prix du matériel et des produits nécessaires à l'agriculture depuis 1913 jusqu'en 1923*. La fameuse courbe du blé, M. Augé-Laribe l'a démontré dans son article précité, est loin de suivre celle qui représente les dépenses. Surtout que l'État se garde d'augmenter encore l'instabilité du marché, soit en modifiant fréquemment et sans préavis les droits de douane, soit en publiant, suivant son habitude et prématurément, des statistiques plus inexactes encore que la moyenne de ses documents, mais ayant toujours des conséquences fâcheuses !

Les producteurs viennent de constituer un groupement spécialisé dans la défense des intérêts du blé. Cette association les documentera, agira auprès des pouvoirs publics, assurera la liaison avec les éléments parlementaires dévoués à la cause rurale, éclairera l'opinion publique. La profession organisée, conformément à une proposition de loi déposée le 19 mai 1921 sur le bureau de la Chambre par MM. Ambroise Rendu, de Monicault, Capus et plusieurs de leurs collègues, pourrait jouer un rôle important dans la fixation d'un cours normal par l'entente de la totalité des personnes intéressées : consommateurs, intermédiaires, producteurs. Des bons de blé seraient

institués pour permettre d'échelonner les ventes et les achats sur toute l'année. Ils porteraient les signatures du vendeur, du minotier et du syndicat agricole et seraient escomptés par la Banque de France pour une fraction notable. A l'office des céréales, au Comité central du blé et du pain, l'union entre toutes les corporations qui concourent à la production et à la transformation du blé, agriculteurs, négociants, minotiers, boulangers, pâtissiers, est réalisée, comme elle l'avait été pendant la Semaine du blé. L'Association des producteurs propose la création d'un Conseil du blé composé exclusivement de professionnels, avec la mission de proposer au Gouvernement toute la documentation nécessaire pour l'élaboration de ses décisions. Un pas de plus vient d'être accompli. Au Congrès de Rouen, la Confédération nationale des associations agricoles a convié les représentants des Coopératives de consommation. Après un rapport très complet de M. Poisson, leur président, et une discussion fort intéressante, il a été décidé que l'accord entre agriculteurs et consommateurs était désirable et qu'il y avait lieu de le préparer.

Mais, quelque puissantes et bienfaisantes que soient les associations professionnelles, les syndicats, les coopératives, les caisses mutuelles de crédit et d'assurance, le prix et la stabilité des cours ne seront jamais atteints sans le concours d'une politique résolument favorable au développement de la production. Pour l'exposer, il faudrait reprendre toute la discussion du budget de l'agriculture. La question essentielle est de savoir si le Gouvernement considère l'agriculture comme une « industrie clef » indispensable à l'économie nationale et dont la disparition serait regardée comme un désastre.

Dans le cas de l'affirmative, le régime douanier ne doit pas laisser écraser les producteurs de blé par la concurrence mondiale et la spéculation internationale. Dans son ouvrage sur *la Politique du blé*, M. L. Dannemuller a fait la critique des résultats des trois systèmes employés successivement en France : l'échelle mobile, le libre échange, la protection. Un spécialiste, M. Machefel, a publié une brochure intitulée *la Vérité sur la protection douanière agricole*. Ces documents arrivent à leur heure au moment où le réajustement de notre tarif douanier est à l'ordre du jour. Toutes les industries sont défendues par des barrières douanières cinq à dix fois plus élevées qu'avant la

guerre. La protection dont jouit le blé est seulement le double de ce qu'elle était en 1914. Elle est supprimée chaque fois que les prix s'élèvent un peu. Ces mesures augmentent encore une instabilité et une insécurité déplorables. Sur ce point, l'Association des producteurs de blé a pris une position très nette : elle réclame simplement l'égalité. Au cas où cette légitime revendication ne serait pas exaucée, elle demande que le libre échange soit le régime commun s'appliquant à tous sans exception.

Dans les circonstances présentes, quel gouvernement oserait rétablir un système reposant sur le principe de la spécialisation internationale des cultures, dont les inconvénients ont apparu avec évidence?

Mais les agriculteurs répondront-ils aux espérances de la nation. Peut-on avoir foi en eux? Voudront-ils pousser la production jusqu'au point où elle satisfera les besoins de la consommation nationale? Feront-ils pour le blé tout ce qui leur est conseillé par les maîtres de l'agronomie moderne? Réaliseront-ils les conditions techniques de l'intensification de la culture des céréales?

LES PROGRÈS RÉALISÉS DANS LA CULTURE DU BLÉ

Il n'est pas permis d'en douter. L'idéal qui leur est assigné, a presque été atteint en 1921. La France moissonna une récolte formidable de plus de 88 millions de quintaux. Avec un quintal de plus à l'hectare, l'aide de l'étranger était inutile. L'essentiel est, à l'heure actuelle, moins d'agrandir le champ de blé national qui est de 5800000 hectares, que d'augmenter les rendements. Les efforts qui ont été accomplis pour obtenir ce résultat sont trop peu connus et méritent d'être brièvement indiqués comme conclusion. Rien n'est plus faux que de reprocher aux paysans leur esprit de routine.

Les théories de MM. Schribaux, Brétignières, J. Hitier ont pénétré jusque dans nos moindres hameaux. Elles y sont appliquées avec hardiesse et générosité. Les variétés nouvelles se rencontrent non seulement en Anjou, pays des belles graines, non seulement en Touraine, en Beauce, en Brie, en Artois, ces greniers de la France, mais en Gascogne et en Languedoc, où la recherche de variétés susceptibles de résister

aux rigueurs des étés précoces et des vents violents est poussée avec ardeur. Dans le bassin de Paris, et en pays toulousain, la sélection et l'hybridation sont pratiquées avec succès. La motoculture, après avoir subi une ère de grande prospérité, se relève d'une crise et retrouvera sa splendeur passée, grâce aux carburants nationaux. Les agriculteurs achètent avec générosité les instruments nouveaux leur permettant d'effectuer les labours profonds, de pratiquer de multiples façons artificielles d'ameublir le sol, de supprimer les mottes. Rien n'est plus beau que d'assister à ces travaux préparatoires dans les grandes plaines de la Brie. Dans les « Salons des machines agricoles », l'activité en transactions est grande. A la Porte de Versailles, au Palais des expositions, au mois de mars, les appareils destinés à combattre par des aspersions d'acide sulfurique les poétiques ravenelles et les rustiques coquelicots, et de seconder M. l'inspecteur général Rabaté dans sa campagne contre les plantes adventices, étaient littéralement enlevés malgré leur haut prix. Les assolements deviennent plus rationnels, et la multiplication des prairies, en favorisant la reconstitution du cheptel national, fournit une fumure à bon marché qui compense le prix élevé de l'azote, répandu cependant en grande quantité.

La récolte du blé représente chaque année en France plus de 6 milliards. Elle constitue la moitié de la recette de la majorité des fermes. Grâce aux efforts des laboureurs secondés par la nature, les moissonneurs sont en train de lier des gerbes très nombreuses et très lourdes. La récolte nouvelle fera cesser la crise. Mais songera-t-on encore dans quelques jours aux angoisses de la campagne écoulée? Or les causes permanentes subsistent. Il a suffi d'un déficit de 100 millions de quintaux dans le monde, et de 10 millions en France pour déchaîner la crise et favoriser les manœuvres de la spéculation internationale. Tous les moyens employés pour la conjurer ont échoué. Seule la charrue a rétabli la situation. La France ne l'oubliera pas.

ROBERT DE BOYER MONTÉGUT.

RÊVERIES D'UN LISEUR

LE ROMAN DE DANTE

I

La robuste et belle épouse de Falco di Ricovero Portinari jette autour d'elle un regard où luit son orgueil satisfait.

Tout le confort de l'époque est réuni dans la grande salle, tapis épais sur le carreau, rideaux devant les fenêtres, sièges, tables, chandeliers massifs, plats d'étain dans les vaisseliers.

Elle exprime sa pensée parcimonieuse :

— Alighiero possède peu de biens, il n'assemble jamais d'amis autour de sa table, nous ne sommes pas tenus de le prier à la nôtre.

Falco affirme sa volonté. Il parle avec une fermeté douce :

— Je reçois tous nos voisins et de moins nobles que lui. Il viendra. Avez-vous donc oublié votre Évangile où il est écrit : « Si vous n'invitez à votre table que ceux qui peuvent vous le rendre, vous agissez à la manière des païens. »

Les enfants écoutaient la discussion courtoise. Les paroles tombaient dans leur âme, toujours ouverte pour les recevoir, et elles y restaient, inertes en apparence, comme la graine dans la terre attend son heure.

Alighiero fut donc invité aux réjouissances dont Falco allait fêter le baptême de son dixième enfant, aussi benoîtement accueilli que l'avaient été les neuf autres.

Au jour convenu, Alighiero s'apprête à quitter sa demeure :

Une jeune femme, servante appelée au rang d'épouse par le veuf désemparé, secoue l'ample vêtement des dimanches. Elle a gardé l'attitude de sa première condition et n'accompagne jamais son mari dans les nobles demeures de Florence. Elle reste volontiers au logis, souvent lasse et négligente.

Le poids d'une nouvelle famille, nombreuse déjà, s'est ajouté aux enfants du premier lit. Ceux-ci, à l'exception d'un seul, sont allés pêcher dans la rivière.

Les petits agitent autour d'Alighiero leurs faces rondes et barbouillées. Il a lavé ses mains, lissé ses cheveux :

— Vous êtes beau, monsieur notre père. Vous nous rapporterez du gâteau de miel.

Alighiero ouvre la porte pour sortir. Une voix prie :

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner chez le seigneur Falco ?

C'est le fils de la défunte Bella qui parle.

Dans un coin obscur de la grande pièce, on distingue à peine un profil un peu long d'enfant, des cheveux noirs, une blouse terne :

— Je ne suis pas sorti avec les autres, parce que je voudrais aller avec vous.

— Pourquoi ?

— Je voudrais voir une fête.

L'enfant a levé ses longues paupières, des yeux avides ont brillé :

— Il est toujours curieux celui-là, observe la belle-mère.

Alighiero se montre d'humeur accommodante :

— Je peux l'emmener, a-t-il des hardes propres ?

— Il en a de toutes fraîches raccommodées.

— C'est bien, mon fils, habille-toi.

II

Le jardin de Portinari est ordonné comme sa demeure. L'utile y a sa place large, raisonnable, mesurée, sans que la fantaisie florentine en soit exclue. Jardin de ville, ses dimensions sont restées modestes. Rien n'y manque pourtant, ni l'ombre et les fruits de quelques figuiers, ni les fleurs en bordure de l'allée droite qui le coupe, ni la statue de Notre Dame, toute neuve, haute en couleurs, à demi voilée déjà par

les treilles envahissantes qui garnissent la tonnelle dont elle occupe le fond.

Aujourd'hui le jardin est plein de rires et de cris, de gazouillements plus bruyants que ceux des merles en la saison des nids. De temps à autre, Falco, rouge et joyeux, apparaît au seuil de la maison : d'une voix terrible il menace du bâton les jeunes garçons qui sautent à pieds joints par-dessus les plates-bandes.

Ils ne se mêlent pas aux fillettes empêtrées dans leurs robes longues des jours fastes. Elles sont assises comme des matrones au pied des figuiers, mais, bien qu'elles aient choisi de rester à l'écart, l'éternel instinct, éveillé déjà, les intéresse à ces braillards turbulents, malappris, qui seront des hommes. Dans les paroles et les yeux des petites filles, ruse et naïveté se mêlent. En leurs chuchotements revient souvent le noble nom des Donati avec une emphase puérile. Corso surtout excite parmi elles un vif enthousiasme. Il les fascine, comme il soumet ses camarades, par l'ascendant de sa force physique et de son effronterie.

Le joyeux Forese mange encore quelque friandise, emportée de la table abondamment servie :

— Le petit brun, là-bas, demande une fillette, qui est-ce

— Vous savez bien, c'est le fils d'Alighiero.

— Pourquoi ne joue-t-il pas?

— Il aime mieux rester tranquille sans doute.

— C'est peut-être à cause de Corso et de Forese, soupire la jeune Picardia; ils disent que Dante est rageur et mal vêtu.

Sans bruit, une des filles de Portinari s'est séparée du groupe. Elle se glisse sous l'allée couverte qui borde le jardin. Elle y a parfois promené ses petites oisivetés, elle y a joué à la marelle et aux boules. Aujourd'hui, ses pieds menus se hâtent vers un but défini. L'enfant croit savoir où elle va... mais le sait-on jamais?

Les paroles de Falco, « n'agissons pas comme des païens », demeurées dans le cœur innocent de la fillette, ont reçu des cérémonies du baptême, auquel elle vient d'assister, un commentaire qui l'exalte. Son clair visage garde le reflet ardent et pur du désir, si fréquent chez l'enfant, de vivre la vérité qu'il découvre. Elle croit aller vers le ciel entrevu de la fraternité du Christ, dans la grande paix des divins paradis. Elle

va vers tous les orages de la passion et le plus troublé des paradis humains. Elle va vers le fils d'un voisin débonnaire, vers un enfant qui rêve ou qui s'ennuie...

Lui ne l'a pas entendue venir, car l'air est plein de résonances. Il ne la voit pas non plus. Les fleurs ne sont belles ni rares; cependant la générosité de mai les a multipliées jusqu'à en former des taches de lumière ardente. L'ombre est légère et presque bleue sous les figuiers. Le soleil se joue sur les robes solennelles et sur les coiffes des petites filles. Les garçons se poursuivent avec une grâce vigoureuse. Aux fenêtres de la demeure, quelques invités, pour prendre le frais, montrent des têtes hilares. L'enfant, habitué au décor morose de la maison paternelle, est captivé par celui-ci. Dans les êtres il voit déjà la vie, bien qu'il n'en soupçonne pas le mystère; l'harmonie, bien qu'il en ignore les lois; la beauté, dont il ne sait pas même le nom.

La petite fille pose sa main sur la manche du fils d'Alighiero:

— C'est moi.

C'était une parole très simple. La destinée n'en dit jamais plus, qu'elle soit la vocation, la gloire, l'amour ou la mort.

Elle avait les joues un peu rondes encore, et la lèvre courte des enfants très jeunes; des yeux luisants d'une blancheur et d'une limpidité pareilles à celle de son âme; largement ouverts, ils commençaient à peine à s'allonger vers les tempes. Dans quelques années ses traits, doués de toute la beauté propre à leur âge, revêtiront plus de féminité, ils auront une grâce autre, ils n'auront pas plus de grâce; ni l'attrait qui, ce jour-là, traverse une heure unique dans l'antithèse des lignes puériles du petit visage avec les sentiments qu'elles allaient exprimer.

Le petit garçon, tout interdit, regardait la fillette sans répondre.

— Je ne veux pas que tu t'ennuies tout seul; c'est toi qu'on invite pour que Dieu nous le rende.

Il ne comprit pas ce qu'elle voulait dire, mais, tombé des lèvres fraîches, solennelles et pures, le mot éternel flotta entre eux. Étrange petite fille qui, au milieu d'une fête, venait parler de Dieu avec l'onction d'un prêtre. Mais comme elle avait une robe couleur de rose et qu'elle était belle, c'est aux anges qu'il pensa. Il en avait vu, dans les tableaux des églises, dont il n'était pas satisfait.

Pour la première fois, il rencontrait l'image qui pourrait illustrer son rêve enfantin du ciel.

III

Le jeune homme était parvenu tout près de la chaire où le cardinal allait monter ; depuis trois heures, il était debout sur la place, se frayant avec peine un chemin dans la foule compacte, pressée autour de l'église neuve, ouverte au culte, bien qu'inachevée.

Malgré ses dimensions, dont tout Florence était fière, — elle devait avoir quatre cent vingt-six pieds de long, — on avait renoncé à y proclamer « la paix du cardinal Latino ». Elle n'aurait pu contenir l'affluence du peuple en fête et l'estrade avait été dressée sur le terre-plein, serti de marches, qui faisait à la cathédrale un énorme piédestal.

D'une taille moyenne, qui n'avait pas encore acquis tout son développement, le fils d'Alighiero se haussait pour essayer d'apercevoir les magistrats de la cité, les dignitaires des corporations auxquels les meilleures places avaient été réservées ; mais il se lassa bientôt d'un effort vain et leva les yeux au-dessus de la foule.

Une partie des échafaudages, qui avaient servi pour édifier l'église, attestaient encore les conditions de prévoyance et de labeur auxquelles l'homme est soumis avant de réaliser une œuvre qui le dépasse. La sève et les intempéries les avaient teintées d'une ocre légère. Plus haut, dans le bleu pâli d'un ciel d'hiver, la coupole octogonale baignait ses blancheurs neuves. Les parties d'ombre, plus ou moins opaques suivant leur orientation, se détachaient l'une sur l'autre sans dureté.

L'atmosphère était claire et douce. Une grande paix semblait, là aussi, moins fragile que celle qui allait naître dans l'inconstante volonté des hommes.

La robe rouge du cardinal domina la foule. Il lisait les clauses de l'accord qui invitait les villes et les familles à l'abjuration des haines et des rivalités. Le peuple répondait :

— Ainsi soit-il, par la grâce du Seigneur.

Et, comme il est naturel aux foules italiennes de joindre le geste à l'invective ou à l'acclamation, on s'embrassait avec zèle, comme on se serait poignardé la veille.

Dante avait seize ans, l'âge de la plus ardente réceptivité morale. L'émotion de tous ouvrit dans son âme une voie plus large aux idées généreuses qui la cherchaient déjà. Car il était prédestiné à devenir l'un des bûcherons de « cette forêt obscure » des aberrations humaines, où le travail du penseur consiste à percer des voies droites vers la lumière.

Lui aussi voulut dans la foule se chercher un ennemi pour lui serrer les mains. C'était autour de lui un horizon de visages. Le moindre déplacement des plus proches dégageait des perspectives de profils attentifs à la voix égosillée du prédicateur. Il n'en reconnut qu'un, profil lointain, perdu, qui laissait deviner à peine les traits parfaitement purs de la fille de Portinari. Toute l'allégresse éparse entra dans son cœur.

Il ne lui avait pas parlé depuis le jour de printemps où elle était venue vers lui dans le jardin en fleurs où rien n'était que jeux d'enfants. Il n'avait jamais revu le jardin. Son père ne fréquentait plus le voisin dont l'épouse l'accueillait avec une déférence insuffisante. Mais le souvenir était demeuré ineffaçable chez l'adolescent.

Aujourd'hui la fille de Portinari était là, telle qu'il pouvait parfois l'apercevoir à l'église, la tête un peu levée, avec une expression fervente et douce ; et elle semblait la personnification vivante de toutes les volontés de paix et d'amour qui transfiguraient la foule.

Et c'est bien ainsi qu'il la voyait en rêve chaque fois qu'une pensée religieuse exaltait sa jeunesse. Car elle demeurait en lui comme les portraits précieux de la Vierge conservés dans les chapelles, à l'abri du rideau que l'on tire aux jours de fête. Elle était de toutes les fêtes de son âme : des fêtes de la foi, des fêtes de l'espérance, des fêtes de l'enthousiasme, et il en célébrait beaucoup plus qu'il n'y a de saints dans le calendrier ; autant que Dieu a mis de splendeurs dans les choses et peut-être déjà autant que le verbe humain a de mots enchanteurs pour les nommer.

IV

L'attitude de Dante Alighieri était discutée dans les demeures de l'aristocratie florentine et dans les faubourgs mêmes.

Quelques années auparavant, un cousin d'Alighiero avait

péri dans une rixe. On connaissait la main qui l'avait frappé. Le fils de la victime, élevé pour la vengeance, était mort très jeune, avant d'avoir accompli son tragique dessein. Ses trois sœurs s'étaient alors adressées au père de Dante, leur proche parent, et l'avaient solennellement adjuré d'exercer les sanglantes représailles sur la famille du meurtrier.

Alighiero n'était pas d'humeur à les entendre. Il élevait péniblement sa nombreuse progéniture. Il trouva redoutable d'attirer sur des innocents l'une de ces haines qui de violences en violences s'exaspèrent. La terre était tassée, par plusieurs hivers, sur la tombe de la victime qui ne fut pas sans torts envers son agresseur. A la véhémente requête de ses cousines, Alighiero avait répondu par des gestes évasifs et des paroles dubitatives.

A la mort de son père, Dante s'était trouvé investi des droits à la vengeance. Il était sensible à l'honneur tel que le comprenaient ses contemporains, et, dès qu'il eut l'âge d'homme, les premières ambitions de sa nature ardente le portèrent à assumer la mission devant laquelle son père s'était trouvé défaillant. Ses jeunes camarades le poussaient à l'action arrogante et sauvage; Forese Donati, le bouillant Corso lui offraient au besoin leur aide. Cependant plusieurs notables de la ville l'avaient dissuadé d'un crime inutile et tardif.

Ce jour-là, qui était du printemps de 1283, Dante s'en fut promener solitaire sur la rive de l'Arno. Il avait assez reçu de conseils et d'avis.

Le sentier suit les bords de la rivière. Le jeune homme en admirait la transparence qui laissait voir le fond limoneux entre les reflets d'azur dont luisait sa surface. Car on voyait, en regardant les eaux, la terre et le ciel à la fois comme dans une âme humaine.

L'aspect délectable des objets sensibles ne détourne pas ce soir Dante de la préoccupation où le jette l'aventure brutale à laquelle il se trouve mêlé. L'heure est venue de faire un choix entre la fierté d'occire et la mollesse d'épargner.

Cependant le jeune homme présume que le dessein auquel il va s'arrêter ne le peut satisfaire, et qu'une partie de lui-même en va souffrir, jusqu'au dégoût, dans son orgueil vaincu ou sa miséricorde étouffée.

Tout homme, qui pense, garde en soi une demeure invio-

lable et libre à l'abri des préjugés de son époque et de son pays. Dante n'était pas encore un penseur ; il était mieux pourtant qu'un apprenti studieux de la grammaire latine. S'il se tenait sur le seuil de la porte que l'étude allait lui ouvrir si largement, il pouvait cependant apercevoir des horizons où la cité florentine avec ses usages et son code de l'honneur tenait peu de place. Le beau nom d'« humanités », attaché à l'étude des lettres antiques, rend bien cette idée qu'elles se tiennent au-dessus des particularismes d'heure et de lieu pour jalonner la route vers la morale éternelle. Aux heures mêmes où les lois et les mœurs sont féroces autour d'elle, la pensée, par éclats brefs et sûrs, atteste que l'homicide est sans excuse.

Mais ce sont des voix mortes. Celles de l'entourage exalté possèdent une vie dont l'idée pure est dépourvue. Elles sont plus distinctes, plus éloquentes aussi, car à leurs arguments se mêle la passion.

Et c'est bien aussi la passion qu'elles avaient éveillée dans le cœur de l'Alighieri, les passions ostentatoires si puissantes sur la jeunesse. La tentation sourde et tenace s'insinuait en lui d'occuper favorablement l'opinion de sa personne, d'étonner, d'être l'homme du jour. Autant que Corso, il pourrait bénéficier de la considération accordée aux forts. A ceux-là, l'empire du monde, le respect des hommes, l'adulation des femmes, des plus belles...

Alors le visage, qui est pour lui le type même de la beauté, se dessine en son rêve. Elle, la fille de Portinari, entendrait louer le geste vengeur de Dante, jaloux jusqu'à la fureur de l'honneur de sa famille.

Mais vainement le jeune homme essaie d'imaginer les traits purs, béants d'admiration devant le sang répandu. Il revoit le doux visage avec la suavité qui l'idéalisait en ce jour où, quelques années plus tôt, la foule écoutait, docile, les enseignements du Christ : « Aimez-vous les uns les autres. »

L'humeur changeante et belliqueuse du peuple avait vite oublié cette heure d'émotion autour de ses prêtres. Mais auprès de la figure de la jeune fille, Dante voit toujours palpiter l'aile des anges pacifiques. Les mots divins demeurent en son âme, ils sont la flore naturelle à ce sol privilégié. Il n'est pas douteux qu'elle réprouve l'odieux projet de meurtre, avec toute sa piété, avec toute sa douceur.

Et voici qu'il semble à Dante qu'elle vient encore vers lui comme aux jours de sa petite enfance, dans son jardin fleuri, avec le même visage candide et grave et le nom immense sur sa toute petite bouche arrondie. Elle disait des paroles au sens mystérieux, mais qui étaient un appel à la bonté, une affirmation des éternelles joies qui la récompensent.

Ainsi le souvenir de la petite messagère de béatitude vient défendre, des ardeurs orgueilleuses d'un jeune homme, les principes de la justice. Les froids arguments de la sagesse n'y auraient peut-être pas suffi. Le cœur de Dante en cet instant souscrit à la loi sainte : « Tu ne tueras pas », avec un élan plein d'allégresse. Déjà Florence tout entière, sa vindicte et ses louanges ne comptent plus.

V

Tandis qu'il remonte vers la ville, l'harmonie reparue dans son âme lui permet de jouir de celle qu'il commence, avec un émerveillement de tout son être, à découvrir dans la nature. Il s'est exercé quelquefois à dessiner la forme des choses et son œil est devenu sensible à la séduction des lignes, mêlées de courbes molles et de plans abrupts, des collines italiennes. Il observe leurs teintes dégradées jusqu'à la gorge étroite où l'Arno se fraye un chemin.

Tout vit autour de lui dans la plénitude des sèves printanières, dans la joie nécessaire à la durée du monde. Cette joie s'épanouit avec la multitude des fleurs dont la rive des eaux courantes est si généreuse. Elles sont presque toutes blanches, larges ombelles et clochettes menues, grappes légères et molles des crucifères qui s'enlacent aux roseaux. La vie sent le miel, elle saute avec les grenouilles, elle frissonne avec les lézards, elle crie de plaisir avec les hirondelles. Au cœur d'un jeune homme elle dit : « Et toi ? crois-tu que je t'ai oublié ? J'ai mis une part de bonheur à ton nom dans le monde, cherche-la. »

Il eut un soupir. Les fleurs de l'autre côté des eaux lui semblèrent plus belles que celles qui s'ouvraient sous sa main; en était-il toujours ainsi ? Dans son rêve, la fille de Portinari lui semblait venir vers lui, elle lui avait parlé autoritaire et grave, elle lui avait rappelé le commandement divin. Dans la réalité, sait-elle seulement que Dante existe ? S'il lui

disait « merci » pour l'idéal nouveau de paix, de sérénité, d'amour qu'elle a créé en lui, elle ne comprendrait pas. Cherche le bonheur; mais si le bonheur a le visage de Béatrice Portinari, il faut le regarder passer de loin, et trouver sa joie dans l'obéissance aux inconscientes leçons de ce front, de ces yeux... sans qu'elle le sache jamais.

Le jeune homme approchait de la ville; des peupliers bordaient la rivière, l'ombre des collines était sur le chemin, mais la cime des arbres demeurait lumineuse dans l'air bleu. Les cloches de Florence se mirent à sonner, parce qu'au déclin des jours de mai on célébrait dans les églises des offices en l'honneur de la Vierge. De la tour neuve, de Santa Maria del Fiore, sortait l'ample volée des sons qui s'harmonise à l'exaltation mystique du *Magnificat*. Sans doute, c'était l'instant où les jeunes filles portaient processionnellement, d'autel en autel, la statue de la Vierge.

Il pressa le pas. Il arriverait à temps pour voir les fidèles sortir de la cathédrale. Il avait faim et soif d'une joie, bien incomplète d'ailleurs : entrevoir un instant, des yeux de son corps, la figure qu'il pouvait voir à toute heure dans le miroir de sa pensée. Un bien pauvre espoir pour justifier tant de hâte; c'était bien la peine d'avoir étudié la philosophie, pour agir avec si peu de raison! Mais la nature a voulu que l'homme attende, pour se conduire avec sagesse, l'âge où ses calculs, ses prévoyances et sa prudence « toujours courtes par quelque endroit » demeurent sans danger pour l'univers.

VI

Dante se tient debout sur la place, auprès du baptistère. La porte de la cathédrale s'est ouverte, les fidèles sortent, d'abord un à un, les plus pressés, les moins dévots, les plus près de la porte, et puis en foule épaisse qui engorge la sortie; des groupes bavards s'attardent sur le terre-plein.

Placées dans le haut de l'église, les jeunes filles, qui avaient porté la Vierge ou tenu les cordons de son baldaquin, semé d'étoiles, parurent les dernières. Sous le porche, elles se séparaient à regret avec des rires clairs et des paroles amicales, et chacune rejoignait un père, une mère, une sœur, pour se diriger avec eux vers la demeure familiale.

C'est ainsi que Béatrice Portinari traversa le terre-plein entre deux femmes âgées. On la regardait beaucoup, parce qu'elle était belle. Le jeune homme avait bien choisi sa place, elle passerait à quelques pas de lui... sans le voir ! Qu'avait-il pour attirer son attention : un type latin très accusé; beaucoup lui préfèrent celui que les invasions germaines ont multiplié dans l'Italie du Nord. Il portait des vêtements très simples, un peu trop usagés. Rien n'était sensible en lui des attraits qui passent pour séduire aisément les jeunes femmes.

Elle avait une robe blanche comme les fleurs de l'Arno et d'un tissu léger comme elles, parce que ce n'était pas une robe faite pour la vie commune, mais destinée seulement aux heures solennelles.

La brise du soir s'était levée. A peine elle agita le lourd jupon des matrones, mais elle dessina, sous la soie légère, les formes parfaites de la jeune fille. L'Alighieri, qui venait pour contempler son visage aux traits purs, vit cela : ses membres ronds et fins, la courbe allongée de ses hanches. Elle était en haut des marches, un pied soulevé pour les descendre ; elle jeta devant elle un long regard qui fit le tour de la place, déjà presque vide, glissa vers le jeune homme et se fixa sur lui. Elle reconnut cet Alighieri dont elle avait loué timidement, le jour même, l'attitude pacifique devant ses détracteurs.

Les pieds de Béatrice Portinari se posèrent tour à tour sur les marches ; chacun de ses mouvements, peut-être parce qu'elle venait de rester trop longtemps immobile et prosternée, avait un rythme, une souple harmonie où frémissaient l'impatience et la joie libérées de la jeunesse. La détente des ferveurs trop assidues animait aussi son visage. Son teint semblait avoir perdu la mate clarté des profils de Vierge peints sur les verrières éclairées par la transparence du ciel. La chaude atmosphère de l'église avait fait monter à son visage la couleur vivante de son sang de femme, et c'était bien aussi des yeux de femme qui s'arrêtaient sur Alighieri avec tant de douceur.

Quand Béatrice Portinari fut à quelques pas de Dante, elle le salua.

Salut qui fut moins une inclination qu'un sourire. Mais sur le visage du jeune homme une telle ardeur passa, une reconnaissance si éperdue, une passion si profonde que la jeune fille se sentit troublée de ce qu'elle avait fait. Sous l'enveloppement

de cet intense regard elle eut l'intuition soudaine que la rafale trahissait sa beauté secrète. D'un geste vif elle voulut soulever la draperie légère trop appliquée sur sa poitrine.

Dante n'en vit pas davantage : il s'inclina très bas, tandis qu'elle passait devant lui.

VII

Aucune image de paix n'était plus dans le cœur de Dante. Lorsqu'il évoquait, — et combien souvent aujourd'hui, — celle qu'il avait appelée secrètement Béatrice à cause de l'enfantine béatitude de son visage en prière, il ne voyait plus seulement ce visage. Il voyait le corps tout entier, svelte et souple, il voyait les seins ronds sous l'étoffe blanche dont l'ampleur, rejetée derrière la jeune fille, palpitait dans la brise du soir. Mais vainement les plis s'entrouvraient comme des ailes; l'attribut symbolique des anges, au corsage plat, semblait avoir été arraché des épaules de Béatrice par le même souffle qui avait dévoilé la femme.

Avec la jeunesse intellectuelle de son époque, Dante s'émerveillait des doctrines de Platon touchant l'amour. Elles étaient bien dans la tonalité des âmes du XIIIe siècle, si aisément soulevées par un idéal abstrait. Un tel idéal semblait à ces âmes réaliser le tout dernier progrès de la philosophie par l'accord de ce qu'il y avait eu de plus élevé dans le monde ancien avec les plus pures aspirations du monde nouveau. Séparer de l'objet la beauté, l'aimer pour elle-même « dans un beau corps », mais ensuite reconnaître qu'elle peut être pareille en plusieurs autres. « Passer des beaux corps aux beaux sentiments », voir que la beauté morale est partout de même nature ; ainsi la considérer sous son aspect le plus large, dans ce qu'elle a d'universel et d'éternel : Beauté parfaite, exempte d'altération et de décadence...

Un jour, Dante voudra perdre jusqu'au souvenir d'avoir aimé autrement. Il cherchera dans l'image de Béatrice « la sagesse dont notre entendement ne se rassasie jamais ». Dans le tableau qu'il nous a laissé des heures de tendresse, Béatrice apparaît irréelle, embaumée dans la louange excessive comme une momie dans des feuilles d'or. Et le poète n'est qu'un peu de braise, aux parfums d'encens, qui se consume à ses pieds.

Mais sur le manuscrit de la *Vita Nuova*, — où le sobre convive du banquet de Socrate raisonne après coup son ivresse, — les larmes, qu'il n'a pu retenir, sont tombées et nous ne sommes pas dupes. Toute la douleur de la passion humaine a passé là. Nous ne retrouvons pas la haute sérénité platonicienne autour de ce front qui pâlit de tous les tressaillements d'un cœur de chair. De celui-là même qui fut dévoré dans la vision symbolique de Dante lorsque la nuit tomba sur le salut de Béatrice : « Je vis l'amour, il tenait mon cœur dans sa main, son bras soutenait une dame endormie et enveloppée d'un voile. Puis il la réveillait et faisait repaître la dame épouvantée de ce cœur ardent. »

De ce jour, l'Alighieri commença d'aimer Béatrice comme aiment les jeunes hommes; et non plus seulement avec une imagination riche d'avenir. Il l'aima de toutes les forces vives de son être. C'était perdre la tranquille possession de soi, les plaisirs calmes de l'étude, pour se jeter dans les frénésies du désir. Car l'amour ne goûte pas de bonheur dans la contemplation désintéressée du parfait. Il veut posséder ce bien, l'identifier à son être. Il va vers lui avec la force aveugle des propulsions magnétiques qui emportent la matière, et avec l'élan tout spirituel qui prépare la finalité des êtres. Et c'est seulement lorsqu'il harmonise le principe de ces deux énergies qu'il mérite ce nom, le plus doux qui soit dans la langue humaine : l'amour, source de toutes les suavités comme de toutes les violences.

Dante désira la vue de Béatrice; il la rencontrait rarement. Il désira l'entendre; elle ne lui parlait pas. Il désira s'emparer d'elle corps et âme, de ses sentiments, de sa beauté, mais elle était chaste, prudente et bien gardée. Alors suivant l'instinct de la nature, il la désira comme épouse, et cela semblait plus impossible que tout le reste. Il était jeune, il était pauvre, il n'avait pour lui que son amour, et, dans la société où Dante vivait, l'amour n'avait rien à voir avec le mariage.

Mais il existe, à toutes les époques, des individus qui ne rentrent pas dans le cadre banal. Tandis que les âmes vulgaires, timides, sont dociles aux prestiges de leur temps, il en est d'autres, conscientes d'une personnalité au-dessus de la commune mesure, attentives à la seule voix qui parle en elles. Les forts puisent là, toute pure à sa source, l'eau que les préjugés, les

habitudes, les superstitions leur offrent gâtée dans des citernes.

Le code des trouvères disait : il est absurde et d'ailleurs impossible d'aimer son épouse. L'amour ne se peut ressentir que pour la femme d'un autre homme, « la dame » adulée, adorée, chantée, sinon toujours possédée. L'esprit de Dante était encore pénétré des formes littéraires de cette poésie ; mais déjà la belle loyauté de son âme en face de la nature, se rebellait contre les aberrations d'un siècle, tourmenté comme toutes les époques où un peu de levain fut ajouté à la pâte humaine. Et la morale catholique, que Dante avait acceptée, autorisait ses espoirs et ses rêves. Elle disait : « tu aimeras ton épouse et tu ne regarderas aucune autre femme, car celui qui souhaite la faute l'a déjà commise en son cœur. » Il pouvait exalter son désir aux ardeurs d'un autre chant plus ancien, plus jeune aussi que celui des trouvères. Jamais le Cantique des cantiques ne fut prêché, médité, paraphrasé comme en ce XIIIe siècle qui allait finir. Si mystique qu'en fût l'interprétation, elle s'appuyait aux mots sans âge qui donnent à l'épouse le nom de bien-aimée.

VIII

Il n'est pas de route si désolée qui n'ait, de place en place, une auberge où le voyageur se restaure, se chauffe au grand feu clair, se couche quand il peut, et reprend ses forces pour continuer sa route sous les intempéries. Sur les chemins de notre destinée, la Providence, en bonne aubergiste, nous a ménagé les asiles de l'espérance. Souvent la flamme qui brasille à plein foyer, n'y est entretenue que des broussailles légères de nos illusions : qu'importe? devant elle l'Alighieri ouvrait les deux mains, ses yeux s'emplissaient de clarté.

Des faits insignifiants, un regard, un moment d'attention de Béatrice Portinari devenaient alors des signes disproportionnés de succès, des certitudes chimériques de bonheur. Il est vrai que parfois les yeux de la jeune fille le suivaient, inconsciemment sans doute ; dans les fêtes religieuses et profanes, où il pouvait la rencontrer, elle le favorisait d'un sourire chaste et circonspect. C'est après l'une de ces réunions que, ne pouvant lui parler, il résolut de lui écrire.

Un aveu d'amour ne se pouvait alors faire en prose. Il en

composa quelques vers. Il lui fallut tordre et ordonner le jet spontané de ses rêves comme les jeunes rameaux d'un arbre en espalier.

Béatrice Portinari ne connaissait pas d'autre langue que l'usuel parler de Florence. La forte maturité de la langue latine, adéquate à tous les sentiments qui se sont tant de fois exprimés par elle, avait durant ses études soutenu la pensée de l'étudiant comme une mère guide avec des lisières les premiers pas de son fils. La jeune langue italienne n'avait jamais encore enfanté d'être vivant. Elle était devant lui avec les naïvetés, les incapacités d'une vierge qu'aucune passion profonde n'a touchée et qui attend le révélateur.

IX

Un billet d'amour arrive toujours à son adresse, et il n'est pas de fille si sage que la curiosité ne pousse à le lire aussitôt qu'elle se trouve seule après l'avoir reçu.

Six heures venaient de sonner au beffroi, la lourde chaleur du jour était en décroissance. Béatrice avait ouvert sa fenêtre, elle regardait les clochers, les tours carrées, et plus près d'elle la rue étroite et sombre que la fraîcheur anime. Ces aspects de la vie florentine l'entretiennent en des pensées prudentes. Elle roule entre ses doigts le mince vélin dont la signature plus que les mots l'a troublée. Cet amour qui s'offre, elle n'a pas conscience de l'avoir désiré. Elle a des vœux précis : une robe neuve, le salut éternel de son prochain. D'où vient qu'elle éprouve la douceur d'une attente comblée, comme si rien au monde n'eût été capable de lui apporter plus de joie que la parole de cet homme. Et cependant n'est-ce pas un inconnu, un étranger, un indifférent ?

Un inconnu, mais dont le visage familier attire le regard de la jeune fille dès qu'elle peut apercevoir son profil aigu, sa bouche fière, son menton saillant, et ses yeux, souvent ternis par la pensée et puis, soudain, balayés par un souffle de passion comme un ciel chargé l'est par la tempête.

Elle sait comment, avant de parler, il rejette en arrière ses cheveux drus et sombres ; car elle s'est faite attentive pour écouter la voix de cet étranger : fût-ce de l'autre bout des salles, elle la reconnait entre la voix des autres hommes. Cette voix

de l'Alighieri s'élève rarement, mais elle n'exprime que des idées fortes et neuves. Il n'est pas défendu de rendre justice aux indifférents. La fille de Portinari n'est pas seule à estimer que Dante, en dépit de sa jeunesse, est apprécié dans la société florentine. Elle n'est pas seule à lui sourire.

Mais elle est la seule dont le sourire l'émeuve. Les tendres paroles inscrites sur ce vélin l'attestent. Et puisque, d'aucun autre homme, une telle déclaration n'eût causé à la jeune fille autant de joie, elle peut accepter celui-ci comme adorateur. Il parle il est vrai d'épousailles, mais n'est-ce point un jeu ou quelque mot placé pour le rythme des vers. Les maris ne sont point faits ainsi. Ils ont barbe au menton, vignes et blés au soleil, pignon sur rue. Ils savent moins bien dire, et mieux gérer les biens. L'amour est une chose, l'établissement des filles en est une autre; l'un appartient à l'ordre des plaisirs, l'autre à l'ordre des devoirs, qui ne doivent point être mêlés. Et c'est pourquoi sans doute on interdit aux jeunes filles toute conversation amicale avec les jeunes hommes...

Un instant le dangereux arbitraire de ces ordonnances sociales est prêt d'apparaître au cœur ému d'une femme. Elle frémit du secret appel d'un juste désir, du besoin de se donner toute à l'être jeune et charmant que sans le savoir elle aime, d'en faire le compagnon adoré de ses heures, de partager ses joies, ses peines, sa vie, de se jeter dans ses bras, de s'abattre enivrée sur son cœur. Mais tout ce que cette enfant connaît de l'existence repose sur une organisation qui ne tient aucun compte de ce rêve discrédité. Le soleil se lève à telle heure et se couche à telle autre, et nul n'y peut rien changer. Une force le veut ainsi. Une force aussi règle nos destinées. Les usages établis sont comme les tours carrées qui gardent Florence. Elles défendent une société, et cette société, en cas d'attaque, à son tour les défend. Béatrice regarde le peuple cossu qui passe sous sa fenêtre : ce sont des familles soumises à toutes les disciplines du temps et du milieu. Elles représentent une civilisation qui semble les satisfaire. Le sentiment d'être régie par une puissance sûre d'elle-même pénètre la jeune fille.

Béatrice Portinari épousera donc Simone dei Bardi que ses parents ont accepté pour elle avec la même prudence qu'ils ont mise à choisir leur tabellion ou les maîtres d'écriture de leurs

filles. Ce mariage lui donnera la liberté qui lui manque, de rencontrer l'Alighieri, de recevoir ses hommages tendres et respectueux, de parler doctement de leur chaste et mystérieux amour. Il sera son chevalier, elle sera la dame de ses pensées.

Ainsi, planant au-dessus de toutes les vulgarités de la vie commune, ils demeureront dans le domaine large et pur d'une idéale tendresse. Cette solution offre à l'innocence d'une Béatrice des charmes poétiques que le mariage n'a pas. Le monde florentin est bien comme il est.

X

Trop réservée pour écrire une réponse à l'ardente supplication de Dante, la douceur du regard de la jeune fille avait seule laissé entendre qu'elle n'en était pas offensée. Un jour, en sortant de la messe, ayant réussi, dans la foule, de quelques pas, à distancer sa mère, d'une voix rapide et basse elle avait murmuré :

— Je serai contente toute ma vie de parler d'amour avec vous.

« Parler d'amour », la pudeur d'une jeune fille peut ainsi promettre le don de soi. Le souvenir de cette espérance fut, dans la suite, cher et cruel à Dante ; mais l'ivresse avait été courte : quelques instants plus tard, il avait appris que Bice était destinée à Simone dei Bardi.

L'Alighieri quitta Florence dans une grande amertume de cœur. La souffrance, le brusque départ semblèrent effacer jusqu'au souvenir de la parole inconséquente sur le sens de laquelle le jeune homme s'était mépris.

Il croyait n'avoir plus jamais la faiblesse d'y penser... Ce fut elle pourtant qui le ramena de Sienne au Val d'Arno.

De retour à Florence, Dante erra dans la ville, aussitôt retombé sous l'envoûtement du rêve d'autrefois. Il comprit qu'aujourd'hui, comme alors et depuis des années, ses pas n'eurent jamais d'autre but que la rencontre, au détour d'une rue, au seuil d'une église, chez des amis, la rencontre de celle que de longs mois d'absence ne lui avaient pas permis d'oublier.

Il fut plusieurs jours sans apercevoir la fille de Portinari. Il ignorait ses nouvelles habitudes, l'heure de ses sorties, plus rares sans doute, à cause des devoirs de maîtresse de maison qui retiennent les dames au logis. Enfin, il la vit un dimanche

à l'église auprès de son époux. Son visage comme autrefois était baigné de lumière et de paix. Dante voyait les deux profils comme ceux d'une reine et d'un roi sur la même médaille.

Il en avait tant souffert qu'il faillit repartir, à jamais cette fois: il serait allé vers les brumeuses contrées du Nord, vers les hivers de France où rien ne lui aurait rappelé l'enivrement mystique et passionné de sa jeunesse ; comme il avait vécu à Sienne, peignant des livres d'heures, chez les moines, en échange de leurs leçons, il vivrait là-bas seul, pauvre et sans espérance.

Mais un homme de vingt ans ne peut pas longtemps borner ses rêves à de tels horizons. La force que Dante sentait en lui pour la lutte, pour l'amour et pour la vie lui rendait cette abdication impossible. L'obscur sentiment de sa puissance intellectuelle lui prêtait les ressources de l'orgueil et de l'ambition. Ces énergies n'avaient pas en elles-mêmes leur propre raison d'être, ni la sécheresse qui les caractérise. Si Dante voulait devenir l'homme éminent, considéré, célèbre peut-être, dont les prémices ne pouvaient être méconnues, c'était pour cette femme et près d'elle. Il crut devoir rester, dans le dessein d'éblouir de ses lointains triomphes littéraires sa bien-aimée en cheveux blancs. Il resta parce que, tenace comme la vie, un nouvel espoir s'insinuait occulte, périlleux, souverain dans son cœur.

Un mirage flottait sur tous les aspects de Florence. Ils évoquaient des réminiscences dont leur lumière était inséparable. Nulle part Dante ne pouvait aller sans revoir les yeux de Béatrice, sincères et tendres, fixés sur lui. Leur limpidité écartait toute inculpation de mensonge, tout soupçon de coquetterie, toute crainte sacrilège de perversité. En même temps que les lèvres de Béatrice, ils avaient répondu aux aveux passionnés de l'Alighieri. Et c'était eux maintenant qui l'appelaient de tous les horizons de sa jeunesse et lui disaient les mots innocents et redoutables : viens parler d'amour avec nous. Il semblait à Dante qu'ils en parlaient déjà.

XI

Dans les terrains tout récemment englobés par l'enceinte élargie des murailles, Simone dei Bardi a fait construire une maison perpendiculaire à l'Arno. La demeure est aimable avec un parterre devant la salle et la cuisine. Le jardin antérieur

aux bâtiments est ombragé de vieux arbres. Nulle part les verdures ne projettent des frondaisons plus variées de formes et de teintes qu'en ce beau ciel de l'Italie. Du fouillis grisâtre des oliviers monte, abrupte et sombre, la colonne des cyprès; à ces feuillages, tous deux menus, tous deux indistincts, se mêle la couleur plus ardente des figuiers et des vignes, le plastique relief de leurs nimbes larges et contournés.

Près du parterre, entre deux lauriers qui ont fini de croître, un escalier accède aux terrasses qui dominent d'assez haut le fleuve. Appuyée à la murette qui les borde, l'épouse de Simone peut voir, vers l'Occident, le reflet dans l'eau luisante des maisons qui garnissent les rives. Elles se tassent auprès des ponts. débordant sur la rivière, et, les soirs d'orage, les flots cuivrés bouillonnent autour des pilotis. Vers l'Orient, ce sont des jardins, la campagne commence coupée par la muraille. Près du fleuve, quelques peupliers, derrière lesquels le soleil se lève, illuminant le ciel de clartés pourpres.

Suivant les heures et la couleur du temps, le spectacle varie : l'eau est bleue comme le manteau de la Vierge, elle est livide, éclatante ou sombre. Les collines sont lointaines ou proches, les castels fortifiés qui les couronnent pèsent menaçants sur l'horizon ou bien, baignés d'atmosphère lumineuse, pâlis, reculés, ils ne sont plus au front des coteaux qu'un ornement d'une grâce paisible dans un paysage où l'ombelle élargie des pins met la beauté sereine des lignes horizontales.

Mais en quelque ton que la symphonie se joue, elle s'harmonise, elle est émouvante et presque dangereuse. Tout ce qui, par le chemin des sens, pénètre jusqu'à l'âme, la remue, selon l'expression vulgaire, si juste; et il n'est pas toujours sage de remuer le cœur de l'homme. C'est l'enfant qu'une mère patiente a bercé trois heures pour l'endormir et qui s'éveille au moindre bruit, et crie pour demander à boire. C'est l'aliéné, guéri dans le calme, et que le moindre sursaut rend à l'horreur de sa manie; c'est le danseur sur la corde raide, qui a trouvé son équilibre et qu'un souffle de l'air abat sur le sol; c'est trop souvent le blessé dont un mouvement rouvre la plaie.

La jeune femme regardait les soirs exalter leur beauté et mourir dans l'Arno.

Et quand Simone lui disait : « Il est temps de s'aller coucher », elle répondait : « Pas encore. »

XII

Les fêtes, nombreuses cette année-là, où l'Alighieri rencontra Béatrice furent pour lui une source d'allégresse et d'irritation. A l'avance, il les souhaitait comme un affamé veut du pain, jamais il n'en sortait rassasié. Elle était vraiment, et non pas seulement aux yeux de Dante, la plus belle femme de Florence ; dès qu'elle paraissait en public, elle était si vite entourée, si complimentée, si honorée qu'il n'y avait pas de place libre auprès d'elle. Son époux n'était pas malcontent de cet empressement, mais il ne s'éloignait guère et lorsque Dante, avec et après tant d'autres, avait comparé la jeune femme à tout ce que la terre et le ciel peuvent offrir à l'admiration des hommes, il avait épuisé tout le bonheur qui lui était permis.

Quelquefois, en dansant le branle, il se trouvait près d'elle et lui tenait la main. Cette aubaine était rare, elle lui était offerte un peu plus fréquemment qu'à tous ceux qui l'ambitionnaient. Il savait bien qu'il la devait à une intervention plus déterminée que celle du hasard. Mais dans cette joyeuse cohue, parmi tant de témoins, pouvait-il laisser voir des sentiments chaque jour grandis, exaspérés, et devenus l'idée dominatrice de sa vie intellectuelle et morale?

Il alla chez Simone dei Bardi; quelques jours auparavant, il lui avait à dessein parlé des améliorations apportées par les Franciscains de Sienne aux moulins à olives. Le sens aigu d'observation qu'il possédait avait permis au jeune homme de s'exprimer avec compétence sur un sujet si étranger à ses habituelles préoccupations. Simone l'avait invité à venir voir ses moulins. L'épouse n'avait paru qu'un instant pour offrir des gâteaux et du vin doux.

La même émotion secrète avait étreint Dante et Béatrice en se trouvant l'un en face de l'autre, si étrangers de fait, si mystérieusement unis par l'appel de leurs âmes. Mais il ne fut question que des meules de pierre pendant qu'ils songeaient tous les deux à l'autre meule, plus lourde, qui broie les cœurs, pour en faire couler goutte à goutte une huile divine.

XIII

C'est pour lui seul que Béatrice est belle. Pour lui, la clarté du front si régulier, si lisse où les cheveux dessinent sept pointes exactement proportionnées. Un léger pli d'onde en soulève la masse, leur ombre a des reflets d'or. Pour lui, les yeux longs, encore parés des cils excessifs de l'adolescence, les prunelles d'un bleu doux peintes sur un émail pur et luisant. Pour lui, la ligne parfaite, veloutée de jeunesse, qui tombe du front aux narines fraîches; pour lui, la bouche mystérieuse, vermeille, charnue et close comme un fruit au premier matin de sa maturité.

Pour lui! car toute cette beauté est sous le regard de Dante, devant son seul regard! Pour la première fois, nul autre en même temps que lui ne la contemple. Le souvenir même de Simone n'est pas là, car ce visage est comme un cierge de cire blanche qui n'a jamais été allumé; jamais le flambeau penché sur lui ne lui a communiqué sa flamme. Rien n'est fondu ni brûlé dans ce regard d'épouse; Béatrice n'a jamais aimé d'amour Simone dei Bardi.

Et parce qu'elle ne l'aimait pas, elle s'était aperçue que Dante passait vers le milieu de chaque matinée au pied de la terrasse, le long de la route étroite qui suit l'Arno. Et elle avait choisi cette heure-là pour sortir de chez elle et chercher, parmi les roseaux, certaines herbes qui servent à confectionner des guirlandes de buis pour la fête des saintes patronnes.

Dante l'avait saluée et lui, si fier, avait offert, pâle d'émotion, une aide bienvenue. Ensemble ils étaient rentrés dans le bas jardin qui, de plain pied avec la rive, donne accès dans la propriété. Elle avait conduit le jeune homme jusque dans la tonnelle fraîche tondue, toute pleine des brindilles ratissées pour servir aux guirlandes. Comme elle était simple la genèse immédiate de cet événement immense, qu'il semblait à Dante attendre depuis toujours : il était seul avec elle!

Béatrice, pour lui faire place sur le banc de la tonnelle, repoussait les menues verdures, et elles tombaient de ses mains comme des ruisseaux d'espérance.

Elle disait :

— Gentil chevalier, comme vous m'avez bien servie! Est-ce

que les roseaux n'ont pas coupé vos doigts, vous tiriez si fort sur les herbes?..

Il ne sentait pas le bonheur qu'il avait tant désiré. Il était comme écrasé par un sentiment d'une intensité unique, sans distinguer s'il s'agissait de joie ou de peine. Elles étaient en lui mêlées comme les membres des lutteurs qui s'empoignent. Dans son âme, il appelait cette femme depuis si longtemps « Béatrice » qu'il souffrait amèrement de la sentir étrangère et il s'abandonnait pourtant avec délice à la domination de l'amour.

— Vous me viendrez voir avec vos amis, disait-elle : je m'ennuie, loin de la ville, quand j'ai dit mes prières et rangé ma maison.

— Peut-être serai-je dans votre vie un ennui plus grand que tous les autres!

Ils ne parlaient pas la même langue, leurs deux cœurs semblaient originaires de patries différentes, tant ils se comprenaient mal.

— M'ennuyer! On m'assure que vous êtes rempli d'esprit et vous m'avez adressé des vers où il y en avait beaucoup.

— Je ne croyais pas, dit-il doucement, qu'un grand amour et une grande douleur pussent avoir tant d'esprit.

Elle le regarda, surprise :

— Que viendrait faire la douleur entre nous? Et n'avez-vous pas lieu d'être satisfait? S'il vous plaît de penser à moi, je ne vous l'ai pas défendu. Je vous donne quelquefois la main pour danser et mille petits gages d'une amitié particulière. Aujourd'hui j'ai accepté votre aide. Je vous ai introduit dans mon jardin ; nous conversons ensemble : je vous l'avais promis.

— Pardonnez-moi, dit-il, votre vue m'est une entière béatitude. Elle me devrait suffire ; mais, près de vous, je perds la raison.

Elle le pria de quitter le jardin à cause des servantes qui viendraient couper les buis et d'une vieille nourrice de Simone, ayant l'œil à tout :

— Il n'est pas tant malencontreux que l'on vous sache mon galant chevalier : je pourrais nommer celui des autres dames. Mais la plupart d'entre elles n'acceptent hommages, soins et révérences que dans les réunions publiques et s'abstiennent de recevoir leur ami dans le privé. Cette façon d'agir est mieux

réputée, mon père et mon mari la trouvent plus décente et désirent qu'en leur famille elle soit observée.

Elle parlait avec une dignité de femme ; mais ses longs cils baissés projetaient une ombre sur son visage dont les traits achevés étaient adoucis par cette expression de calme et d'innocence qu'elle avait conservée.

Dante pensa que la beauté de Béatrice était au-dessus de toute louange et presque au delà du désir. Il la contemplait en silence, comme si un geste ou un mot pouvait faire évanouir la vision merveilleuse.

— Venez ici dimanche à l'issue des vêpres, continuait la jeune femme. J'ai prié ma famille et mes voisins : vous nous réjouirez avec les couplets que vous chantez si bien. Vous vous assiérez près de moi : si vous avez composé des vers pour votre dame, il vous sera permis de les dire et je serai fière du succès de mon chevalier; nous serons plus de vingt.

Il soupira :

— Nous serons plus de vingt.

— Il faut partir.

— J'aurais voulu que cet instant ne finît pas; vous et moi, moi et vous, seuls dans le monde.

Elle sourit :

— Ce ne serait peut-être point assez, il serait bien vide le monde. Il est si grand!

— Moins grand qu'un cœur, dit Dante, et vous suffisez toute seule à remplir le mien.

Il s'en alla...

XIV

« Vous et moi seuls au monde! »

Avec les liens d'herbe sèche cette parole avait tourné en spirale, autour de la guirlande, fixant les brins de verdure :

« Vous pour moi, moi pour vous, c'est assez pour remplir le monde. »

Il contient tant d'autres choses cependant. Des individus innombrables, les trésors d'une antique civilisation, des autorités sociales, un ordre établi, des parentés, des relations, et la force que représente tout cela. A Béatrice Portinari il a offert une patrie, une famille, un foyer, un époux : Simone dei Bardi

avec ses richesses, sa situation solide et considérée, sa maison bien bâtie, ses meubles, sa cave et ses greniers pleins. Et voici qu'un jeune audacieux prétend rejeter tout cela dans le néant : « Vous et moi. »

Lorsqu'elle fut assise à l'heure du repas auprès de son mari, qui énumérait les conséquences probables de la mort de Charles d'Anjou, elle entendait encore l'autre voix disant : « Vous et moi seuls dans le monde. »

Tout l'après-midi elle avait cousu la même parole, avec un fil d'or, autour des grains de raisins dont elle brodait une chasuble pour sa paroisse.

Le soir venu, elle chercha le coffret de cuir d'Espagne où elle avait enfermé le sonnet par lequel Dante lui avait exprimé son amour. Il lui sembla le lire pour la première fois. Les mots entendus le matin étaient comme une clef qui en ouvrait le sens. Le parfum de la passion qu'elle avait respiré jusque là comme à travers les clôtures de son innocence, s'exhalait brusquement des stances harmonieuses et grisa son cœur de ravissements inconnus. Elle relisait troublée et ne trouvait plus dans la pensée de Dante d'esprit ni de badinage...

Alors sa vertu s'inquiéta et se résolut à la prudence.

XV

L'atmosphère des maisons florentines où se rencontraient Dante et Béatrice était restée la même. On y devisait toujours librement, on y dansait le branle, la gaillarde et le passamezzo. Les dames y montraient leurs préférences; les hommes, pour toutes et chacune, leur dévotion où ils mettaient plus de poésie romanesque que de vérité sentimentale; car la vérité est rare dans les impressions où interviennent les engouements d'une époque. Réaction, imprégnée d'idéal chrétien, contre la forme toute sensuelle de la passion antique, un état d'esprit s'était créé qui prétendait élever la femme aimée au-dessus du rôle que lui a réservé la nature. Et l'on osait joindre son nom à celui de la divinité. On disait « Dieu et ma dame », sans voir là de sacrilège, tant ce culte extatique était censé dépourvu de tout désir impur, de toute émotion des sens, même dans l'enthousiaste admiration de la beauté extérieure du visage adoré.

Mais une sagesse narquoise à ses heures l'a reconnu. « Qui veut faire l'ange fait la bête. » Pour ne pas l'avoir compris, le moyen âge allait s'achever, deux siècles plus tard, dans un libertinage impudent dont les prémices étaient discernables au milieu des querelles et des désordres de l'Italie où vécut Béatrice.

Déjà l'amour éthéré, mystique, cachait trop souvent de coupables intrigues, son jeu équivoque préparait à l'adultère une atmosphère indulgente. Le dédoublement préconisé, applaudi, du cœur et des sens, qui n'avaient plus le droit de désirer le même objet, faussait et dépravait la personne humaine. L'ange pouvait se désintéresser des débauches plus grossières de la bête. On ne dissocie pas impunément ce que la nature a uni.

L'Église désavouait les tendances dangereuses dont ses préceptes étaient gratifiés. La loi morale était enseignée même par les pontifes qui ne l'observaient pas intégralement.

Des précisions nouvelles venaient d'être données aux consciences par le génie de Thomas d'Aquin. Dans la méditation des paroles du Christ : « je ne suis pas venu détruire la loi mais en rendre l'accomplissement plus parfait », il avait étudié cette loi du créateur gravée dans toutes ses œuvres. La nature, dont le premier enthousiasme des foules chrétiennes s'était cru délivrée, reprenait ses droits. Ouvrière de la tâche éternelle, elle ne devait plus être méconnue ou mutilée. La doctrine, en gestation depuis dix siècles, atteignait cet achèvement dans la mesure, dans l'harmonie, dans la proportion, qui est le signe de la vérité.

Et François d'Assise, cherchant dans l'indépendance du cœur à l'égard des biens visibles, cette perfection où le Christ appelait les âmes, ne les avait pas placées, malgré leur vocation divine, hors de la modeste condition humaine. Les prudences de l'humilité gardaient ses disciples des convoitises du monde et les grilles d'une clôture étroite venaient de se fermer sur les plus chastes des femmes, attestant la foi de l'Église à la fragilité des saints.

Un solitaire inconnu, en quelques pages immortelles, rappelait vers le même temps aux hommes la tendre faiblesse de leur cœur. Il montrait son idéale destinée dans un amour mystique qu'il proclamait le seul vrai, le seul pur, le seul

fidèle, le seul heureux : « Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus étendu, plus délicieux. Il n'est rien de plus parfait ni de meilleur au ciel et sur la terre. »

La pensée de ces trois hommes, qui désaltère encore les âmes, était alors un vin nouveau. Et l'Italie était bien la vieille outre où toutes les lies mêlées fermentaient avec lui. Les armées et les idées s'étaient heurtées là, la bataille continuait. Les vices païens, les férocités barbares, les outrances hérétiques étaient encore dans beaucoup d'âmes qui aspiraient d'autre part à la paix du Christ, à la sagesse, à la chasteté.

Cette fermentation, dont le monde moderne allait sortir clarifié, dépouillé, fut, pour une grande part, l'œuvre du XIII[e] siècle. Et, comme il arrive dans tous les temps, la lutte s'élargit, se dramatise chez quelques individus, d'une humanité plus forte et plus complète, en qui se résument les troubles, les élans, les souffrances de leur époque.

Dante devait être un de ceux-là.

XVI

Et maintenant l'existence de l'Alighieri avait la teinte mélancolique des brouillards d'automne. Le soleil de sa vie avait été le regard de Béatrice. Il ne se levait plus sur lui ; elle lui donnait, sans sourire, la main pour danser. Et la lumière, qui prête aux plus menus objets, au brin de mousse, à la perle, au scarabée leur magnificence, ne rayonnait plus sur des riens qui avaient tenu d'elle le relief et la couleur de la joie.

Au milieu de ses amis, Béatrice, chez elle, avait accueilli Dante, douce et les paupières baissées. Simone était content, il se sentait envié pour sa maison neuve, sa belle femme et ses bons vins. Il abondait en paroles honnêtes et plaisantes sans balourdise, ni finesse. La réunion avait été bruyante et gaie. L'assurance propre à la pure race florentine, dont l'Alighieri était issu, la précoce netteté de ses jugements sur la valeur intellectuelle et morale des individus, à commencer par la sienne, avaient triomphé depuis longtemps des timidités dont souffrent toutes les adolescences méditatives. Cependant, même alors, parvenu à l'âge d'homme, Dante restait volontiers silencieux à cause de l'intérêt qu'il prenait à observer toutes choses. Il parlait moins encore quand Béatrice était là. Il s'abîmait

dans le recueillement intérieur de son extase et nulle parole ne lui semblait assez délicate, assez profonde, pour être prononcée devant cette femme unique.

Cependant, ce jour-là, l'orgueil et l'amour avaient excité Dante à lutter contre la gêne qui avait paralysé ses premiers efforts pour se rendre agréable. Il voulut contraindre les yeux qui se dérobaient à se fixer sur lui. Il défendit quelques idées nouvelles avec un mélange si savoureux de logique et de fantaisie qu'il fut pardonné à un si jeune homme d'attirer sur lui l'attention générale. Mais aucun témoignage de la bienveillance qu'il ambitionnait ne fut accordé à ses paroles généreuses. Il retomba dans un mutisme découragé, jusqu'à l'heure où Béatrice prit congé de ses hôtes, sans s'être départie d'une attitude courtoise, fière et pudique, qui convenait si parfaitement à sa jeunesse et à sa beauté.

C'est ce soir-là que l'Alighieri écrivit ces strophes dolentes :

« Maintenant j'ai perdu toute la hardiesse joyeuse qui jaillissait de mon trésor d'amour. Mon cœur est devenu pauvre et j'ai peur de parler.

« Je fais comme ceux qui par honte cachent leur indigence : devant tout le monde je me montre gai, mais seul en moi-même, je me consume et je pleure. »

François Malbault.

(La dernière partie au prochain numéro.)

A L'EXPOSITION

DES ARTS DÉCORATIFS

II (1)

LE ROYAUME DE LA PORCELAINE

Je dis « le royaume », parce que le mot « porcelaine » évoque l'image d'une Cour et, je ne sais trop pourquoi, d'une petite cour, gaie, folâtre, brillante et vaine : le *Zwinger* de Dresde, ou le Christianborg de Copenhague, ou le Sans-Souci du roi de Prusse, les jours de flûte, et, même en France, les petits appartements, les petits soupers, les petites roueries, les petits profits de Mme de Pompadour et de la Dubarry, rien du Grand Roi qui ne s'en soucia mie, ni de l'Empereur qui n'en jouit guère, encore moins de la République ennemie-née de cette ci-devant et qui faillit, d'abord, la mettre en pièces, aux premiers jours de la Liberté et, depuis, à maintes reprises, fit des gestes alarmants pour sa manufacture. On cite des « faïences républicaines », mais la porcelaine est de sa nature royale : quelque chose de brillant, de poli, de faussement transparent et de fragile, — auprès du grès qui est un mâle, de féminin, auprès de la faïence qui est une rustre vernie, d'aristocratique, ayant au rebours des choses qui n'ont passé que par de médiocres épreuves, l'orgueil des « grands feux » traversés, et au contraire de toutes les pâtes et les argiles, luisantes seulement à la surface, un grain fin et serré qui ne brille jamais tant que lorsqu'on la brise.

En fait, au XVIIIe siècle, presque tous les rois de l'Europe

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

firent de la porcelaine, et aussi les électeurs et les margraves, et les princes-évêques, et les reines ou les impératrices, et non pas de haut et en dillettantes distraits, mais le nez sur les pots sortant des fours et la main tendue pour les offrir au public et en toucher le prix : tels, Louis XV lorsqu'il vendait son Vincennes ou son Sèvres dans sa salle à manger de Versailles, Charles III son Capo-di-Monte sur le marché de Naples, Frédéric II son Berlin, aussi jaloux de leurs privilèges de potiers, que leurs ancêtres pouvaient l'être de leur chasse au faucon. Et, de nos jours encore, la maison la plus célèbre après Sèvres,, celle de Copenhague, porte le nom de « royale », bien que l'État n'y ait aucune part et qu'elle soit, en fait, la plus gracieuse des républiques.

Or, cette année, à l'Exposition, Sèvres et Copenhague sont venues bâtir, au milieu de l'Esplanade des Invalides et non loin l'une de l'autre, leurs cités dures et brillantes d'émail blanc. Deux rectangles bas et massifs, unis par un terre-plein de céramique et des bassins, le tout annoncé au loin par de monstrueux cylindres qu'on a juchés sur des piédestaux géants : c'est Sèvres. Deux pavillons en demi-lune, vitrés de haut en bas et bombant leurs ventres de cristal, reliés par une terrasse de bois où sont posés quelques vases décorés de figures barbares : c'est Copenhague. Jamais les deux manufactures n'avaient déployé, pour montrer leurs produits, un tel appareil. Et ce n'est pas tout : la maison de Copenhague a étalé quelques-unes de ses plus belles pièces dans la section danoise du Grand Palais, à côté des porcelaines fameuses aussi et tout à fait intéressantes, quand on aime le grand art céramique, de Mlles Hegermann-Lindencrone et Garde, de Mme Jo Locher, de MM. Kai Nielsen, Carl Petersen, qui ont travaillé à Copenhague aussi, dans les ateliers de Bing et Groendhall. A côté, une salle entière est consacrée à d'autres céramistes danois. Non loin de là, sont les envois de la Suède, notamment de Roerstrand et de l'Angleterre. Enfin, du côté des Champs-Élysées, dans le dédale des couloirs ou des cabinets consacrés à la Céramique, quelques belles pièces de porcelaine, parmi les pâtes de verre les faïences et les grès, sont encore visibles.

A Sèvres, tout est en porcelaine ou en quelque chose d'approchant : grès cérame, qui, de loin, au soleil, produit le même effet. Le jardin même semble un jardin de porcelaine, creusé de petits bassins, de l'émail blanc répandu partout, des

tranches bleues, des bestioles blanches recoquillées sur les bords, une lueur lactée enveloppant des silhouettes simples, calmes et nues. Entre les gros cylindres blancs, plus semblables à des poids fabriqués pour peser des monuments qu'à des vases, deux trouées, l'une vers le dôme d'or des Invalides, l'autre vers les campements tartares du pont Alexandre III, d'un jaune sale et terreux. Le jour, ce petit enclos sent l'Orient, mais un Orient tout neuf, tout blanc, poli, poncé, lavé, géométrique. La nuit, quand des lumières naissent par dessus les blocs d'ombre ou frissonnent dans les eaux des bassins, et qu'on entend « le coax des grenouilles qui sont au ruisseau... et le murmurement de l'eau qui passera contre les pieds et les jambes des colomnes », comme le souhaitait Bernard Palissy pour le « cabinet » de ses rêves, c'est une féerie.

Les foules qui traversent cette féerie, sinon avec indifférence, du moins comme la chose la plus naturelle du monde, ne soupçonnent pas ce qu'il a fallu de siècles d'efforts, de générations de penseurs, de savants, de martyrs pour en arriver là, — non pas même à tout cela, mais simplement à poser sur cette table cette légère assiette de porcelaine. C'est l'aboutissement d'un des plus longs rêves qu'ait faits l'humanité et des plus tragiques pour ceux qui ont eu l'imprudence de s'y livrer. Pendant des vies entières, comme les chevaliers de la Table Ronde à la « queste du Graal », ils ont poursuivi ces « flammes errantes » : les secrets de la porcelaine. Secret de la composition de la pâte, secret des gisements de kaolin, secret des émaux, secret de la conduite du feu, secret du lavage des terres, secret des couvertes, secret des oxydes, secrets du souffle précipité ou retenu pour faire virer les couleurs, en un mot secret des quatre éléments des Anciens : l'air, la terre, l'eau et le feu. Depuis la fin du XIII[e] siècle, quand Marco Polo, revenant de Chine, parlait de « cette cité qui a nom Tiunguy là où l'on fait moult d'escuelles et de pourcelainnes qui sont moult belles » jusqu'au jour, — c'était hier, — où Chaplet retirait enfin de ses fours, ses éblouissantes poteries rouge de Chine, bleu de Chine, blanc de Chine ou « peau d'orange », seules peut-être la recherche de l'or et la transmutation des métaux ont autant égaré les cerveaux et consumé les cœurs. L'alchimie, d'ailleurs, en fut un peu la même, dans les siècles passés, et maintes fois le « souffleur » eût été embarrassé de

dire ce qu'il cherchait au juste : la porcelaine ou l'or. Pour ravir ce secret à qui le détenait tout fut bon, jusqu'au crime, pour le garder, tout permis, jusqu'à la prison perpétuelle et au supplice. A Venise, qui fut en Occident la première patrie de la porcelaine, les statuts de l'Inquisition d'État disaient : « Si quelque ouvrier ou artiste transporte son art en pays étranger, il lui sera envoyé l'ordre de revenir. S'il n'obéit pas, on mettra en prison les personnes qui lui appartiennent de plus près, afin de le déterminer à l'obéissance. S'il s'obstine à demeurer à l'étranger, on chargera un émissaire de le tuer. » A Meissen, les ouvriers qui façonnaient les figurines de Saxe, recevaient le kaolin dans des tonneaux scellés, devaient prêter serment de n'en jamais rien revéler à personne et lisaient, s'ils savaient lire, sur les murs, cette inscription terrifiante : *Geheim bis insgrab*... A Vincennes (c'est-à-dire à Sèvres) l'artiste qui livrait le secret des couleurs était menacé de la détention perpétuelle. Et ce n'était point lettre morte. Kœnigsberg, la Bastille ou le Mont Saint-Michel attendaient les traîtres : quelques-uns y moururent.

Quelle surprise, quelle joie si tous ceux qui ont souffert et donné leur vie pour cette pierre philosophale étaient ici, j'entends aussi bien les chercheurs d'émaux pour la faïence, et les modeleurs en grès, que ceux de la porcelaine, je dis tous les « arcanistes » qui ont tenté de collaborer avec le feu de moufle ou bien avec le « grand feu » : le pauvre Bernard Palissy mort « aux cachots de la Bastille de Bussy, de misère, nécessité et mauvais traitements, » après une vie infernale, — parce qu'il avait eu le malheur de voir passer, en sa jeunesse, devant ses yeux, « une coupe de terre tournée et émaillée d'une telle beauté » qu'il était « entré en dispute avec sa propre pensée »; Boetticher, le faiseur d'or, fuyant la police du roi de Prusse, séquestré par l'Électeur de Saxe, menacé de la « potence dorée », supplice des alchimistes, sauvé par la trouvaille du kaolin, mais emporté bientôt par la mort jalouse, après avoir tiré d'un four, pour la première fois faite avec de la terre d'Occident, de véritable porcelaine; Pott, consumant sa vie en trente mille essais, dit-on, pour retrouver le secret de Boetticher; plus tard Avisseau, de Tours, faisant de même pour retrouver le secret de Palissy, parce qu'il a eu le malheur de voir une pièce du potier saintongeois qui lui a paru mer-

veilleuse et, depuis ce jour, en proie aux sarcasmes de ses voisins, vivant au milieu des serpents qu'il entretient pour décorer sa faïence, ruiné, incompris, misérable, et enfin, au moment du succès, sollicité d'abandonner son nom et de faire de faux Palissy pour vendre; Laurent Bouvier, frappé d'un mal terrible, brisé en plein essor, au moment où il réalisait d'admirables exemples de poterie colorée et esthétique; et ce marquis de Monestrol, fier d'endurer mille maux, à la ressemblance de Palissy, et se glorifiant de ses déboires céramiques par le récit de ses malheurs en un poème de vingt-six chants : *le Potier de Rungis*; Carriès, frappé en pleine jeunesse, lorsqu'il rêvait de grès merveilleux, déjà en partie réalisés; Chaplet aveugle...

Ce royaume de la porcelaine serait le paradis bien dû à tous ces potiers après le purgatoire de leur vie. Palissy nous murmurait, comme le jour où il trouva l'émail blanc : « Je pense être devenu une nouvelle créature », après avoir dit : « Toutes ces recherches m'ont causé un tel labeur et tristesse d'esprit qu'auparavant que j'aye rendu mes esmaux fusibles à un même degré de feut j'ai cuydé entrer jusqu'aux portes du sépulcre. » Et le pauvre Carriès, acharné à construire une porte monumentale de grès, faite de figures et qui écrivait du fond de ses forêts de la Nièvre, dans ce domaine de Montriveau, où s'accumulaient les piles de bois promises à ses fours : « Depuis un mois, je ne sais vraiment où je suis. Ma besogne a tout pris. Je me ballade en plein rêve, et l'on aura vraiment la chair de ma chair quand on aura mon boulot. De ces tracas je n'ai rien à dire, ce serait trop long. Ça marche, pour le moment, à coups de fil à plomb, à coups de tête, à coups de poing. Dans ma pauvre caboche, que je mets à toutes les besognes, c'est l'enfer endiablé, sans repos... Il me semble que je me ballade dans je ne sais quel bocal géant, opaque, où je ne puis rien voir de ce qui se passe autour de moi. C'est le *moi* dans le rêve, éperdument pris et aux prises avec une réalité douloureuse. J'ai pour ennemis tous les éléments : le feu, l'eau, l'air, etc... »

Voilà le cri de tout bon potier, de tout artiste véritable qui a travaillé avec ce collaborateur tout-puissant, fantasque, inexplicable, bienfaisant, insolite : le Feu. Il en parle avec une rancune mêlée de gratitude, quelque tendresse et la fierté des épreuves subies et des sacrifices qu'il lui a faits. Car il y a du

martyr et de ses joies chez le potier, comme il y a de l'alchimiste, comme il y a de l'amant jaloux de sa trouvaille, exclusif et qui ne veut pas faire d'élèves, parce qu'un élève, c'est un rival. Luca della Robbia passe pour avoir enfermé la recette de ses émaux dans la tête d'une de ses Vierges bleues et blanches, défiant ses enfants et ses disciples de la venir chercher au prix du chef-d'œuvre brisé. Il se trompait bien, d'ailleurs, s'il croyait ainsi arrêter la convoitise. Aucun sacrifice ne coûte au potier : on dirait que, physiologiquement, comme certains en face de l'incendie, « le feu l'attire ». Il parle du « Grand Feu » comme d'une divinité : il est donc naturel qu'elle réclame des sacrifices. Il lui en fait. Pour fondre son *Persée*, Benvenuto Cellini jette dans le brasier sa vaisselle; pour fondre son émail, Palissy jette ses meubles; pour faire la première coupe demi-transparente qu'on ait vue au monde, le Chinois, qu'on appelle le « Dieu de la porcelaine » passe pour s'y être jeté lui-même. Ce serait un martyrologe sans fin qu'il faudrait dresser si l'on voulait dire toutes les angoisses, les tortures, les désespoirs des adorateurs du Feu, pour lui arracher ses secrets.

Une fois le secret trouvé, c'était une autre épreuve qui recommençait pour cette tâche aussi ardue : le garder. Le malheureux potier était entouré de convoitises et de convoitises puissantes. Tous les grands de ce monde avaient jadis la passion de la porcelaine et, pour la satisfaire, ils ne reculaient devant aucun moyen. C'est à deux transfuges de Meissen que la porcelaine de Vienne, plus tard propriété de l'impératrice Marie-Thérèse, dut sa naissance; c'est un transfuge de Vienne qui porta le secret de la porcelaine à Hœchst, plus tard propriété de l'Électeur de Mayence, puis à Frankental, à Nymphenberg, à Ludwisberg, à Zurich. C'est grâce à des transfuges de Hœchst que le duc de Brunswick put fonder sa fabrique de Furstenberg, et le margrave de Bade sa fabrique de Bade. C'est encore par un traître de Meissen que la première porcelaine française, celle de Strasbourg, put être cuite par Hannong, enfin c'est par des ouvriers d'Hannong et c'est grâce à une succession de trahisons réciproques et de débauchages sans vergogne que fut fondée la maison qui devait plus tard faire la gloire de Louis XV, née dans la Tour du Diable à Vincennes et transportée plus tard à Sèvres. L'histoire de la porcelaine en son plus beau temps, c'est-à-dire au XVIIIe siècle, est une suite de rapts, d'assasinats,

de faillites, de coups de main à ravir Alexandre Dumas et alimenter l'Ambigu ou le cinéma pendant des années, remuant des rois, des favorites, des artistes, des alchimistes, des masques de fer, des financiers et des spadassins, parmi des complots ourdis dans l'ombre des moufles, ou dans les ruelles d'un palais, un décor de cornues, de creusets, de caves et de cheminées rouges dans la nuit.

Dans cette chasse infernale, les rois sont les plus enragés, jettent leur sceptre entre les jambes des rivaux pour joindre avant eux le gibier. Défense par le roi Louis XV aux ouvriers de Sèvres de quitter la manufacture sous peine de prison, défense à tout fabricant d'engager le transfuge, défense à qui que ce soit de faire d'autres porcelaines qu'assiettes ou pots sans dorures, sans peintures, sans sculptures. Si quelqu'un s'y hasarde, la maréchaussée se met à ses trousses et démolit ses fours, dût la ruine s'ensuivre pour le patron et la misère pour les ouvriers. C'est ce qui advint entre autres à Hannong. Encore ne sont-ce là que des vivacités françaises, c'est-à-dire, eu égard aux mœurs du temps, bénignes. Passé le Rhin, c'est bien autre chose. Quand le grand Frédéric arrive en Saxe, à la tête de ses soixante mille Prussiens, il emporte Meissen, comme un simple camp retranché, rafle toutes les porcelaines, enlève artistes et ouvriers et en route pour Berlin! Les pédants chercheront ensuite le secret de la porcelaine...

Ils pourront chercher aussi des précédents à cet acte de mécénisme transcendant. Ils en trouveront, car c'est ainsi que le Japon passe pour avoir conquis le secret de la poterie coréenne : en envahissant la Corée et en transportant en bloc ses ateliers dans ses îles. La passion excuse tout, mais ce n'est point pour rester en extase devant les figurines de Saxe que le grand Frédéric les a emportées à Berlin : c'est pour les vendre. Il faut que ses sujets deviennent ses clients, il n'entend point raillerie sur ce point, et quant aux juifs, par exemple, il ne leur permet de se marier que s'ils apportent une attestation signée du directeur de sa manufacture royale, témoignant qu'ils lui ont acheté une certaine quantité de porcelaine.

Après lui, la lutte pour conquérir ou garder le « grand secret » continue tout aussi vive. Au XIXe siècle même, alors que tout le monde connaît la composition de la porcelaine et sait où trouver du kaolin, les recherches se poursuivent encore

et aussi les cachotteries pour les engobes, les couvertes, les oxydes colorants, et la conduite du feu, pour obtenir les *flammés*, plus tard les métallisations et les lustres et enfin pénétrer le mystère des « transports ». Il y a un quart de siècle, régnait encore sur la Riviera une légende digne des meilleurs scénarios de la Tour du Diable. Un ancien Garibaldien, transfuge de la poterie Cantagalli en Italie, aurait, disait-on, apporté en France un secret merveilleux, pour être dépouillé lui-même de ce secret par un ouvrier provençal caché dans un four, pendant qu'il cuisait. Le mystère, l'enjeu, le double péril du feu tout proche qui pouvait cuire l'espion, et du redoutable Italien très capable de vendetta, tout concourait à créer autour de ce conte, formé peut-être autour d'un noyau de vérité, l'atmosphère oxydante ou réductrice qui le colore de reflets pourpre et or. Il a fallu la diffusion universelle des sciences chimiques et notamment, en France, la libéralité de Sèvres pour qu'un jour, il y a vingt ans, le vieux Chaplet, résumant toute une vie de labeurs et de succès, et interrogé sur le point de savoir quel rôle jouait dorénavant le secret en porcelaine, pût dire : « Il n'y a point de secret. »

L'âge d'or est donc venu pour les céramistes. A Sèvres tout au moins et partout où une Providence d'État ou d'industrie leur assure les outils, le foyer et les multiples éléments dont se fait leur œuvre, avec un laboratoire où se perfectionnent les dosages et les essais. Ils ont tout ce que leurs ancêtres rêvèrent : des fours à flamme renversée, des lunettes pour voir ce qui se passe dans le brasier sans « se brûler la face » comme disait Popelin « au feu des moufles, » des engins qui donnent au vase la forme souhaitée, qui soufflent sur lui la poussière d'émail désirée, qui activent la flamme ou la ralentissent. Ils ont mieux encore, et de moins en moins ils ont besoin de connaître, par expérience personnelle, l'art de voir les couleurs en potier. Comme les oxydes colorants viennent à virer quand ils ont passé au grand feu et changent totalement d'intensité, et même de couleur, ainsi qu'une feuille d'arbre, celle de l'acacia, par exemple, du marronnier, du vernis du Japon, des hêtres rouges et tant d'autres, quand elle a passé par le creuset de l'Été, on a composé des palettes montrant à l'artiste à la fois ce qui est et ce qui sera. Enfin, ils ont, à Sèvres, un trésor inappréciable d'expériences accumulées par les plus

grands spécialistes du monde et pour interpréter leur œuvre une main-d'œuvre d'ouvriers impeccables. Qu'en font-ils?

Ah! c'est ici que nos potiers d'autrefois, les artistes, les âmes sensibles aux décors, aux harmonies des couleurs, et surtout à la « belle matière », ne se croiraient plus au Paradis! Peut-être préféreraient-ils retourner à l'enfer de leurs misérables ateliers. On frémit à ce que des hommes comme Deck, Carriès, Laurent Bouvier, Chaplet penseraient de leurs successeurs... A la fin du siècle dernier et à cette Exposition de 1900, où l'architecture était une sarabande sauvage de lignes centrifuges et le meuble un défi aux sens de la vue, du toucher et au sens commun, la fée de la porcelaine et du grès sauvait l'art décoratif français. Très supérieure à celle de l'étranger, très supérieure à tout ce qu'on avait fait, notamment à Sèvres, depuis le XVIIIe siècle, elle semblait dans une voie nouvelle et glorieuse. Elle n'a guère progressé depuis. De porcelaines comme celles de Chaplet, nous n'en voyons plus. Les grès de Delaherche manquent et ne sont pas remplacés. Dammouse n'a plus qu'une vitrine, parfaite à la vérité, pleine de merveilles, mais exiguë. Lenoble et Decœur exposent, çà et là, quelques pièces seulement, excellentes comme toujours, mais non pas les ensembles qu'il faudrait pour constituer une manifestation d'art national. Serons-nous sauvés par Sèvres? Entrons-y.

Au premier coup d'œil, deux choses frappent. Les teintes des vases depuis la dernière Exposition se sont atténuées, et les formes assagies et le champ de la céramique, pour la décoration murale, s'est étendu. Moins de flammés, moins de lustres, même moins de ces préciosités parfois très heureuses que sont les craquelés, moins heureuses que sont les cristallisations. Et pas du tout de ces coulées bourbeuses et pustuleuses, qui, au fond, n'étaient que des accidents parés du nom de réussites. Nous sommes en face de formes robustes données par le tour du potier ou tout au moins inspirées de lui, si c'est par le coulage qu'elles ont été réalisées, et non plus de ces à-plats à arêtes coupantes, qui faisaient penser à Rozenburg, c'est-à-dire des boites de carton ou de métal, et qu'Alexandre Sandier avait introduites un instant chez nous. Encore moins de ces silhouettes biscornues d'un *modern style* timide qu'on esquissa jadis dans notre manufacture nationale pour ne point paraître en retard sur ce qui semblait alors l'art de l'avenir. Il n'y a

aujourd'hui à déplorer que l'application de l'or sur fond blanc. Ah! le bénédictin de Saint-Nicolas qui, vers le milieu du XVIIIe siècle, a introduit l'or à Sèvres y a bien introduit la peste! Excepté lorsque ce vil métal est entremêlé de couleurs très vives et très chatoyantes, il gâte et corrompt les terres qu'il touche comme si c'était des âmes. A part cette lamentable erreur, les thèmes dictés aux artistes semblent excellents. Excellente aussi l'idée de consacrer notre manufacture nationale à la construction de grands appareils céramiques : pavements, revêtements des murs, margelles, panneaux entiers, soit en carreaux de porcelaine tendre siliceuse, soit en grès cérame très dur. Ce sont, là, choses que seule elle peut faire à la fois en perfection technique et sur une grande échelle, tandis que depuis longtemps elle n'a pas produit une porcelaine de grand feu qui valût l'œuvre de l'artiste potier travaillant seul, auprès de ses alandiers, à Choisy-le-Roi, ou à la Chapelle-aux-Pots. Elle a fait seulement plus grand. Cette année, à l'intérieur de ses pavillons, dans les pièces baptisées *salon d'honneur*, *salle des lumières*, *salle à manger*, où l'on a très heureusement groupé tout ce que la céramique peut soutenir, accompagner ou orner : meubles, tentures, bronzes, suspensions, ce qu'il y a de meilleur c'est précisément les grandes pièces : les vases bleus et blancs de MM. Jaulmes et Guy Loe, et le pavement en grès cérame ou « tapis de grès », de M. Baudin.

Voilà le domaine propre sinon de la porcelaine, du moins de la céramique. Au contraire, lorsque pour faire une salle à manger comme on n'en a jamais vu, on mêle au marbre qui est une belle matière à condition qu'on le laisse en repos, une autre belle matière qui se suffit aussi à elle-même comme le grès ou l'argent, qu'on incruste les unes dans les autres et qu'on ciselle ou qu'on grave le tout, on ressemble à ces cuisiniers qui ne sont jamais si fiers que lorsqu'ils sont parvenus à tellement dénaturer les victuailles, qu'on ne sait plus ce qu'on mange, de quoi est fait le relevé et qu'on se perd en conjectures sur les potages. L'effet produit par ces combinaisons inattendues de métaux et de pierres naturelles, comme le marbre et la terre cuite, comme le grès, dans la salle à manger de M. Lalique, au pavillon de Sèvres, est assez heureux en tant qu'effet coloré et d'une somptuosité rare, si l'on évalue au cours du change la matière et le travail, mais tout à fait

étranger à la céramique. Combiner ainsi le marbre, le grès gravé, les décors d'argent, c'est oublier la beauté propre du grès, pour lui en substituer une autre, plus froide, plus dure et plus pauvre à l'œil, quoique plus coûteuse à la bourse. C'est accumuler des richesses là où il eût suffi de faire jouer les ressources de la nature. De plus, en tant qu'« art appliqué », il est douteux que celui-ci s'applique. Il existe un palais, en Italie, depuis longtemps converti en musée, où les lames des parquets sont ainsi inscrustées d'arabesques de métal, d'un travail précieux et d'une chaude tonalité. Mais ils n'invitent point à la marche et l'on craint à chaque pas de soulever, en s'y empêtrant le pied, une ronce d'or.

A Sèvres, du moins quand on lève les yeux vers les frises des pavillons, de meilleurs exemples de décoration apparaissent : *les Enfants*, en porcelaine camaïeu bleu et blanc de M. Bracquemond, à la manière des *Innocenti* de Florence, puis çà et là, une belle pièce de porcelaine : le grand vase des *Sports*, bleu et blanc, de M. Menu, dans une vitrine, un joli service de table bleu et blanc, à décor d'oiseau, et une potiche, à décor de chats, le tout d'une délicate ornementation et d'une fraîche couleur. Entre les deux pavillons, les bestioles posées aux angles des bassins, un king-charles, un chat, un lapin, des béliers stylisés, par M. Le Bourgeois, jouent bien leur rôle décoratif, sans renier leur nature céramique. Peut-être trouverait-on encore dans les vitrines deux ou trois pièces à couvertes simples, d'une couleur chaude et profonde, bien incorporée à la pâte, où la beauté du subjectile subsiste. Mais le reste, il faut bien le dire, ne répond guère à ce qu'on pourrait attendre d'artistes servis par les meilleurs ouvriers du monde et dépositaires des plus glorieuses traditions.

Ainsi, plus de trente ans après la renaissance tentée par Alexandre Sandier, un mauvais sort continue de peser sur Sèvres, qu'on ne sait comment exorciser. Il y a pourtant, là, une direction judicieuse, une science sûre, une main-d'œuvre impeccable. Que manque-t-il donc? Il manque tout simplement des artistes, richement doués d'imagination, de fantaisie, de sens coloriste, de souplesse de main, dont les chimères ou les réalités, peu importe, réjouissent l'œil et font vagabonder la pensée, comme celles des Japonais et des Chinois, sans logique, sans raison, sans programme, sans but. La science

a tout donné : l'heure n'est plus au théoricien, mais à l'exécutant. Depuis qu'on discute et qu'on réforme Sèvres, qu'on oppose programme à programme et thèse à thèse, il semble toujours que c'est par des distributions différentes des tâches et des regroupements nouveaux des compétences qu'on peut créer le génie. On s'imagine aussi que c'est en appelant à grands cris l'originalité, qu'elle vient. L'histoire de la manufacture, en ses plus belles années, dément cette prodigieuse erreur. Jamais on n'y a fait de plus jolies porcelaines, ni d'un tour plus français, que lorsqu'on avait pour programme et mot d'ordre : « Façon de... » et ce qui suivait était un nom exotique ou tout au moins étranger... De nos jours, où l'on affiche la prétention de réaliser des œuvres originales, elles manquent totalement. Les théories novatrices se succèdent, sont absolues, exclusives, contradictoires. L'opinion change, tous les dix ou vingt ans et l'on doit plaindre les pyromanciens de notre manufacture nationale s'ils se croient obligés de la deviner et de la suivre.

A intervalles presque réguliers, en effet, la critique s'occupe de Sèvres. On s'aperçoit que l'on n'y fait pas journellement des chefs-d'œuvre, que l'on n'y produit même point des œuvres dignes des modestes potiers des alentours, que c'est une bien grosse machine administrative et budgétaire pour un si petit rendement, qu'enfin il est paradoxal de demander à la France de l'argent pour faire concurrence à ses propres industries. De tous ces griefs accumulés l'orage se forme, gonfle, crève sur le Parlement et un beau jour, grâce à quelques orateurs véhéments, menace d'éteindre les fours. Le lendemain, on n'y pense plus et les fours ronflent comme devant. Mais l'alerte a été chaude. Alors Sèvres, pour en éviter le retour, se met à faire le contraire de ce qu'il a fait la veille. Mais le contraire d'une erreur n'est pas nécessairement une vérité et ni le budget, ni l'art, n'y ont rien gagné.

Qu'y a-t-il donc de fondé, dans la querelle qu'on fait à Sèvres, et qu'y a-t-il d'injuste ? La réponse doit varier entièrement, selon le sens qu'on donne à la question. S'il s'agit de science et de technique, le reproche est presque toujours injuste ; s'il s'agit d'art, il n'est malheureusement que trop fondé. Et l'art, en céramique, doit s'entendre non seulement du sentiment qui guide le potier, dans la forme et dans le décor, mais

du « tour de main », c'est-à-dire de mille petites pratiques empiriques, dont la principale est la « conduite du feu ». Or, sur ce point, comme dans le sentiment décoratif, Sèvres s'est souvent laissé devancer, sinon dans ses trouvailles, du moins, — ce qui importe le plus, — dans ses réalisations.

Voici ce qui s'y passe, en effet. Notre manufacture nationale trouve quelque chose : un puissant acide colorant, une couverte nouvelle, une pâte composée diversement. Elle l'inscrit dans ses livres, établit rigoureusement la formule, range même un petit témoin dans son musée céramique, l'étiquette, le date, puis il n'en est plus question. Elle n'en fait rien. Pendant ce temps, soit à l'Étranger, soit en France, la même chose est découverte ou même peut-être empruntée à Sèvres, s'il s'agit des Français, mais mise en œuvre par un artiste, réalisée par un potier, douée de tous les prestiges de la beauté, elle sort du feu, éclate aux yeux des amateurs, est portée aux nues par la critique. On se précipite à notre manufacture nationale, on la gourmande pour son peu d'invention, on s'échauffe, on s'indigne. Sèvres sourit mystérieusement, va dénicher dans ses armoires une tasse parée des mêmes prestiges et qu'il a fabriquée avant tout autre, ou bien encore fouille dans ses registres, ou dans un vieux *Manuel de chimie* et produit la preuve que cette même couleur qui ravit les yeux lui était connue depuis un siècle. C'est à merveille : Sèvres a gagné son procès, mais il a perdu son temps. Depuis le XVIII[e] siècle, il a cessé d'être un guide esthétique pour nos potiers français : il les a, péniblement et en rechignant, suivis. Lorsque Deck, Chaplet, Delaherche, Dalpayrat, Dammouse et bien d'autres, loin d'avoir son outillage et point du tout son budget, créaient leurs merveilles, Sèvres ne faisait rien qui pût leur être comparé. Et si la céramique française n'a pas cessé, même aujourd'hui, d'être la première du monde, — sauf sur certains points seulement celle de Copenhague, — c'est à ses modestes travailleurs isolés et non point à Sèvres qu'elle le doit.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

(*A suivre.*)

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

DU CÔTÉ DE CHEZ JOYCE (1)

Le cas de M. Joyce est bizarre. Voilà encore un auteur devenu tout à coup célèbre par un de ces livres indigestes qui semblent plutôt faits pour rebuter à tout jamais le public. Ses premiers écrits n'annonçaient rien, n'avaient fait aucun bruit; sa confession elle-même, *Mon Portrait à vingt ans*, encore que d'une audace assez nouvelle en Angleterre, n'avait rien cassé, comme on dit, quand on l'a traduite l'an passé sous le titre de *Dedalus*. Il a fallu pour rompre le charme un de ces livres impossibles, tels que la prudence a toujours dissuadé d'en écrire : un bloc compact, un pavé de trois cent mille mots... Et l'on dit que nous ne sommes pas sérieux !

Ulysse est un de ces mastodontes qui entrent dans la gloire comme un tank : jamais auteur n'avait jeté à la tête du public une si grosse montagne de papier. Ah ! princesse de Clèves, Manon, Adolphe, où êtes-vous? Aussitôt la presse des deux mondes de crier au miracle. L'admiration fut au comble quand on sut que cette masse, aussi vaste que *Guerre et Paix*, formait l'histoire d'une seule journée. On était resté ébahi du souper de Guermantes, qui dure deux cents pages. Cette fois le record était battu, l'auteur d'*Ulysse* demeurait le champion du monde de la longueur. Comme il l'était aussi en matière de scandale,

(1) Herbert S Gorman, *James Joyce*, 1 vol. in-8, New-York, B. W. Huebsch, édit. 1924. — Œuvres de J. Joyce : *Chamber music*, 1907 ; *Dubliners*, 1914 ; *A portrait of the artist as a young man*, 1916 ; *Ulysse*, 1922 (5e édit., 1 vol. in-8, Paris, *The Shakspeare Company*, 13, rue de l'Odéon, 1924). Cf. Louis Cazamian, *Revue anglo-américaine*, décembre 1924 ; Suzanne Téry, *Bardes d'Irlande*, 1924.

la curiosité fut alléchée de plus belle. Mais l'Amérique ne plaisante pas avec le Décalogue. Deux éditions furent saisies par les autorités. Voulez-vous donner de l'importance à un ouvrage? Brûlez-le. Tout se liguait pour lancer le monstre baroque de M. Joyce : même ce qui devait décourager, les obscurités, les lenteurs, les bizarreries de l'écriture, devenait élément de piquant et d'attrait. L'Angleterre est le pays des génies excentriques, des petites chapelles de Blake et de Browning. Il existe déjà, deux ans après *Ulysse*, toute une littérature d'*Ulysse*...

Allons donc, partons à notre tour, pour reprendre le joli mot de M. Albert Thibaudet, faisons le voyage de l' « île Joyce ». Toute la littérature est pleine d'îles qui nous offrent chacune une image de la vie : l'île des Phéaciens et l'île de Lanternois, jusqu'à l'île de Robinson et à celle de Gulliver. L'île Joyce, la dernière née de cet archipel imaginaire, est aussi bien la plus étrange : elle s'appelle encore Erin, et c'est l'Irlande, la patrie de la rêverie celtique, berceau de la Quête, de l'Aventure... A la fin de son *Portrait*, l'auteur partait « pour chercher la beauté qui n'est pas née encore » et « forger la conscience à naître de sa race ». Au bout de dix ans de travaux, il nous rapporte *Ulysse*.

Ce livre démesuré n'est pas de ceux qui se résument. Non que l'action soit complexe : il ne s'y passe rien. J'ai dit que les faits tiennent en un jour : le roman, si l'on peut appeler roman cette composition singulière, se déroule en effet dans l'espace de dix-neuf ou vingt heures, depuis la matinée du 16 juin 1904 jusqu'à trois ou quatre heures de la nuit suivante. Il commence au réveil et tout le monde s'endort au bout de la page 732. La scène est à Dublin. Elle se passe tour à tour dans tous les endroits de la ville. Elle embrasse la vie privée, la vie publique, les rues, les intérieurs, les boutiques, les salles de rédaction, les restaurants, les bars, les quais, les docks, les cimetières, les collèges, les bibliothèques, les églises et les lupanars. On y voit défiler tout le mouvement d'une foule, le tableau d'une grande ville aux différentes heures du jour, toute une société aux différents étages, les passants, les bourgeois, le clergé, les marchands, les gueux, les écoliers, le vice-roi et son cortège, les promeneurs, les gens d'affaires, les escarpes et les filles. On a des aperçus de la vie tout entière, entrevus au hasard d'un film ou d'un trottoir roulant, des

discussions philosophiques, une brillante digression sur Shakspeare, un enterrement et une naissance : toute la comédie humaine, l'*Odyssée* en un jour.

La première partie (cinquante pages) est la plus courte. Nous y retrouvons notre vieille connaissance, Stephen Dedalus, le héros de la *Confession* et le prête-nom de l'auteur. Il sera, d'une manière intermittente, un des deux pivots du poème; mettons que c'est Télémaque à la recherche de son père. Nous verrons plus tard qui est Ulysse et comment s'opère la rencontre. Stephen est toujours cet ancien séminariste émancipé, cet échappé des Jésuites qui a eu le malheur de perdre la foi, comme il est dit dans le *Portrait*, entre les bras d'une fille de Dublin. Cet accident lui a laissé une gêne orgueilleuse et l'espèce d'amertume particulière aux défroqués. Il se sent désormais à part, retranché du commun des hommes par le mortel privilège du doute. Véritablement il exagère : ce blanc-bec, fraîchement déniaisé, se prend par trop au sérieux. Il conserve au milieu de son incrédulité un goût de l'absolu, on ne sait quelle incurable nostalgie des autels. C'est un terrible romantique : c'est lui que nous verrons tout à l'heure entrer dans une pension de demoiselles de moyenne vertu en chantant à tue-tête l'*Introït* de l'office de Pâques. Pour le moment le voilà, au retour d'un voyage à Paris, faisant le métier de répétiteur chez un marchand de soupe qui répond au nom de M. Daisy. On voit M. Daisy lui compter parcimonieusement ses chiches appointements du mois, en lui prodiguant en revanche de sages conseils d'économie. On voit Stephen faire la classe à une douzaine de jeunes cancres, tourmenté cependant par l'image de sa mère, morte en le maudissant parce qu'il a refusé de prier auprès d'elle et de rétracter son impiété. Il n'a pu se résoudre à lui faire ce sacrifice. « Étienne! Tu me tues! » lui a crié la moribonde. Désormais il ne cesse d'entendre la voix qui l'appelle : « Assassin! ». Et il promène son trouble au bord des flots agités de la mer.

Ce garçon n'a pas le sens commun. Il est vrai que la situation d'un Irlandais libre-penseur est difficile. Il n'est pas commode là-bas d'être à la fois anti-anglais et anti-clérical.

— J'ai deux maîtres, s'écrie Dedalus, deux tyrans dont je suis l'esclave : un Anglais et une Italienne.

— Une Italienne? questionna Haines. Qu'est-ce à dire ?

— Je veux dire, répliqua Stephen, et son teint s'échauffait en parlant, *l'Empire britannique et l'Église romaine catholique et apostolique.*

C'est un peu (de là l'âcreté du paradoxe sur *Hamlet*) la position du prince danois entre l'usurpateur et la reine adultère : tel est le cas de M. Joyce entre ses deux bêtes noires. Et c'est peut-être ce qui l'a conduit, pour mettre tout le monde d'accord, à faire choix d'un héros juif et à consacrer 680 pages de son gigantesque roman au portrait de Léopold Bloom.

« M. Léopold Bloom se régalait avec des viscères de bêtes et de volailles. » C'est en ces termes que s'ouvre la seconde partie et que débute cette *Bloomiade*, l'étude la plus intime, la plus minutieuse, la plus monumentale, la monographie la plus complète et la plus foisonnante qui existe assurément dans la littérature. Je ne crois pas qu'un écrivain se soit jamais attaché à nous faire connaître plus intrépidement un homme, corps et âme, tripes et boyaux, à vider le fond du sac et à représenter avec plus de détail et moins de réticences, tout le mouvement intérieur, la matière physique et morale, le flot de sensations, d'images, d'appétits, de tendances, d'impuretés, de désirs, d'obsessions, de manies, de besoins, de velléités, de pensées qui composent l'étoffe vivante, la physiologie et la psychologie d'un seul individu. Cette description colossale occupe à elle seule un bon tiers de l'ouvrage. Avez-vous vu ces ruches vitrées qui permettent d'apercevoir l'intérieur, le bouillonnement affairé, l'activité laborieuse des millions de noires ouvrières dans les cellules? Imaginez le couvercle ôté de dessus le cerveau d'un homme et que nous puissions voir cette cervelle, ces entrailles qui fonctionnent et qui fument, vous aurez une idée de ce portrait de M. Bloom.

C'était écrit : le roman devait en arriver là. Après Browning, Meredith, Henry James, Huysmans, Proust, il ne restait qu'un pas à faire : le voilà fait. Nous avions déjà les aventures de M. Folantin à la chasse d'un bifteck passable. Il n'est pas jusqu'à l'idée du roman d'une journée qui ne se rencontre en France vers 1880 : il y avait *la Belle journée* d'Henry Céard, et qui relirait le petit conte de M. Édouard Dujardin, *les Lauriers sont coupés*, serait surpris d'y découvrir l'indication de beaucoup d'effets qu'on croit propres à l'auteur d'*Ulysse*. Il est curieux que cette espèce de roman intégral, la tentative la

plus soutenue qu'on ait faite pour épuiser la somme du réel, soit issue en même temps du naturalisme et de la boîte de Pandore symboliste. Et cependant cela s'explique, puisque tout le réel consiste dans la conscience claire ou confuse qu'on en a. « *L'âme*, déclare M. Joyce, *l'âme, en un sens, est tout ce qui est* ».

Quel est donc ce M. Bloom qui va devenir le sujet de la plus mémorable enquête à laquelle ait été soumis un personnage de roman? N'importe-qui et Tout-le-monde : une bonne pâte, un pauvre diable d'homme absolument quelconque, ni vieux ni jeune, ni beau ni laid, ni fin ni sot, ni bon ni mauvais, dénué de caractère autant qu'on peut l'être; fils d'un petit Juif de Budapesth appelé Rudolf Virag, lequel avait changé son nom en Blum et un beau matin s'est pendu, on ne sait pas pourquoi; aujourd'hui vague agent de publicité dans un journal et végétant médiocrement du produit de ses annonces. Madame, la riante et galante Molly, fille d'un officier en garnison à Gibraltar, chante dans les concerts et trompe abondamment son mari, qui le sait; pour l'instant, son amant en titre s'appelle Boylan, et monsieur son époux, en lui apportant son courrier dans son lit, la voit négligemment couler une lettre sous le traversin. Sganarelle soupire et consent. Il s'est borné à éloigner sa fille, âgée de quinze ans, et contente cependant ses penchants romanesques en entretenant une correspondance secrète, qu'il se fait adresser poste restante au nom d'Henry Flower. Économe, pleutre, pas méchant, charitable quand il ne lui en coûte rien. J'oublie, dans son tiroir, un jeu de cartes postales libertines. Bref, un imbécile, un fantoche, la misère des misères.

On serait stupéfait du caprice qui a poussé l'auteur à faire choix de ce lamentable personnage, sans la raison que j'ai dite, et s'il ne fallait pas tenir compte de la disposition nationale à se moquer du monde. « Ne jamais oublier chez l'Irlandais le *côté farce* », me disait un Écossais homme d'esprit, et il avait du courage à le dire au moment des attentats de Dublin. Ce « côté farce », cette incorrigible espièglerie, ce cocasse, ce goût de la blague à froid qui forment le fond de l'humour irlandais, du doyen Swift à Bernard Shaw, ne sont pas moins essentiels à l'*Ulysse* de M. Joyce. Il y a, dans la donnée même du sujet, un énorme « montage de coup », une fumisterie de pince-sans-

rire. Le tout, pour taquiner le décorum britannique et le sens puritain de ce qui est *improper*. Ah! M. Joyce lui en fait voir de belles, à la pruderie anglaise! Il dit tout, et le reste.

Mais quelque soit le piquant de ce genre d' « audaces », comme un autre fera toujours mieux la prochaine fois, et qu'il n'y a d'ailleurs rien de plus limité, ce n'est pas la peine d'en parler, et le roman, après tout, aurait fait moins de bruit, si l'auteur n'avait adopté une manière de dire singulière. Ordinairement, nos paroles sont soumises à une architecture, à une construction au moins grammaticale, aux besoins du raisonnement. Mais cet extrait parlé, cette pellicule d'intelligible ne représente qu'une part infime de la multitude de pensées qui demeurent inexprimées et incommunicables. Depuis longtemps, le roman s'est servi du contraste entre la pensée claire et ce peuple confus du sentiment et de l'instinct. De plus en plus la poésie et même le théâtre s'efforcent d'élargir, aux dépens du rationnel, cette part du clair obscur, de l'inarticulé, du trouble et du crépusculaire. Il s'agit de briser les cadres, d'arracher la phrase (*Prends l'éloquence et tords-lui son cou!*) aux gonds de la logique, de libérer les mots des formes de la syntaxe et de les associer dans un ordre spontané, ou même de ne plus les associer du tout : c'est le fin du fin de l'art décadent, depuis Arthur Rimbaud et l'illustre Floupette.

C'est de cette vue que part à son tour M. Joyce, mais il pousse le système jusqu'au bout. Tout se passe à peu près dans le moi du « sujet » : le livre n'est, à tout prendre, qu'un interminable monologue. M. Bloom pense, donc le monde est. Les choses autour de lui n'existent qu'au moment où elles entrent dans sa conscience. Le monde n'est que le songe d'une ombre. La gageure de M. Joyce est de noter sans omission, sans rien escamoter, tout cet informulé, ce fond de perceptions vagues, de sensations obtuses, d'associations biscornues, ces ébauches, ces commencements, ces à peu près d'idées, cette matière fluide, flottante, insaisissable, cette poudre, ce chaos de sentiments, de réminiscences, d'images ou de débris d'images qui composent la « pensée » à l'état naturel, la pensée « se faisant » au lieu de la pensée « faite ». Jamais de guillemets, parce qu'il n'y a pas de guillemets dans la nature : un minimum de ponctuation et, aux dernières pages, suppression radicale. On se demande pourquoi M. Joyce n'a pas cru, pendant qu'il y était, devoir sup-

primer la séparation des mots, et même l'écriture. Est-ce que la nature écrit? Ces enfantillages typographiques font parfois un casse-tête chinois d'un texte par lui-même assez difficile. Mais citons, autant que l'on peut se flatter de traduire cet anglais intraduisible :

Dans Westland Row Bloom s'arrêta devant la vitrine de la *Belfast and Oriental Tea Company* et se mit à lire les étiquettes des paquets enveloppés dans leurs papiers de plomb : mélange surfin, extra, thé des familles. Quelle chaleur! Du thé. Il faudra que j'en demande à Tom Kernan. Mais ce sera difficile à un enterrement. Tout en continuant à lire machinalement il ôta son chapeau dont il huma le parfum de lotion capillaire et avec une lenteur pleine de grâce se passa la main droite sur le front et les cheveux. Vraiment il fait chaud ce matin. Son regard s'abaissa et rencontra sous la coiffe un renflement imperceptible. Tiens, elle y est encore. Il plongea la main dans la coiffe. Il y prit une carte de visite qu'il glissa aussitôt dans la poche de son gilet.

Dieu qu'il fait chaud. Sa main droite refit lentement dans les cheveux son geste de tout à l'heure : mélange surfin, choix des meilleures plantations de Ceylan. L'Extrême-Orient. Beau pays, je crois : le jardin de la terre, de grandes feuilles paresseuses larges comme des barques pour se laisser aller dessus à la dérive, des cactus, des prairies de fleurs, des lianes, comme ils disent. Est-ce vraiment comme ça. Ces Cingalais vautrés en rond, en plein soleil, dans les douceurs du *farniente*. Ça n'en fiche pas un coup de toute la journée. Ça dort six mois sur douze. Trop chaud pour se disputer. Influence du climat. Torpeur. Fleurs de paresse. C'est l'air qui les nourrit. Azote. La serre chaude du jardin botanique. La sensibilité des plantes. Les nymphéas. Leurs pétales n'ont pas la force. Il y a dans l'air une maladie de sommeil. On marche sur des feuilles de roses. Allez donc manger là des tripes et des pieds de bœuf. Où est-ce donc que j'ai vu ce type sur une image? Oui en mer par un calme plat faisant la planche sur le dos en train de lire avec un parasol ouvert. Pas moyen de couler, même en le faisant exprès : c'est trop épais à cause du sel. Parce que le poids de l'eau, non, le poids du corps dans l'eau est égal au poids. Ou est-ce le volume qui est égal au poids? C'est une loi dans ce genre-là. Vance, le professeur, à l'école, qui faisait craquer ses jointures. Curriculum scolaire. Curriculum crac, crac. Qu'est-ce que c'est au juste que le poids, quand on parle du poids? Trente-deux pieds à la seconde, à la seconde. Loi de la chute des corps : à la seconde, à la seconde. Tous les corps tombent à terre. La terre. C'est la force de gravité de la terre qui fait le poids.

Et il y en a ainsi pendant quatre cents pages. Oh, ma tête ! comme disait Jules Lemaître. On voit Bloom, au cours de sa flânerie, vitrine de marchand de tabac, étalage de lingerie, colonne de spectacles, prospectus de l'Armée du salut, annonce de sermons pour la semaine, reflétant tour à tour les mille et un aspects de la rue : et tout le temps, ce ron-ron de vulgarités et de platitudes, ce flot de détritus, résidus de souvenirs, de clichés, de lectures, les engrenages, les zig-zags loufoques, le sans queue ni tête des cogitations d'un crétin... Vous rappelez-vous ce personnage de Meilhac et Halévy qui donnait de l'impressionnisme cette explication : « Un monsieur qui passerait devant une pharmacie se peint en vert devant le bocal vert, en rouge devant le bocal rouge... » C'était le bon temps : l'impressionnisme était un bariolage superficiel, un tatouage de la peau. Cette fois, c'est la substance de l'âme que l'on cherche à saisir, la pensée à l'état naissant, la radiographie profonde de la vie en fuite, dans son perpétuel devenir.

On songe à ces portraits cubistes où le personnage, envahi par le monde extérieur, a peine à retrouver ses morceaux dans une mosaïque de coins de table, de volets, d'appareils de chauffage, de cheminées d'usine, de papiers de journal et de tuyaux de zinc qui pénètrent pêle-mêle le champ de sa conscience et se disputent les lambeaux de son individu. Mais, mon Dieu ! est-ce bien nouveau ? C'était un genre assez connu des grands rhétoriqueurs, le *quiproquo*, le *coq à l'âne*, et nos madrigalistes en ont fait des chefs-d'œuvre, comme la *Bataille de Marignan* ou les *Cris de Paris*. L'effet est d'autant plus frappant que le morceau est bref : la charge de petit plomb fait balle. Une page de ce goût vaut mieux que cinq cents. *Secundo*, le système est faux. Il n'est admissible, et encore ! qu'avec un être aussi amorphe, aussi veule, aussi totalement inexistant que Bloom : sur cette espèce de gélatine on conçoit que les dehors s'impriment, empiètent continuellement. Il faut pour cela une nature inerte, un aboulique, perméable à toutes les influences, une âme invertébrée et moralement couchée. Dans cet état de demi-vacance, le décor, les affiches, les enseignes, les façades, les voitures, les passants comptent plus que la personne. Mais supposez le moindre intérêt, un souci, une simple préoccupation : comme tout change ! Comme la passion a vite fait de supprimer l'accessoire ! Comme elle

groupe les forces et refait l'unité que M. Joyce se plaît à liquéfier! Que dis-je, la passion? L'habitude suffit : elle émousse les contours des choses, estompe les spectacles; les rues de Paris sont pleines de gens qui vont sans voir Paris.

M. Joyce oublie, dans sa rage d'analyse, que la sensation la plus élémentaire compose, à son insu, tout ce qu'il s'efforce de décomposer; l'œil ne compte pas les brins d'herbe dans un paysage; il masse, élimine, synthétise : voit-on les pores de la peau dans un joli visage? La vie est faite d'une poussière de sensations mort-nées, de milliards de notions latentes, d'une grisaille infinie de choses insignifiantes dont la somme ne compte pas, ne fait pas la lueur d'un éclair d'amour et d'énergie. M. Joyce met tout sur le même plan : il prête à son idiot de Bloom sa propre vision, sa manie d'analyste, son outillage de psychologue, ses pinces, ses microscopes, et tire pêle-mêle à la lumière les infusoires, les avortons, les larves, tous les infiniment petits dont se compose le madrépore de la conscience.

Il en résulte une image complètement erronée. L'art avait inventé des moyens pour explorer ou suggérer ces limbes. M. Joyce essaie de la prise directe : il a beau désosser et disloquer la phrase, affranchir les mots de tout ordre, pulvériser le langage, concasser la grammaire, désorganiser toutes les formes de la représentation, qui me garantit l'exactitude de sa description? Qui m'assure que ce style moléculaire, atomistique n'est pas, comme diraient les peintres, du *chiqué*? Ces explosions de mots, ces émissions de substantifs, cette sténographie, ce tac tac d'appareil Morse ne ressemblent nullement à ce que je saisis en moi, quand je prête l'oreille à mon discours intérieur.

Une foule de choses que je perçois ne sont pas nommées, demeurent à l'état d'images, d'impressions, de sons, de parfums, de couleurs, sans s'accompagner d'une parole : si je « pense » une poule, je la « vois », sans la désigner autrement. Je ne distingue pas tout un tableau de basse-cour : « Ga ga Gara, klook klook klook. La poule noire s'appelle Liz. C'est pour nous qu'elle pond. Elle est toute fière d'avoir pondu. Gara, klook klook. » C'est le style *dada*. Mais, quand le diable y serait, est-ce que vous balbutiez ainsi? J'entends, quand je m'écoute, un murmure, une voix qui ne trouble pas mon silence.

Tout ne se projette pas durement, ne se prononce pas en formules. Il règne autour des choses un frissonnant éther, de larges zones muettes, un bain de vague et d'indicible. Les formes n'ont pas les arêtes vives et les aspérités du verbe. C'est un conte, un rêve, une musique. Quelle trahison d'emprisonner cela sous les grilles de plomb du « bas de casse » et de représenter ce royaume du silence par ce brouhaha sempiternel, cette rumination de vocables, ce moteur qui bafouille, cette prolixité et cet impitoyable rabâchage. Des mots, des mots, des mots.

Et que d'artifices, quelle rhétorique dans ce « petit nègre » décarcassé ! Allitérations, onomatopées, syncopes, calembours, tropes, rimes, refrains, mots déformés (*clamm dever* au lieu de *damn clever* ; *runefal* pour *funeral*, etc.) et cette bonne vieille « harmonie imitative », — toutes les ficelles, tous les trucs, toutes les herbes de la Saint-Jean, un arsenal complet de tous les tours d'adresse que l'on peut faire avec les mots. Évidemment, il y a là un prodigieux « métier », mais où est le portrait promis, dans son intraitable vérité ? Où est Bloom ? L'auteur fait plus que de montrer le bout de l'oreille : il se laisse emporter par sa virtuosité. Sa machine verbale, d'une extraordinaire puissance, s'emballe et n'arrête plus. A mesure qu'on avance, le malheureux Bloom n'est plus qu'une loque qu'on oublie à chaque coin de rue, un prétexte auquel le poète substitue les lubies de sa verve, les prouesses, les broderies, les girandoles, les moulinets de son étourdissante et burlesque fantaisie. Je renonce à suivre les détours de son ombre falote à travers les méandres de « cette impertinente, omnipète et moult extravagante chronique ». Je ne dirai pas ses stations au bar de l'Hôtel Ormond, ses libations copieuses et sa querelle épique avec le Patriote, et ce qui lui arrive de grotesquement libidineux au bord de la plage (dans une scène qui rappelle l'*Écornifleur* de Jules Renard) aux agaceries d'une petite précocement vicieuse, jusqu'au moment où il échoue, sur les neuf heures du soir, dans la salle de garde d'une clinique pour apprendre les nouvelles des couches de Mme Purefroy. Toute cette partie du livre est traitée franchement en parodie. C'est une suite d' « à la manière de... », une cascade d'imitations et de charges bouffonnes, une revue de tous les styles depuis le gothique de la *Mort d'Arthur* jusqu'au « troubadour » de Walter Scott et à la boursouflure forcenée de Carlyle, en

passant par toutes les nuances de la prose de journal, celle du roman-feuilleton, celle du rédacteur mondain et celle du rédacteur sportif. On demeure abasourdi de ces acrobaties. Le génie du terroir prend décidément le dessus : c'est le fils des jongleurs, le clown, le baladin du monde occidental.

A partir de ce moment, on entre en pleine folie. C'est ici que se place une scène de deux cents pages, devenue aussitôt fameuse, une nouvelle nuit du Walpurgis qui passe pour le *clou* de la composition. Cet immense intermède n'a pas un sens très clair : c'est l'aboutissement de l'analyse et du procédé susdit de dissolution de la réalité. Tous les éléments débridés se combinent en formes incohérentes, comiques et délirantes. C'est de l'hallucination et de la fantasmagorie. Stephen et M. Bloom, qui se sont finalement rejoints à la clinique, tous les deux passablement ivres au bout de la journée, achèvent leur soirée chez les filles. C'est une sorte de sabbat, une Tentation de Saint Antoine, le Brocken dans la maison Tellier.

Après ce ballet fantastique, dont je ne me charge pas de donner le mot, suit une troisième partie, où les nouveaux amis inséparables et dégrisés, déambulent par les avenues nocturnes de Dublin et agitent toutes les questions divines et humaines. Le style change une fois de plus. C'est, sous la forme d'un examen, d'un interrogatoire de juge d'instruction, une récapitulation complète, un inventaire, un compte de tout ce qui a passé au cours de la journée par la cervelle de ces deux êtres. Cependant il est temps de conclure. Chacun s'en va coucher, sans être, bien entendu, plus avancé au terme de ce long vagabondage ; Léopold-Ulysse ou, si vous préférez, ce Juif-Errant de Bloom rentre chez lui et tout finit, pendant qu'il se glisse humblement à la place encore tiède de l'amant, par un extraordinaire morceau, un soliloque de sa femme, quarante-deux pages d'une seule venue, sans un alinéa, sans un point ni une virgule, qui dépassent tout ce qui précède en éclat, en drôlerie et en impudeur, et où se peint l'âme fleurie, sensuelle, immorale, ingénue, canaille, positive, poltronne, l'imagination érotique, païenne, tranquillement polissonne et comiquement religieuse, l'*animula blandula, vagula*, la petite âme de rien du tout, l'âme toute physique et animale de Molly.

Ce qui veut dire ?... Peut-être simplement ceci que, pendant

que les Stephen et les Bloom, les Bouvard et les Pécuchet, s'évertuent à la chasse des vérités et des chimères, le bonheur est atteint par la *muliercula* et se trouve sous la patte potelée de la petite bète de plaisir. Était-ce bien la peine, pour en arriver là, de remuer ciel et terre, d'accumuler tant de pages et d'entasser plus de mots que n'en a coûté la construction de la tour de Babylone? Était-ce bien la peine de gâcher tant de talent, de détraquer la phrase, de faire sauter l'art d'écrire et de poser sous les conventions séculaires ce paquet de dynamite, comme un immense pétard? Laissons de côté ce que M. Wells appelle, dans ce livre, l'« obsession du cloaque »; il reste, dans l'ensemble, un caractère d'âcreté, je ne sais quoi d'inhumain, un sarcasme, une dérision de tout qu'on n'avait pas revue depuis le temps de Rabelais : gaieté de cordelier en rupture de sacristie. Il reste que M. Joyce est l'homme qui n'a pas craint de blasphémer la maternité et de traiter en style bouffe les souffrances sacrées de la femme. Nulle pitié dans son cœur : nulle âme plus étrangère à la tendresse humaine. Quant à la nouveauté de son art, allons donc! L'auteur d'*Ulysse* se plait à mystifier son monde, c'est son droit. Mais un pied de nez en vaut un autre. Conscience, subconscience, psychanalyse, freudisme, moi, non-moi, ouverture des « portes de l'avenir », que d'affaires! La vieille chanson de l'ivrogne en disait tout autant :

J'ai la cathédral' dans l'ventre,
Les enfants de chœur,
Les sacristains, les chantres
Et les bonnes sœurs...

C'est clair. Et c'est plus court.

Louis Gillet.

REVUE LITTÉRAIRE

UN ROMANCIER : M. JACQUES DE LACRETELLE (1)

M. Jacques de Lacretelle est un jeune écrivain de talent, qui n'a pas encore atteint sa maîtrise, mais qui a déjà prouvé ce qu'il est comme de nature et par chance, un romancier.

Qu'est-ce qu'un roman? C'est, aujourd'hui, ce qu'on voudra, qui ait environ trois cents pages. C'est, avant tout, un récit destiné pour plaire, et il y a maintes façons de plaire. Un jour, une gentille servante lit une histoire à la petite Marie Bonifas : une vieille histoire, celle de Geneviève de Brabant. Jusque là, on n'avait lu à cette enfant que des contes de fées. Pour la première fois, le récit qu'elle entend ressemble à quelque vérité. « Le perfide Golo et l'innocente Geneviève étaient des êtres pareils à ceux qu'elle pouvait voir de ses yeux ; rien d'incroyable ne survenait au cours des scènes; et, grâce à ce caractère de vraisemblance, les actes des personnages et leurs sentiments s'imprimaient avec violence dans l'esprit novice de l'enfant. » Ce serait donc la vérité, la bien visible vérité, qui ferait le prix d'un roman. Cependant, les contes de fées sont aussi des romans, à leur manière : et ils faussent la vérité. Ils la faussent ou la corrigent. Mais il faut que nous sentions comme ils la faussent ou la corrigent, et c'est encore par une allusion à la vérité qu'ils nous plaisent.

Ainsi, le premier don du romancier sera toujours de connaître la vérité, d'en saisir ou d'en attraper le plus possible, d'en révéler à son lecteur des portions nouvelles. S'il la résume, il a soin d'en retenir l'essentiel, par quoi tout s'explique. Et, s'il invente, c'est

(1) *La Bonifas* (Nouvelle Revue Française). Du même auteur, *la Vie inquiète de Jean Hermelin* (Grasset) ; *Silbermann, la Mort d'Hippolyte* (Nouvelle Revue Française).

l'emblème de ce qui serait difficile ou fastidieux à copier. Le roman, quelque tour qu'il prenne, est un jeu autour de la vérité.

L'œuvre de M. Jacques de Lacretelle n'est pas encore abondante. Elle ne se compose que de l'un de ces petits volumes tels qu'on en fit beaucoup au lendemain de la guerre, où un adolescent raconte et embellit ses premiers souvenirs, *la Vie inquiète de Jean Hermelin*; puis d'un roman, ou épisode, *Silbermann*; puis de deux nouvelles, *la Mort d'Hippolyte* et *la Belle Journée*; enfin, d'un véritable roman, *la Bonifas*. Il y a plaisir à y voir naître et, peu à peu, s'épanouir les qualités du romancier.

Je les aperçois dès *la Vie inquiète de Jean Hermelin*, qui n'est, dit l'auteur, « ni un roman ni une confession ». Il a voulu éviter « l'invention littéraire de l'un et la délectation orgueilleuse de l'autre ». Ce ne sont pas des mots en l'air. Il désirait de « parvenir à la connaissance exacte de lui-même ». Il cherchait une vérité ; il choisit d'examiner celle qu'il lui semblait qu'il eût à sa disposition, la plus proche, lui-même. Il devait commencer par là, s'il est incontestable que nous ne connaissons rien que par une comparaison de nous à autrui, par une perception nette des analogies et des différences qui, auprès de nous, donnent un caractère à autrui.

Mais on risque de s'attarder à soi-même et, pour l'amour de soi, l'on risque de négliger autrui. C'est le péril dont Jean Hermelin ou l'auteur de *Jean Hermelin* se méfie ; ce péril : étant romancier, d'aboutir au poème lyrique. Aussi Jean Hermelin garde-t-il de céder à la « délectation orgueilleuse » du mémorialiste qui est, la plupart du temps, un poète lyrique plus ou moins inavoué ou honteux. L'auteur de *Jean Hermelin* ne perd aucune occasion de noter que son aventure la plus exactement particulière est, en même temps, la plus générale. Il vient de raconter quelques-unes de ces petites déceptions que l'on éprouve, et qu'il a éprouvées, dès son plus jeune âge ; et il écrit : « Je sais qu'il est absurde de rappeler ces scènes enfantines par des traits si précis. Elles n'ont rien qui soit particulier; et j'imagine que tous les enfants atteignant à ce que l'on nomme l'âge de raison et découvrant les malfaçons de la nature humaine éprouvent de pareilles déconvenues. » Voilà comme le souci de lui-même ne le détourne pas de songer à autrui. Son père est malade ; il remarque, sur le visage et dans la tenue de son père, les signes de la décadence. Il ne les décrit pas en détail : ce n'est pas l'objet de son examen, qui a trait à lui-même. Il examine ses sentiments et, après cela, conclut : « Je suis un enfant dont le père est grave-

ment malade. » Bref, en dépit de toutes les singularités qu'il s'attribue et en dépit de la complaisance que l'on a pour soi, il ne cesse de voir la généralité de son personnage et d'imaginer autrui à la ressemblance de soi. Il note un sentiment que la vie du collège a développé en lui et qui ne manque point d'irriter contre lui ses camarades, « l'orgueil d'être incompris ». Voilà une singularité ; mais, du moment qu'on a si peu de peine à la désigner par des mots très simples, elle n'est pas si singulière, en définitive. Au bout de *la Vie inquiète de Jean Hermelin*, il y a la guerre. Jean Hermelin s'engage. Les soldats au milieu desquels il se trouve lui paraissent d'abord très différents de lui, par la grossièreté de l'âme. Ils méprisent ce qui est faible, ce qui est « sensible » et s'en raillent. Ils admirent la force et ne cachent pas leur égoïsme. Or, il a emporté, lui Jean, deux livres à la guerre, *Dominique* et *les Fleurs du mal*. Un jour, il les jette : « Ni Claquevin, ni Pauillet, ni les autres hommes de mon escouade n'ont de livres dans leur sac; ne leur suis-je pas pareil ? » Un peu plus tard, il fait amitié avec un certain Landry, un enfant du peuple et de qui tout le séparait : tout, de bien petites choses ! Il feint de lui dire : « Tu sais, ce n'est pas facile, et c'est une longue entreprise lorsqu'on a une volonté faible, de dépouiller les habits qu'on a reçus et d'en choisir d'autres... » Mais ce n'était qu'affaire de costume, en somme !... Il me semble que l'attitude de Jean Hermelin, curieux de lui-même, et curieux d'autrui, et qui, en se cherchant lui-même, invente son prochain, est bien celle du romancier. Laissez-le faire : il va créer de la vérité hors de lui.

Et il crée Silbermann. C'est un garçon d'une autre race, un juif et bien marqué de sa race. Bon, mauvais, digne d'estime ou de mépris ? Un être, et tel que le voici; plutôt que de le juger, constatez-le. Au collège, ses camarades le méprisent. L'auteur du roman ne le méprise pas; et, tandis qu'au seul nom d'un juif les autres gamins ont toute leur hostilité en éveil, il n'éprouve rien de ce genre : il n'a que la curiosité aux aguets. La curiosité devient amicale. Mais l'amitié ne le rend pas moins clairvoyant et il trace, de Silbermann, un portrait qui n'est pas flatté. L'auteur de *Silbermann* est en conversation avec un de ses amis; celui-ci « parlait, dit-il, sans s'occuper de moi. J'eus le souvenir d'une grosse déception que j'avais éprouvée, étant enfant, un jour qu'un ami que j'avais été voir avait joué tout seul en ma présence... » C'est ainsi que le véritable romancier, plutôt que de vivre, assiste à la vie, et ne s'y mêle pas, vaudrait sans doute s'y mêler, et n'y est point admis, mais la regarde.

L'auteur de *Silbermann* est bien dans ce cas. Il a deux aptitudes, qui semblent contradictoires et qu'il réunit l'une à ce qu'il faut appeler attachement, car on a besoin d'aimer pour comprendre ; et l'autre à se détacher, car on a besoin de quelque distance pour voir juste. Il se lie avec Silbermann et lui promet son dévouement. Cependant il ne perdra pas le sentiment d'être lui-même et bien différent de ce garçon. Silbermann, avec sa pomme d'Adam qui bouge, ressemble à un de ces lézards qui, « à l'heure chaude, sortent d'une fente et, la tête allongée, avec un petit gonflement intermittent de la gorge, surveillent la race des humains ». Il le voit ainsi. Et il note, comme un trait de sa nature à lui, la facilité avec laquelle il se déprend :« Chaque année, à l'approche des vacances, par une habileté que je n'avouais pas, je me détachais des amis que je m'étais faits au lycée. Je ne voulais point souffrir trop cruellement d'être séparé d'eux pendant les mois à venir. Et vers la mi-juin, en prévision de la morte-saison, je réglais avec prudence l'économie de mon cœur et le fermais aux sentiments trop vifs. » Les sentiments trop vifs nous rendent le prochain pareil à nous et nous le rendent un peu nous-mêmes. Nous ne le voyons plus séparé de nous, comme il est de par lui, comme il existe, comme le peindra le romancier qui, l'aimant, l'aura compris et, ne l'aimant pas, l'aura jugé. L'auteur de *Silbermann*, son ami de collège, qui s'est juré de le défendre, accepte mille déplaisirs en paiements de son audace;et il se dit : « C'est ma mission ! » Et sa mission de romancier lui fait tenir son ami à distance.

Appellera-t-on *Silbermann* un roman? Ce n'est qu'un épisode : mais présenté à merveille. Ce n'est qu'une anecdote; un petit juif, nommé Silbermann, se trouve au collège victime de la fureur antisémite; ses camarades le tarabustent; la question n'est que de savoir comment il va régir là-contre. Il a une vitalité surprenante : ni la brutalité, ni les insultes, ni la honte ne l'abattent. On n'aura point raison de lui. On le fera décamper; mais, en partant, il gardera son étrange force d'âme, Avant cela, on vous le met en quarantaine. En souffrira-t-il? Oui; mais d'une façon qui est bizarre : il souffrira de n'être plus en butte aux sarcasmes et mauvais traitements. Il est né pour la lutte; il a été fabriqué pour la persécution : elle lui manque. Drôle d'être! Et M. de Lacretelle ne vous l'offre pas comme un échantillon d'humanité bien séduisant, ni monstrueux; il vous le montre tel que le voilà, constitué ainsi, et viable. Il vous le donne à plaindre et à redouter. Vous le plaindrez si vous songez à lui, et le redouterez si vous songez à vous. C'est la situation

réciproque de tous les individus ou de tous les éléments qui composent la réalité, où l'hostilité est de rigueur, et l'amitié un ornement. *Silbermann* me paraît un petit roman de grande conséquence, d'où naît la pensée comme elle naît de la réalité. Le romancier qui a inventé Silbermann sait peindre la vérité.

J'ai peu de chose à dire de ses deux nouvelles, qui sont de moindre qualité. L'une, *la Mort d'Hippolyte*, a un défaut, qu'à peine en vient-on de commencer la lecture, on en devine la suite et le dénouement. C'est l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte, d'une belle-mère qui s'éprend de son beau-fils; Thésée est à la guerre, et le fils de Thésée partira : il sera tué. Si j'ai tout deviné dès le début de ce récit, que ferai-je ensuite, que surveiller l'auteur et voir comment il travaille. C'est l'auteur qui m'intéresse; et, dès que l'auteur me paraît un auteur, ma curiosité n'est plus la même. Je deviens un critique : je ne suis plus un bon lecteur. Son autre nouvelle, *la Belle Journée*, a un autre défaut, de me montrer des vieux, qui ne sont pas des gens que l'auteur de *Jean Hermelin* et de *Silbermann*, si jeune, connaisse à la perfection. J'ouvre son livre; et, d'abord, je suis content de voir un bonhomme et sa vieille épouse en train de bavarder : je me dis qu'au moment où le récit commence il y a déjà du passé. Une telle réalité me tente qui, ayant du passé en elle, contient son explication et aura ces deux attraits, sa richesse et son intelligibilité. Mais je suis bientôt déçu. Les vieux de *la Belle Journée* n'ont pas, dans leurs mouvements et leurs mots, dans leurs sentiments et dans l'expression qu'ils en donnent, une vérité que je reconnaisse. Ils ne sont ni vieux, ni jeunes; et n'ont l'air ni d'improviser leur existence ni de la continuer.

J'aurais dû le prévoir, que l'auteur de *Silbermann* ne saurait pas encore peindre des vieux. Il regarde sa mère, après l'avoir vue tous les jours, mais sans la regarder. Il s'aperçoit qu'elle a vieilli. Et ce visage lui paraît « déjà usé ». Or, il est vrai que l'âge use les visages : mais il les marque et y inscrit, jour après jour, leur vie entière, le résultat de la souffrance et de la joie, l'effort qu'il a fallu pour réagir contre les hasards, l'expérience qui est venue sous telle ou telle forme, intelligente ou maniaque; il a fait de ces visages des grimoires, où de jeunes yeux ne savent pas lire, que des yeux habiles déchiffrent. Le bonhomme et sa vieille épouse, M. de Lacretelle les décrit tout de même que la vieille dame qu'il y a dans *Silbermann* : « Leur visage était tout ridé, leur regard voilé; on eût dit que la même usure avait effacé extérieurement leur caractère primitif. »

Je le veux bien ; mais ce n'est pas tout ce qu'a fait le temps : s'il a effacé le « caractère primitif », c'est qu'il l'a recouvert d'autres caractères et de toute une écriture qui n'est point insignifiante.

Alors, les vieux de *la Belle Journée* ne me touchent guère. Le chagrin qu'ils ont au sujet de leur petit-fils me laisse un peu indifférent. Pour que je fusse touché de leur chagrin, il faudrait que je les crusse réels. Cela m'arrive par instants, et ne dure pas. Je le crois réel, le bonhomme, quand il se promène dans une allée de son jardin, « se baisse pour arracher une herbe ou retourner un caillou ; il y avait, dans tous ses gestes, une humilité qui leur donnait de la grâce ; on eût dit d'un saint rustique ». Là, je le vois ; j'accompagne ses pas menus ; je l'ai pris par le bras ; si je ne lui parle pas, c'est afin de ne pas troubler sa lente rêverie. Mais, que ce bonhomme, qui m'a semblé vivant, dise : « Quand je pense à la carrière d'Henri, quand je me dis que cette mauvaise éducation empêchera peut-être notre petit-fils de devenir un honnête homme, — ah ! vois-tu, je me sens capable de tout, — je me sens capable d'aller étrangler cette canaille ! » aussitôt, je lui lâche le bras ; ce n'est rien lâcher du tout : je n'avais personne à mon bras et viens de m'en apercevoir. Qui parle ainsi ? un vieux ou un jeune ? Personne ! Jean Hermelin, Silbermann et leurs amis, je suis sûr de leur existence. Et, en le disant, je n'insinue pas que l'auteur les ait copiés d'après nature ; je n'en sais rien. Mais, les eût-il créés de toutes pièces, du moins les a-t-il créés. Le bonhomme de *la Belle Journée* et sa vieille épouse n'existent aucunement, ni dans la réalité, ni dans cette réalité que bâtissent nos imaginations comme un autre monde.

La Bonifas est toute réelle, que l'auteur l'ait vue ou qu'il l'ait imaginée. C'est le principal intérêt de ce roman, de nous donner cette assurance. Nous avons perpétuellement l'impression que cette petite fille, et jeune fille, et vieille fille ne dit rien et ne fait rien qui ne parte d'une âme et de cette âme que nous voyons se développer devant nous. Ses actes, ses pensées, lui sont naturels, comme l'est au rosier la rose ou à tel arbre moins élégant une fleur vulgaire et sa fleur. L'enfant à qui on lit, après des contes de fées, l'aventure de Geneviève de Brabant, cette histoire l'émeut parce qu'il ne s'y produit rien qui lui paraisse incroyable ; et pareillement l'histoire de la Bonifas nous émeut, parce que les bizarreries mêmes de l'histoire, — et fussent-elles désobligeantes, — nous paraissent telles que la Bonifas les devait subir. Les gens n'ont-ils pas une destinée assortie à leur caractère ? Ils ne sont pas les artisans de tout ce qui survient à

l'occasion d'eux et autour d'eux. Et l'honnête Bonifas, on a tort de lui prêter des vices monstrueux; on la calomnie. Mais il y a en elle on ne sait quoi d'étrange et qui la désignait à cette injustice. Le hasard a quelquefois l'air d'un peintre habile à réunir des tons qui vont bien ensemble; et il place un personnage dans les entours qui lui conviennent. Le pauvre personnage n'y peut mais. Il a sa destinée, comme il a sa laideur ou sa beauté, son gros nez et, la Bonifas, sa bouche lippue.

L'auteur de *la Bonifas* a désormais une théorie du roman qu'il expose, et dont l'exposé a le tort d'interrompre un moment, et à plusieurs reprises, son récit. Je ne sais s'il n'aurait pas mieux fait de la donner en préface. Il vient de raconter la petite enfance de Marie Bonifas, à l'institution Jeanne d'Arc; et ne va-t-il pas s'excuser d'avoir tout dit, jusqu'à de moindres choses et qu'on pourrait trouver peu importantes? Non; car l'âme des enfants est pareille à l'âme des grandes personnes : mêmes amours, mêmes passions de toute sorte, et les mêmes chagrins. Conséquemment, « le psychologue qui dédaigne l'âme des enfants, est comparable au médecin qui observerait ses sujets sans s'occuper de leurs antécédents ». Conséquemment, « un romancier qui veut peindre un caractère et ne prend pas son personnage dans l'œuf, m'a paru omettre la tâche principale ». Cela vous paraît l'évidence; mais songez à l'obligation que votre doctrine impose au romancier, s'il faut qu'avant de vous raconter la crise à laquelle aboutit le roman, il vous en cherche les préludes, et qui seront peut-être longs, dans la série des petits faits où il est seul à savoir déjà ce qu'il cherche!

C'est que M. de Lacretelle ne croit pas qu'un être invente sa vie au jour le jour et la mène à sa fantaisie; mais il croit à la continuité d'un être : un être compose bien son avenir, mais le compose de ses habitudes qui sont la suite de ses premiers actes. C'est ainsi que Marie Bonifas, un jour, se rend compte de ce qu'il y a d' « immuable » en elle. Ses sentiments, amour et le contraire, espoir ou non, se produiront dans des circonstances invariables. Et que lui arrivera-t-il? « Mais ce sera toujours ainsi! » se répond-elle; et elle regarde la mer former, puis reformer ses vagues incessantes. Je le veux bien; je ne dis pas qu'il n'y ait là aucune vérité. Mais songez-vous à la difficulté que vous ajoutez au travail du romancier, s'il faut que par fidélité au personnage qu'il invente, il lui ressasse une aventure peu variée, où n'intervient pas le caprice?

Marie Bonifas est au point de commettre une action la plus

vilaine qui se puisse imaginer. M. de Lacretelle éprouve le besoin d'excuser son héroïne, et de s'excuser peut-être lui-même. Il s'adresse au lecteur et le prie, avant de condamner Marie Bonifas, de rappeler en sa mémoire ce qu'on sait déjà de cette pauvre fille. Elle a eu pour mère une chanteuse de café-concert qui a fait les quatre cents coups; elle a eu l'enfance la plus malheureuse ; on l'a persécutée, avilie : de sorte que, si elle fait ce que vous craignez, ne lui en veuillez pas... Cette remarque est assez juste; et, si elle excuse Marie Bonifas, elle excuse également l'auteur. A partir du moment où l'auteur a inventé son personnage et lui a donné la vie, ledit personnage ne dépend que de soi : ce n'est plus l'auteur qui le mène, il mène l'auteur. Il fait ce qu'il doit tout naturellement faire; et l'auteur n'y peut rien. Si l'auteur l'empêchait d'aller où le conduit son caractère, une telle intervention fausserait la vérité. Je l'entends bien! Seulement, voyez où nous allons, à la suite du personnage, si l'auteur ne le surveille pas du tout. Supposez que le personnage ait de mauvais instincts, ou abominables, je ne refuse pas de lui pardonner; mais je n'ai pas, moi lecteur, envie de l'accompagner.

Il y a, dans *la Bonifas*, un moment où M. de Lacretelle ne se tient plus de présenter avec un peu d'ampleur sa théorie du roman. Alors, il feint que Marie Bonifas, — contre son caractère, — soit prise d'un grand besoin de lecture. Elle fait venir des livres, des romans; et elle se met à les juger : d'une manière, probablement, un peu naïve? ah! que non pas! mais en critique, et très malin. Elle s'aperçoit que les romanciers commettent, pour la plupart, une même faute. Elle leur reproche de donner à chacun de leurs personnages « un caractère différent suivant les âges de sa vie et suivant « les circonstances ». Elle songe à son existence; elle s'y voit, d'un bout à l'autre, pareille et n'admet pas qu'un auteur modifie, en cours de route, le héros ou l'héroïne de son roman. Voilà son opinion. Ici, l'auteur vient à son aide, et il ajoute : « Bien des romanciers ont tendance à faire passer leurs personnages d'une case dans une autre, comme si les époques successives de la vie humaine, enfance, adolescence, âge mûr, étaient analogues aux états différents par lesquels passe un insecte. Ces solutions de continuité sont fausses ; il n'est rien qui ne soit inclus en nous dès l'origine. Les transformations de notre nature sont plus spécieuses que réelles; et, lorsque dans une œuvre de fiction l'on étudie tout au long un caractère, ce n'est point une habileté d'artiste, mais bien

une vérité psychologique, que de montrer la trame permanente de ce caractère. » A de nouvelles réflexions de Marie Bonifas, l'auteur ajoute ses remarques; et cela fait une doctrine.

Cette doctrine, assurément, n'est pas toute fausse. S'il n'y avait rien de permanent, de durable sous les apparences diverses, dans un être qui a une longue vie et très variée, vous n'auriez pas sous les yeux un être, mais une série de plusieurs individus qui se succèdent. Il faut que l'être continue au travers de ses hasards. Qui le nierait?

Cependant, Marie Bonifas a commencé piteusement. Une sorte d'instinct dépravé la tourmentait. Et elle n'a point commis son forfait; le vice dont les gens l'accusent, elle ne l'avait pas. Elle l'avait en germe, pour ainsi dire; et peu s'en est fallu qu'elle n'en vînt à la pratique. Elle devient, pendant la guerre, une héroïne, une espèce de Jeanne Hachette. Cela n'était pas prévu!

Les gens de là-bas disent qu'elle s'est « réhabilitée ». C'est un mot qui fâche M. de Lacretelle : « Songe-t-on, dit-il, à faire une observation analogue sur une plante qui, trouvant son climat et sa saison, donne soudain des fleurs admirables? » Il est vrai; nous ne disons pas qu'une fleur se soit réhabilitée. Si nous le disions, ce serait par une allusion singulière à une personne humaine. M. de Lacretelle ne veut pas que Marie Bonifas ait eu aucune idée de se réhabiliter, pas plus que n'a cette idée une plante : il le sait mieux que nous. Il veut qu'elle ait agi, dans l'héroïsme, selon sa nature et tout comme elle agissait dans la plus fâcheuse époque de sa vie. Néanmoins, il avoue qu'elle s'est modifiée? Il ne l'avoue pas : il veut qu'en deux circonstances très différentes le même instinct de Marie Bonifas ait donné des résultats très différents. Et il appelle à la rescousse une maxime de La Rochefoucauld : « Les vices entrent dans la composition des vertus comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. » Seulement on ne voit pas que les vices de Marie Bonifas l'aient du tout menée à l'héroïsme. Je vois que la même Bonifas, qui aurait pu tourner au vice, a tourné le mieux du monde. Elle avait de mauvais instincts et qui ont failli trouver leur occasion; elle avait aussi de bons instincts, qui ont trouvé la leur. Marie Bonifas et M. de Lacretelle ne cessent de répéter que « nous ne changeons jamais ». Finirons-nous par le croire? Mais nous changeons, si, favorisant nos instincts les meilleurs ou les pires, les circonstances nous font passer de l'abjection, fût-elle injuste, à une gloire excellente et nous transforment d'une espèce de gourgandine à une espèce de Jeanne Hachette. La doctrine de M. de Lacre-

telle, qui n'est pas fausse, a trop de rigueur et, par tant de rigueur, deviendrait fausse, comme la plupart des doctrines. Il y a des caractères plus permanents et durables que d'autres ; et il y a des natures très mobiles et variables : il y a des âmes de toute sorte.

Est-ce que je souhaite à un romancier d'avoir une doctrine? Je ne lui défends pas d'en avoir une; mais à condition qu'il n'en soit pas entêté. Qu'il la néglige dans les cas, — les plus nombreux, — où elle nuirait à son récit, où elle le gênerait. Ainsi fait, au surplus, M. de Lacretelle, qui a beau nous affirmer que nous ne changeons pas, il modifie sa Bonifas.

Ce qu'il y a qu'il faut louer, dans sa théorie du roman, telle que j'ai tenté de la résumer, c'en est le sérieux. Cet écrivain si réfléchi a une haute idée de son art : une idée presque scientifique de son art ; et c'est ici que je le blâme. Je lui reproche une sévérité qui me paraît excessive N'admet-il pas qu'un art, et l'art du roman, soit un jeu? Il n'a aucune frivolité ; il n'accorde rien du tout à ce qui serait notre plaisir.

Il n'écrit pas mal ; il écrit bien, avec de temps en temps quelques fautes. Mais il ne se permet aucune gaieté du style. Je sais que d'ailleurs c'est la mode et que nos jeunes contemporains ne badinent pas ; et je consens que les colifichets du style sont, assez souvent, la sottise même. Pourtant, j'aime qu'un écrivain se plaise à écrire; et, s'il a de l'esprit, pourquoi le cacherait-il?

M. de Lacretelle, par une obéissance résolue à ses principes, nous mène où vont ses personnages. S'ils vont au diable, il nous y mène. Eh ! bien, j'en souffre. Sa Bonifas, qui a un vice répugnant, ou ne l'a pas, mais en a le germe, en a l'idée, en a du moins la réputation, cette Bonifas, à de certains moments, n'est pas loin de me dégoûter. Tant pis pour vous! me dira-t-il. Et il ajoutera que ce n'est pas sa faute, si la Bonifas a un tel caractère; et qu'il aurait menti en la montrant ce qu'elle n'était pas, en ne la montrant pas ce qu'elle était; et qu'il ne faut pas être timoré, que d'ailleurs il n'y a rien de vil dans la maison de Jupiter; que Racine a peint Phèdre soumise à un amour incestueux, qu'il l'a même, dans son amour incestueux, enjolivée de poésie, tandis que la Bonifas nous est présentée comme une malheureuse fille; et que lui, M. de Lacretelle, ne s'est point amusé à la pourvoir d'un vice ou d'une apparence de vice et que, dans la peinture qu'il en a faite, il n'a rien mis de séduisant, d'affriolant : où serait l'immoralité.

Je ne l'accuse pas d'immoralité non plus, et ne l'accuse pas de

s'être complu à cette histoire. Je crois sincèrement qu'il s'est, à contre-cœur, cru obligé de l'accepter, de la subir et que ce fut par un scrupule de vérité qu'il ne l'a pas refusée. Je constate que sa peinture n'a rien d'aguichant. Je ne l'accuse pas de frivolité; mais (je le disais) de sévérité, quand il ne se permet pas d'écarter ce qui fait horreur à lui et à moi. Sa vérité, je l'admire : je ne l'admire que jusqu'au point où elle me fâche. Elle me fâche dès le moment qu'elle m'oblige à une pensée qui me paraît ignoble.

C'est affaire de goût? Probablement. Mais, si la science n'a point à s'occuper de ce qui s'appelle goût, l'art en tient compte. Et, qu'il n'y ait rien de vil dans la maison de Jupiter, c'est l'opinion d'un philosophe : je n'en suis pas un, mais un liseur de romans. Le romancier se guinde, s'il fait le philosophe. La passion de Phèdre me choque et ne me dégoûte pas; d'autres passions me dégoûtent : celle que l'on a tort de reprocher à la Bonifas est de celles qu'il appartient aux médecins d'examiner, mais qu'il était jusqu'à présent de bonne règle de laisser à leurs soins. Nous avons changé ça? Et Phèdre, comme la Bonifas, est une malade? Oui! Et la tuberculose était à la mode, sous le romantisme? A présent, c'est une autre maladie? Je m'en plains. J'aimais mieux la tuberculose? Oui, ma foi!

La sévérité de M. de Lacretelle le préserve d'aucun soupçon de complaisance polissonne, certes! Elle lui interdit aussi les agréments de l'ironie. Or, ses romans l'auraient admise.

Le père de Silbermann est un vieux drôle qu'on a pincé dans une sale escroquerie; on lui fait son procès. Et le juge est le père de cet ami de Silbermann qui raconte l'histoire. Pure amitié pour le petit juif; l'ami de Silbermann prie son père d'être indulgent; il a de bons arguments à lui présenter : l'injustice où l'on irait facilement, si l'on cédait à la haine qu'il y a contre les juifs, etc. Le juge ne veut rien entendre et se raidit avec un air de dignité professionnelle. Mais il arrive que ce même juge ne se raidit pas, quand un « député influent » le presse d'accorder au même escroc le bénéfice d'un non-lieu. Pour sa récompense, il sera nommé conseiller à la cour, et sa nomination sera fêtée en famille : l'ami de Silbermann n'y boudera point. Ce dénouement, n'est-ce point une farce, et un peu grosse? Enfin l'auteur de *Silbermann* ne va-t-il pas s'y égayer? Non, pas du tout! Ce dénouement, il le traite sans rire, comme un fait qui n'est pas douteux, et comme un signe de la médiocrité dans laquelle se trémoussent nos âmes. Il aurait pu sourire : on n'a pas vu un trait de son visage se détendre.

La Bonifas, qui était dans l'ignominie, que le village méprisait, injuriait et lapidait, se conduit bien pendant la guerre. Il tombe quelques obus dans le village ; les gens sont éperdus, le maire s'est mis à l'abri, les adjoints et les conseillers municipaux ont perdu la tête. La Bonifas a gardé la sienne. Elle se rend à la mairie, remplace tout le monde, prend de bonnes décisions et organise toutes choses parfaitement. Les Allemands bombardent ce village ou cette petite ville sans défense. Il s'agit d'aller les trouver, en parlementaire, de se livrer à eux en otage. Qui le fera? La Bonifas! Elle monte à cheval et part. Elle n'a peur de rien. Elle a grand air, et qui serait grotesque en d'autres circonstances, à califourchon sur sa vieille jument poussive. Au bout du compte, elle aura sauvé le village. Voilà comme elle devient une héroïne et l'objet d'une vénération abondante. La dernière scène est à l'institution Jeanne d'Arc, où jadis elle eut ses premiers émois dangereux, et d'où elle a été chassée, où maintenant on célèbre emphatiquement ses vertus. Ne va-t-elle pas croire, elle aussi, à ses vertus que l'on célèbre, comme autrefois elle a cru à ses vices que l'on vilipendait? Pourtant, elle ne s'est pas aperçue qu'elle eût changé : mais on la vilipendait et on la glorifie; elle profite de ce bon tour que les événements ont pris pour elle. Et, dira-t-on, quelle comédie! quelle bouffonnerie! L'auteur de *la Bonifas*, l'inventeur de ce retournement burlesque, s'en amuse-t-il? Et daigne-t-il au moins sourire de sa trouvaille? Le sourire de l'auteur soulignerait son intention, marquerait le sarcasme, ou la moquerie et l'indulgence. Ou bien s'il se fâchait?... Il ne veut pas intervenir et, tout cela, jusqu'à cette bouffonnerie de la fin, le veut donner pour de la vérité où il n'est quasiment pour rien. Quelle discipline il s'est infligée!

Seulement, les dernières pages de *Silbermann* et la dernière partie de *la Bonifas* le révèlent, lui l'auteur, et ne permettent pas que son intervention passe inaperçue. Il a beau se dissimuler, il est là, et je le vois, qui arrange les événements au gré de sa fantaisie. Alors, pourquoi se cache-t-il?

J'aimerais à le voir, et sa bonhomie. J'aimerais que sa théorie du roman lui laissât plus de liberté.

Au surplus, il est possible que j'aie tort si, tout en admirant le grand talent de M. de Lacretelle, j'oppose à tant de jeune gravité qui me paraît inutile, mes préférences qui ne sont pas d'hier, mon goût d'autrefois et mon ancienne gaieté.

ANDRÉ BEAUNIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'atmosphère est plus pure ; le pays respire ; le Gouvernement semble disposé à gouverner : les Chambres sont en vacances. Péniblement, après plusieurs jours de la « navette » traditionnelle entre la Chambre et le Sénat, le budget a été voté. Non pas le budget de 1926, mais celui de 1925 que le cartel avait promis de voter avant le 1er janvier. Pendant sept mois, le régime des douzièmes provisoires s'est prolongé ; le nouveau budget ne sera appliqué que durant cinq mois, à supposer que la session d'automne suffise à voter la loi de finances pour 1926. On introduit par voie budgétaire des réformes qui devraient être longuement étudiées et préparées ; on touche à tout, même au code civil, au statut des personnes et de la propriété ; on ébranle le fondement de l'ordre social. Les conséquences d'un texte rédigé à la hâte, dans la bousculade de la dernière nuit, par des parlementaires fatigués, sont souvent désastreuses ; on se préoccupe de mettre d'accord le Sénat et la Chambre, mais qui donc se soucie des conséquences lointaines d'une phrase ou d'un mot glissé dans la loi de finances au hasard d'une transaction ?

Il faut reconnaître que le Sénat et le ministre des Finances ont résisté, parfois avec succès, aux surenchères socialistes et aux improvisations de la Chambre. Quatre points, finalement, étaient en litige entre les deux assemblées. Le Sénat a accepté l'obligation du serment fiscal pour la déclaration des avoirs à l'étranger, ce qui entraîne une aggravation des peines en cas de fausse déclaration ; il a admis la procédure du serment déféré en matière de succession comprenant un actif mobilier à l'étranger ; il s'était déjà rangé aux vues de la Chambre en ce qui concerne la suppression de la « saisine » pour les mêmes biens. Mais le Sénat a eu raison de la résistance de la Chambre dans la question de « l'impôt sur l'impôt » ; la défalcation, sur le revenu global, des impôts payés l'année précédente

reste admise. Un débat très âpre s'est élevé à propos de la taxe sur le chiffre d'affaires. Les socialistes demandaient certaines exonérations pour les détaillants de l'alimentation et les commerçants ayant moins de trois employés : simple manœuvre électorale en trompe-l'œil, car l'impôt sur le chiffre d'affaires n'est pas payé par les commerçants, mais, en fait, par les consommateurs, et il rapporte d'ailleurs plus de 4 milliards ; les socialistes, en contradiction avec leurs principes, se trouvaient mener le combat pour les impôts indirects contre la taxe sur le chiffre d'affaires et pour les intermédiaires contre les producteurs. M. Léon Blum n'a pas caché qu'il plaçait la question sur le terrain politique ; son argumentation se réduisait à peu près à ceci : « nous avons manqué à toutes nos promesses électorales ; laissez-nous, au moins, à la veille des élections cantonales, tenir celle-ci. » « La question est tout simplement de savoir, a dit textuellement M. Blum, si nous pouvons admettre, les uns et les autres, que le premier budget de cette législature sorte de ce Parlement sans qu'une réforme sur laquelle toute la majorité de la Chambre avait pris position vis-à-vis du suffrage universel, soit apportée, soit même amorcée. » L'équilibre du budget, la consolidation du crédit de la France, voilà des considérations secondaires ; les promesses irréalisables ou dangereuses des socialistes, voilà ce qui compte. M. Caillaux a défendu son budget ; il a promis de déposer en octobre un nouveau projet apportant aux socialistes en détresse quelques consolations, mais il a posé la question de confiance sur la disjonction des modifications proposées par la Chambre. M. Nogaro, radical-socialiste, mais compétent en matières financières, montra que le dégrèvement demandé par les socialistes aurait pour effet de surtaxer les consommateurs. Le président du Conseil, répondant à M. Blum, déclara que le débat n'était pas politique, mais national, et que le Gouvernement ne resterait pas au pouvoir s'il n'obtenait pas, dans la nuit même, son budget. Au vote, l'amendement socialiste de MM. Bedouce, Blum, Vincent Auriol, soutenu par une partie des radicaux-socialistes, fut rejeté par 325 voix contre 245. Mais ces 245 c'étaient les socialistes, la plus forte partie des radicaux-socialistes et radicaux, une fraction des républicains socialistes, bref la majorité du cartel du 11 mai. Le Gouvernement, sur le terrain national, avait trouvé une nouvelle majorité ; le cartel des gauches avait vécu. La question nettement posée était nettement résolue. Le 13 juillet, à six heures du matin, le Gouvernement avait un budget, le décret de clôture était lu, le

cartel des gauches était coupé en deux, le noyau de la nouvelle majorité était formé par l'opposition républicaine de la veille.

Mais le cartel est-il vraiment mort? Depuis le 13 juillet, la presse discute à perte d'haleine ce passionnant problème. En réalité la taxe sur le chiffre d'affaires n'a été qu'un mauvais prétexte; les 104 socialistes de la Chambre cherchaient l'occasion d'une rupture; ils craignent que la guerre du Maroc, s'ils avaient l'air de soutenir le Gouvernement qui en porte le poids, n'éloigne de leurs organisations les masses ouvrières au profit des communistes. Le cartel était une formation électorale pour la conquête du pouvoir; il n'a que trop montré que, uni pour renverser et détruire, il était incapable d'édifier; il fallait ou que les socialistes se résignassent à abandonner la vieille défroque marxiste pour devenir un parti de Gouvernement capable de prendre ses responsabilités dans l'intérêt du pays, ou qu'ils sortissent de la majorité. La détresse financière et les événements du Maroc mettaient le Gouvernement et le Parlement en présence de nécessités nationales auxquelles il était impossible de se dérober et que M. Painlevé a eu le mérite d'accepter. Personne ne s'imagine que M. Painlevé ait changé d'opinions, mais comme tous les théoriciens qui arrivent au pouvoir, il s'est trouvé en présence de réalités urgentes auxquelles il a bien fallu parer tout d'abord en groupant autour de lui ceux qui font passer avant tout les grands intérêts du pays, son prestige, son crédit, sa dignité. Waldeck-Rousseau, à propos de la Chine, disait à la Chambre le 1er juillet 1901: « Quelle que soit l'opinion des hommes, quelles que soient leurs théories politiques, si loin qu'ils puissent aller dans leur doctrine, nul, entendez-le bien, ne deviendra le Gouvernement sans regarder au delà de ces premiers plans où frémissent toutes les passions politiques, fût-ce les plus nobles, dont s'alimente notre politique intérieure, sans porter ses regards plus loin, au bord de quelque fleuve ou au pied de quelque chaîne de montagnes, pour discerner ce que commande l'intérêt de la France, son avenir, sa grandeur. » Il existe en France une opinion moyenne qui est nationale sans être nationaliste, qui ne veut, selon la formule trop usagée mais vraie, « ni réaction ni révolution », et qui a toujours fini, au cours d'une longue histoire, par imposer sa sagesse un peu courte, mais permanente et stable, à ses éphémères Gouvernements. Elle vient encore de se manifester dans nos cantons aux élections du 19 juillet; malgré les inquiétudes qui nous viennent du Maroc, les communistes n'ont éprouvé que des échecs; la pression administrative et surtout peut-

être les statistiques officielles valent quelques succès aux radicaux sur les candidats de droite, mais la note dominante est sage et stable; ce qui vraiment correspond à la mentalité du pays dans sa masse, c'est un Gouvernement d'ordre appuyé sur une large concentration républicaine qui permette de travailler et de prospérer en paix. Le cartel n'a pas répondu à cette formule : il a réveillé de vieilles luttes, inquiété le pays; il en est mort; il ne reparaîtra à la rentrée d'octobre que s'il se transforme lui-même.

Pour le moment, c'est au pied des montagnes du Rif, que vont nos regards chargés de reconnaissance et d'angoisse. On ne dira jamais assez l'héroïsme et l'endurance de ces troupes d'élite, françaises et coloniales, qui, sous un soleil de plomb, dans un pays montueux, poudreux, sans routes, sans ressources, ont, depuis le mois d'avril, opposé à l'offensive des tribus berbères, sans repos, sans relèves, leur ténacité stoïque et leur infrangible énergie. Chefs et soldats ont des droits d'autant plus sacrés à l'admiration et à la gratitude de la patrie que leur lutte est lointaine et leur sacrifice ignoré. Ils ont barré à l'envahisseur la route de Fez et de Taza. Mais ils frémissent d'impatience; jusqu'à présent l'initiative et l'offensive appartiennent aux harkas d'Abd-el-Krim. Qu'attendent donc nos soldats? Des renforts sans doute, des armes, des moyens matériels, mais surtout, il faut bien le dire, ils attendaient que les Chambres fussent en vacances et les élections cantonales terminées. Quelle pitié ! Quelle condamnation de ce parlementarisme dégénéré qui réduit à rien le pouvoir exécutif ! Quelle preuve plus convaincante de la nécessité urgente de restaurer en France l'autorité ! Personne n'ignore qu'il faut choisir : ou abandonner toute notre œuvre de civilisation, tous nos intérêts, tous nos nationaux, toutes ces tribus et ces peuples qui ont eu confiance en nous, au Maroc et bientôt en Algérie et en Tunisie, ce qui serait un effroyable désastre national, le prélude d'une abdication totale ou d'épouvantables guerres; ou bien, maintenant, tout de suite, faire face au danger, repousser l'ennemi, lui imposer la paix et la reconnaissance de la suprématie européenne. Il n'y a pas d'autre issue. A la Chambre, avant la séparation, le colonel Fabry et le député radical d'Oran, M. Roux-Freissineng, l'ont dit avec précision et éloquence. Plus cette guerre que nous n'avons pas voulue est, à juste titre, impopulaire, plus il importe de la mener vite et plus il est indispensable, pour en prévenir le retour, de la terminer par un succès décisif et définitif. Personne n'en doute ; mais toute la presse d'extrême-gauche affecte

de se raccrocher à l'espoir d'une conciliation, d'une paix que la France et l'Espagne offrent et qu'on négocierait avec Abd-el-Krim. Quelle illusion, ou quelle comédie, dont nos soldats sont victimes! On ne fait pas la guerre à moitié tout en bêlant la paix. La conférence franco-espagnole de Madrid était nécessaire; elle sera bienfaisante si elle organise la coopération militaire et politique des deux Gouvernements et des deux armées qui ont le même intérêt et le même ennemi; « la collaboration franco-espagnole au Maroc est désormais complète, effective, » a déclaré M. Malvy à son retour de Madrid. On a arrêté des conditions de la paix et on les a fait connaître à Abd-el-Krim. C'est ici que commence le danger, car les Espagnols sont, en face d'Abd-el-Krim, dans la position d'un peuple qui aurait à peu près renoncé à la lutte et qui chercherait surtout à sauver la face, tandis que nous ne pouvons traiter avec Abd-el-Krim, comme l'a dit M. Briand, qu'en état de supériorité morale.

Les conditions qui seraient offertes à Abd-el-Krim n'ont pas été publiées, mais, si l'on en croit certaines déclarations de M. Malvy, on envisagerait, pour l'avenir, un Maroc français, un Maroc espagnol et un Maroc riffain, tous les trois sous la souveraineté du Sultan, tous les trois sur le pied d'égalité. Nous voulons croire que ce ne sont là que de faux bruits. En tout cas, il ne saurait être question, sans le plus grand danger pour l'avenir, de négocier avec Abd-el-Krim. Les communications que l'on peut avoir à lui faire doivent être simples, claires, et ne comporter qu'une réponse : oui ou non. Si c'est oui, il faut exiger des garanties. Si c'est non, la riposte doit être immédiate. Et surtout que l'on s'abstienne d'employer des négociateurs en marge, des courtiers plus ou moins qualifiés; tout doit se passer au grand jour et très vite. Pas plus pour l'Espagne que pour la France, il ne s'agit de sauver la mise d'un gouvernement ou d'une majorité parlementaire par un accord plâtré, qui durerait juste autant que le bon plaisir de peuplades guerrières et pillardes, juste assez pour permettre à Abd-el-Krim de renforcer son armée et de poursuivre ses intrigues. C'est au lendemain qu'il faut songer, car l'affaire du Rif a pris, par le concours des circonstances, une singulière ampleur, et c'est l'avenir de la civilisation européenne et le salut de tous les empires coloniaux qui s'y trouve engagé. Le gouvernement britannique, si l'on s'en rapporte à ses déclarations au sujet de Tanger, ne paraît pas encore s'en rendre compte, mais un groupe d'officiers aviateurs américains, en venant combattre, une fois encore, pour la France, ont montré qu'ils comprenaient, eux, tout

ce que signifie, pour l'avenir de la civilisation chrétienne, la victoire française. Honneur à ces clairvoyants, à ces braves !

La faiblesse n'écarte pas le péril, elle le crée. « La faiblesse fait lever la haine, a écrit M. de Montherlant dans *le Paradis à l'ombre des épées*, la faiblesse est mère du combat. » En face de l'Islam trompé par les faux prophètes de Moscou, en face des partis communistes dressés contre les patries, en face de l'Allemagne frémissante, la guerre du Rif, qui serait sérieuse en toute circonstance, revêt un caractère et une importance tels qu'elle intéresse toutes les nations et l'avenir de la paix. Le communisme ne peut l'emporter qu'à la faveur d'une guerre générale et de la juste horreur qu'elle soulèverait ; cette guerre qui, dit Zinovief, provoquerait fatalement la révolution, il espère la voir sortir du conflit marocain, comme la guerre de 1914 de l'affaire de Serbie. La guerre, c'était déjà l'espoir de Lenine et c'est Zinovief qui nous révèle aujourd'hui les paroles qu'il adressait aux délégués soviétiques à la conférence internationale de La Haye en décembre 1922. Il ne voulait pas « qu'on boycottât la guerre » ; les communistes devaient au contraire « accepter n'importe quelle guerre, quelque réactionnaire qu'elle soit... Boycotter la guerre, c'est une sottise. Il faut créer des organisations secrètes de tous les révolutionnaires qui prennent part à la guerre. » Voilà les vrais fauteurs de guerre. Les partis ou les cartels qui ne résisteraient pas à leur propagande et à leurs complots seraient leurs complices dans toute la mesure de leur faiblesse. Nous voulons bien croire que les socialistes français voient ce danger et que c'est l'une des raisons de leur opposition à la guerre qui s'est imposée à nous au Maroc ; mais ne voient-ils pas que « l'autre danger », celui des concessions de la paix à tout prix, serait pire encore et conduirait au triomphe du communisme et de la barbarie par « l'émancipation » des peuples soi-disant opprimés et par l'effroyable tuerie universelle ?

On n'aura la paix au Maroc que par la guerre. C'est notre grand et si regretté Mangin qui avait raison : réunir tous les moyens nécessaires, bien préparer les opérations, mettre tous les atouts matériels et moraux de son côté, et puis, l'heure venue, marcher à fond, sans répit, jusqu'à ce que l'ennemi s'avoue vaincu : voilà la seule méthode efficace, et c'est de beaucoup la moins coûteuse en hommes et en argent. On peut espérer que c'est celle-là que le Gouvernement a choisie. Après trop de temps perdu, il est passé à une préparation énergique et à l'action. Le choix du général Naulin, approuvé par tous nos grands chefs, pour commander l'armée d'opérations, est de bon

augure. Le maréchal Lyautey a une tâche assez lourde à diriger la coopération franco-chérifienne pour le maintien de l'ordre et de l'obéissance dans tout le reste du Maroc; son grand prestige auprès des musulmans est une force décisive pour la cause française. L'opinion publique a appris avec la plus grande satisfaction le départ pour le Maroc et l'heureuse arrivée, par la voie des airs, du maréchal Pétain (17 juillet). Son rôle, c'est celui que, pour sa gloire et le salut de la France, il a rempli durant la Grande Guerre avec tant de noblesse de cœur et de tact supérieur : la préparation matérielle et morale de l'instrument du succès, de l'armée de la victoire. Dans les montagnes du Maroc, contre le berbère insaisissable, il faut une infanterie très légère, très mobile et disposant cependant d'une supériorité d'armement écrasante : tel est le problème. Cette campagne réclame de forts effectifs, pour parer à la difficulté des communications, mais un petit nombre de combattants très bien adaptés et entraînés à une guerre très spéciale. Quand on aura créé l'instrument, on s'apercevra que la difficulté est à moitié résolue. Déjà des groupes mobiles ont pris d'heureuses offensives partielles; les mehallas appelées par le Sultan rassurent les tribus ébranlées, ramènent les fractions dissidentes. On voit poindre les succès décisifs; mais prenons garde de nous laisser leurrer par des négociations illusoires ou une soumission incomplète qui ne serait qu'une trêve. Il nous faut une paix assurée et durable, cette paix française dont toute l'Afrique du nord connaît les bienfaits. C'est le vœu que forment tous les Français qui ne prennent pas leur mot d'ordre à Moscou. Et pensons dès maintenant aux deux conditions indispensables pour assurer à jamais la suprématie française en Afrique du nord : d'abord favoriser le peuplement français par le développement de la moyenne et petite colonisation agricole; il y a déjà plus de Français en Afrique du nord que d'Anglais en Afrique du sud, mais c'est encore insuffisant. Renforcer ensuite notre marine de guerre pour rester maîtres des communications : le voyage et les paroles du Président de la République à Cherbourg ont montré à la fois la bonne volonté du Gouvernement et la grande misère de la glorieuse marine française; dès que le budget sera équilibré, il faudra y pourvoir. Car notre époque, fertile en contrastes, s'achemine tout ensemble vers l'organisation de la paix européenne et vers de terribles conflits mondiaux.

Est-ce la consolidation de la paix que prépare la réponse allemande à la note française du 16 juin? Cette réponse, M. de Hœsch,

ambassadeur du Reich, l'a remise le 20 juillet à M. Briand; elle a été publiée le 22. Pour en comprendre la portée, il est nécessaire d'en éclairer les origines. Nous avons, ici, expliqué le sens et l'objet de la manœuvre allemande du 9 février; nous n'y revenons pas. La démarche de M. Stresemann, suggérée et préparée par certains conseillers Anglais ou Américains, n'a pas satisfait tous les Allemands, non pas que tous ne souhaitassent pas qu'elle réussît, mais la plupart craignaient de l'avouer. L'opposition contre le ministre des Affaires étrangères, M. Stresemann, était si animée que, vers le 10 juillet, on annonçait sa chute inévitable. Le 2 juillet, le groupe parlementaire du parti populiste adoptait une déclaration relative au pacte de sécurité : il n'acceptait pas l'entrée de l'Allemagne dans la Société des nations avant l'évacuation préalable de la Ruhr et de la zone de Cologne et sans que l'Allemagne fût exemptée des obligations résultant de l'article 16 du pacte; il réclamait que le contrôle militaire fût supprimé, que l'Allemagne ne renonçât à aucun moyen d'arriver à la révision du traité, que l'occupation militaire des territoires rhénans fût adaptée à la situation nouvelle créée par le pacte de sécurité, qu'aucun garant particulier n'eût le droit d'intervenir dans les traités d'arbitrage à conclure entre l'Allemagne et ses voisins de l'Est; qu'enfin le traité de Rapallo fût intégralement maintenu.

Naturellement, le parti allemand-national se montrait encore plus intransigeant; le comte Westarp prononçait, à la commission des Affaires étrangères du Reichstag, une violente philippique contre M. Stresemann. Le comte Reventlow soutenait que la France n'était nullement obligée d'évacuer la Ruhr. En apprenant que l'évacuation était commencée et serait terminée avant la date fixée à Londres par M. Herriot, le comte Wedel, ancien membre de l'ambassade de Paris, qui se flatte de connaître les Français, déclarait que, si nos troupes évacuaient la Ruhr, ce n'était point par un respect des engagements pris dont les Français sont incapables, mais par économie. Tel est l'état d'esprit de ces gens-là, et qu'on ne nous dise pas qu'ils ne représentent qu'une faible minorité; les élections au Reichstag et le succès de Hindenburg ont prouvé le contraire. En face de cette opposition ardente, qu'il retrouvait jusque dans le ministère, M. Stresemann eût été fort en peine s'il ne s'était senti épaulé par l'Angleterre. Le 6, lord Balfour faisait entendre un avertissement très précis : il se refuse à croire, au point où est parvenue la négociation, que des hommes d'État quelconques puissent assumer la

formidable responsabilité de se retirer; « il serait impossible de concevoir un coup plus dur porté au bien-être et à la prospérité de l'humanité... J'espère donc avec confiance que les suggestions que nous avons faites à la suite de l'initiative allemande se trouveront finalement approuvées par l'Allemagne. » Plus efficace encore, sans doute, a été l'action de M. Montagu Norman, gouverneur de la Banque d'Angleterre, et de M. Benjamin Strong, président du *Federal Reserve Board*, qui ont récemment fait un long séjour à Berlin, et qui auraient menacé de couper tous crédits si la réponse de l'Allemagne à la note du 16 juin n'était pas modérée et ne laissait pas la porte ouverte aux négociations. La réponse allemande est donc le résultat d'un compromis; elle reflète la situation délicate d'où M. Stresemann cherche à sortir; elle n'est ni violente, ni hautaine; mais elle est imprécise, doucereuse, et si elle ne casse rien, elle ne résout rien; son véritable objet, — M. Stresemann l'a reconnu dans son discours du 22, — est d'acheminer tout doucement la France vers une conférence internationale où les Allemands, avec l'appui d'un groupe anglais, toujours le même, se flattent d'arracher à M. Chamberlain et à M. Briand d'importantes concessions.

La conclusion d'un pacte de sécurité, concède la réponse allemande, « ne constitue aucune modification des traités existants ». Cependant il va de soi que « ne doit pas être exclue à tout jamais la possibilité d'adapter, à un moment donné, par des accords amiables, les traités existants à des changements éventuellement survenus dans la situation. » Une allusion explicite à l'article 19 du pacte de la Société des nations complète la pensée. Si un pacte est conclu, ce serait « un fait nouveau d'une importance telle qu'il ne saurait rester sans influence sur la situation dans les territoires occupés ». C'est précisément ce que réclamait, dans *la Gazette de Cologne* du 1er juillet, le député populiste Moldenhauer; il précisait que si le pacte était conclu « les dernières raisons qu'il y avait de maintenir l'occupation non seulement de la première zone, mais de la deuxième et de la troisième, tombent. » Cette première réserve est donc en opposition radicale avec la thèse française et anglaise que le pacte de sécurité n'est acceptable que s'il apporte à la France des garanties supplémentaires sans la priver d'aucune de celles qu'elle possède; de plus il y a contradiction flagrante entre l'affirmation que le traité reste intact et la revision des délais d'occupation stipulés par le traité.

Le second point concerne les conventions d'arbitrage. Le Reich ne se propose de conclure que des traités tels que ceux qu'il a déjà

signés avec plusieurs de ses voisins, la Suisse, la Suède (qui ne comportent pas l'arbitrage obligatoire); il n'admet aucune action coercitive de la part de tierces Puissances sans que la légitimité d'une telle action ait été soumise « à une procédure objective »; par exemple l'Allemagne n'admettrait pas une sanction non précédée d'une « procédure objective » au cas où les Alliés seraient d'avis qu'elle a manqué à ses obligations de démilitarisation des pays rhénans. Le Reich n'admet pas non plus que le garant d'un traité d'arbitrage puisse intervenir selon son propre jugement sur l'agresseur, surtout dans le cas où il serait lié par un traité spécial avec l'un des deux signataires du traité d'arbitrage (ce qui serait le cas, par exemple, dans un conflit entre la Pologne et l'Allemagne, la France étant alliée de la première).

Le Gouvernement allemand ne se refuse pas à lier en principe la conclusion du pacte de sécurité avec son entrée dans la Société des nations; mais il demande que les conditions d'une telle admission soient précisées. L'Allemagne désarmée ne veut pas être obligée, en vertu de l'article 16, de se trouver mêlée au conflit de tierces Puissances (il s'agit en fait du maintien du traité de Rapallo; l'Allemagne répugnerait à se trouver obligée de secourir, ou de laisser passer des troupes destinées à secourir la Pologne, si elle était attaquée par la Russie). Enfin l'Allemagne ne se considérerait comme admise dans la Société des nations sur le pied d'égalité « qu'au moment où son désarmement serait suivi par le désarmement général ». Cette dernière réserve est la plus grave, en tout cas la plus révélatrice; ce que l'Allemagne appelle le pied d'égalité, c'est l'abolition radicale de tout souvenir de l'agression de 1914 et de la défaite de 1918.

Tel est, dans ses lignes générales, le sens de la réponse allemande; malgré son ton conciliant, elle apparaît en contradiction avec les principes de l'accord franco-britannique d'où est sortie la note du 16 juin. Le pacte offert le 9 février est destiné à remplacer le pacte de garantie de 1919 non ratifié par les États-Unis; il a donc pour objet d'apporter à la France et à la Belgique des garanties de sécurité plus complètes que celles qu'elle trouve dans le traité lui-même. Au contraire la note allemande les prive de plusieurs des garanties les plus importantes que le traité leur accorde. L'interprétation allemande est donc inadmissible. Nous ne mettons pas en doute que M. Chamberlain et son collaborateur sir William Tyrrel resteront fidèles à l'esprit et à la lettre de l'accord réalisé sur la note du 16 juin, mais M. Chamberlain lui-même trouve parfois, dans le ministère même, en

tout cas dans la presse, des contradicteurs opiniâtres. Ne perdons pas un instant pour lui dire que la France considère comme inutile et dangereuse toute nouvelle conférence internationale et qu'elle la repousse. La France vient de donner à l'Allemagne une preuve de sa bonne foi et de ses dispositions conciliantes en retirant les troupes d'occupation de la Ruhr, et surtout en décidant l'évacuation des trois villes occupées en vertu des sanctions de 1921, Dusseldorf, Duisburg et Ruhrort, dont l'importance économique et politique est si considérable ; elle se prêtera encore à donner à l'Allemagne des éclaircissements supplémentaires sur la note du 16 juin ; mais elle a épuisé les concessions admissibles ; elle s'en tient à l'esprit et à la lettre de la note du 16 juin, approuvée par ses alliés.

La France a renoncé, au temps de M. Herriot, à lier l'évacuation de la Ruhr au succès des négociations commerciales ; aussi n'a-t-elle pas jusqu'à présent réussi à vaincre la mauvaise volonté du Reich. L'Allemagne, au contraire, se sert du plan Dawes pour obtenir de la France des concessions douanières ; elle fait entendre (*Gazette de Cologne* du 7 juillet) que si les Alliés ne favorisent pas les exportations allemandes, le plan Dawes ne sera pas appliqué. C'est un vrai chantage dont M. Stresemann joue, lui aussi, dans son discours du 22. Anglais et Américains, d'autre part, peuvent être tentés, pour faire pression sur nos décisions politiques, de se servir des dettes interalliées. Tenons-nous donc fermement sur les positions dessinées par la note du 16 juin. En même temps, ne négligeons rien pour achever le réseau d'ententes particulières admis et prévu par l'accord du 16 juin ; resserrons, précisons, accroissons nos alliances continentales, avant que l'Allemagne ait accepté ou rejeté le pacte de sécurité proposé par elle-même ; car si elle le signait, de telles alliances pourraient paraître inopportunes ou superflues ; si elle ne le signait pas, nous aurions édifié un autre système de sécurité qui nous donnerait, à nous et à nos amis de l'Europe orientale et centrale, des garanties positives et sûres, parce qu'elles seraient fondées sur la permanence des grands intérêts communs.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.